This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Librairie Gustave Fransen

98 A 120/2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INDE

ANGLAISE

AVANT ET APRÈS L'INSURRECTION DE 1857

Digitized by Google

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

Digitized by Google

L'INDE ANGLAISE

AVANT ET APRÈS

L'INSURRECTION DE 1857

PAR

LE Cte ÉDOUARD DE WARREN
ANCIEN OFFICIER DE S. M. BRITANNIQUE DANS L'INDE

TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME SECOND

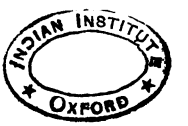
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
14, RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1858

Droit de traduction réservé.

Digitized by Google

BODLEIAN
9 .3 938
LIBRARY
INDIAN INSTITUTE
OXFORD



Digitized by Google

L'INDE ANGLAISE

AVANT ET APRÈS L'INSURRECTION

DE 1857

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Tableau général de l'empire britannique dans l'Inde. — Constitution de cet empire.

L'empire anglais dans l'Inde, *au 1er janvier* 1857, s'étendait jusqu'aux barrières naturelles qui encadrent la vaste presqu'île que les géographes modernes, s'accordant avec les traditions brahminiques, embrassent sous le nom général d'Hindoustan. Cet empire est borné, au nord-ouest, par la chaîne gigantesque qui forme le bord oriental du plateau de l'Iran, connue sous le nom des monts *Soliman*; à l'ouest et au sud, par l'Océan; à l'est,

Digitized by Google

en partie par la mer et en partie par les crêtes les plus orientales des montagnes d'Assam, de Cassay, d'Arracan; au nord, il envahit le pied de l'Himalaya où il atteint le 31e degré de latitude. En deçà de ces grandes lignes de démarcation, se détache tout un continent, un massif compacte, qui s'étend du 68e au 91e degré de longitude est. Plusieurs provinces réunies dans ces derniers temps aux domaines de la Compagnie, comme le Pégu, l'Arracan, Tenasserim, Singapour, Malacca, sont situées bien au delà de ce méridien. Mais nous ne nous occuperons dans cet ouvrage que du bloc principal, base, citadelle et noyau de la puissance anglaise, et dont l'approche est défendue de toutes parts par de vastes étendues de mer ou par des montagnes inaccessibles.

Nous pourrons nous faire quelque idée de son étendue en la divisant, selon l'idée de sir William Jones, en deux immenses triangles, dont la base commune est la ligne de jonction des bouches de l'Indus à celles du Gange et du Brahmapoutra, ligne dont le développement n'a pas moins de *sept cents lieues* de poste. Le triangle septentrional a son sommet à Leh, sur l'Indus supérieur; le triangle méridional a le sien au cap Comorin, et ces deux sommets sont respectivement éloignés d'un peu plus de *huit cents lieues*. Le triangle du nord contient trois fois la superficie de l'empire d'Autriche; celui du sud, trois fois celle de la France, et les deux réunies feraient à peu près la moitié de l'Europe.

Quand on pense que c'est sur cet espace immense que la Compagnie anglaise des Indes orientales est aujourd'hui appelée à régner, qu'elle tient entre ses mains la destinée de la moitié des peuples de l'Asie, on comprend qu'il devient pour toutes les nations d'un intérêt vital

Digitized by Google

d'apprécier exactement la nature et le degré de ce pouvoir. C'est la plus grande question du moment, question palpitante d'actualité et d'avenir, et sur laquelle de récentes catastrophes viennent encore de jeter un intérêt tout nouveau.

Mais, pour bien comprendre un mécanisme aussi compliqué, il faudra l'examiner successivement dans ses rapports, 1° avec la métropole, 2° avec les peuples sur lesquels il agit. Nous nous trouvons ainsi naturellement amené à subdiviser, pour plus de clarté, la question principale en plusieurs questions élémentaires : 1° de l'organisation de l'Inde anglaise suivant la Charte constitutionnelle; 2° de l'administration métropolitaine et locale; 3° du système politique et militaire.

Quelle est la constitution actuelle de l'empire britannique dans l'Inde?

Sans vouloir revenir sur toutes les phases du développement de l'empire anglo-indien, il est un fait important qu'il faut d'abord constater : c'est qu'à dater de 1689, c'est-à-dire depuis un siècle et demi, le commerce a cessé d'être le but principal de la Compagnie chargée d'exploiter les relations de l'Angleterre avec l'Inde. Le pouvoir, les possessions territoriales, l'empire, voilà ce qu'elle a convoité sans presque oser le vouloir, voilà le résultat vers lequel elle a été fatalement entraînée. Elle ne l'a complètement atteint qu'en 1833, quand un acte du parlement vint enfin le formuler d'une manière officielle et définitive. Cet acte, qu'elle appelait depuis longtemps de tous ses vœux, la transformait d'une *Compagnie de commerce* en une *Compagnie de gouvernement;* transformation qui était la conséquence forcée d'un développement monstrueux et d'une complication d'intérêts dont le mi-

Digitized by Google

nistère anglais n'avait ni la volonté ni le loisir d'accepter la responsabilité.

Par cet acte, qui reçut l'assentiment du roi le 28 août 1833, la Compagnie renonçait au monopole du commerce avec la Chine, s'interdisait indéfiniment tout négoce, et était solennellement investie du gouvernement immédiat de l'empire hindou-britannique jusqu'au 30 avril 1854.

On crut pendant longtemps qu'à l'expiration de ce bail le gouvernement de l'Inde ferait retour à la couronne; mais les mêmes considérations qui l'avaient fait déléguer à la Compagnie en 1833 le maintinrent entre les mains de cette même Compagnie à partir du 30 avril 1854, mais dorénavant *sans terme fixe* et seulement *tant qu'il plaira au parlement*.

Or, cette administration étant maintenue, il est indispensable de donner à ceux de nos lecteurs qui n'y seraient point déjà initiés quelques notions élémentaires sur l'organisation permanente de la Compagnie des Indes orientales et les fonctions actuelles de ses directeurs.

Nous avons ici un des plus grands phénomènes que présente l'histoire du monde : un empire qui, dans moins d'un siècle et demi, s'est élevé de la simple condition d'une factorerie commerciale à une puissance qui compte cent millions de sujets, outre un nombre presque égal vivant sous l'administration de princes tributaires, mais sous sa suzeraineté réelle. « Qui donc, se demande le comte de Biornstierna, a été le conquérant? Quel est aujourd'hui le redoutable possesseur de ce vaste domaine, créé comme par magie et qui surpasse en grandeur les empires engloutis d'Alexandre, de Tarmerlan et de Nadir-Shah? » Qui? Une compagnie de marchands et d'action-

Digitized by Google

naires pacifiques habitant une petite île dans une autre partie du monde, siégeant dans une rue étroite, où le soleil a peine à se faire jour au travers des brouillards et de la fumée de charbon. C'est une corporation qui compte parmi ses membres des femmes et même des étrangers, mais qui, cimentée par une constitution et des règlements admirables, a non-seulement conquis ce vaste empire, mais encore, jusqu'à l'époque où l'on discutait son maintien devant le parlement de 1853, n'avait pas cessé de le gouverner avec une vigueur et un succès toujours croissant et tels qu'on ne crut pas pouvoir mieux faire que de lui continuer la royauté qu'elle s'était faite.

Cette royauté est à la fois représentative et aristocratique : quelques mots suffiront pour en faire comprendre le système. Un capital, originairement de six millions sterling, est divisé en six mille actions réparties, d'après les renseignements les plus récents, entre trois mille cinq cent soixante-dix-neuf propriétaires.

Les affaires générales de la Compagnie sont réglées par la Cour des propriétaires. Ceux des propriétaires qui possèdent pour 500 livres sterling d'actions depuis au moins un an ont droit de siéger et de prendre part aux débats, mais ils ne peuvent pas voter. 1,000 livres sterling donnent droit à un vote, 3,000 livres à deux votes, 6,000 livres à trois votes, et enfin 10,000 livres et au-dessus à quatre votes, nombre le plus élevé auquel un seul propriétaire puisse prétendre. Les femmes peuvent posséder des actions de la Compagnie ; les étrangers, à quelque nation, à quelque religion qu'ils appartiennent, peuvent également devenir propriétaires : les uns et les autres ont droit de prendre part aux débats et de voter aux conditions que nous venons de mentionner. Le nom-

Digitized by Google

bre total des votants est estimé à deux mille. En 1832, deux mille deux cent onze votes appartenaient à des hommes, trois cent soixante-douze à des femmes. La Cour des propriétaires s'assemble régulièrement tous les trois mois ; elle nomme des directeurs tirés de son sein pour administrer les affaires politiques, financières, etc.

La Cour des directeurs, émanée de la Cour des propriétaires, se composait, suivant la constitution de 1833, de *trente membres, tous nommés par les actionnaires*. Depuis le nouveau bill de 1853, ce nombre a été réduit à dix-huit, nommés pour six ans, et se renouvelant par tiers tous les deux ans. Les six directeurs sortants sont toujours rééligibles. Ils doivent satisfaire aux conditions suivantes : être né sujet anglais ou avoir été naturalisé, posséder des actions de la Compagnie pour au moins 1,000 livres sterling, n'être point directeur de la banque d'Angleterre.

Dorénavant, de ces dix-huit directeurs, douze seront élus par les actionnaires, les six autres par la couronne. Pour la première élection, mais pour la première seulement, comme transition d'un système à un autre, la couronne se contenta de désigner trois directeurs, les quinze autres furent choisis *par les directeurs sortants eux-mêmes* dans leurs propres rangs.

Les directeurs nommés par la couronne doivent *avoir servi* dix ans l'Inde ; sur les douze directeurs nommés par les actionnaires, six au moins devront avoir résidé dix ans dans l'Inde, mais sans être tenus d'y avoir servi ; ils peuvent être membres du parlement. Quant aux réélections par les actionnaires, excepté en cas de décès, la concurrence n'existe que pour la forme, car les ex-directeurs sont invariablement renommés.

La Cour des directeurs s'assemble une fois par semaine;

Digitized by Google

il faut que neuf membres au moins soient présents pour constituer la cour. Toutes les questions sont décidées au scrutin secret.

Le souverain se réserve le droit de prendre part aux délibérations de la Cour des directeurs et de surveiller sa politique ; et, tout en lui conservant le gouvernement suprême des Indes, il lui impose la condition de soumettre ses actes au contrôle d'un conseil spécial nommé par la couronne. La désignation ordinaire de ce conseil est celle de bureau de contrôle (*board of control*) et ses membres ont le titre de commissaires de Sa Majesté pour les affaires de l'Inde. Le président de ce conseil siége parmi les ministres.

La Cour des directeurs se choisit chaque année, pour conduire ses délibérations, un président et un vice-président qui devient président l'année suivante. Dans les mains de ces deux fonctionnaires repose presque tout le pouvoir consultant et exécutif de la cour. Ils conduisent personnellement, par conférences ou par correspondance officielle ou privée, toutes les négociations entre la Compagnie et le bureau de contrôle. Ce sont eux qui, assistés, quand la Cour le juge convenable, d'un troisième collègue, forment le comité secret qui, réuni et subordonné au bureau, décide exclusivement et en dernier ressort de la paix ou de la guerre, des traités et des négociations avec tous les princes et les gouvernements de l'*Inde*, ou *avec tous les autres princes ou gouvernements quelconques*, ou *sur la politique à observer avec tous ces princes et gouvernements*; en un mot de toutes matières qui demandent le silence et le secret.

Il faut cependant observer que le président et le vice-président ne sont pas de droit ou de nécessité membres

Digitized by Google

du comité secret. La Cour a droit de choisir entre tous ses membres ceux qui doivent le composer, et dont le nombre est limité à trois individus au plus; mais, dans la pratique, c'est presque toujours le président et le vice-président qui forment exclusivement ce comité. Avant d'entrer en fonctions, les deux ou trois membres qui le composent prêtent entre les mains l'un de l'autre un serment dont voici la teneur :

« Je jure d'exécuter fidèlement le mandat qui m'est confié comme membre du comité secret nommé par la Cour des directeurs de la Compagnie des Indes, et de me servir des pouvoirs qui me sont attribués en cette qualité avec toute l'habileté et tout le jugement dont je suis capable. Je ne confierai ou ne ferai connaître à qui que ce soit les ordres secrets, instructions, dépêches, lettres officielles ou communications qui pourront m'être donnés ou envoyés par les commissaires pour les affaires de l'Inde, si ce n'est aux autres membres dudit comité secret, ou à la personne ou aux personnes dûment nommées et désignées pour transcrire ou préparer ces documents, à moins que je n'y sois autorisé par lesdits commissaires. Qu'ainsi Dieu me soit en aide. »

Il résulte de ces règlements que, dès que le comité est constitué, tout le reste de la Cour demeure dans une ignorance complète de ses conférences avec le bureau de contrôle, et toutes les affaires qu'on y traite sont pour les membres ordinaires de cette assemblée un aussi grand mystère que pour le peuple des actionnaires.

Quant aux affaires de détail, la Cour se partage, pour leur expédition, en trois comités : 1° de l'intérieur et de la comptabilité, composé de sept directeurs; 2° des affaires politiques et militaires, composé de cinq directeurs;

Digitized by Google

3° comité législatif des revenus et de la justice, cinq directeurs. Le président ou le vice-président est d'office conseiller surnuméraire et avec voix décisive dans chacun de ces comités (quelquefois ils y siégent l'un et l'autre). C'est lui qui soumet au comité chacune des questions à examiner, en l'entamant par la fameuse formule sacramentelle aujourd'hui passée en proverbe : *By previous communications with the board of control*, littéralement : Par suite et en conséquence de communications antérieures avec le bureau de contrôle, etc....

Le système actuellement en opération est assez étrange, puisque toutes les questions importantes sont examinées et jusqu'à un certain point décidées par l'autorité supérieure avant d'être soumises à l'étude du comité qui, selon la théorie de la constitution du gouvernement de l'Inde, devrait en connaître en première instance et les placer devant la Cour des directeurs. Cette cour, à son tour, devrait résoudre ses délibérations en une dépêche qui devrait être soumise en dernier ressort à la sanction du ministre représenté par le bureau de contrôle. La pratique marche exactement en sens inverse de l'ordre constitutionnel, à moins qu'on ne considère que le président et le vice-président, exclusivement chargés de préparer et de rédiger ces premières épreuves caractérisées par la formule *previous communications*, et qui sont d'office membres de tous les comités, représentent à eux seuls toute la Cour des directeurs.

Ce système a pour résultat de produire un accord et une harmonie apparente dans le jeu de ce gouvernement à deux têtes et dégage la Cour des directeurs et le bureau de contrôle de leur responsabilité respective devant la loi ; ce qui leur importe plus encore, il les dégage de

Digitized by Google

leur responsabilité devant le public, qui reste tout à fait dans l'ignorance de la manière de voir de chacune des autorités directrices sur chacune des mesures qui se trouvent proposées et décidées, et ne sait par conséquent à qui attribuer le blâme des mauvais résultats qui peuvent s'ensuivre. La loi est ainsi éludée, et la marche suivie est un système de concessions réciproques qu'aucun parti n'approuve entièrement et dont aucun ne se croit responsable. De là des abus évidents, journaliers, et l'on est étonné qu'une machine, agissant ainsi au rebours de sa destination, puisse fonctionner depuis si longtemps et si admirablement.

Cela devient encore plus singulier quand on considère que toute personne, homme, femme ou fille, qui obtient, par acquisition, par mariage ou par héritage, un certain nombre d'actions qu'elle n'avait pas il y a un an, qu'elle n'aura peut-être plus demain, possède le pouvoir de choisir les administrateurs de l'Inde. Aucune autre qualification que celle d'actionnaire n'étant requise pour voter, le pair d'Angleterre, le négociant retiré des affaires, le militaire en retraite ou l'entrepreneur des boues ont un vote également décisif. — Bien plus, ce dernier, s'il est assez riche, pourra avoir quatre votes, tandis que le législateur, l'ancien gouverneur général ou le conseiller d'État, dont la tête aura blanchi au service de la colonie, n'en auront souvent qu'une. Ce qui rend la chose plus étonnante encore, c'est que la routine, cette divinité essentiellement anglaise, a consacré l'usage imprescriptible qu'on devait parvenir à la Cour des directeurs par ancienneté de candidature et non par le mérite ou la capacité reconnue. Pour devenir membre du gouvernement le plus puissant et le plus despotique dans le monde, il

Digitized by Google

faut faire queue patiemment pendant des années, et se soumettre à une fatigue, à des dégoûts sans fin, recourir à tous les moyens, se dépouiller de tout scrupule en fait de corruption et de vénalité. A égalité d'ancienneté de candidature, c'est celui qui fait à la multitude la cour la plus assidue qui est sûr de parvenir.

Le traitement d'un directeur n'est que de 300 livres sterling ; la prérogative la plus importante attachée à ce titre est la nomination à peu près exclusive aux grades ou emplois par lesquels se recrutent les différences branches du service dans l'Inde ; patronage immense et qui suffirait pour donner une influence considérable à chacun des directeurs, puisqu'il se trouve ainsi disposer de carrières à la fois honorables et lucratives dans lesquelles les premières familles de l'aristocratie sont heureuses de voir entrer leurs plus jeunes membres.

Ce patronage a été cependant un peu restreint par le bill de 1853 : on l'a enlevé aux directeurs en ce qui concerne l'admission au service civil régulier (*covenanted*) et au service médical. Ces deux services se recrutent au concours par des candidats qui subissent des examens. Mais les directeurs conservent le patronage pour l'admission au service civil (*uncovenanted*, qui comprend certaines branches des travaux publics, la télégraphie, les chemins de fer, etc.....), au service militaire, au service ecclésiastique, à celui des ingénieurs civils, et à celui de la marine.

Ce patronage est établi sur les bases suivantes : le nombre des vacances étant connu dans le corps des employés civils *unconvenanted* (c'est-à-dire en dehors de la magistrature et des finances), dans l'armée, la marine et le clergé ; ce nombre, disons-nous, étant connu pour

Digitized by Google

l'année, est divisé en vingt-deux parts. Le président de la Cour des directeurs a deux nominations, le vice-président deux; le président du conseil de l'Inde, deux également, et chacun des directeurs une. Le nombre des places à la disposition d'un directeur ordinaire, en conséquence des décès ou des retraites, est annuellement entre quarante et cinquante, dont cinq ou six dans le service civil. On conçoit que la tentation d'en mettre une partie à l'enchère doit être étourdissante; mais elle est prévenue et arrêtée par la menace d'une expulsion immédiate du directoriat, dans le cas où un seul fait serait connu ou prouvé. Une grande part de ce patronage tombe aussi entre les mains des ministres, par l'intermédiaire du conseil de l'Inde, puisque la nomination des juges des cours royales, des évêques et des officiers de l'armée de la reine, qui sont appelés à servir dans l'Inde, leur est dévolue.

La dernière charte a amené très-peu de changements dans le système par l'intermédiaire duquel l'Angleterre gouverne les peuples de l'Inde, si ce n'est qu'elle a fait une part beaucoup plus large à l'intervention de la couronne, surtout en matière de patronage. Il ne fut jamais sérieusement question d'arrêter son action pour confier cet immense pouvoir à aucun *ministère*. C'eût été effectivement mettre en danger les libertés de l'Angleterre; car ce ministère y aurait nécessairement trouvé des ressources inépuisables, dont il eût été facile d'abuser pour se maintenir au pouvoir, quelles qu'eussent été ses mesures et la direction de sa politique, quelque contraire que cette politique eût pu être aux intérêts et à l'opinion du pays. Sous un autre point de vue, il est également indispensable, pour le bonheur de l'Inde, que le système

Digitized by Google

de son administration ne soit pas soumis aux éventualités d'un changement de ministère. Il est bon que ses gouvernants soient en dehors du tourbillon de la politique de la métropole. Quand leur étude unique doit être l'intérêt et le progrès de la colonie, il ne faut pas qu'ils puissent être tentés de concourir par certaines mesures dans leur ressort au succès ou au triomphe de tel ou tel parti parlementaire. Or aucun comité de gouvernement que la nation aurait pu choisir n'aurait présenté autant de garanties d'indépendance et d'aptitude que la Compagnie créatrice de la colonie.

C'est pourquoi, en 1854, on a maintenu cette compagnie. Et, comme les raisons qui ont motivé son maintien subsistent encore, après comme avant l'insurrection de 1857, nous croyons, malgré la vivacité des attaques de la presse anglaise au moment où nous écrivons, que la *permanence de ce système est assurée pour l'avenir, aussi longtemps que durera la prépondérance de l'Angleterre en Asie.*

La Charte de 1854 a laissé tels qu'ils étaient les rapports antérieurement en usage entre la Cour des directeurs et le bureau de contrôle; mais elle a défini plus précisément ces relations et elle a tracé la marche à suivre dans le cas où l'autorité contrôlante différerait dans son jugement en quelque question avec l'autorité gouvernante (c'est-à-dire la Cour des directeurs), quant aux ordres ou dépêches qu'il serait convenable d'envoyer dans l'Inde, le gouvernement suprême (à Calcutta) reçoit, il est vrai, directement ses instructions de cette cour, mais aucun ordre sur aucune affaire publique, administrative et surtout politique ne peut être promulgué, aucune mesure ou disposition même pécuniaire, ne peut être

Digitized by Google

arrêtée sans avoir reçu préalablement l'approbation et la sanction du bureau de contrôle.

L'initiative, d'après la loi, appartient dans tous les cas aux directeurs, excepté pourtant s'ils négligeaient de préparer et de soumettre au bureau, en moins de quinze jours après en avoir été requis, des ordres ou des dépêches sur un sujet donné. Dans ce cas, qui d'ailleurs ne se présente jamais, le bureau aviserait lui-même. Mais, dans le cours ordinaire des choses, ce premier travail préparé, le bureau a le pouvoir de modifier à sa discrétion le style et la substance des dépêches que la Cour a soumises à son approbation, et la Cour des directeurs est ensuite sommée de signer et de transmettre les ordres ainsi modifiés.

Cependant, même alors, la Cour a encore le droit de remontrance contre une première sommation de cette nature; mais, si cette sommation est renouvelée, elle n'a plus qu'un moyen passif de résistance : c'est de refuser de signer la rédaction de la dépêche, mettant le bureau dans l'alternative d'en appeler à l'intervention de la cour du banc du roi.

Ce droit de remontrance ne se rapporte pourtant qu'à la correspondance générale. En ce qui concerne la correspondance secrète, les ordres du bureau étant alors sans appel, doivent être transmis par l'intermédiaire du comité secret et revêtus des signatures des membres de ce comité, qui ne peuvent s'y refuser, mais n'en partagent point la responsabilité.

Il n'en résulte pas moins de toutes les manières que, tandis que les agents de la Compagnie au dehors ne reconnaissent que l'autorité de la Cour des directeurs et ne correspondent qu'avec elle, l'autorité suprême et l'ini-

Digitized by Google

tiative des grandes mesures appartiennent en réalité au conseil des affaires de l'Inde ou bureau de contrôle[1].

Quant au droit de nommer le gouverneur général, ainsi que les gouverneurs des deux présidences secondaires ou les généraux commandant en chef, il appartient à la Cour des directeurs. Cependant, comme ces nominations sont soumises à l'approbation de la couronne, le choix revient en réalité au souverain. Aussi le gouverneur général est toujours l'ami des ministres du jour, quelles que soient les tendances politiques de la Cour, dont le privilége se borne à proposer un candidat qui lui soit personnellement agréable.

Cette organisation, comme nous l'avons déjà remarqué, manque jusqu'à un certain point d'unité et en même temps de la condition essentielle d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire de la discussion; mais elle était peut-être la seule possible, et le mécanisme qu'on lui a donné ne saurait en aucun cas compromettre l'avenir de la domination anglaise dans l'Inde. Sur quelques points de détail seulement, il y a eu et il y aura désaccord entre le gouvernement royal et la Compagnie; mais les bases de la transaction sont larges, simples, rationnelles, et nous paraissent durables.

Lorsque furent rédigées les clauses de la Charte de 1833, la Compagnie fit preuve d'habileté dans son marché avec la couronne : elle abandonnait ses priviléges

[1] On conçoit d'après cela combien il serait absurde que la Compagnie fût punie des résultats, quels qu'ils pussent être, de son administration dans l'Inde, quand il n'y a pas, dans son ressort, une seule mesure administrative de quelque importance qui ne soit prise avec le concours, quelquefois même par suite des sommations réitérées du gouvernement métropolitain.

Digitized by Google

commerciaux, mais son commerce l'avait appauvrie, loin de l'enrichir. Toutes les propriétés mobilières et immobilières qui lui appartenaient au 22 avril 1834 (c'est-à-dire des propriétés en Angleterre et des valeurs commerciales, capitaux, créances, etc., évaluées à 21 millions de livres sterling; des forteresses, des factoreries, de vastes territoires dans l'Inde, possédés au même titre que peut l'être toute autre propriété) furent transférées à la couronne, à la charge pour celle-ci de prendre à son compte la dette et toutes les obligations de la Compagnie. Mais ce n'était pas tout que de prendre l'actif de cette société et de se charger de son passif: elle avait originairement engagé dans le commerce et la conquête de l'Inde un capital de 6 millions de livres sterling; depuis de nombreuses années, elle avait reçu, par acte du parlement, l'autorisation de prélever sur les revenus de sa conquête un dividende annuel équivalent à la rente de ce capital à 10 pour 100. Il fallait dès lors ou rembourser cette Compagnie aux frais de l'État en proportion de ce dividende, c'est-à-dire moyennant un capital de 12 millions de livres sterling, ce que la situation des finances ne permettait pas, ou commettre une énorme injustice en ruinant une corporation qui, malgré ses fautes, avait placé sur le front de l'Angleterre sa plus belle couronne. Pour sortir d'embarras, on se décida à laisser peser le fardeau sur un tiers, c'est-à-dire sur l'Inde, qui n'avait rien reçu et nullement profité de ce capital dépensé seulement pour l'asservir. L'exploitation des immenses ressources de l'Inde fut donc, pour vingt ans d'abord, et maintenant sans terme fixe, concédée à la Compagnie; le dividende de ses actionnaires est payé sur les revenus de la colonie par privilége avant toute autre dépense et

Digitized by Google

garanti en outre sur un fonds de 2 millions de livres sterling mis à part sur le montant de la réalisation des valeurs commerciales livrées à l'État. Enfin, si le gouvernement jugeait à propos d'user de la faculté qu'il s'est réservée de racheter les actions qui donnent droit à ce dividende, ce remboursement ne devait se faire qu'après quarante ans, c'est-à-dire au plus tôt en 1874, au taux de 200 pour 100, à moins que la Compagnie cessât en 1854 d'être chargée du gouvernement immédiat de l'Inde, auquel cas elle pouvait exiger le remboursement sous trois ans à ce même taux de 200 pour 100[1].

[1] Ici encore nous observerons que, la charte ayant été renouvelée tout récemment en 1854, et l'obligation ayant été maintenue de rembourser la Compagnie en cas de retrait, au taux de 200 p. 100, nous ne comprendrions pas pourquoi un ministre anglais, quel qu'il fût, engagerait le pays dans une aussi mauvaise opération que celle du rachat de l'administration de l'Inde. Ce serait grever le gouvernement métropolitain, sur lequel retomberaient toutes les pertes au profit des actionnaires, dont tous les bénéfices seraient immédiatement réalisés et capitalisés.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Gouvernement local; organisation administrative, fiscale et judiciaire, système de police.

Après avoir brièvement exposé le système actuel du gouvernement de l'Inde dans ses rapports avec la métropole, nous avons maintenant à l'étudier dans son action sur les peuples dont la destinée lui est soumise. Ces peuples, au nombre de cent quatre-vingts millions d'hommes répandus sur un espace de un million cinq cent vingt-huit mille milles carrés, se divisent en deux grandes familles, c'est-à-dire en sujets médiats et sujets immédiats de la Compagnie.

Naturellement, la première question qui va nous occuper sera le mode d'action de la Compagnie sur ses sujets immédiats ou directs, question générale qui comprend toutes celles d'administration locale, de justice, de police et de finance. Nous examinerons plus tard son action politique sur ses sujets médiats, ou les États alliés, vas-

Digitized by Google

saux et tributaires. Ce ne sera enfin qu'en dernier lieu que nous traiterons de l'organisation militaire, qui se trouve liée et enchâssée de mille manières dans la double action dont nous venons de parler.

Première question. *Administration locale.* — Pour simplifier et faciliter l'administration de ses vastes domaines, la Compagnie les a partagés en trois vice-royautés qu'elle a appelées présidences, savoir : celle du Bengale (qui se divise en deux gouvernements, du Bengale proprement dit et d'Agra; mais ce dernier est resté une dépendance de l'autre); celle de Madras et celle de Bombay. Ces trois présidences, ainsi que le petit gouvernement de Penang, Singapoor et Malacca, sont soumises à l'autorité d'un vice-roi suprême désigné par le titre de gouverneur général de l'Inde.

Le gouverneur général est en même temps gouverneur particulier de la présidence du Bengale, et il peut être aussi gouverneur particulier d'Agra ou des provinces de l'Ouest. Il peut réunir à ces dignités le grade de général en chef des armées de l'Inde; mais, qu'il soit ou non général en chef, ou même quand il ne serait revêtu d'aucun grade militaire, il commande en chef la garnison du fort William ou de Calcutta

« Le gouverneur général est investi de pouvoirs plus étendus, à certains égards, que ceux dont jouissent la plupart des souverains de l'Europe. Non-seulement il est le chef suprême de l'État, il commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme aux emplois; mais il peut faire des *lois* ou *règlements nouveaux*, abolir ou modifier les règlements antérieurs; et ses *décisions législatives*, quoique soumises au contrôle du gouverne-

Digitized by Google

ment suprême en Angleterre, sont exécutoires dans l'Inde jusqu'à ce que la Cour des directeurs ait fait connaître ses intentions. »

Chaque présidence est administrée par un gouverneur en conseil, et chaque conseil se compose du gouverneur et de trois conseillers, l'un de ces conseillers est nécessairement le général commandant en chef l'armée de la présidence. L'article 38 de la charte de 1833 avait fait du gouvernement d'Agra une présidence distincte qui devait avoir son gouverneur et son conseil, mais ces dispositions ont été modifiées depuis. Les provinces de l'Ouest ont maintenant un lieutenant-gouverneur sans conseil; des secrétaires d'État, revêtus de pouvoirs convenables, suffisent aux besoins du service.

En dehors des conseils des trois présidences, on a institué un *conseil suprême* pour assister le gouverneur général comme *gouverneur suprême*. Le *conseil de l'Inde*, comme il est appelé par excellence, se compose de quatre membres ordinaires, plus du général commandant en chef les armées des trois présidences, qui y siége comme *membre extraordinaire*. Un des individus qui composent ce conseil est un juge éminent du barreau anglais, qui est spécialement désigné pour diriger la législation de la colonie. Il ne siége et ne vote que lors de la proposition et de la discussion des *lois* ou *ordonnances nouvelles* que le gouvernement peut juger convenable d'introduire dans la *législation de l'empire*.

Depuis 1854, on a adjoint à ce magistrat deux conseillers législatifs pour *faire les lois et règlements*. La nomination de tous les membres du conseil de l'Inde appartient à la Cour des directeurs, mais elle est *soumise à l'approbation de la couronne. La couronne peut, en*

Digitized by Google

outre, nommer des commissaires législatifs en Angleterre, pour revoir le travail des conseillers législatifs de l'Inde.

Le conseil suprême peut s'assembler en quelque lieu des trois présidences qu'il plaise au gouverneur général de désigner [1].

Les gouvernements locaux partagent les affaires en quatre divisions, qui sont : 1° la diplomatie ou les affaires politiques; 2° la justice; 3° les finances; 4° et enfin la guerre. Le gouvernement suprême admet une division de plus, la législation. Les gouvernements locaux ont des secrétaires pour chaque division, assistés chacun d'un ou de deux secrétaires-adjoints. Le conseil suprême, au contraire, n'a que deux secrétaires : l'un pour la diplomatie, la législation et les finances ; l'autre pour les affaires générales.

Le pouvoir exécutif est, dans tout ce qui concerne les mesures générales, réglé par des commissions spéciales et permanentes, appelées bureaux (*boards*), dont on compte sept dans la présidence du Bengale; savoir : 1° le bureau des finances (*board of revenue*); 2° le bureau des douanes, du sel et de l'opium (*board of customs, salt and opium*); 3° le bureau du commerce (*board of trade*); 4° le bureau de la guerre (*military board*); 5° le bureau de la marine; 6° le bureau médical ou conseil de santé; 7° et enfin le bureau de la comptabilité générale (*accoun-*

[1] Le gouvernement soit de toute l'Inde soit d'une présidence est toujours tenu de consulter son conseil, mais non d'en suivre les avis. De son côté, chaque conseiller est libre d'inscrire au procès-verbal son avis motivé. Le tout est envoyé à la Cour des directeurs s'il s'agit du conseil suprême de l'Inde, et au gouverneur général s'il s'agit d'une présidence.

Digitized by Google

tant general's office). La présidence de Madras ne compte que les quatre derniers de ces bureaux. Bombay n'en a que trois : ceux de la guerre, de la marine et des comptes. Il y a en outre, au siége du gouvernement suprême, une direction générale des postes, un comité des monnaies, un comité d'instruction publique, etc.

Deuxième question. *Organisation administrative, fiscale et judiciaire.* — Si nous passons maintenant aux rouages qui suffisent à ce gouvernement, nous trouverons que, si leur système ne présente pas encore un ensemble bien régulier, une classification bien définie (attendu que les fonctions administratives, fiscales et judiciaires, sont quelquefois exercées par le même fonctionnaire), il est cependant fondé sur certaines bases immuables, qui méritent toute l'attention de nos lecteurs et qu'il est indispensable de leur faire connaître. Il nous faudra pour cela remonter à l'étude de l'organisation du service civil de la Compagnie.

Dès les premiers temps de la Compagnie, quand elle n'occupait, sous le bon plaisir des gouvernements indigènes, que d'humbles comptoirs sur le littoral du vaste continent où elle règne aujourd'hui en souveraine, elle envoyait dans ces comptoirs une succession de jeunes gens qui commençaient par faire le métier de mesurer des mousselines, de peser du poivre et du thé et d'enregistrer des comptes avec le privilége imprescriptible de s'élever, à l'ancienneté, à la direction des entrepôts de commerce ou de manufacture, d'où l'on approvisionnait les ports et les magasins, et éventuellement, au conseil et au gouvernement de la société. Leur administration comprenait alors la vente des marchandises envoyées d'Angleterre et la préparation des chargements qui con-

Digitized by Google

venaient aux marchés de la métropole. C'est à cette classe qu'ont appartenu successivement Orme, Forbes, Clive et Hastings.

Malgré le changement total survenu dans la nature de ces devoirs, la constitution du service civil reste à peu près ce qu'elle était quand le choix et le chargement des marchandises étaient les plus hautes fonctions auxquelles ses employés pussent prétendre; même les anciens noms furent conservés pour les différents grades jusque tout récemment; ce n'est que depuis 1841 qu'on a commencé à y renoncer [1]. Le jeune *civilian* entrait au service sous le nom de commis, puis devenait successivement facteur, marchand en second, marchand en premier.

Cette branche du service public a conservé de même son organisation exclusive; elle reste comme toujours fermée à la concurrence locale ou coloniale, au point qu'aucune autorité, pas même le gouverneur général le plus populaire, n'oserait donner de l'emploi dans le service régulier (covenanted), au talent même le plus distingué qui, s'étant rendu sur les lieux pour son propre compte et ayant acquis une connaissance intime des mœurs et du langage, serait le plus capable de rendre les plus éminents services à la société. Toutes les places dans l'administration ou la législature sont distribuées à un nombre rigoureusement nécessaire de sujets envoyés par la cour des directeurs; mais le bill de 1853 a introduit de grandes améliorations dans le mode de première admission à ce service. Ainsi, au lieu d'être livrée comme autrefois au patronage, c'est-à-dire au bon plai-

[1] Depuis ce temps les employés civils sont divisés en six classes, d'après l'ancienneté de leurs services.

Digitized by Google

sir individuel des membres de la cour des directeurs, cette admission est aujourd'hui réservée aux meilleurs élèves d'une école spéciale en Angleterre. Toutefois le principe exclusif de l'ancienneté, funeste quand il est admis comme une règle immuable, pèse encore sur ce service pour tout ce qui concerne la hiérarchie et l'avancement.

Aucun degré de mérite reconnu ou de talent supérieur n'élève un employé civil à la place de juge, avant que son tour soit arrivé; aucune médiocrité d'instruction ou de capacité, aucun degré d'indolence, aucune notoriété de penchants démoralisateurs et sensuels, rien qu'un délit prouvé de fraude ou de concussion ne peut l'arrêter dans sa marche ascendante, jusqu'à ce qu'il se trouve assis sur le banc du juge. Il en est de même dans toutes les branches du service civil : si le jeune commis a par exemple choisi dans l'origine la ligne du revenu public, la perception de l'impôt territorial, il deviendra inévitablement et fatalement l'arbitre de toute une province avec des pouvoirs presque discrétionnaires; et, s'il est incapable, ces pouvoirs deviendront la proie d'une légion de fonctionnaires inférieurs et irresponsables, qui en abuseront pour dévorer cette province et marqueront les traces de son passage, comme si un ennemi l'avait ravagée.

En Europe et surtout en France où toutes les carrières sont ouvertes à la concurrence, on obtient rarement de grand succès sans un grand mérite, et même un avancement ordinaire sans une capacité suffisante. Quelques individus arrivent jeunes au sommet de leur profession ; le plus grand nombre y parvient tard et à force de travail, ou s'arrête et se case à divers degrés sur

Digitized by Google

le chemin: d'autres enfin, que la nature ou leur mauvaise conduite a disgraciés, ne s'élèvent jamais au-dessus du point de départ. Il n'en est pas de même dans l'Inde. L'avancement dans ce corps qui doit fournir les législateurs, les administrateurs, les ministres pour toutes les branches du gouvernement, est réglé par un principe diamétralement opposé. L'homme qui n'aurait jamais pu s'élever est poussé, porté en avant, et l'énergie de l'individu que la Providence voulait distinguer de la foule est enchaînée par des liens invincibles; son développement est peut-être arrêté pour toujours par cette règle trois fois absurde qui s'oppose à la loi de la nature et qui veut que celui qui a reçu du ciel l'activité et la vigueur ne dépasse point le faible et le fainéant.

Les conséquences d'un pareil système sont nécessairement funestes, et j'ai eu maintes occasions de les apprécier. Adieu toute émulation! C'est à peine si ceux qui ont prêté serment de rendre une justice impartiale au pays condescendent à apprendre sa langue. La grande majorité, ceux mêmes qui auraient développé du talent sous un autre régime, se considèrent comme les membres d'une espèce de tontine législative et s'endorment au murmure de leurs houkahs dans la douce certitude que, s'ils vivent assez longtemps sans rien faire pour compromettre leur honneur, ils arriveront, comme une plante arrive à sa maturité, au paradis de l'avancement par la simple force de végétation.

Toutefois, si l'on parcourt le tableau de l'administration judiciaire considérée isolément du service civil, on sera étonné, d'après ce que nous venons de dire, de trouver deux espèces de juges d'origines différentes et marchant sous des hiérarchies rivales, les uns nommés

Digitized by Google

par la couronne, les autres appartenant à la Compagnie : cette anomalie demande une explication.

La couronne ayant voulu se réserver un certain patronage à répartir entre les membres du parquet de la métropole, il fut définitivement arrêté, à la suite de longues et amères discussions, que *la distribution de la justice, tant civile que criminelle, au chef-lieu même de chaque présidence,* ainsi que l'application de *la loi anglaise* aux Européens, aux serviteurs de la Compagnie et aux sujets britanniques dans l'Inde qui la réclameraient, seraient reservées à des cours royales de judicature suprême établies dans chacun de ces chefs-lieux. Mais il fut en même temps stipulé, en faveur de la législature de la colonie, que leur ressort sur les natifs ne s'étendrait que dans une circonscription extrêmement limitée autour de chaque capitale. Cette cour royale dans chaque présidence est par son organisation à la fois un tribunal d'appel et une cour de cassation : c'est l'instance suprême en matières civiles comme en matières criminelles. Jusqu'en 1833, les juges royaux étaient entièrement indépendants du gouvernement de la colonie, dont ils n'admettaient la législation que quand bon leur semblait, et pouvaient insulter et entraver ce gouvernement de toutes les manières. Depuis cette époque, ils sont obligés de recevoir les lois du grand conseil de l'Inde, qui a reçu, par arrêt du Parlement, des pouvoirs extraordinaires en matière de législation. De nombreux abus se trouvèrent arrêtés par ce règlement. Toutefois ces cours royales, qui coûtent à la colonie la somme énorme de 96,253 livres sterling, tout à fait en dehors de sa propre législature, sont encore une des plaies de l'Inde.

La cour royale suprême de Calcutta est composée d'un

Digitized by Google

grand juge et de deux juges ordinaires, dont le traitement annuel s'élève à environ 200,000 fr. pour le grand juge et à 150,000 fr. pour les juges ordinaires.

Le service que ce tribunal rend à la colonie est absolument nul, d'abord parce que le territoire sur lequel s'étend son ressort criminel est extrêmement limité (la capitale et ses faubourgs), et surtout parce que, en matière civile, la justice qu'elle distribue coûte si énormément cher, qu'il faut une fortune colossale pour s'y adresser. Pour la multitude, c'est comme si elle n'existait pas, et les riches y ont trouvé des instruments de chicane inépuisable. Parmi les indigènes, presque toutes les anciennes familles opulentes s'y sont ruinées; les nouveaux enrichis ont profité de leur expérience et arrangent leurs querelles entre eux. Quant aux Européens pour lesquels il a été principalement établi, le but est encore, s'il est possible, plus complétement manqué. Depuis l'établissement de la cour royale, malgré le nombre d'employés publics qu'il a fallu chasser avec ignominie du service de la Compagnie, malgré la multitude de cas tout à fait notoires de corruption, de fraude, de malversation qui se sont présentés, pas un de ces cas n'a amené une condamnation devant le tribunal. — Quand des milliers d'Anglais se sont rendus coupables d'outrages, de violences, même de meurtres envers des natifs, soit dans l'intérieur du pays, soit dans les environs du chef-lieu, c'est à peine si, dans un seul cas, on a pu poursuivre le coupable jusqu'à conviction. Les causes d'impunité sont les mêmes dans les deux instances; ce sont : 1° les facilités vraiment absurdes que la loi anglaise présente au coupable pour échapper à la conviction; 2° la partialité d'un jury anglais pour un compatriote vis-à-vis d'un

Digitized by Google

étranger; 3° l'impossibilité enfin que le témoin indigène, même le plus respectable, puisse échapper à la terrible épreuve d'un examen par un avocat anglais quelque peu rusé. Il n'y a pas de cas si favorable qu'un indigène ne pense pouvoir l'améliorer encore par un peu d'exagération, disons même un peu d'invention; pas de fait si clair, si évident, si simple, qu'un témoin oculaire ne puisse parvenir à altérer ou à embrouiller. Constituées comme elles le sont à présent, les cours royales sont donc absolument inutiles à tous égards; elles ont, en outre, le désavantage d'être extrêmement coûteuses pour un pays qui aurait besoin qu'on employât sagement à réparer ses maux et à ranimer les forces vitales qui lui échappent chaque roupie qu'il peut produire.

Comme nous l'avons déjà dit, immédiatement au delà des étroites limites qui circonscrivent le ressort des cours royales, commence l'autorité de la législature de la Compagnie. La surveillance du département de la justice pour chaque présidence est exclusivement déléguée à la cour suprême de Suddur Diwâny et Suddur Nizamut Adawlut (cour suprême civile et criminelle) qui dirige l'application des lois indigènes, c'est-à-dire des codes musulman et hindou. Pour bien comprendre son action, il faut d'abord avoir une idée exacte de la hiérarchie judiciaire.

Lord Cornwallis, en réorganisant, il y a soixante-dix ans, le système judiciaire, y établit la hiérarchie suivante :

En matières civiles, comme en matières criminelles, trois sortes de tribunaux constituent trois degrés de juridiction.

Occupons-nous d'abord de la juridiction civile. Nous avons : 1° la cour de Zillah ou de district; 2° la cour pro-

Digitized by Google

vinciale; 3° et enfin la cour suprême, appelée Suddur Diwâny Adawlut.

1° Les cours de Zillah, établies dans toute ville un peu considérable, sont composées d'un employé de la Compagnie, séant comme juge, au traitement de 30 à 75,000 francs par an; d'un greffier et de plusieurs autres employés de la Compagnie de moindre rang; enfin, d'un conseiller indigène chargé d'éclairer la cour sur les usages et les coutumes des localités. Tous les habitants du district compris dans la juridiction de la cour lui sont soumis, à la seule exception des sujets britanniques européens qui peuvent en appeler à la cour royale.

L'organisation de la justice par lord Cornwallis s'arrêtait là. Mais les salaires énormes des juges européens ne permirent point d'augmenter leur nombre en proportion de l'accroissement des possessions territoriales. La grande étendue des juridictions dans un pays où beaucoup de provinces sont très-peuplées et où la population est de sa nature très-processive amena bientôt un encombrement effrayant dans les tribunaux par la multitude des causes en retard. Pour remédier enfin à cet inconvénient, lord William Bentinck imagina plus tard de subordonner à l'établissement existant un certain nombre de tribunaux secondaires où siégent des magistrats choisis parmi les indigènes, et qui sont rangés en trois classes, suivant leurs pouvoirs et leurs émoluments. On les désigne par les titres de Suddur Amîn (ou Amîn principaux), Amîn ordinaires et Moonsiffs. Ces magistrats subalternes jugent les causes de 500 roupies (1,250 fr.) et au-dessous. Leur traitement varie de 3 à 15,000 fr., selon l'importance de leurs fonctions.

2° Viennent ensuite les cours provinciales ou cours

Digitized by Google

d'appel, contre les décisions des cours de Zillah ou de première instance. Elles sont composées chacune de trois juges (au traitement d'environ 100,000 fr. par an) choisis parmi les employés du service civil de la Compagnie ; de deux greffiers et de plusieurs juges assistants pris parmi les mêmes employés, mais de grade inférieur ; de trois interprètes chargés de traduire les différents dialectes ; d'un cazi et d'un pundit pour expliquer les lois indigènes.

3° Et enfin, la cour de Suddur Diwâny Adawlut, troisième et dernier degré de juridiction, siége à la présidence. Elle est composée de trois juges à Madras et à Bombay, de quatre à Calcutta (au traitement de 130,000 fr. par an), choisis parmi les employés du service civil de la Compagnie ; d'un greffier, de trois interprètes, du chef des cazis, de deux autres cazis, de dix pundits ; elle est d'appel pour les cours provinciales. Dans l'origine, elle reçut les appels pour tout procès où il s'agissait d'au moins 1,000 roupies (2,500 fr.). Plus récemment, en raison du nombre des procès, il a fallu élever le taux du minimum à 50,000 roupies.

En matières criminelles, on établit les mêmes divisions sous d'autres noms. Le juge au criminel pour la Zillah s'appela magistrat ; la cour criminelle, pour la province, s'appela cour de circuit, et enfin, pour la présidence tout entière, cour de Suddur Nizamut Adawlut.

1° Le juge au civil pour la Zillah fut constitué magistrat dans son district.

2° La cour de circuit fut composée des mêmes personnages que la cour provinciale ; seulement elle dut se déplacer à certaines époques de l'année pour aller rendre la justice criminelle dans les différents lieux de son res-

Digitized by Google

sort. Ses fonctions sont alors celles des cours d'assises en Angleterre.

3° Et enfin, la cour de Suddur Diwâny Adawlut au civil fut constituée cour de Suddur Nizamut Adawlut au criminel.

Les gouvernements locaux ne maintiennent aucune relation directe avec les fonctionnaires subalternes du département de la justice. C'est la cour qui réunit déjà les fonctions de Suddur Diwâny et Suddur Nizamut Adawlut, c'est-à-dire qui entend les appels tant au civil qu'au criminel contre les cours provinciales, qui est chargée de surveiller exclusivement et sans aucun intermédiaire la justice civile et criminelle des Zillahs. Chaque juge de Zillah doit surveiller de même directement les instructions en première instance et connaître les appels contre les décisions de tous les tribunaux indigènes qui lui sont subordonnés. Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'énormité des salaires des juges anglais rend impossible d'augmenter leur nombre. Il a donc fallu multiplier les tribunaux subalternes dans une même Zillah. Dès lors les juges ne suffisent plus au labeur de découvrir et de réprimer tous les abus. Nous avons vu d'ailleurs comment le corps même de ces juges était composé, comment l'absence de toute émulation endormait généralement toute énergie et rapetissait les facultés. Et puis le traitement des employés indigènes, surtout des Moonsiffs, est tout à fait insuffisant par rapport à leur position. Il s'ensuit, ce qui arrivera toujours en pareil cas, une corruption et une vénalité effrayantes.

Par les mêmes causes, et, à plus forte raison, la surveillance par la cour suprême est indolente, inefficace, souvent même impossible. Les obligations et les respon-

Digitized by Google

sabilités de cette cour sont d'ailleurs contradictoires. Comme juges au tribunal suprême d'appel et de cassation tant au civil qu'au criminel, ses membres doivent être sédentaires, et cependant ils doivent en même temps surveiller la manière dont la justice est administrée à des distances de soixante-dix à cinq cents milles. Ils n'ont aucun moyen de s'en éclairer que par l'intermédiaire du juge de chaque district qui peut être corrompu, incapable ou indolent. Entre le rayot et la cour suprême, l'administration de la justice n'a donc d'autre surveillance que le juge de Zillah, qui n'est lui-même contrôlé par personne et ne peut suffire à surveiller ses subordonnés.

A toutes ces imperfections dans la répartition de la magistrature viennent ensuite se joindre celles des *codes indigènes*, selon lesquels ces magistrats sont appelés à juger, codes dont les décisions, comme certaines démonstrations mathématiques, arrivent souvent à l'absurde. Le gouvernement suprême, depuis l'administration de lord William Bentinck, et surtout dans ces derniers temps, s'est occupé avec une louable sollicitude de remédier autant que possible à cet inconvénient. Un des résultats les plus importants déjà obtenus est sans contredit la révision des codes musulman et hindou et leur refonte en un seul code anglo-indien rédigé par une commission spéciale et soumis à la sanction du gouvernement suprême. Ce travail, qui n'est pas encore entièrement terminé, sera un pas immense fait dans la carrière des améliorations que réclame l'administration de la justice.

Il nous reste enfin à parler du système de la police, qui se rattache dans l'Inde à l'organisation judiciaire, dont

Digitized by Google

il n'est qu'un corollaire. Les magistrats des Zillahs, outre leurs devoirs de juges au civil et au criminel, furent encore chargés de la police. Il leur fut enjoint de subdiviser leurs Zillahs respectives en juridictions de police d'environ vingt milles carrés, dont chacune est confié à un darogah ou surveillant indigène. Celui-ci a sous ses ordres un certain nombre d'employés subalternes, nommés pions ou tchokidars, payés par le gouvernement. Dans les villes, l'étendue de la juridiction est réglée par rapport à la population.

Le devoir du darogah est de s'emparer de la personne contre laquelle il existe une charge, ou d'en exiger caution dans le cas où elle devra comparaître devant le magistrat.

Si quelque fait se présente qui puisse intéresser l'autorité supérieure, le magistrat fait son rapport à la cour de Suddur Nizamut Adawlut. Si pourtant c'est quelque chose d'un intérêt pressant et politique, il peut, mais seulement dans ce cas, correspondre directement avec le secrétaire civil du gouverneur.

En dehors de la police générale de l'empire organisée comme nous venons de le dire, il existe, depuis l'administration de lord William Bentinck, une espèce de *tribunal d'inquisition*, j'emploie ce mot dans un sens inoffensif. Il est composé d'hommes éminents par leur instruction, leurs connaissances locales et dans les langues, l'activité et l'énergie de leur caractère, et dont les efforts sont spécialement dirigés vers la suppression du thugisme, cette association monstrueuse qui couvre l'Inde entière de ses réseaux, et qui depuis des siècles fait du meurtre et du vol une profession placée sous la protection de certaines pratiques superstitieuses, ou plutôt un culte horrible et

Digitized by Google

sacrilége qui a ses victimes et ses martyrs. Nous ne reviendrons point sur un sujet déjà épuisé; il nous suffira de dire que la Compagnie est admirablement servie dans ce département, sans avoir pourtant encore obtenu tout le succès qu'elle a droit d'attendre.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Des revenus. — Impôt territorial; tributs; monopoles; douanes. — Moyenne générale des revenus; moyenne générale des dépenses. — Statistique financière.

Le système des revenus se divise nécessairement en plusieurs branches selon le nombre et la nature des sources qui l'alimentent. D'après ce principe, nous pourrons classer ces branches sous quatre désignations principales, savoir : 1° l'impôt territorial ; 2° les tributs des peuples vassaux ; 3° les monopoles ; 4° les douanes.

De l'impôt territorial. — Dans tous les temps, l'impôt territorial a été la principale source des revenus des gouvernements de l'Inde. Il y a toujours été considéré comme une sorte de redevance basée sur ce principe, que la terre appartient au souverain et qu'il a droit à une certaine portion du produit. La proportion de ce revenu a varié suivant les besoins et la moralité des gouvernements ; mais elle était toujours au moins de moitié du

Digitized by Google

produit brut et souvent davantage. La terre était affermée par le souverain, soit par provinces à un dewan, soit, et c'était le cas le plus fréquent, par districts à des zemindars qui touchaient environ dix pour cent de commission, et ce système de perception s'appelait zemindari.

Bien que les droits du souverain fussent généralement reconnus, cette tâche du zemindar n'était nullement sans épines. Toutefois, quand il n'avait pas à craindre d'exactions injustes de la part de son maître, et qu'il voulait lui-même se contenter du bénéfice assez large qui lui était alloué, cette tâche était singulièrement facilitée en beaucoup d'endroits par la constitution toute particulière du village hindou, constitution extrêmement curieuse, qui a été de tout temps la base et l'élément intégrant de la société indienne et qui a persisté sous toutes les dominations affghane, mogole et anglaise. C'est un phénomène si extraordinaire qu'il est indispensable de nous y arrêter un instant.

Sous toutes les dominations, disons-nous, et sous toutes les civilisations, primitive, hindoue, musulmane ou chrétienne, le village hindou a continué d'exister avec la même constitution immuable, aussi compacte aujourd'hui que dans les premiers âges. Ce village est une certaine étendue de terrain labourable ou en friche. Quelquefois ce terrain est divisé en propriétés individuelles : alors nous retrouvons à peu près la commune française. Mais le plus souvent il n'en est pas ainsi : les terres demeurent en commun, et chaque année elles sont partagées par les habitants entre eux, chacun recevant pour la cultiver une portion en proportion de son capital et de ses moyens de travail. Chacun de ces villages forme une sorte de petit État administratif et se gouverne par lui-

Digitized by Google

même sous l'organisation suivante : 1° le *patel*, chef, maire ou bourgmestre du village (généralement héréditaire), a la surintendance générale des affaires de la communauté ; il arrange les querelles, veille au maintien du bon ordre, touche les revenus communs, et en fait la répartition ; 2° le *kurnoum* ou moutsuddi tient registre des frais de culture et de tout ce qui s'y rapporte ; 3° le *talari* fait la recherche des crimes et délits : c'est l'agent de police ; il escorte et protége les personnes qui voyagent d'un village à l'autre ; 4° le *toti* a la garde et la mesure des moissons ; 5° le gardien des limites donne tous les témoignages en ce qui les concerne ; 6° le commissaire des eaux et des étangs distribue l'irrigation suivant les besoins de l'agriculture ; 7° le brahme remplit les cérémonies du culte ; 8° l'astronome annonce les époques favorables ou défavorables pour les semailles ; 9° le maître d'école enseigne aux enfants à lire et à écrire. Viennent encore le forgeron et le charpentier qui confectionnent les instruments d'agriculture et bâtissent les cabanes ; et enfin le potier, le barbier, le porteur d'eau, le gardeur de bétail, le médecin, la danseuse, le musicien et le poëte.

Sous cette hiérarchie administrative, le village tout entier est soumis à une sorte de communauté de biens et de travaux qui permet à chacun de profiter en quelque manière de l'assistance de tous les autres. Les uns vont au marché, les autres s'occupent de la culture, de la moisson, etc., et chacun a ainsi son rôle et ses occupations particulières, qui profitent à tous. C'est sous cette forme de gouvernement que les habitants de la campagne ont vécu de temps immémorial. Les bornes de ces villages ont été rarement altérées ; les villages eux-mêmes ont été quelquefois désolés par la guerre, la famine et le

Digitized by Google

choléra, mais ils ont conservé leurs noms pendant des siècles; les mêmes familles ont continué d'y conserver leur résidence et d'y avoir leurs intérêts. Les habitants ne se mettent point en peine des renversements ou des brisements de l'empire; tant que le village demeure entier, ils ne s'inquiètent point à quel souverain il appartient; quel que soit ce souverain, l'économie intérieure du village n'en demeure pas moins invariable; quoi qu'il arrive, le patel demeure toujours le chef des habitants; il est à l'abri des révolutions politiques dans ses fonctions de juge, de magistrat, de collecteur des revenus de la commune. Si quelque pouvoir voulait y toucher, il y aurait émigration générale et le village retournerait au domaine du désert jusqu'à ce qu'un nouveau gouvernement remît les choses sur l'ancien pied. Fouillez les archives du temps, sous toutes les dominations reparaîtra toujours *cette petite république*, le village indien, fondation immuable des monarchies chancelantes et éphémères de l'Orient. Sur cette base, tous les despotismes se sont successivement élevés et écroulés sans ébranler, sans même ébrécher l'humble édifice. « C'est que le village présentait tellement peu de surface, qu'il pouvait entrer dans les constructions politiques les plus différentes, et avait pourtant assez de consistance pour ne pas être brisé dans leur chute. C'est ainsi que l'on voit, dans l'ordre physique, les mêmes molécules intégrantes passer successivement et se combiner sans cesse dans les formes de cristallisation les plus variées[1]. » Observons aussi en passant que, par une loi de formation assez bizarre, ces empires d'Orient sont tout à la fois despotiques par la

[1] Barchou de Penhoën.

Digitized by Google

tête, aristocrates et féodaux par le milieu, municipaux et républicains à leur base.

Pour en revenir au chapitre des impôts, nous avons dit que le zemindar qui voulait se contenter de son gain légitime trouvait une grande facilité pour l'exercice de sa perception dans la constitution du village hindou. Effectivement, d'accord avec l'administration municipale, il imposait le village en bloc suivant la quantité des terres cultivées qui en dépendaient. Les chefs se chargeaient ensuite de répartir cet impôt dans la commune. On attendait généralement le moment de la moisson : toute la récolte était alors réunie, et l'impôt dû par le village étant d'abord prélevé, les habitants se partageaient le reste en proportion de la quantité de terre que chacun avait défrichée.

Si, au contraire, dans l'espoir de réaliser un plus grand bénéfice, le zemindar enlevait la terre au *village*, à la *commune*, pour la sous-louer peut-être beaucoup plus cher aux paysans individuellement, la perception se compliquait singulièrement. Il s'établissait dès-lors une lutte perpétuelle entre le zemindar et le rayot cultivateur; le zemindar mettant en œuvre tout son crédit, tous ses moyens de persuasion et en dernière analyse ses moyens de coërcition sur le rayot, pour se faire payer, et le rayot toute sa ruse et toute son adresse à échapper à cette nécessité. Le résultat final était rarement profitable au zemindar, que cette lutte entrainait toujours à des dépenses, et ruinait complétement l'agriculteur, qui, ayant loué la terre à l'enchère au-dessus de sa valeur, ne trouvait aucune sorte de compensation pour son travail et ses frais de culture.

Le gouvernement mogol trouva le système zemindari

Digitized by Google

tout établi et maintint les choses dans le même état, en renforçant seulement l'autorité des collecteurs. Les zémindars devinrent responsables des impôts qu'ils durent percevoir, c'est-à-dire que, de simples collecteurs, ils devinrent fermiers du revenu. Mais, dès-lors, il y avait un grand avantage pour le gouvernement central à conserver les mêmes agents dans les mêmes localités dont ils avaient pu étudier les ressources. Il s'ensuivit qu'ils devinrent à peu près inamovibles. Le fils fut appelé à succéder à son père par les mêmes raisons qui avaient rendu le père inamovible. Peu à peu les agents du fisc devinrent donc héréditaires en fait. Le droit ne tarda pas à venir consacrer le fait, et, à l'époque où les Anglais parurent, il n'y avait pas d'exemple que les agents du revenu eussent été déplacés. Conséquent avec lui-même, le gouvernement mogol, en rendant les zemindars responsables des revenus, leur donnait les moyens de les réaliser, c'est-à-dire de contraindre les débiteurs au payement. Ainsi il leur était permis d'avoir sur pied autant de troupes qu'ils en pouvaient entretenir et ils avaient de plus l'administration souveraine de la justice pour tous les délits qui touchaient au revenu.

Lord Cornwallis, chargé en 1787-89 d'organiser le système fiscal du Bengale (seule présidence où la Compagnie possédât à cette époque un territoire sous son administration directe), crut discerner au milieu de ces vieux matériaux les moyens de fonder un établissement durable. Il proposa et finit par persuader à la cour des directeurs de laisser les zemindars en possession de leurs districts et de leur en affermer les terres en passant avec eux des baux à perpétuité. Par cet arrangement, les zemindars se trouvaient solennellement reconnus comme

Digitized by Google

les légitimes propriétaires du sol, à charge par eux de payer une rente fixée une fois pour toutes, qui ne pourrait plus être augmentée, et dont le taux dut être une moyenne de la contribution pour les treize années précédentes. Les zemindars furent laissés maîtres de faire avec les rayots tous les arrangements qu'ils jugéraient convenables, sous la recommandation générale de se laisser guider par les usages et les coutumes de chaque localité, mais cependant sous la réserve en faveur du rayot, que le premier bail conclu avec lui serait également définitif et imprescriptible tant que le rayot en remplirait les conditions.

En faisant cet arrangement, lord Cornwallis croyait certainement travailler pour la consolidation du revenu, la prospérité du pays et le bonheur des peuples. Jugeant du point de vue européen, il devait naturellement compter sur beaucoup d'améliorations que l'esprit de propriété ne pouvait manquer d'apporter dans la culture des terres. « Un tiers du territoire de la Compagnie, écrivait-il aux directeurs, n'est maintenant qu'une forêt peuplée de bêtes féroces. Un bail perpétuel excitera sans doute le propriétaire à défricher cette forêt, encouragera le rayot à améliorer sa terre. Le fera-t-il s'il pense qu'au bout d'un temps donné il sera exposé à être taxé pour le sol qu'il aura conquis sur le désert, s'il n'a pas l'espoir de recueillir le bénéfice de ses travaux? » Lord Cornwallis y voyait encore la réalisation d'une autre idée qui l'avait séduit : celle de former au moyen des zemindars une grande aristocratie territoriale et pacifique pour succéder à l'aristocratie guerrière que l'on détruisait et servir de chaînon intermédiaire entre la Compagnie et le peuple de manœuvres qui allait travailler pour elle.

Digitized by Google

Les résultats prouvèrent que le législateur s'était trompé dans tous ses calculs, car il manqua également les deux buts qu'il s'était proposés. L'agriculteur est arrivé au dernier degré de misère, et la classe de zemindars, dont il avait espéré composer une aristocratie est aujourd'hui anéantie par l'effet même des mesures qu'il avait recommandées. C'est qu'en voulant s'approprier le système qu'il trouvait sous sa main, il en avait rejeté un rouage essentiel. En conservant au zemindar la responsabilité des revenus, il lui avait ôté les moyens de les percevoir; il l'avait dépouillé de sa magistrature, de son pouvoir de coërcition immédiate sur le rayot; il l'avait soumis, pour le recouvrement de ce qui lui était dû, à une procédure étrangère, lente et coûteuse : dès lors sa ruine était inévitable. Effectivement, si le zemindar apportait le moindre retard dans ce qu'il avait à payer au gouvernement, celui-ci lui reprenait aussitôt une portion de sa terre qu'il vendait à un autre, tandis que lui-même, pour rentrer dans ce qui lui était dû par le rayot, était obligé d'avoir recours à la mesure de l'expropriation devant les tribunaux, et subissait toutes les lenteurs d'une procédure interminable. En raison des formes, ces lenteurs étaient telles, qu'en moins de deux années l'accumulation des causes arriérées menaça d'arrêter le cours de la justice. Dans un seul district, celui de Burdwan, le nombre des procès pendants devant les juges ne s'élevait pas à moins de trente mille. En comparant ce nombre de procès à celui jugé par la cour dans un temps donné, il devint évident qu'aucun espoir de jugement ne restait aux derniers venus, eussent-ils vécu un siècle. Ce n'était rien moins que l'abolition du fait de toute dette vis-à-vis des zemindars. La conséquence de ce double système : recouvrement à

Digitized by Google

peu près impossible du zemindar vis-à-vis du rayot, et recouvrement immédiat, par la vente de ses propriétés, du gouvernement vis-à-vis du zemindar est facile à concevoir. Son action a suffi en très-peu d'années (dix ans) pour réduire à la misère et à la mendicité les plus riches et les plus anciens propriétaires du Bengale. Il a produit plus de bouleversements dans la propriété territoriale de l'Inde qu'il n'en est jamais arrivé dans le même espace de temps, à aucune époque et en aucun lieu du monde. Autrefois les chefs musulmans et les zemindars hindous d'ancienne race étaient les hommes considérables du pays. Ces deux classes sont désormais ruinées, détruites de fond en comble : on en chercherait vainement aujourd'hui quelque vestige. Au moment où leur destruction était à peu près consommée, et quand elles étaient déjà généralement remplacées par les capitalistes de la classe moyenne et les spéculateurs enrichis qui étaient devenus successivement acquéreurs des terres mises en vente, on pensa enfin, mais trop tard, à les sauver, et ce fut cette fois en sacrifiant les rayots:

Chose bizarre ! ceux-ci n'avaient point profité de la ruine des zemindars et avaient souffert presque autant qu'eux des institutions de lord Cornwallis. Pour mieux les protéger, le législateur avait établi que le zemindar ne pouvait augmenter le premier bail contracté avec eux, tant qu'ils en rempliraient eux-mêmes les conditions ; mais cette clause même devait avoir un résultat tout opposé à celui qu'il en attendait. Le zemindar, ne pouvant plus augmenter la rente, payée par le premier rayot, devait chercher toutes les occasions possibles et saisir la première qui se présentait, une mauvaise récolte, des malheurs, une interruption quelconque dans ses paye-

Digitized by Google

ments pour le renvoyer, afin de louer sa terre plus cher à un autre, seul moyen qui lui restât d'accroître son revenu. Son bénéfice était certain toutes les fois que le main-d'œuvre se vendait à meilleur marché qu'à l'époque de la conclusion du premier bail. D'un autre côté, s'il est est vrai qu'en forçant le zemindar à s'adresser aux tribunaux, les rayots parvenaient à le ruiner, la lutte était généralement presque aussi funeste pour eux-mêmes. Grevés par les frais de justice, ayant dissipé en procès l'argent qui leur eût suffi à payer la taxe, ils étaient obligés d'emprunter à de très-gros intérêts et se trouvaient ainsi chargés de dettes qui les conduisaient à une ruine certaine

En 1799, on crut trouver un remède au mal ou le diminuer au moins de moitié, en accordant aux zemindars le pouvoir de vendre sommairement pour réaliser leurs rentes. Ils acquéraient de la sorte à l'égard des rayots le pouvoir que le gouvernement s'était réservé vis-à-vis d'eux. Dès lors les rayots furent nécessairement écrasés. Les zemindars, pouvant mettre leurs terres en vente sans l'intermédiaire d'une cour de justice, se trouvaient tout à coup revêtus d'un pouvoir exorbitant, tyrannique, dont ils devaient abuser, parce que depuis longtemps toute tradition était perdue, tout équilibre détruit, toute barrière morale renversée. La loi anglaise se trouva ainsi à toutes les époques un instrument terrible, d'abord dans les mains des rayots ruinant les zémindars, aujourd'hui dans celles des zémindars ruinant les rayots. Observons aussi en passant que, quelles que soient les victimes, c'est toujours le gouvernement anglais qui profite, recueillant d'abord les dépouilles des uns, puis les dépouilles des autres.

Nous avons vu que la première époque du système zemindari (de 1789 à 1799) avait suffi pour effectuer la

Digitized by Google

destruction des hautes classes et des anciennes familles de l'Inde. L'époque suivante, jusqu'en 1830, devait consommer celle des classes moyennes, C'est encore un de ces faits qui trompent toutes les prévisions, puisque c'était le manœuvre qui devait être immolé et qui l'était bien effectivement. Mais cette curée même était un appât qui devait faire tomber dans le même piége tout ce qui restait de capitalistes. C'était la fausse lumière où tous les papillons dont l'aile était encore chargée d'un peu d'or devaient venir se brûler à leur tour. Effectivement, dès que l'on comprit les nouveaux pouvoirs que les modifications de 1799 accordaient aux zemindars, toute la classe moyenne un peu aisée que les catastrophes des premiers fermiers avaient tenue jusqu'alors à l'écart, avec l'ardente imagination de la race indienne et sa passion incorrigible pour les fortunes rapides, se rua aveuglément sur les zemindaris qui se trouvaient presque toutes à vendre par expropriation forcée, et les acheta à la concurrence, à tout prix, croyant les convertir en mines d'or en exploitant et en rançonnant sans pitié le laboureur sans défense. Cette cupidité devait se déjouer elle-même. « Dans beaucoup d'endroits, et entre autres dans les environs de Bandah, disait Jacquemont (qui le tenait de M. Begbie, collecteur de ce district), il y a des terres affermées plus haut que la totalité de leur produit brut. Menacés de la prison s'ils ne payent à l'expiration de leur terme, les fermiers qui ont souscrit ces conditions extravagantes dépouillent les malheureux manœuvres, empruntent de toutes parts pour satisfaire aux réclamations menaçantes du collecteur; et, quand leur crédit est épuisé, quand leurs paysans ne possèdent plus rien dont ils puissent les voler, alors s'ouvre pour eux la prison

Digitized by Google

d'où ils sortent dépouillés et dépossédés à leur tour. »

« Cet état de choses peut durer quelques années, jusqu'à l'épuisement de tous les capitaux précédemment amassés par les natifs, après quoi le gouvernement perdra ses droits par nécessité et devra se résigner à une diminution considérable de revenus. »

Le terme que Jacquemont prévoyait (et il écrivait en 1830) était déjà arrivé. Dès cette époque, de nouvelles sangsues sorties des dernières classes de la société, des banquiers de bas étage, des usuriers et autres gens peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, se sont bien encore présentés pour affermer les terres; mais, effrayés de la ruine presque universelle de ceux qui les ont précédés, ils s'unissent pour faire la loi à la Compagnie et n'offrent des domaines que l'on remet en adjudication que le tiers du prix du dernier fermage. On pourrait croire que le peuple en général gagne à cette diminution, il n'en est rien : dans la plupart des provinces la misère des travailleurs est descendue à un degré qui n'en admet pas de plus bas, et, quant aux spéculateurs qui ont hérité du naufrage des deux premières races de zemindars, depuis dix, quinze, vingt ans qu'ils sont en possession des zemindaris, malgré les conditions stationnaires de leur fermage vis-à-vis du gouvernement et l'augmentation du prix de toutes les denrées; pas un n'a rien fait, non-seulement pour améliorer le sort du rayot, mais même pour consolider sa propre existence et préparer une position à sa famille. Pas un n'a fondé une fortune solide, honorable, indépendante d'un système de rapines et d'avanies pour lequel il n'a d'autre garantie d'avenir que la coupable indifférence du gouvernement de l'étranger. Leur revenu mal acquis se gaspille en orgies et en extravagances; pas un

Digitized by Google

sur un mille n'affiche même la prétention de ressentir le moindre intérêt pour le bonheur du pays. Ce qui a fait commettre la grande erreur de confier ce bonheur en de pareilles mains, c'est qu'on a oublié que le peuple de l'Inde, même des plus hautes classes et des classes moyennes, n'était pas au niveau des populations éclairées et civilisées de l'Europe, qui souvent, presque toujours même, sont en avant de leurs gouvernements pour l'appréciation de leurs besoins et de leurs véritables intérêts. Le peuple de l'Inde, au contraire, est plusieurs siècles en arrière de ses maîtres, il en est encore à son enfance, et, comme un enfant, il s'est servi pour déchirer ses propres entrailles de l'instrument que dans un moment de générosité on lui avait abandonné pour bâtir lui-même l'édifice de sa prospérité.

D'ailleurs, entre le pays et le zemindar apparent s'insinue encore toute une foule d'intermédiaires qui se rejettent de l'un à l'autre la responsabilité de la misère publique, car le sous-fermage se complique, non à un degré, mais à quatre, à cinq, créant entre le véritable propriétaire de la terre, c'est-à-dire le gouvernement et le laboureur, une succession effrayante d'existences improductives, inutiles à l'un et à l'autre. Le peuple de l'Inde, mais surtout celui du Bengale, a de trop justes causes de regretter la bonté mal entendue de lord Cornwallis, qui, en liant pour toujours les mains du gouvernement, a fixé sans espoir, sur des provinces déjà démoralisées par des siècles d'anarchie, une taxation inégale, inintelligente et toujours oppressive. Tel est le système zemindari que chacun s'accorde à décrier, mais que le gouvernement anglais a déclaré sans remède. Il est, dit-on, funeste; il dévore le pays comme une plaie, mais il est irrévocable,

Digitized by Google

parce qu'il est basé sur la sainteté des engagements. Sans nous arrêter à discuter la solidité ou la sincérité de cet argument, nous passerons à l'étude de l'impôt territorial dans les présidences de Madras et de Bombay qui, tombées beaucoup plus tard sous l'*administration directe* de la Compagnie, avaient eu pour leur organisation l'avantage de l'expérience.

A Madras, quand, en 1802, la Compagnie se saisit de l'administration judiciaire et fiscale de tout le Carnatique, on voulut d'abord y introduire le système adopté au Bengale, tel qu'il avait été corrigé par les amendements de 1799. Mais la question se trouvait ici beaucoup plus compliquée, et la même loi n'était plus universellement applicable, parce que les terres se trouvaient de natures fort diverses; assez d'attention n'avait pas été donnée à la différence de la constitution de la propriété et des tenures de terres dans l'un et l'autre pays. Là, l'organisation sociale des zemindars s'était rencontrée toute faite, uniforme et universelle; ici, à l'exception des Circars du Nord (où l'on trouvait encore quelques zemindars), elle était partout à faire. C'étaient ou des chefs polygars à tenure militaire qui n'avaient jamais contribué que par des soldats, ou le village indien avec sa constitution républicaine ou communiste, en rapport direct avec les gouvernements mogols par ses propres chefs élus ou héréditaires. Cette dernière forme de relations avait quelque chose de libéral, un air d'ordre et de civilisation qui devait séduire tout d'abord un législateur anglais; cependant la crainte de rien entreprendre de neuf fit accepter partout le système qu'on trouva établi dans chaque localité. Dans les Circars du Nord, où l'on trouva des zemindars, dans certains fiefs militaires du

Digitized by Google

midi de la province d'Arcot où l'on rencontra quelques polygars civilisés, on adopta avec ces deux classes de feudataires la taxation définitive et perpétuelle du Bengale, et les terres leur furent affermées en proportion de ce qu'elles avaient produit depuis treize ans. Ailleurs et partout où les circonstances le permirent, on fit des taxations par village au taux prévalant dans le pays.

Le chef du village était responsable de l'impôt qu'il répartissait entre les rayots au prorata des terres qu'ils avaient cultivées. La quotité de cet impôt est encore aujourd'hui déterminée de la manière suivante :

En prenant pour base la coutume des gouvernements hindous, les cultivateurs ont droit à la moitié de la moisson de riz qui est le produit des pluies périodiques; ils ont droit aux deux tiers environ de celle provenant des moyens artificiels d'arrosement. Tandis que la moisson est encore sur pied, la quantité des grains est examinée en présence des habitants et des employés du village : elle est estimée par des personnes étrangères à celui-ci, que l'habitude a rendues expertes à estimer le montant du produit d'une étendue de terre quelconque, et qui, d'ailleurs, sont aidées dans ce travail par la comparaison du produit de l'année avec celui des années précédentes, constaté par les registres du village. La part du gouvernement étant alors déterminée d'avance, elle est payée soit en nature, soit en argent. Des produits du jardinage dont la culture est plus dispendieuse et plus difficile, le gouvernement prend une plus petite partie [1].

Le second système présentait de grands avantages,

[1] Rapport du comité du parlement chargé en 1810 d'un examen sur les affaires de l'Inde.

Digitized by Google

mais il avait aussi ses inconvénients qu'on aperçut tout de suite; les registres de perception abondaient en fraudes, pratiquées par les chefs de village, tant aux dépens des rayots que de la Compagnie. On se pressa dès lors de l'abandonner : c'était pourtant le meilleur et il fallut bien y revenir six ans après, en 1808.

Durant cet intervalle, on avait substitué un troisième système de l'invention de sir Thomas Munroe, qui l'avait essayé avec succès dans les provinces connues sous le nom de *ceded Districts*, et qui subsiste encore aujourd'hui dans cette localité. Le collecteur ou percepteur européen entrait dans un engagement direct avec chacun des rayots ou petits fermiers compris dans les limites de sa collection. Comme ce système tendait à supprimer tous les profits que faisaient les tenanciers et les loueurs de terres, et par conséquent à éliminer toutes les existences improductives, il devait naturellement rencontrer beaucoup d'opposition. Une connaissance parfaite des langues du pays, un sentiment profond de ses devoirs, une immense activité de corps et d'esprit étaient indispensables à un collecteur pour que les rayots pussent y trouver quelque bénéfice en même temps que la Compagnie par la suppression des profits intermédiaires. Mais l'expérience ne tarda pas à démontrer que ces qualités n'étaient point générales parmi les employés de la Compagnie, et dès lors de graves et nombreux inconvénients devaient résulter de ce système.

Dans toute organisation administrative où les employés avancent *nécessairement et quand même* à l'ancienneté, où le mérite et l'activité ne sont comptés pour rien dans l'importance des charges qu'on leur confie, ce mérite et cette activité ne se développeront pas, et les employés

Digitized by Google

seront généralement au-dessous de leur mission. Mais dans ces cas, c'est-à-dire neuf sur dix, avec le système rayotwar, les rayots tombent nécessairement entre les mains d'une multitude de subalternes vampires qui tiennent les registres, fourmillent dans les bureaux du collecteur, l'accompagnent dans ses tournées et ne laissent rien arriver jusqu'à lui que par leur intermédiaire. Le système dégénère alors en une corruption effrayante où le fermier, pour obtenir le sol qui doit nourrir sa famille ou conserver celui qu'il a fertilisé, doit lutter de sacrifices avec des rivaux qui se renouvellent sans cesse pour assouvir l'insatiable cupidité de l'entourage du magistrat. Il n'y a pas de doute qu'avec des employés choisis, des administrateurs d'élite, ce système serait le meilleur; mais avec l'avancement *végétal*, si l'on peut s'exprimer ainsi, des employés civils, il est détestable, peut-être le plus nuisible de tous. En 1808, on en revint presque partout à la taxation par village, que l'on appliqua désormais exclusivement à toutes les nouvelles conquêtes.

Encore un mot sur ce sujet. Dans le système rayotwar, dit Montgomery-Martin, le gouvernement a fixé un maximum de fermage pour la meilleure terre, au delà duquel tout le profit doit être pour le cultivateur, et les collecteurs sont autorisés à accorder des remises pour les moments de détresse; mais il est rare, excepté dans les années extraordinaires, que le produit dépasse beaucoup le maximum, et, quant aux remises, elles dépendent, comme nous l'avons dit, presque toujours de l'entourage du collecteur, et cet entourage est toujours corrompu. Il s'ensuit donc que ces deux mesures dont l'intention était charitable profitent fort peu au cultivateur.

Si nous voulons savoir maintenant les limites respec-

Digitized by Google

tives entre lesquelles s'étendent ces divers systèmes, nous les trouverons approximativement, ainsi qu'il suit, dans les derniers rapports officiels publiés par ordre du gouvernement.

1° *Les provinces définitivement organisées sur le système zemindari* embrassent sous la présidence du Bengale une étendue de cent quarante-neuf mille sept cent quatre-vingt-deux milles carrés, comprenant la totalité du Bengale proprement dit, et des provinces de Bahar et d'Orissa. Ces districts représentent une population de trente-cinq millions cinq cent dix-huit mille six cent quarante-cinq âmes, payant un impôt fixé par la loi de 1830, à la somme de 3,247,085 livres sterling.

Il faut y ajouter la province de Benarès, d'une étendue de quatre mille six cents milles carrés, mais nous ne connaissons exactement ni le relevé de sa population ni celui de l'impôt.

Sous la présidence de Madras, l'organisation zemindarie comprend à peu près la totalité des cinq Circars du Nord, contigus à la frontière du Bengale, un tiers des districts de Salem et de Tchingliput, et une petite partie du district méridional d'Arcot. Ces provinces embrassent une superficie de quarante-neuf mille six cent sept milles carrés, représentant une population de trois millions neuf cent quarante et un mille vingt et une âmes, payant un impôt perpétuel, fixé par la loi de 1830 à 851,100 livres sterling.

Le système zemindari n'a jamais été appliqué à aucune partie des provinces sous la présidence de Bombay.

2° *Le système d'imposition* ***par village*** s'étend sur la totalité des provinces du Nord-Ouest ou la présidence d'Agra; la majeure partie de la présidence de Bombay;

Digitized by Google

les districts sur la Nerbuddah; et enfin, dans la présidence de Madras, sur l'ancien royaume de Tanjaor, les nouvelles acquisitions de Coorg, Keurnoul, etc.

3° *Le système rayotwar* s'étend sur tout le reste des possessions directes de la présidence de Madras, savoir : les provinces de Bellary, Gouty, Adony, Cuddapah ; les districts d'Arcot supérieur et inférieur, Salem, Dindigal, etc.; et dans la présidence de Bombay, sur le pays méridional des Mahrattes, le district de Belgaum, une partie de la province de Bidjapour, etc.

Connaissant maintenant la triple organisation de l'impôt territorial, il nous importe d'en calculer le produit et d'apprécier si cette branche du revenu est en voie de progrès ou de décroissance.

Si nous passons successivement en revue les diverses présidences, les comptes officiels publiés par ordre du gouvernement anglais donnent pour les revenus nets du Bengale en livres sterling pendant les cinq années :

1850-51	8,318,715	Liv. ster., en calculant la livre sterling à sa valeur intrinsèque de 10 roupies.
1851-52	8,253,725	
1852-53	8,860,965	
1853-54	8,818,191	
1854-55	8,760,495	

D'où il résulte, sur cette période, une augmentation d'environ 400,000 livres sterling *sur le revenu net* de la présidence du Bengale.

2° De même pour les provinces du Nord-Ouest, la même période a donné :

1850-51	5,063,252	Liv. ster. Ces résultats présentent encore une légère amélioration.
1851-52	5,107,010	
1852-53	5,104,706	
1853-54	5,136,833	
1854-55	5,119,000	

Digitized by Google

3° La même période, pour la présidence de Madras, a donné :

1850-51	3,866,682	Liv. ster. Ce qui semble présenter une légère diminution.
1851-52	3,993,997	
1852-53	4,017,226	
1853-54	3,579,242	
1854-55	3,611,829	

4° La même période, pour la présidence de Bombay, a donné :

1850-51	2,927,947	Livres sterling. Environ 300,000 livres d'augmentation.
1851-52	2,916,226	
1852-53	3,377,232	
1853-54	3,188,583	
1854-55	3,281,972	

5° Et enfin le Peudjab et le territoire Trans-Indien, a donné :

1850-51	1,425,329	Livres sterling. Environ 500,000 livres de diminution.
1851-52	970,460	
1852-53	983,789	
1853-54	961,268	
1854-55	956,250	

Enfin, pour la somme totale des revenus nets dans l'Inde entière pendant la même période :

1850-51	21,599,926 livres sterling.
1851-52	21,255,508
1852-53	22,543,920
1853-54	21,684,120
1854-55	21,729,546

Résultat à peu près stationnaire, malgré l'*annexation* de plusieurs petits États réunis aux présidences de Bengale et de Bombay.

Passons maintenant à la seconde branche du système

Digitized by Google

général des revenus, les *tributs des peuples vassaux*.

1° Quand nous considérerons plus tard le gouvernement de la Compagnie dans ses rapports avec les peuples vassaux, nous verrons qu'elle octroie à quelques-uns sa protection, se chargeant de leur défense, garantissant leur existence et l'intégrité de leur territoire moyennant des honoraires qu'elle reçoit sous le nom avoué de *tribut*.

2° Elle prête fort obligeamment à d'autres des fractions de sa force armée pour les dispenser d'entretenir une milice et calmer toute inquiétude qu'ils pourraient avoir sur une agression étrangère ou des révolutions intérieures. Dès lors il est tout naturel qu'elle demande d'être remboursée des dépenses de ses troupes. Ces frais reçoivent alors le nom de *subsides*.

3° Enfin, comme preuve d'attachement de quelques fidèles alliés et en retour de l'alliance offensive et défensive qu'elle a conclue avec eux, de la protection qu'elle s'engage à leur fournir envers et contre tous, elle leur demande d'entretenir une certaine quantité de troupes qu'elle puisse elle-même leur emprunter en ses propres besoins. C'est ce qu'on est convenu d'appeler des *contingents*.

Afin de pouvoir compter sur la discipline de ces contingents, elle fournit des officiers européens pour les commander; et, pour assurer la régularité de leur solde, elle exige que cette solde soit versée à son trésor et répartie par son propre caissier. C'est une troisième espèce de tribut qui se déguise sous le nom de solde du contingent.

Les tributs réguliers et annuels se divisent donc en trois classes : 1° tributs proprement dits ; 2° subsides ; 3° solde des contingents. Comme c'est exactement la

Digitized by Google

même chose sous trois noms différents, nous nous contenterons de donner leur somme approximative qui s'élève à la somme de 609,000 livres sterling. En voici à peu près le tableau :

Tributs réguliers.	Maïssore.	280,000 liv. sterl.
	Travaucore.	90,000
	Cochin.	28,000
	Joudhpour.	10,000
Subsides.	Baroda.	15,000
	Jeypour.	75,000
	Divers petits États. . . .	111,000
	Total général.	609,000 liv. sterl. [1].

Quant aux tributs irréguliers levés sous le moindre prétexte comme emprunts extraordinaires, contributions de guerre, souscriptions censées volontaires pour des églises chrétiennes, pour des établissements de charité ou d'utilité publique qui n'existent que sur le papier ou qui ne profitent qu'aux Européens, pour des routes militaires et commerciales qui s'achèvent *quelquefois;* pour réparations d'étangs qu'on ne répare jamais; pour creuser des canaux qui restent le plus souvent en projet, le chiffre en est énorme, mais le comité secret et le bureau de contrôle en ont seuls le secret; nous n'avons donc pas la prétention de le donner. Nous observons cependant que c'est une des plaies de l'Inde. C'est par là que s'écoulent les dernières richesses des princes vassaux, les dernières ressources du pays.

Troisième branche de revenus. *Monopoles.* — L'adop-

[1] Le Nizam et Scindiah ne payent plus rien, moyennant une cession de territoire.

Digitized by Google

tion de cette branche de revenus, odieuse sous bien des rapports, toujours injuste et souvent immorale, est, s'il faut en croire les Anglais, la conséquence forcée du malheureux arrangement par lequel la majeure partie des terres a été affermée à perpétuité au-dessous de sa valeur et par suite duquel l'État voit tarir la source la plus légitime des recettes nationales. Il est impossible, disent-ils, de suppléer à ce déficit par aucun impôt indirect; car c'est un fait singulier, les fermiers se laisseront emprisonner, ruiner; les paysans se laisseront dépouiller de leur dernier sac de grain, réduire à la famine sans murmurer tant qu'on ne réclamera d'eux que la rente de la terre, parce que cette rente se trouve dans leurs idées reçues de temps immémorial. Mais, si le gouvernement essayait d'établir un impôt indirect nouveau, il éprouverait immédiatement une résistance armée. Le premier pas dans cette voie conduirait à la destruction. Cet argument ne manque pas de vérité; il ne restait donc, selon eux, qu'à se tourner du côté des monopoles. Or il en existait deux autorisés par les anciennes coutumes et par l'exemple des gouvernements précédents, ceux du sel et de l'opium. C'était une mine à exploiter, une source abondante qu'on pouvait déverser dans les réservoirs épuisés du trésor public; le gouvernement anglais ne manqua pas de s'en saisir et de les utiliser avec son habileté accoutumée.

Examinons-les successivement dans leur influence sur le bien-être populaire et dans leurs résultats financiers

1° Le monopole du sel est surtout odieux comme un taxe personnelle qui s'appesantit au même degré sur le riche et le pauvre, qui ne regarde nullement les moyens et par conséquent les obligations de l'individu envers

Digitized by Google

l'État, qui condamne enfin le natif indigent à des maladies cruelles, parce que cet article de consommation, devenu pour tous de première nécessité, est mis dans certains cas au delà de sa portée. Toutefois cet abus n'est point, comme nous l'avons dit, d'introduction européenne. Sous le gouvernement des princes indigènes et mogols, le monopole du sel existait déjà et était vendu à des spéculateurs par l'administration publique. Il fut trouvé tout établi par la Compagnie, qui s'en empara, et, au lieu de le vendre, l'afferma d'abord par baux de cinq années, jusqu'en 1780, quand Warren Hastings retint définitivement les salines entre les mains du gouvernement. Des employés de la Compagnie furent alors chargés de confectionner le sel; le prix en était fixé pour l'année par le gouverneur général en conseil; ensuite il était livré à la consommation. Depuis l'administration de lord Cornwallis, au lieu d'établir d'abord un prix uniforme pour la quantité qui doit être livrée dans l'année, on le vend sur les différents marchés des provinces par petites quantités et aux enchères. Il fournit (déduction faite des dépenses de facture, des douanes, etc.) un revenu dont la moyenne est de deux millions sterling[1].

2° Le monopole de l'opium est aussi d'origine asiatique; il existait sous les gouvernements indigènes et mogols. Les cultivateurs étaient forcés de fournir cet ar-

[1] Le revenu brut du sel pour l'année 1855-56 s'est élevé à 2,485,389 livres sterling. Depuis 1844, la taxe ajoutée au prix de revient sur cet article au profit du gouvernement a été portée de 8 annas (1 £ 25) à 12 annas par mound ou les 40 kilogrammes. Cette augmentation est énorme, vu la pauvreté du pays; car déjà avant la surtaxe la privation du sel causait parmi les classes les plus misérables d'horribles maladies vermineuses.

Digitized by Google

ticle de consommation à un taux très-bas; le gouvernement en disposait ensuite aux enchères publiques. Le système est encore à peu près le même : si le cultivateur n'est plus forcé, à la lettre, de couvrir son champ de pavots au lieu de céréales, il ne peut résister à l'influence secrète du collecteur, qui a mille moyens de lui nuire et même de le ruiner, auquel il est enjoint d'employer rigoureusement tous ces moyens en cas de résistance et dont les agents le pressent et l'intimident. On laissera de l'argent dans sa hutte, durant son absence, et on le représentera au collecteur comme ayant accepté un engagement volontaire. Du moment enfin que le rayot s'adonne à ce genre de produit, l'État, se trouvant seul acquéreur, peut lui dicter le prix qui lui convient selon ses besoins ou son avarice. Si le prix de facture est moins élevé, le gouvernement gagnera plus à la vente, et plus le laboureur sera pauvre, moins la main-d'œuvre sera chère. Ainsi, de toutes manières, l'intérêt de la Compagnie est de ne laisser au manœuvre que de quoi subsister. La culture de l'opium ne peut donc manquer d'exercer l'influence la plus désastreuse sur le bonheur de ses sujets.

Les trois grands districts de l'Inde où le pavot se cultive, sont le Malwa, Patna ou Bahar, et Benarès. Dans ces deux derniers, qui se trouvent circonscrits dans le territoire de la Compagnie, elle possède le monopole de l'opium. Malwa étant hors de son domaine, ses opiums lui échappent. Leur culture étant libre, ils sont aussi les meilleurs et beaucoup plus estimés; ils s'écoulent par la voie de Bombay. Pour maintenir la concurrence en faveur de ceux de Benarès et de Patna, qui s'écoulent par Calcutta, il a fallu frapper ceux de Malwa d'un droit d'importation de 125 roupies par caisse, ce qui en élève

Digitized by Google

le prix sur la place de Bombay, entre 400 et 500 roupies.

L'opium de Patna et de Benarès est préparé pour le commerce en petits gâteaux, celui de Malwa en boules de la grosseur d'un boulet de trente-deux. Le poids des caisses de Malwa est d'environ soixante kilogrammes; celui des caisses de Patna et de Benarès, généralement cinquante-deux ou cinquante-trois; mais dans ces dernières il y a de grandes variations, et l'opium de Patna est préféré à celui de Benarès.

Transportée sur la côte de Chine, la caisse de Malwa se vend ordinairement de 700 à 800 dollars, et, durant la dernière guerre, une cargaison a atteint le prix extraordinaire de 1,200 dollars. Calculant la roupie d'argent à sa valeur intrinsèque (2 fr. 50 cent.), et de même le dollar à 5 fr. 42 cent., on voit que la caisse d'opium de Malwa, achetée de 1,000 à 1,250 fr. à Bombay (après avoir acquitté un droit de 312 fr. 50 cent. à la Compagnie), se vend sur la côte de Chine de 3,700 à 4,750 fr., c'est-à-dire à environ 300 pour 100 de bénéfice. L'opium de la Compagnie donne à peu près le même résultat comparativement au prix d'achat à Calcutta. Ainsi le prix moyen de revient de l'opium est de 3 roupies, 8 annas par séer. Les 80 séers ou 164 livres coûtent 280 roupies, et se vendent au moins 900 roupies.

Si l'on compare maintenant le prix de facture de l'opium avec celui qu'il réalise aux enchères, on ne sera plus étonné de l'opiniâtreté avec laquelle le gouvernement anglais défend ce monopole, et de sa détermination de braver l'opinion du monde et toutes les considérations morales en portant la guerre en Chine, plutôt que de renoncer à une exploitation aussi lucrative.

Digitized by Google

A mesure que l'équilibre s'est sensiblement dérangé entre les recettes et les dépenses, que les sources du commerce légitime se sont taries, qu'on s'est aperçu que l'accroissement du revenu ne répondait plus à l'accroissement du territoire, le gouvernement local s'est efforcé de donner un développement toujours croissant à un monopole aussi productif, jusqu'à ce qu'enfin il a atteint aujourd'hui un chiffre effrayant sur le maintien duquel repose la solvabilité future du gouvernement anglais de l'Inde, et auquel aucune autre branche de revenu dans le pays ne peut plus suppléer.

On trouvera peut-être intéressant d'examiner les développements successifs de l'exportation de cette drogue pernicieuse dans le tableau suivant signé de Thompson : *East India house*.

« Valeurs des cargaisons d'opium introduites à Canton et à Macao, et venant des différents ports de l'Inde (valeurs indiennes) :

En 1817-18	737,775	liv. sterling.
1818-19	1,098,250	
1819-20	1,116,000	
1825-26	2,445,625	
1827-28	2,810,874	
1839-40	4,000,000	

Le bénéfice pour la Compagnie sur ce monopole était évalué, en 1840, à 2,000,000 de livres sterling. Depuis ce temps, les chiffres officiels ont donné pour le bénéfice net :

En 1845-46	2,803,350	liv. sterl.
1846-47	2,886,201	
1847-48	1,662,784	
1848-49	2,845,762	
1849-50	3,530 280	

Digitized by Google

Depuis 1850, par suite de la révolution en Chine, ce revenu a été en décroissance. Ainsi nous trouvons pour le revenu net :

En 1852-53 2,687,818 liv. sterl.
1854-55 2,239,278 Et enfin pour
1855-56 un produit *brut* de 4,871,227 liv. sterl.

Ce qui représente environ 2,000,000 de bénéfice net; c'est-à-dire qu'on en est revenu au chiffre de 1840.

— Quatrième branche de revenus : *Système douanier*. — Cette classe de revenus provient, comme chez nous, des droits levés sur l'importation et l'exportation des marchandises, sur le cabotage et la navigation. Aucune branche de revenus dans l'Inde, entre les mains d'un gouvernement sage ou libéral, ou même communément éclairé sur ses propres intérêts, ne devrait être plus féconde : le développement qu'elle pourrait atteindre même aujourd'hui est incalculable, et pourtant elle s'étiole et s'appauvrit de jour en jour. Il en faut chercher la cause dans le monstrueux égoïsme de l'Angleterre dont le parlement, pour satisfaire à la cupidité de ses manufacturiers, rend des lois qui obligent ses sujets indiens à recevoir dans leurs ports, depuis un demi-siècle, les produits anglais à un droit presque nominal de 2 ou 3 pour 100, tandis que les objets manufacturés par ces mêmes sujets indiens sont accueillis dans les ports de la Grande-Bretagne par des droits *depuis trente jusqu'à mille pour cent!*

Même les produits bruts qu'un sol fertile et une nature généreuse accordent avec profusion au labeur de l'agriculteur hindou, qui suffiraient à eux seuls pour fournir *à tous les besoins de l'Europe*, pour enrichir à la fois la

Digitized by Google

colonie et la métropole, sont repoussés, presque prohibés, pour faire place sur les marchés de l'Angleterre aux productions de colonies plus favorisées. Pour protéger le fermier qui émigre au Canada, le blé de l'Inde se voit frappé d'un droit de trente pour cent. Pour satisfaire aux exigences et gorger l'avarice des colons anglais des Antilles, le café, le coton, la laine, le teck, la graine de lin, la soie, la cochenille de Calcutta, de Madras et de Bombay, doivent payer cent, deux cents, trois cents pour cent ; enfin le tabac, une des plus riches récoltes de l'Inde, est imposé au delà de mille pour cent, c'est-à-dire que, pendant qu'on oblige l'Indien à nourrir l'industrie anglaise en acceptant ses produits, on refuse tout débouché à la sienne. C'est un habile ouvrier, un patient agriculteur, un tisserand consommé, auquel on interdit le travail, et qui, n'ayant pas d'autres ressources, se voit condamné à mourir de faim.

En vain Montgomery-Martin n'a cessé de répéter, dans ces dernières années, au bureau de contrôle : « Comment voulez-vous qu'un pays auquel vous ne voulez rien acheter, pour lequel vous ne voulez rien vendre, et à qui vous interdisez tout commerce étranger par des droits d'exportation dans ses propres ports, puisse absorber les produits de vos propres manufactures? Vous lui avez pris l'argent qu'il avait, vous ne lui permettez pas d'en gagner d'autre et vous espérez qu'il vous achètera vos produits! Mais c'est plus qu'un crime que vous commettez : c'est une faute, c'est une absurdité. » Est-il étonnant qu'avec un pareil système l'Angleterre ait ruiné l'Inde sans s'enrichir elle-même? qu'elle voit chaque année des milliers de lieues carrées ajoutées à son territoire, des millions d'habitants augmenter le nombre de

Digitized by Google

ses esclaves, et cependant le commerce, la navigation, le revenu de l'Inde rester stationnaires ou dépérir?

1° Si nous fouillons les annales du commerce de l'Inde depuis trente ans, nous trouvons que, à l'exception de l'opium, il n'y a presque pas une branche qui ne soit en souffrance, qui n'éprouve une diminution alarmante et progressive. Prenons, je suppose, deux époques à dix années d'intervalle, par exemple, d'une part, 1825-1826 et, de l'autre, 1835-1836, et comparons le chiffre de leurs exportations :

	1825-1826.	1835-1836.
Cotons manufacturés pour	967,685 roupies.	82,131 roupies.
Châles.	218,846	76,698
Indigo.	24,270,499	19,443,909 [1]
Soie.	15,670,509	11,034,047

Enfin, bien que l'exportation de l'opium ait doublé dans cet intervalle et se soit accrue de vingt millions de roupies, il y a encore, sur la *somme totale des exportations* pour ces deux époques, une diminution de trois millions de roupies.

2° Si nous comparons maintenant les importations de toutes espèces et de tous pays, dans l'Inde, durant deux périodes de dix années chacune, nous trouvons [2] :

De 1816 à 1825, import.	916,220,850 roupies.
De 1826 à 1835.	798,072,892
C'est-à-dire sur les importations de dix années, une diminution de.	118,147,958

[1] La production annuelle de l'indigo est descendue aujourd'hui dans l'Inde, en moyenne, à 120,000 maunds; et le prix moyen du maund (de 37 kilogrammes) est de 120 roupies. Le produit de l'indigo pour l'année 1855-56 n'a donc été que de 14,400,000 roupies.

[2] Montgomery-Martin.

Digitized by Google

3° Si nous passons à l'article de la navigation, nous trouvons, en comparant *deux périodes de dix-sept années*, pour le tonnage de toutes les nations entrant au port de Calcutta :

De 1802 à 1818.	2,632,653 tonneaux.
De 1819 à 1835.	2,440,471
Diminution.	192,182

C'est-à-dire que, sur la dernière période de dix-sept années, la navigation a diminué d'environ deux cent mille tonneaux. A Madras, de 1830 à 1835, la diminution a été de vingt-six mille huit cent trente tonneaux. Ce n'est qu'à Bombay qu'il y a eu une légère augmentation de sept mille trois cent quarante et un tonneaux dans la même période de cinq ans.

Enfin, nous ne pouvons résister à la tentation de faire un rapprochement plus intéressant encore[1], à trente ans d'intervalle entre les années 1805 et 1835. En 1805, la Compagnie ne possédait que trente-sept millions de sujets qui exportaient du surplus de leur travail :

En produits bruts, pour.	13,047,988 roupies.
En objets manufacturés, pour.	11,849.670
TOTAL.	24,897,658

En 1835, elle avait cent millions de sujets qui exportaient du surplus de leur travail :

En produits bruts, pour.	18,061,647 roupies.
En objets manufacturés, pour.	4,502,362
TOTAL.	22,564,009

[1] Montgomery-Martin.

Digitized by Google

C'est-à-dire que les cent millions de sujets d'aujourd'hui, sur un territoire proportionné à cette augmentation, exportent pour 2,333,649 roupies en moins que les trente-sept millions de 1805 [1].

Nous devons dire cependant, pour être justes, que, depuis 1835, il y a deux articles de produits bruts dont l'exportation a considérablement augmenté : ce sont le sucre et le coton.

Quant au premier, la canne à sucre, étant exposée, dans l'Inde, aux attaques des fourmis blanches, son exploitation est presque toujours ruineuse lorsqu'elle est entreprise sur une grande échelle. Mais le sucre, qui tient déjà aujourd'hui un rang distingué et qui est appelé à tenir plus tard le premier rang dans les exportations du Bengale, est celui que l'on tire de l'espèce de palmier appelée *phenix sylvestris*. Cet arbre croît dans les districts de Jessore, Feridpour, Baraset, etc., voisins de Calcutta, sur un espace de cent trente milles de l'est à l'ouest, et de quatre-vingts milles du nord au sud. L'avantage décisif de cette exploitation, c'est que la récolte du jus de palmier est à l'abri des caprices des saisons et des ravages des insectes. Les frais d'entretien des arbres sont de beaucoup inférieurs à ceux de l'entretien de la canne; et, le jus de palmier se manipulant tout aussi aisément que le jus de la canne, il en résulte que le sucre qu'il produit, tout en ne le cédant en rien, pour la qualité, au sucre de canne, coûte un tiers de moins que ce dernier.

[1] Nous ne comptons *à l'une* et l'*autre époque* ni la quantité d'opium ni la quantité d'indigo manufacturées sur des *capitaux européens* par les employés du gouvernement ou les colons européens. Nous nous occupons ici exclusivement des produits et des productions indigènes.

Digitized by Google

En 1830-31, le fort de Calcutta exportait en sucres une quantité totale de 267,173 maunds; en 1854-55, il en a exporté 1,212,077 maunds.

Quant au coton, on en cultive dans l'Inde trois espèces : 1° le coton indien proprement dit, parce qu'il est natif de l'Inde, où il vient à l'état sauvage sur toute la côte Coromandel. Il est plus court de fibre que le coton américain, et moins propre au travail des fabriques; aussi n'atteint-il jamais, dans les entrepôts européens, le prix de son rival, mieux doué.

2° Celui qui est connu sous le nom de *dezy;* c'est le coton le plus estimé de l'Inde. Il croît dans le Bengale, aux environs de Dacca, et sert à fabriquer ces admirables mousselines qui sont sans rivales dans le monde.

3° Et, enfin, le coton *longue-soie*. C'est surtout dans les domaines du Nizam d'Hyderabad que l'arbuste cotonifère arrive à toute sa perfection. Là, il ne le cède en rien aux plus beaux produits de l'Amérique. Les champs à coton du Bérar pourraient produire, à eux seuls, trois ou quatre fois la quantité de cotons nécessaire à la consommation du monde. Ce ne sont que les moyens de transport qui font défaut. Et, au principal marché d'Oumrawatty, éloigné de Bombay de 400 milles seulement, le coton (première qualité) peut se procurer, en moyenne, à 1 penny 1/2 (15 centimes) la livre; tandis que le prix de revient, aux États-Unis, est en moyenne de 2 pence 1/2 (25 centimes) au moins. Les chemins de fer en cours d'exécution dans l'Inde donneront bientôt un nouveau stimulant à cette exploitation; et le jour viendra où la fabrication anglaise sera complétement affranchie du tribut qu'elle paye à l'Amérique pour cette matière de première nécessité.

Digitized by Google

En 1835, les cotons de l'Inde n'entraient dans la consommation de l'Angleterre que dans la proportion d'un douzième; aujourd'hui, bien que cette consommation ait considérablement augmenté, ils n'y entrent encore que pour un huitième. En 1854-55, la quantité de coton brut importée dans le Royaume-Uni s'est élevée à 887,335,904 livres, dont les États-Unis ont fourni 722,154,101 livres, c'est-à-dire les sept huitièmes, et l'Inde anglaise a fourni à peu près le reste, c'est-à-dire 119,836,000 livres.

Si nous observons maintenant les résultats de la politique commerciale des Anglais, par rapport à leurs propres manufactures, nous trouvons que, malgré tous les éléments de richesse que possède la colonie, la population n'a pas le moyen de consommer, par individu, pour plus de 12 sous *par an* (6 pence) des produits manufacturés de l'Europe; tandis que la plus pauvre des autres colonies anglaises, les Barbades, Demerara ou Berbice, consomme une moyenne d'au moins 100 francs par tête. « En vérité, en vérité, dit Montgomery-Martin, le Jérémie du système colonial de l'Angleterre dans l'Inde, vous n'auriez jamais osé agir avec la même tyrannie et la même injustice envers toute autre race dans le monde! et pourtant il n'y en a pas une plus douce et plus paisible, plus frugale et plus honnête, plus adroite, plus persévérante, plus industrieuse et plus apte au négoce. » Si les leçons de l'expérience servaient à quelque chose en politique, celle-ci devrait servir aux peuples sur la politique de l'Angleterre et ses traités de commerce qui se réduisent généralement à cette simple expression : *A moi tous les profits, à vous toutes les pertes.*

Revenu général. — Si nous voulons enfin avoir une idée approximative du *produit moyen* de tous les dépar-

Digitized by Google

tements du revenu de l'Inde, pris ensemble, nous l'obtiendrons en comparant les revenus nets des cinq dernières années, d'après les documents officiels publiés par ordre du parlement, documents que nous avons déjà reproduits plus haut. Il en résulte que la moyenne du revenu général est de 21,720,600 livres sterling, c'est-à-dire que, malgré les énormes accroissements de territoire, le revenu n'a pas sensiblement augmenté depuis quinze ans, puisqu'il était, en 1842, de 21,239,417 livres sterling.

Depenses. — Après la question des revenus de la Compagnie, celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit est celle de ses dépenses, et ces deux questions résolues nous aideront à déterminer l'état de ses affaires ou la statistique de ses finances.

Les dépenses se divisent en deux cahiers, l'un pour l'Europe, l'autre pour l'Inde; c'est-à-dire en sommes déboursées en Angleterre et en sommes déboursées dans la colonie. Les unes et les autres sont payées exclusivement par le peuple de l'Inde. Les dépenses en Europe sont pour l'administration civile et pour l'administration militaire. Quelques-unes sont assez curieuses; il conviendra de les énumérer.

1° Voyons d'abord les *dépenses civiles :* nous avons dit que le gouvernement de la Grande-Bretagne, tout en s'appropriant les possessions territoriales de la Compagnie dans l'Inde, ne s'était pas trouvé en fonds pour rembourser le capital originairement employé par les actionnaires à la conquête de ce pays. Ne se souciant pas non plus de payer l'intérêt de ce capital, surtout au taux qu'on lui avait permis d'atteindre (10 1/2 p. 100), il trouva plus simple de s'en décharger sur le peuple de

Digitized by Google

l'Inde. On lui imposa d'acquitter cette rente sur ses contributions avant toute autre dépense.

	Livres sterling.
1° Ce dividende, comme on l'appelle, se monte à.	632,558
2° Viennent ensuite les honoraires de la cour des directeurs.	7,588
3° Les frais de représentation, d'offices et de bureaux de cette cour.	107,559
4° Le bureau de contrôle, avec ses secrétaires, commissaires, etc.	24,716
5° Les frais de l'ambassade anglaise à la cour de Perse.	12,000
6° Une part dans les dépenses de l'ambassade en Chine.	4,117
7° Contributions pour le service des paquebots de la Méditerranée.	5,000
8° Dépenses du collége d'Haylebury pour l'éducation des employés civils.	10,232
9° Intérêt d'une dette contractée en Angleterre par la Compagnie.	52,000
10° Passage à bord de vaisseau et équipement des gouverneurs, juges, évêques. .	20,000
11° Pensions viagères des employés civils retraités.	126,000
12° Solde de différents services, entretien des magasins, bâtiments..	89,210
Toutes ces dépenses réunies donnent un premier total de. . . .	1,090,980

2° *Dépenses de l'administration militaire.* — Ces dépenses sont :

Digitized by Google

	Livres sterling.
1° Au ministère de la guerre, pour différents remboursements à compte des troupes de la reine employées dans l'Inde, tels que traitements de généraux titulaires de régiments, frais d'habillement, recrutement, etc.	420,000
2° Solde d'officiers en congé ou en disponibilité.	489,500
3° Pensions et retraites d'officiers de la Compagnie.	60,000
4° Frais de recrutement de ses propres troupes européennes et école militaire d'Addiscombe.	25,000
5° Pensions et retraites sur le capital de lord Clive.	50,000
6° Hôpital des fous en Angleterre.	5,000
7° Pensions et retraites de vieux soldats et de vieux matelots.	250,000
8° Munitions et provisions de guerre exportées dans l'Inde.	349,000
9° Construction et armement de bateaux à vapeur.	165,000
3° D'autres dépenses trop longues à rapporter.	186,500
Toutes ces dépenses réunies donnent un deuxième total de.	2,000,000

Ajoutant cette somme à celle des dépenses civiles, nous trouvons enfin, pour le grand total des dépenses défrayées annuellement en Angleterre sur les impôts de l'Inde : 3,090,980.

Digitized by Google

Ce chiffre est à peu près invariable. Celui des dépenses dans l'Inde. au contraire, est affecté par une infinité de circonstances qui peuvent l'augmenter ou le diminuer, telles que la paix ou la guerre, l'accroissement ou la diminution de la force armée; le nombre plus ou moins considérable d'employés civils et militaires exigés par le développement du territoire et les besoins de la politique; enfin, les calamités publiques, une peste, une famine, etc.

Si nous calculions la moyenne générale des dépenses dans l'Inde, d'après celles des cinq ou six dernières années qui ont précédé l'insurrection de 1857, nous trouverions un chiffre fort élevé et qui dépasse de beaucoup celui des revenus [1] :

Ainsi pour l'année 1851-52 le chiffre officiel est		18,524,360 liv. sterl.
En 1852-52.		19,050,445
1853-54.		20,384,736
1854-55.		21,222,734
1855-56 environ.		21,000,000

Ce qui donnerait une moyenne de 20,036,375 livres sterling pour les dépenses *dans l'Inde*. Cette moyenne, ajoutée à la dépense normale *en Angleterre*, donnerait, pour la dépense générale de la Compagnie, une moyenne générale d'environ 23,120,000 livres sterling; ce qui donnerait un déficit annuel d'environ 1,500,000 livres sterling. Le déficit de l'année 1854-55 a été bien plus considérable, s'élevant à 2,543,710 livres sterling; celui de l'année 1855-56 n'a été que de 972,891 livres sterling.

[1] Dans ces estimations, nous avons calculé au taux de 10 roupies pour la livre sterling (valeur intrinsèque), ainsi que nous l'avons déjà fait pour les revenus.

Digitized by Google

Ces déficits constants tiennent au développement donné depuis quelques années aux travaux d'utilité publique, et plus particulièrement aux routes et aux chemins de fer.

Pour compléter cet aperçu de la situation financière de la Compagnie, il ne nous reste plus à connaître que sa dette, ses ressources disponibles au moment où a éclaté l'insurrection, et le chiffre approximatif des dépenses auxquelles cette insurrection l'a déjà entraînée.

Au 30 avril 1854, la dette de la Compagnie était en livres sterling [1].	46,652,697
L'année 1854-55 a donné un déficit de.	2,543,710
— 1855-56 un nouveau déficit. . .	972,891
— 1856-57 id. (environ). . .	1,500,000
Et l'on a ouvert en 1857 un emprunt (dans l'Inde) qui a déjà ajouté à la dette environ.	2,000,000
Enfin on a emprunté récemment à la banque d'Angleterre.	2,000,000
TOTAL.	55,669,298

Ainsi, au 15 novembre 1857, la dette de la Compagnie est d'environ 56,000,000 sterling. Mais, au commencement de l'insurrection, elle avait, tant en Angleterre que dans l'Inde, un *en caisse* de fonds disponibles s'élevant à une douzaine de millions de livres sterling. Ces fonds sont aujourd'hui complétement épuisés, et la Compagnie a déjà été obligée d'ouvrir dans plusieurs provinces de l'Inde, où les besoins étaient le plus urgents, un nouvel emprunt de 6 p. 100. Pour peu que la lutte actuelle se prolonge, elle sera obligée de faire appel à d'autres ressources sur le marché européen.

[1] L'intérêt de cette dette était de 1,964,884 liv. sterl.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

—

Relations de la Compagnie avec ses sujets indirects. — Système politique. — Y a-t-il des États indépendants dans les limites de la péninsule hindoustane? — Les Affghans et les Birmans. — Division des princes vassaux en quatre classes. — Première classe : Le souverain du Cachemire; le rajah de Nepaul; chefs sikhs protégés; princes féodaux.

Nous avons examiné dans les chapitres précédents le mode d'action de la Compagnie sur ses sujets directs. Il nous reste maintenant à observer ce gouvernement dans son action politique sur ses sujets indirects, c'est-à-dire les États alliés, vassaux et tributaires.

La politique des Anglais dans l'Inde a toujours suivi une marche uniforme, qui, de tous les points de départ, les a toujours amenés au même but : c'était d'abord de persuader aux princes indigènes d'accepter l'appui de leurs troupes contre la turbulence de leurs propres sujets ou les invasions de l'étranger. Les princes y trouvant leur avantage personnel, impunité pour leurs vices et leur tyrannie, stabilité et sécurité sur leur trône, s'enga-

Digitized by Google

geaient sans trop de répugnance à pourvoir à la solde et à l'entretien de la *force subsidiaire*. Le chiffre de cette force ne pouvait manquer de s'accroître en raison des circonstances qui le rendaient toujours nécessaire ; car le prince ou son gouvernement, n'ayant plus rien à craindre de ses sujets, n'avait aucun intérêt à les ménager. En raison de cette augmentation, les troupes nationales étaient licenciées. Un moment venait toujours de la sorte où la force militaire de ces gouvernements se trouvait tout entière dans les mains des Anglais. Mais, en même temps que les troupes auxiliaires augmentaient, grâce à la mauvaise administration des gouvernements indigènes, la solde de ces troupes demeurait de plus en plus en arrière ; la dette envers la Compagnie grandissait donc dans la même proportion. Dans le but d'assurer le payement de cette dette, les princes durent alors faire des *concessions de territoire* qui ne pouvaient non plus manquer de s'étendre. Souvent aussi, comme le visir ou roi d'Aoude, ils durent prendre en outre le parti d'abandonner aux Anglais une partie du pouvoir civil comme moyen d'assurer la collection des revenus. De ces deux genres de concessions naissait toujours la même tendance générale et progressive à dépouiller à la longue les princes indigènes de leur pouvoir civil et administratif, comme ils s'étaient déjà laissé depouiller de leur pouvoir militaire. L'introduction de toute force auxiliaire au service d'un prince indigène, après l'avoir fait passer successivement par ces degrés divers de dépendance, le conduisait invariablement dans tous les cas au même terme, la *nullité politique*, position qu'il léguait à ses enfants et qui devenait plus servile à chaque génération jusqu'à l'anéantissement de la dynastie.

Digitized by Google

Les Anglais, s'étant assurés par l'expérience que ce système d'envahissement était régulier dans son cours et certain dans ses résultats, n'ont pas manqué d'y recourir dans tous les cas qui se sont présentés depuis cinquante ans. Toutes les fois donc qu'ils ont convoité une nouvelle province, au lieu de l'occuper tout d'abord par la conquête et dans sa totalité, ce qui aurait exigé des efforts et des dépenses et aurait jeté l'alarme dans les pays voisins, ils se sont contentés d'imposer au gouvernement indigène *leur alliance* et *une force subsidiaire* qu'il fallait payer, ce qui constituait *un tribut*. C'était un principe, un élément de destruction qu'ils lui attachaient comme le mineur qu'on attache aux remparts d'une ville assiégée. Puis, avec un oubli apparent, une modération et une indifférence affectée, ils en attendaient patiemment l'effet. Ils savaient que les difficultés provenant du recouvrement de ce tribut les initieraient peu à peu à l'administration de la province jusqu'à ce qu'elle finit par passer tout entière dans leurs mains. Ce système avait encore un autre avantage pour un gouvernement éminemment machiavélique. Dans toutes ses phases, il prêtait toujours un voile à son ambition ; tout en dépouillant un prince, on avait l'air de lui rendre service ; on le délivrait à la fin d'une administration qui lui était devenue onéreuse : c'était l'obligeance de l'usurier qui s'engage à payer vos dettes en prenant vos propriétés.

Aujourd'hui chacun des gouvernements indigènes qui subsistent encore, petit ou grand, libre ou asservi, a toujours au cœur de sa capitale, à la porte du palais du prince, au milieu de sa vie intime, son germe de destruction, son ver rongeur, semé ou attaché, comme nous l'avons expliqué, par la politique anglaise et se révélant

Digitized by Google

sous la forme d'un envoyé du gouverneur général, d'un chargé d'affaires ou d'un résident avec son cortége ordinaire, une force subsidiaire ou simplement *une escorte*.

Ce résident remplit quelquefois, comme encore aujourd'hui, celui de l'Affghanistan ou du Nepaul, des fonctions purement diplomatiques; mais, le plus souvent et partout ailleurs, il exerce sur le prince soumis à sa tutelle une autorité d'abord soigneusement dissimulée, mais dont le voile devient de jour en jour plus transparent. C'est quelque chose entre l'ordre et le conseil : conseil s'il est accepté, ordre s'il y a résistance.

Ces résidents ou envoyés, malgré leur nombre, correspondent tous par voie directe ou indirecte avec le secrétaire du conseil suprême pour les affaires politiques. Ils ne doivent pas se contenter de transmettre des rapports sur les sujets qu'ils jugent importants; mais il leur faut rédiger un journal suivi de leurs démarches quotidiennes, des plus petits événements qui se passent autour d'eux, de leurs entrevues tant avec la cour qu'avec les particuliers qui en ont l'entrée, faisant connaître tous les personnages avec lesquels ils ont communiqué, la nature et le sujet de la conférence.

Ceux dont les charges sont les plus importantes et ceux qui, comme l'envoyé dans le Rajpoutana, ont plusieurs employés subalternes, demeurant chacun à la cour de quelque petit prince dans leur rayon et relevant d'un même système politique, correspondent directement avec le gouvernement suprême. Les autres sont soumis aux ordres du gouverneur de la présidence dont leurs postes dépendent, lequel doit toutefois transmettre leurs rapports au gouverneur général, sans y rien changer, mais en y ajoutant, si bon lui semble, ses commentaires et son

Digitized by Google

opinion sur toutes les questions importantes. De cette manière, une chaîne de communications non interrompues relie le plus humble fonctionnaire employé dans la diplomatie (et il s'en trouve partout où leurs services peuvent être utiles) avec le gouverneur général siégeant au grand conseil.

Pour donner une idée de la complication des relations politiques du gouvernement suprême avec la multitude de chefs d'origine hindoue ou musulmane éparpillés sur tous les points du territoire, il suffira de dire que le nombre des sirdars et petits chefs, ayant des agents accrédités auprès du résident anglais à Amballah (ville principale des États Sikhs protégés sur la rive gauche du Sutledge), est d'environ cent cinquante; que les rajahs ou sirdars principaux du Bundelcund sont au nombre de trente-sept, ceux du Rajpoutana de vingt-deux, etc.

Dans ce département l'État a toujours été admirablement servi; la raison en est toute simple : d'abord l'ancienneté compte pour très-peu de chose dans le choix et l'avancement des employés diplomatiques; ensuite toutes les branches du service public sont appelées à concourir pour fournir les capacités requises, l'armée comme le service civil. Enfin, une fois admis dans la carrière, on sait qu'on ne travaille plus *uniquement* pour le bien général et l'acquit de sa conscience, comme sur le banc des juges et dans la perception des revenus. Il y a fortune, avancement et honneurs à gagner pour ceux qui se distinguent; le bruit de leur renommée peut même, comme on le voit d'ailleurs tous les jours, se faire entendre jusque par delà les mers et leur valoir en dernier ressort les faveurs de la couronne. C'est ainsi que tous ces noms fameux dans la diplomatie indienne des El-

Digitized by Google

phinstone, des Malcolm, des Outram, des Lawrence, sont venus successivement trouver leur place et se buriner sur les archives de la noblesse métropolitaine.

Mais en voilà assez sur l'ensemble du système ; passons maintenant aux détails de son application et posons-nous d'abord cette question : Y a-t-il encore dans l'Inde des États indépendants? Et, s'il y en a, quelles sont leurs relations avec la Compagnie?

Les seuls États que l'on puisse classer dans cette catégorie sont : l'empire Affghan au delà des monts Soliman, et le royaume d'Ava. L'un et l'autre toutefois sont en dehors de ces grandes limites dans lesquelles la Providence semble avoir voulu encadrer l'empire britannique et par conséquent aussi en dehors du plan de cet ouvrage. Nous n'en parlons que parce que le flot de la conquête les a plusieurs fois envahis, et parce que leurs noms sont désormais indissolublement liés avec l'histoire de l'Inde anglaise.

Dès la fin de la première guerre contre les Birmans, le gouvernement anglais, profitant de ses avantages, avait installé, selon sa coutume, un *résident* à la cour d'Ava.

Un nouveau prince (Tharawaddy), porté au trône par un soulèvement populaire, était parvenu, en 1840, à expulser ce fonctionnaire, qui fut momentanément remplacé par un simple consul à Rangoun, le principal port du littoral. Mais le gouvernement anglais profita du premier moment de loisir, au milieu des complications de l'Inde, pour envoyer une flotte et une armée dans l'Irrawaddy ; et il suffit de deux campagnes peu sanglantes pour enlever aux Birmans tout le littoral, la ville importante de Rangoun et la magnifique province de Pegu. Le

Digitized by Google

résident anglais est réinstallé à Ava, plus redoutable et plus redouté que jamais.

Quant à la famille Barukzie, aujourd'hui remontée sur les trônes de Caboul et de Candahar, elle est aujourd'hui en parfaite intelligence avec les Anglais, qui l'ont bercée de l'espérance d'en faire une puissance du premier ordre, comme un rempart pour l'empire anglo-indien contre la Perse et la Russie, dans les éventualités de l'avenir. C'est en suivant cet ordre d'idées que les agents anglais, en Affghanistan et en Perse, ont noué les intrigues qui ont amené tout récemment la rupture avec la Perse, et qui devaient avoir pour premier résultat de donner à Dost-Mohamed la principauté d'Hérat (*dans laquelle il aurait été maintenu, lui aussi, par une force subsidiaire*). Mais on reconnut bientôt qu'il n'y avait aucun fondement à faire sur les hiérarchies affghanes, aussi mobiles et aussi éphémères que les dunes de sable chassées par le vent du désert; et, après une première campagne contre la Perse, le gouvernement anglais, cédant à l'opposition que cette guerre soulevait en Europe et même en Angleterre, craignant aussi une intervention fort probable de la Russie, renonça momentanément à ses prétentions, quitte à les reprendre plus tard, si quelque combinaison plus favorable se présente.

On compte aujourd'hui deux cent vingt royaumes, principautés et fiefs principaux, dépendants ou tributaires de la Compagnie, sans compter une infinité de petits princes ou chefs secondaires liés par des traités plus ou moins directs avec le gouvernement suprême de l'Inde anglaise. Ils composent une fédération dont ce gouvernement est le chef et dont voici les conditions : protection effective d'un côté, déférence et soumission formelle

Digitized by Google

de l'autre; l'arbitrage du suzerain est accepté comme définitif dans toutes les querelles qui peuvent s'élever entre les vassaux. Les États de quelque importance entretiennent à leurs frais des forces subsidiaires ou des contingents commandés par des officiers européens. Les petites principautés sont simplement tenues de payer un tribut, ou, si elles sont trop pauvres pour offrir une redevance annuelle en échange de la protection qui leur est accordée, elles s'engagent, au moins en cas de guerre, à se lever en masse à la première réquisition.

Les princes qui vivent aujourd'hui sous la protection ou sous la dépendance de la Compagnie peuvent se diviser en quatre grandes classes :

1° Princes indépendants dans l'administration intérieure de leurs États, mais non dans le sens politique ;

2° Princes dont les États sont gouvernés par un ministre *choisi par le gouvernement anglais*, et placés sous la protection immédiate du *représentant* ou *agent* de ce gouvernement, qui réside à la cour du souverain nominal ;

3° Princes dont les États sont gouvernés, en leur nom, par le résident anglais lui-même et les agents de son choix ;

4° Princes dépossédés et pensionnés, mais conservant encore les prérogatives de la caste et du rang, traités avec la considération et les courtoisies indiquées par les usages du pays ; inviolables dans leurs personnes et affranchis de la juridiction des cours, excepté en matières politiques. Le gouvernement suprême se réserve pourtant le droit de les priver de leur liberté ou de suspendre leurs pensions quand des raisons d'État, fondées sur des intrigues dé-

Digitized by Google

voilées ou une malveillance suffisamment apparente, réclament l'adoption de ces mesures de rigueur.

On trouve, dans les définitions diverses de ces quatre classes, la progression décroissante suivie par chaque chef d'État qui accepte la protection de l'Angleterre. Le sacrifice de l'indépendance politique est suivi tôt ou tard de celui de l'indépendance administrative et personnelle. Tout en ne négligeant rien pour préparer ces différentes transactions, le gouvernement suprême agit le plus souvent avec lenteur et circonspection ; il ne hâte leur succession ou leur consommation finale que quand il est certain d'y trouver son avantage. C'est généralement dans la seconde et troisième classe que les États vassaux fournissent le plus abondamment à la cupidité du suzerain : ce sont des mines d'or en exploitation. Le chef protégé est alors le bouc expiatoire sur lequel retombe toute la haine du peuple dont la substance s'écoule réellement dans le trésor de la Compagnie.

Nous allons passer en revue ces quatre classes, et nous verrons se développer un tableau qui rivalise avec les plus grandioses et les plus sublimes de l'histoire romaine. Jamais la reine du monde ancien n'attela plus de peuples et de souverains à son char de triomphe.

Première classe. — *Princes indépendants dans l'administration intérieure de leurs États, mais non dans le sens politique.*

Dans la première classe, le plus important aujourd'hui est le rajah Goulab-Sing, roi de Cachemire, ou plutôt son fils, Rhamber-Sing, car Goulab-Sing vient de mourir le 2 août 1857. Son autorité s'étend sur un territoire dont on évalue la surface à trente-cinq mille milles carrés, la

Digitized by Google

population à environ trois millions d'âmes, et le revenu à 1 million 500,000 livres sterling.

Le traité conclu à Amritsir, le 16 mars 1846, entre le gouvernement anglais et le rajah Goulab-Sing, par l'intermédiaire du major Henri Montgomery Lawrence[1], porte pour première stipulation, que :

Art. Ier. La souveraineté de Goulab-Sing est reconnue et assurée à lui et à ses héritiers directs, *de mâle en mâle*, à perpétuité, sur toute la contrée montagneuse située à l'est de l'Indus et à l'ouest du Ravie, y compris le Cachemire, Jambou, la principauté de Chamba, etc., mais à l'exclusion du Lahoul; moyennant le versement d'une somme de 75 lacs de roupies (7 millions 500,000 livres sterling), qui devait être payée avant le 1er octobre 1846.

Les articles IV et V interdisaient à Goulab-Sing toute modification aux limites qui lui étaient ainsi assignées; et il devait soumettre toute discussion avec ses voisins à l'arbitrage du gouvernement anglais.

L'article VI l'obligeait à se joindre avec toutes ses forces militaires à l'armée anglaise, quand elle se trouverait en guerre dans le voisinage des possessions de Goulab.

L'article VII lui interdisait de prendre à son service *aucun sujet anglais*, *aucun européen* ou *américain* sans le consentement du gouvernement anglais.

L'article IX promettait à Goulab-Sing aide et protection contre tout ennemi extérieur.

L'article X imposait à Goulab-Sing, comme une reconnaissance de la suzeraineté de l'Angleterre, un présent annuel à la Compagnie de *un cheval*, *douze chèvres du Cachemire* de l'espèce la plus recherchée (dont six mâles

[1] Celui dont la mort héroïque à Luknao a été un véritable deuil public pour l'Angleterre.

Digitized by Google

et six femelles), et trois paires de châles de Cachemire.

Dans la première classe, le second en importance est le rajah de Ghourkha, roi de Nepaul, chef d'une oligarchie turbulente entre laquelle le royaume se divise en neuf districts : le Nepaul proprement dit, dont la capitale est Khatmandou; le Goorkha ou pays des vingt-quatre rajahs; le Schilli ou pays des vingt-deux rajahs; le pays des Khirats; le Muckwanpour; le Khatang; le Schayenpour; le Saptaï et le Morang. Sa longueur, de l'ouest à l'est, est d'environ deux cents lieues géographiques, et sa largeur de quarante-cinq; on peut évaluer sa superficie à six mille neuf cents lieues carrées. La population, estimée à deux millions d'âmes, se compose principalement d'Hindous des castes guerrières, brahmanes, nairs et rapjouts. — La multitude de chefs hétérogènes qui se partagent le pouvoir, et dont la division précédente n'indique qu'une partie, pourrait faire supposer que ce royaume a peu de consistance; au contraire, il a la perspective d'un plus long avenir que le Cachemire. Le principe de cohésion de cette vaste mosaïque est une fierté nationale excessive et un amour passionné pour la religion et la liberté qui feraient taire à l'instant toutes les querelles et réuniraient immédiatement toutes les tribus contre un ennemi commun. Ses abords malsains et difficiles lui donnent aussi des garanties contre une invasion étrangère. D'ailleurs les Anglais, après l'expérience de la première guerre, aimeront infiniment mieux attendre l'effet tardif, mais certain, de l'élément de destruction qu'ils ont jeté à Khatmandou sous la forme d'un résident anglais. « Le temps et moi, » disait Mazarin.

Nous mentionnerons encore les chefs sikhs protégés, dont les principaux sont les rajahs de Pettialah, Khytul,

Digitized by Google

Naba, Sheen, etc. On évalue l'étendue de leurs États à seize mille six cent deux milles carrés; la population à trois millions d'âmes; le revenu net à 550,000 livres sterling. Le chiffre de leur contingent ou de leur tribut n'est point fixé; à l'appel du gouvernement suprême, ils doivent l'assister de toutes leurs forces, qu'on évalue beaucoup trop haut, à cinq mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins.

Et enfin vient tout une foule de tributaires payant leur contingent à la Compagnie, soit en hommes, soit en argent, et dont le détail offrirait un médiocre intérêt pour les lecteurs européens.

Digitized by Google

CHAPITRE V

—

Deuxième classe : le Nizam d'Hyderabad ; le Rajah de Gwalior ; le Nawab d'Aoude.

Dans la deuxième classe, celle des princes dont les États sont gouvernés par un *ministre choisi par le gouvernement anglais et placé sous la protection immédiate du résident*, il faut remarquer :

Date du traité de protection (1800). — 1° Le Nizam d'Hyderabad, soubadar du Dekhan. Son domaine occupe une superficie de quatre-vingt-dix mille milles carrés, dont la population est évaluée à dix millions d'âmes, et les revenus à 2,500,000 livres sterling. Par le traité conclu avec lui le 12 décembre 1812, on lui avait d'abord imposé à la porte de sa capitale un corps d'armée subsidiaire d'environ dix mille hommes, mais dont l'entretien avait cessé d'être à sa charge, moyennant qu'on lui avait fait abandonner toutes les belles provinces qui avaient dû être sa part des dépouilles de Tippoo. Toutefois, de peur

Digitized by Google

qu'il n'eût un surplus de revenus dont il aurait pu être embarrassé, il avait dû s'engager aussi à entretenir pour la police intérieure de son royaume un contingent régulier de douze mille hommes de toutes armes, commandé par des officiers anglais, et dont la dépense annuelle, fixée à 300,000 livres sterling, devait être versée par son ministre dans le trésor du résident britannique, qui se chargeait d'en faire la répartition parmi ces troupes.

Le ministre ou maire du palais choisi par l'Angleterre pour administrer ce vaste domaine eut vainement recours à tous les expédients les moins scrupuleux pour subvenir aux charges ainsi imposées au Nizam. Les frais d'entretien du contingent, ajoutés aux dépenses du gouvernement d'Hyderabad, ont constamment détruit l'équilibre financier, de manière que le déficit était d'environ 7 millions 500,000 fr. (3,000,000 roupies) par an, que le Nizam était obligé d'emprunter à 15 et 18 pour 100. — En dernière analyse, il était toujours obligé de recourir à la caisse du résident jusqu'à ce que le chiffre de sa dette vis-à-vis de la Compagnie, ayant atteint une certaine importance, celle-ci lui imposa un nouveau traité de *liquidation*.

Par ce traité du 21 mars 1853, le contingent cesse d'être à la charge du Nizam; il est réduit à huit mille hommes au lieu de douze mille, dont il se composait auparavant. Il prend le nom de *contingent d'Hyderabad* au lieu de celui qu'il portait jusqu'alors d'*armée du Nizam*. *Le résident n'est plus tenu de donner à ces troupes des ordres au nom du Nizam.* — Il n'y a plus dans ce contingent d'officier européen étranger au service de la Compagnie. Cette troupe *peut être employée partout* où la Compagnie le juge à propos.

Digitized by Google

Pour l'entretien de ce contingent, qui a ainsi changé de maître, le Nizam cède à la Compagnie : 1° ses possessions dans le Bérar, estimées à un revenu net de 21 lacs de roupies; 2° le Doab de Rachore, estimé à 12 lacs; 3° Perindah et autres districts de la frontière de l'Ouest, estimés à 8 lacs; total, 41 lacs de revenu. — Sur cette somme, 36 lacs doivent être employés à l'entretien du contingent; les 5 autres lacs à payer les intérêts des sommes dues par le Nizam à la Compagnie, et à amortir le capital de cette dette. — Si les districts cédés viennent à donner par la suite un rapport *net* de plus de 41 lacs de roupies, il sera tenu compte du surplus au Nizam.

1837. — 2° Après le Nizam d'Hyderabad vient le Mahah-Rajah-Scindhiah, roi de Gwalior. On évalue l'étendue de ses États à trente-deux mille neuf cent quarante-quatre milles carrés; la population à quarante millions d'âmes; les revenus nets à 1,500,000 livr. sterl. (36 millions de francs.)

D'après le traité de 1837, cet État devait entretenir, sous le nom de contingent, un corps de deux mille chevaux et une proportion d'infanterie régulière dont le chiffre n'était point déterminé, mais commandée par des officiers anglais et dont la dépense totale était fixée à 102,419 livr. sterl. Pour assurer l'exactitude dans les payements, cette somme devait être versée annuellement dans le trésor du résident, qui se chargeait de la distribuer lui-même au contingent.

L'indépendance de cet État a rendu le dernier soupir avec son avant dernier souverain Jenkaji-Rao-Scindiah, mort le 7 février 1843. Le gouvernement anglo-indien avait d'abord eu quelque velléité de profiter du décès de ce prince, mort sans héritier direct, pour réunir l'empire

Digitized by Google

de Gwalior à son domaine. Mais, après mûre délibération, il a jugé plus profitable de continuer le système subsidiaire récemment établi qui mettait toutes les forces et toutes les richesses du pays à sa disposition en laissant retomber l'odieux de la pression sur les mannequins intermédiaires, le Rajah et son entourage. Il fut donc convenu que la veuve du dernier prince, elle-même âgée de douze ans, avec toute la sagesse et le jugement de cet âge, choisirait un successeur à son mari parmi les branches collatérales de la famille de Scindiah. Son choix, dirigé par le résident anglais colonel Spiers, s'arrêta sur un enfant de neuf ans appelé Seaji-Rao-Scindiah qui fut effectivement installé sur le trône le 1er mars 1843, en toute pompe et au bruit du canon. Mais la régence et tous les pouvoirs administratifs étaient en même temps délégués à un ministre, Mama-Sahib, choisi, supporté et par conséquent despotiquement dirigé par le résident anglais.

La Compagnie, en faisant cet arrangement, se croyait sûre d'absorber sans bruit, sans difficultés, le dernier grand État mahratte dans son système politique et militaire. Le pouvoir, l'administration, passaient sans secousse, presque inaperçus, entre ses mains. Elle ne prévoyait aucun obstacle de la part d'une jeune régente de douze ans; mais elle oubliait en cette circonstance que dans l'Inde surtout le *cœur* et l'ambition n'attendent point le nombre des années. La Bahie ou Ranie s'aperçut dès les premiers jours qu'on voulait annuler complétement son rôle dans l'État ; et puis elle avait un amant qui aspirait à devenir au moins premier ministre et dont l'ambition se trouvait arrêtée par l'intervention anglaise. Profitant de son influence sur la régente, ce dernier lui persuada bientôt de secouer le joug du chargé d'affaires britanni-

Digitized by Google

que. Effectivement la Ranie, après s'être assurée de l'appui des troupes irrégulières qui constituaient la majorité dans son armée, fit soudainement un coup d'État, destitua Mama-Sahib et le remplaça par son favori, le Khasjie (l'ami intime), nom qu'il avait d'abord reçu dans les petits appartements du harem et qui lui est resté comme un sobriquet dans le peuple et plus tard comme surnom dans les affaires.

Ce changement de ministère ne pouvait manquer de déplaire au gouvernement de l'Inde anglaise. Le but de toute sa politique, c'est-à-dire l'assujettissement définitif et le démembrement partiel du dernier grand État mahratte allait lui échapper. Lord Ellenborough n'hésita pas alors à jeter le masque. Rassemblant une armée, qu'à défaut d'une qualification plus précise il appela d'abord l'armée d'exercice, il envoya des sommations à la régente exigeant : 1° que le Khasjie fût livré à sa merci ; 2° que Mama-Sahib fût réinstallé dans son poste ; 3° qu'on repayât à la Compagnie les frais de ses préparatifs de guerre.

La régente n'aurait point souscrit à la première de ces conditions qui lui était personnellement humiliante ; mais l'anarchie, soufflée et soudoyée par le résident britannique avant son départ, ne lui laissa pas d'autre alternative. Le parti favorable aux Anglais, renforcé de tous ceux qui espéraient prévenir l'occupation étrangère, attaqua le palais, envahit le harem, arracha le Khasjie de l'appartement même de la reine où il s'était caché et le livra au chargé d'affaires de lord Ellenborough.

Le gouvernement n'était nullement disposé à se contenter d'une satisfaction ainsi arrachée par la force, et il ne tarda pas à exiger de nouvelles soumissions, savoir : le licenciement d'une partie de l'armée mahratte et la re-

Digitized by Google

mise du magnifique parc de 300 pièces d'artillerie établi depuis quarante ans et regardé comme le palladium de l'État. Cette dernière demande indigna les principaux chefs qui ne permirent pas à la reine de poursuivre les négociations. Son refus amena un mouvement offensif des deux divisions anglaises qui étaient en observation, l'une à Agra, l'autre sur la frontière du Bundeleund. Elles se mirent en marche vers Gwalior, et trois jours après avoir passé la frontière, le 29 décembre 1843, livrèrent aux armées mahrattes les deux grandes batailles de Maharajpour et de Pannias, où la discipline européenne triompha comme toujours des efforts mal dirigés des Indiens. La diplomatie acheva ce qu'avait commencé la victoire : lord Ellenborough, ne voulant pas pousser à bout des milices qui avaient montré du courage et qui conservaient encore des ressources, négocia avec elles. Une proclamation annonça qu'il ne venait pas détrôner le jeune Rajah, mais consolider sa puissance et régulariser son administration. Quant à l'armée mahratte, on allait payer à tous les corps les trois mois de leur solde qui étaient arriérés et leur faire en outre une gratification de la valeur de trois autres mois. On n'offrait de licencier que ceux qui avaient des moyens d'existence indépendants de la profession des armes ; les autres seraient conservés au service de leur Mahah-Rajah jusqu'à concurrence de 10,000 hommes avec une forte augmentation de paye, *à l'instar du contingent d'Hyderabad*, augmentation qui leur serait assurée *par les officiers anglais qu'on leur donnerait pour les commander*. D'ailleurs, certaines provinces seraient plus tard *détachées à l'amiable du territoire et les revenus mis à part pour assurer la régularité de leur solde*. La reine

Digitized by Google

mère aurait en outre la faculté d'entretenir deux autres mille hommes à son choix pour son service particulier et la garde du palais.

Quand toutes ces conditions furent bien comprises par les soldats mahrattes, leur ressentiment, toujours facile à apaiser avec de l'argent, se calma aussitôt, leur réorganisation comme contingent se fit en quelques jours, et on leur donna pour chefs des officiers de la Compagnie.

Outre ce contingent de 10,000 hommes, on permettait à Scindiah d'entretenir, pour son propre compte, un autre corps, qu'il n'était nullement tenu de faire commander par des officiers anglais, et dans lequel il ne manqua pas de faire entrer ses adhérents les plus dévoués. Mais la force de ce corps ne devait jamais dépasser 6,000 hommes de cavalerie, 3,000 d'infanterie et 32 pièces de canon. Cette dernière troupe était naturellement la seule sur laquelle Scindiah pouvait compter en cas de nouvelle lutte avec la Compagnie[1].

[1] Toutes les deux cependant, le corps de Scindiah proprement dit et le contingent se sont ralliées à l'insurrection de 1857, contre le vœu de Scindiah (autant qu'on peut en juger par les apparences). C'est une force d'environ 20,000 hommes qui a ainsi passé aux insurgés, et qui pourrait s'augmenter encore d'une quantité de vieux soldats de l'armée mahratte de 1843, infiniment supérieurs aux cipayes. On se rappelle effectivement que, dans les batailles de Maharajpour et de Pannias, livrées le même jour, 29 décembre 1843, les Mahrattes quoique très-peu supérieurs en nombre (ils étaient 40,000 hommes tout au plus) aux troupes anglaises commandées par lord Gough et le général Grey, firent une très-belle résistance. Et non-seulement ils combattirent beaucoup mieux qu'on ne s'y attendait; mais, ce qui est très-remarquable et très-rare pour des Indiens, c'est qu'après leur défaite ils se retirèrent lentement, sans se disperser, sur Gwalior, dans leur camp retranché, qu'ils retrouvèrent armé de leur grosse artillerie.

Digitized by Google

L'effectif du contingent, tel qu'il était encore en janvier 1857, était de 7 régiments d'infanterie, 2 de cavalerie, et 5 compagnies d'artillerie. Nous n'avons pas besoin de dire qu'une fois le contingent formé, l'armée licenciée et toute résistance devenue impossible, les Anglais s'étaient fait remettre, en outre de l'artillerie prise sur le champ de bataille, 80 pièces du fameux parc d'artillerie de Daolat-Rao-Scindiah, c'est-à-dire toutes les plus belles, bien entendu.

3° *Date du traité de protection* (1765). En troisième ligne nous trouvons, ou plutôt *nous trouvions encore en janvier* 1856, le roi d'Aoude, dont les États occupent une superficie de vingt-cinq mille trois cents milles carrés, avec une population qu'on estime à trois millions sept cent mille habitants, un revenu de 2 millions de livres sterling, et une armée de vingt à trente mille hommes, dont un contingent de deux régiments d'infanterie (1er et 2e régiments d'infanterie locale d'Aoude) était commandé par des officiers anglais. La solde de ces deux bataillons passait comme toujours par les mains du résident ; mais ce n'était pas là le seul tribut du vassal. Jamais poule aux œufs d'or ne fut plus féconde ! Le roi d'Aoude était le souverain le plus riche de l'Asie ; on sait que le père du Nawab actuel a laissé un trésor de 350 millions ; aussi la Compagnie, dans tous ses embarras, n'a jamais manqué d'avoir recours au prince qu'elle vient tout récemment de détrôner. C'étaient des demandes continuelles sur sa bourse, des présents, des contributions charitables, des subsides à titre de bon vouloir et de bonne amitié pour les guerres que l'on avait à faire contre le Scinde, l'Affghanistan, la Perse ou la Chine, peu importe... que l'on réclamait et que l'on

Digitized by Google

obtenait toujours par millions à la fois d'un prince timide et débonnaire. Mais on finit par se lasser de toutes ces formules? Il était bien plus court *de prendre* que de demander.

Le traité du 10 novembre 1801, qui exemptait le vizir ou Nawab d'Aoude d'un subside énorme moyennant la cession définitive aux Anglais des provinces de Corah, Allahabad, Azimghar, etc., semblait devoir lui laisser une autorité indépendante sur le reste de son territoire; mais cette autorité était caractérisée et définie par ces expressions assez remarquables d'une diplomatie que nous n'essayerons pas de qualifier : « L'honorable Compagnie des Indes orientales garantit à Son Excellence le Nawab d'Aoude et à ses successeurs la possession des provinces qui resteront à Son Excellence après la cession territoriale, avec l'exercice de leur *commune autorité* dans les limites de ces provinces. Son Excellence s'engage à établir dans ses possessions réservées le système d'administration qui paraîtra le plus favorable à la prospérité de ses sujets et à *consulter sur toutes choses* le chargé d'affaires de l'honorable Compagnie, afin *d'agir en tous points* conformément à ses conseils. » — « Il est donc évident, disait tristement le pauvre Nawab en signant ce traité, que je ne tire aucun avantage de l'aliénation d'une partie de mes possessions, puisque je ne demeure pas maître du reste. » Effectivement, les Anglais s'étaient réservé la part du lion!

La Compagnie exigeait en outre la concentration autour de la capitale (Lucknao), des troupes anglaises employées chez le Nawab. Il s'ensuivait que, quel que fût le ministre appelé aux affaires par le choix commun du souverain et du résident, comme ce ministre n'ignorait pas que tout

Digitized by Google

le pouvoir réel était à ce dernier, il se hâtait de se placer sous sa tutelle et ne recevait d'ordre que de lui.

Le résultat de cette commune administration pour le peuple, dont un article du traité réservait *spécialement le bonheur*, ne fut certainement pas de nature à faire grand honneur au système; mais, puisque enfin rien ne se faisait qu'avec l'autorisation du résident, et par conséquent avec l'approbation de la Compagnie, nous ne voyons pas bien de quel droit celle-ci s'en prenait au roi d'Aoude de la mauvaise administration de ce pays. Et cependant, quand lord Dalhousie proclama l'*annexation*, c'est-à-dire la confiscation du royaume d'Aoude, dans le long chapitre des griefs qu'il se crut obligé d'énumérer pour justifier cette spoliation, les accusations les plus saillantes se bornaient à celles-ci : La police n'était pas bien faite; il y avait parfois quelques têtes cassées pour des différences d'opinions religieuses entre les Hindous et les musulmans ; bref, les peuples n'avaient pas goûté le parfait bonheur tant sous le Nawab actuel que sous *son père* et sous *son grand-père*. On ne pouvait donc rien faire de mieux que de détrôner une dynastie aussi malencontreuse pendant trois générations.

C'était, comme on le voit, la vieille histoire de toutes les mauvaises querelles :

> Si ce n'est toi, c'est donc ton *père*,
> Ou bien quelqu'un des tiens.

Quoi qu'il en soit, le royaume d'Aoude a été bien et dûment, et (nonobstant les pétitions portées aujourd'hui au parlement par la femme et le fils du prince détrôné) irrévocablement confisqué, à moins que l'insurrection

Digitized by Google

générale de ce pays, en faveur de son ancien maître contre la spoliation étrangère, ne soit victorieuse, ce qui n'est guère probable.

1816-1853. 4° Nagpour. Le quatrième sur la liste était, encore tout récemment, le rajah de Bérar ou de Nagpour qui avait été réduit au régime subsidiaire en 1816. La superficie de ses États était de soixante-quatre mille deux cents milles carrés, dont la plus grande partie est un désert couvert de broussailles ; la population est estimée à quatre millions six cent mille âmes ; les revenus à 350,000 livres sterling, sur lesquels le rajah de Bérar payait à la Compagnie un subside annuel de 80,000 livres sterling, plus l'entretien d'un contingent de mille cavaliers.

Le dernier rajah de Bérar étant mort sans postérité, vers la fin de 1853, les Anglais ne voulurent point reconnaître ses enfants adoptifs, et ses États furent réunis aux domaines de la Compagnie. En 1854, on forma un corps qui prit le nom de *force irrégulière de Nagpour*, composé d'une batterie d'artillerie à cheval, un régiment de cavalerie et trois régiments d'infanterie, à huit compagnies chacun, le tout commandé par des officiers européens. En 1857, ce corps a essayé de s'insurger et il est aujourd'hui désarmé.

1780. 5° Le roi de Baroda (dit le Guicowar) dont les possessions, y compris le Kattywar, occupent une superficie de vingt-quatre mille neuf cent quarante-neuf milles carrés avec une population de deux millions d'habitants et un revenu d'environ 400,000 livres sterling. Il est tenu de fournir un contingent de quatre mille hommes de cavalerie, commandé par des officiers anglais.

1812. 6° Le sixième sur la liste est le rajah de Kola-

Digitized by Google

pour, petit État mahratte dépendant autrefois du Peschwah : territoire, trois mille cent quatre-vingt-quatre milles carrés ; revenu (incertain). — Par le dernier traité du 23 octobre 1827, les forteresses de Kolapour (la capitale) et de Pannalagarh reçurent des garnisons anglaises à la solde du rajah, et le gouvernement suprême lui imposa un ministre pour gouverner ses États[1].

1818. 7° Le rajah de Jeypour, un des principaux chefs du Rajpoutana. La superficie de son territoire est de treize mille quatre cent vingt-six milles carrés ; la population et le revenu ne sont pas bien connus ; mais il paye un subside annuel de 75,000 livres sterling.

[1] Le rajah de Kolapour s'est rallié à l'insurrection de 1857.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Troisième classe. — Rajahs de Maïssore, de Satarah, de Cochin, de Travancore, de Joudhpour, de Sawuntvarie. — Le dernier Holcar. — Quatrième classe. — Les princes dépossédés. — Les Amîrs du Scinde. — Histoire des envahissements successifs de la Compagnie. — Les Anglais et les Amîrs.

Passons maintenant à la *troisième classe*, celle dans laquelle nous avons rangé tous les princes vassaux dont les États sont gouvernés par *le résident anglais lui-même ou les agents de son choix*.

1800. 1° Le plus considérable et le plus nul de cette classe est le rajah de Maïssore dont les États, couvrant une superficie de vingt-neuf mille sept cent cinquante milles carrés, avec une population de trois millions cinq cent mille âmes, sont administrés en son nom par une commission spéciale d'officiers choisis dans les rangs de l'armée anglaise sous le contrôle du résident britannique. Un sol fertile fournit un très-beau revenu sur lequel le prince ne reçoit cependant qu'un traitement juste suffi-

Digitized by Google

sant à son entretien et à celui de sa cour. Le reste doit payer d'abord un tribut régulier de 280,000 livres sterling; plus un contingent de quatre mille cavaliers; enfin des présents d'hommage, des contributions et des secours de guerre à la discrétion du gouvernement suprême.

1819. 2° Le rajah de Sattarah. Territoire, sept mille neuf cent quarante-trois milles carrés; population, un million cinq cent six mille âmes; revenu (inconnu); tribut à la discrétion du gouvernement suprême; contingent, cinq cents cavaliers et quatre mille fantassins. Administration entre les mains du résident[1].

Travancore, 1788. *Cochin*, 1790. 3° et 4° Les rajahs de Travancore et de Cochin. Le territoire du premier a quatre mille cinq cent soixante-treize mille carrés; celui du second, mille neuf cent quatre-vingt-sept; les populations réunies se montent à un million d'âmes. Ces princes administrent quelquefois eux-mêmes, plus souvent par un dewan (ou ministre), mais toujours sous la condition de se conformer strictement et exactement aux conseils et aux désirs du chargé d'affaires de la Compagnie qui peut reprendre cette administration entre ses propres mains toutes les fois que bon lui semble. Le rajah de Travancore paye sur son revenu un tribut régulier de 90,000 livres sterling; celui de Cochin un tribut de 28,000 livres. Toutes leurs forces militaires sont à la disposition du gouvernement suprême qui peut également puiser dans leur bourse à discrétion.

[1] Depuis 1848, cet État a été confisqué. Plusieurs protestations ont été portées devant le parlement pour le faire restituer aux héritiers légitimes; mais elles sont restées jusqu'à présent sans réponse.

Digitized by Google

5° Maun-Sing, prince rajpout de Joudhpour. Territoire, trente-quatre mille cent trente et un milles carrés; le revenu et la population ne sont pas bien connus; tribut régulier, 10,000 liv. sterl.; contingent, mille cinq cents chevaux. Depuis 1838, le résident anglais a le contrôle de l'administration, et le prince ne reçoit plus qu'un traitement alimentaire sur ses revenus.

6° Le rajah de Bhurtpour. Territoire, mille neuf cent quarante-cinq milles carrés; il n'en tire que juste de quoi vivre et supporter sa petite cour; aussi l'on n'exige rien de lui que de se réunir, en cas de guerre ou de désordres dans le voisinage, au résident anglais avec ce qu'il peut rassembler de combattants.

7° Il en est de même pour le chef de Sawuntwarie. Territoire, neuf cent trente-quatre milles carrés. On n'exige de lui que soumission et coopération, en cas de besoin, pour maintenir la tranquillité du voisinage.

1818. 8° Et enfin, le descendant d'Holcar voit son territoire actuel réduit à quatre mille deux cent quarante-cinq milles carrés; son revenu couvre à peine ses dépenses, et il lui faut entretenir un contingent de trois mille six cents cavaliers.

Quatrième classe. — Si nous passons enfin à la quatrième classe des princes dépossédés et pensionnés, nous trouvons parmi eux les plus fameux souverains, les plus hauts dignitaires, les noms les plus illustres dans l'histoire de l'Inde, à côté desquels les princes qui siégent aujourd'hui sous le bon plaisir de l'Angleterre sur les trônes encore debout n'étaient que des serviteurs ou d'humbles poursuivants d'armes. Ainsi le Nizam n'était qu'un lieutenant militaire du *Grand Mogol*, et Scindiah portait les pantoufles du Peschwah. A la tête de ce troupeau

Digitized by Google

d'augustes mendiants marche, écrasé de titres et de souvenirs, le descendant de Timour, le Shah-in-shah (roi des rois), dont on arborait encore, il y a quelques mois, le vieux drapeau, mais en n'accordant à cette grandeur déchue qu'à regret et d'une main avare une aumône insuffisante.

Par un respect affecté pour le souverain nominal dont la Compagnie tenait ses droits aux yeux des peuples de l'Hindoustan, par une sollicitude étudiée pour les priviléges du rang et les exigences de l'étiquette, le résident à la cour de Delhi était encore astreint, dans ses relations avec le Durbar (c'est-à-dire avec le Grand Mogol siégeant sur son trône et entouré de sa noblesse), aux formes humblement cérémonieuses que l'usage prescrit à un inférieur. Toutes les prières de l'empereur étaient des ordres en apparence; tous les ordres du résident étaient des prières; mais, à mesure que le pouvoir du gouvernement anglais se consolidait, ce vain étalage de soumission se resserrait dans de plus étroites limites; et le nom de la souveraine de l'Ouest a succédé depuis longtemps à celui de l'empereur sur les monnaies frappées par ordre du gouvernement suprême.

Un domaine considérable avait d'abord été affecté à la subsistance et à l'entretien de la famille impériale; mais on en a bientôt retiré l'administration au monarque déchu; puis retranché une portion des revenus; enfin, pour soutenir ce qui lui reste encore de serviteurs héréditaires, il était obligé de faire vendre au bazar les produits de l'industrie des princesses et des reines, tels que des broderies, des écharpes ouvertement exposées à la curiosité et à la charité du public. Cependant, depuis la mission du célèbre Ram Mohun Roy, chargé, en 1830, des

Digitized by Google

réclamations du Grand Mogol, sa pension avait été augmentée : elle était en dernier lieu de 15 lacs de roupies, environ 3,700,000 francs.

Le second en importance est le Nawab du Bengale, souverain également nominal en l'honneur duquel le canon de Calcutta gronde encore d'époque en époque pour célébrer sa naissance, son mariage ou sa mort. Roi toujours mineur sous la tutelle de la Compagnie, il passe sa vie sur un trône de papier doré et entouré de hochets royaux, avec une pension de 250,000 livres sterling, strictement nécessaire à ses besoins et à ceux d'un nombreux entourage, unique et fort onéreux attribut de sa couronne.

Le troisième, qui par sa position est exactement le pendant du second, est le Nawab d'Arcot ou du Carnatique. Sa pension est de 200,000 liv. st.

Le quatrième est le rajah de Tanjaor, qui reçoit 120,000 livres.

Puis vient toute une foule blasonnée qui réside à Benarès, rendez-vous général de toutes les grandeurs déchues, qui cherchent leur consolation dans la religion. Là, vous pouvez les retrouver toutes, chacune dans sa cellule, résignée à son sort avec la simplicité et le flegme asiatiques, ou absorbée dans la prière et la méditation et se baignant avec la foule dans les eaux sacrées du Gange. Il en est enfin de plus malheureux qui, dans les nombreuses bastilles de l'Inde, au fond des cachots ou au sommet des pics couronnés de fortifications, mangent le pain amer du prisonnier. Leur nombre est immense, inconnu, incroyable ! Je ne parlerai ici que des derniers incarcérés [1], les Amîrs du Scinde, dont la courte his-

[1] Une tardive justice les a fait enfin sortir de prison.

Digitized by Google

toire a quelque chose de trop remarquable pour la laisser passer inaperçue. Ce qui la rend surtout intéressante, c'est d'abord l'innocence des victimes, mais plus encore le résumé bizarre qu'elle offre de l'histoire générale des empiétements de la puissance anglaise dans l'Inde. Nous la recommandons à toute l'attention de nos lecteurs.

Il y a à peine un quart de siècle qu un voyageur anglais arrivait dans le pays du Scinde. C'était le premier ; il fut accueilli avec hospitalité et comblé de présents. Cet étranger, Alexandre Burns, doué d'une rare intelligence et d'une politesse exquise, avec les manières les plus insinuantes et les plus gracieuses, savait discourir éloquemment sur les profits du commerce, sur les avantages de l'association en fait d'entreprise et d'industrie, et surtout sur l'utilité *d'un traité d'alliance* avec l'Angleterre. Les peuples étaient gouvernés par une aristocratie simple et naïve qui l'écouta avec bonhomie et lui donna toute sa confiance. Les États du Scinde et la Compagnie se vouèrent une éternelle amitié et s'engagèrent « de génération en génération à ne jamais regarder d'un œil de convoitise leurs possessions réciproques » *From generation to generation never to look with the eye of covetousness on the possessions of each other* (expressions du premier traité). Ce traité admit bientôt une clause additionnelle : les Amîrs accorderont à toutes espèces de marchandises anglaises le transit et la libre circulation dans leur pays, avec cette seule réserve qu'on ne pourra se servir du cours de l'Indus pour introduire dans cet État ni munition de guerre ni bâtiment armé. *That the Ameers shall allow goods to pass to and fro through Scinde, provided however that no military stores or*

Digitized by Google

armed vessels shall come by the said river. (Modification au premier traité.)

Quelques mois étaient à peine écoulés, que les Amîrs se trouvèrent embrouillés, personne n'a su comment et ils ne l'ont jamais su eux-mêmes, dans une querelle avec Runjit-Sing. La Compagnie aussitôt de leur offrir sa protection qu'elle ne manqua pas de leur vendre à son prix ordinaire, savoir : l'admission d'un résident britannique dans leur capitale (Hyderabad sur l'Indus), avec toute liberté de mouvement pour ce chargé d'affaires et telle escorte qu'il pourrait paraître nécessaire à la dignité de son gouvernement de maintenir auprès de lui. *As a price of British interposition they must accept a British Resident at Hyderabad with free power of motion and such an escort as may be deemed suitable to his government.* (Deuxième traité qui semblerait suffisamment élastique.)

Quelques mois plus tard, il plaisait pourtant à l'Angleterre d'avoir des idées nouvelles en fait de politique, de grandes idées que des considérations aussi mesquines que des traités et des dettes de loyauté et de reconnaissance ne devaient point arrêter dans leur développement. Lord Auckland *veut que Shah-Soujah remonte sur le trône d'Affghanistan*, et il *ordonne* au susdit chargé d'affaires dans le pays du Scinde de déclarer péremptoirement aux Amîrs qu'à cet effet on occupera temporairement une partie considérable de leur territoire, et que l'article du traité primitif conclu avec eux, interdisant l'usage de l'Indus pour le transport du matériel de guerre, demeurera nécessairement abrogé jusqu'à nouvel ordre. *The said Resident shall peremptorily inform the Ameers that for that purpose temporary occupation must be taken of*

Digitized by Google

great part of their territory, and that the article of the treaty with them prohibitory of using the Indus for the conveyance of military stores must necessarily be suspended. (Première infraction aux traités.)

Mais ce coup n'aurait été que rude et brutal, le résultat du contact ordinaire du plus fort avec le plus faible; il fallait laisser apercevoir la griffe du tigre et faire bravade de la perfidie de l'intention ; on ajouta à cette sommation un avis (*a hint*) que les peuples de l'Inde prirent d'abord pour une mauvaise plaisanterie, tant il était insolent et déloyal. Il était exprimé ainsi : « Les Amîrs du Scinde feront sagement d'entrer le plus tôt possible en arrangements avec le Shah-Soujah, l'auguste protégé du gouvernement britannique, pour liquider certaines réclamations que ce monarque, comme leur suzerain, dès qu'il sera réintégré par nos armes, ne manquera pas de leur faire pour des arriérés de tribut. Le gouverneur général n'a pas encore déterminé le montant exact des sommes que le Shah-Soujah pourra avec justice exiger des Amîrs, mais le minimum ne saurait être moins de 20 lacs de roupies (5 millions de francs). » *They had better lose no time in compromising a claim which our protégé, when thus restored by our arms, is to enforce upon their country. The governor general has not yet determined the amount which the Ameers may be fairly called upon to pay, but the minimum may certainly be taken at* 20 *lacs of rupies* (Dépêches officielles de lord Auckland, page 9.) On observera qu'il y avait vingt-cinq ans que Shah-Soujah avait été expulsé du trône.

« L'impression déjà universellement reçue à cette époque, dit sir Henry Pottinger, parmi les populations du Scinde, de la déloyauté et de l'insatiable avidité de notre

Digitized by Google

politique, ne devait pas être affaiblie par cette manière sommaire d'en agir avec les traités et nos alliés, surtout quand notre chargé d'affaires y ajoutait au nom de notre gouvernement cette menace si claire, si pleine de sens, que, dans le cas où les Amirs songeraient à former quelque alliance étrangère, nous avions le pouvoir de les écraser et de les annihiler, et que nous n'hésiterions pas à user de ce pouvoir du moment que nous en verrions le plus petit motif pour l'intégrité ou la sûreté de notre empire et de ses frontières. *We had the ready power to crush and annihilate them and would not hesitate to call it into action should it appear requisite, however remotely, for either the integrity or safety of our empire and its frontiers.*

« Les Amirs essayèrent bien quelques remontrances; nous y répondîmes par l'argument du plus fort : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Nous occupâmes leur territoire ; en persuadant les uns et effrayant les autres, nous leur fîmes signer sous les baïonnettes mêmes de nos troupes un nouveau traité (le troisième) qui les entourait de nouvelles embûches et les soumettait à de nouvelles humiliations. »

Dès lors nul doute que les Amirs commencèrent à intriguer pour échapper à un envahissement aussi rapide et aussi brutal : c'était dans la nature humaine et dans la nature des choses ; qui ne l'eût pas fait à leur place ? Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'ils se laissèrent devancer dans ce mouvement par leurs peuples plus impatients qu'eux-mêmes de l'insolence de l'étranger, et qu'ils cherchèrent plutôt à arrêter ou à comprimer l'élan qu'à l'encourager. Le chef de l'aristocratie régnante, Mir-Roustum-Khan, était un pauvre vieillard qui, dès

Digitized by Google

l'origine des relations politiques entre le Scinde et la Compagnie, n'avait pas cessé d'être le ferme partisan des Anglais. Son amitié, très-peu d'années auparavant, leur avait rendu d'éminents services ; mais, affaibli par l'âge, ce n'était plus qu'un mannequin entre les mains d'un ministre ambitieux ou patriote. Au moment le plus désastreux de la retraite d'Affghanistan, une proclamation revêtue du sceau de l'Amîr, probablement à son insu, et appelant les peuples du Scinde à l'insurrection, tombe entre les mains du chargé d'affaires. C'est sur le vieux chef que descend la première vengeance du gouvernement britannique : sir Charles Napier s'avance à la tête d'une armée et le dépose pour mettre à sa place un intrigant qui vend son pays aux Anglais par un nouveau traité (le quatrième).

Les autres Amîrs auraient volontiers fait tous les sacrifices d'argent qu'on aurait pu leur imposer, mais il leur sembla qu'ils se déshonoreraient s'ils donnaient leur assentiment à la déposition de Roustum et à l'abandon du territoire national : ils s'y refusèrent. Leur opposition fut méprisée, et la Compagnie entra en possession des territoires nouvellement concédés. Il paraît pourtant que les chefs ne comptaient faire aucune résistance, mais le peuple ne voulut point être complice de cette inertie. Les guerriers qu'ils avaient rassemblés autour d'eux dans leurs jours de prospérité, bandes sauvages et quelque peu pillardes sans doute, mais hardies et indépendantes dans leur rude patriotisme, étaient préparés à mourir pour leur sol. Ils ne voulurent rien entendre des accusations que la Compagnie pouvait avoir à formuler contre leurs princes. Ils savaient que le pays leur appartenait à eux-mêmes et à leurs chefs, et pour leurs chefs

Digitized by Google

et pour eux-mêmes ils étaient décidés à le garder. Ils l'essayèrent et succombèrent; la discipline européenne devait triompher de leur bravoure. La bataille de Mianie termina dans des flots de sang cette douloureuse histoire. Le pied victorieux de l'Angleterre pèse de tout son poids sur un peuple écrasé et palpitant, et les souverains déchus, innocents ou coupables, ont échangé ces palais où Burns avait trouvé une si touchante hospitalité contre une prison sur la terre d'exil.

Il n'est point douteux que dans un temps plus ou moins long, mais qui ne saurait être éloigné pour la plupart, ceux des princes hindous ou musulmans qui ont conservé quelque indépendance, c'est-à-dire que nous avons rangés dans les trois premières classes, descendront successivement dans la dernière, dans la catégorie des pensionnaires; et nous sommes loin de contester que les populations aujourd'hui soumises à leur administration (*telle qu'on la leur a tracée*) gagneront en général à passer sous la domination directe du gouvernement anglais. Les éléments aujourd'hui en fusion pourront alors se consolider et donneront, peut-être dans un siècle, à l'empire hindou-britannique le caractère d'unité et de consistance politique qui lui manque encore.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Statistique générale de l'Inde. — Étendue et population.

Maintenant que nous avons passé en revue toutes les cases de l'échiquier politique de l'Inde, il serait curieux d'avoir le chiffre exact de la population de chacune d'elles et la somme totale de ces chiffres. Malheureusement, les données pour ce travail sont encore fort incomplètes, et l'on ne peut pas toujours se fier à celles qui se présentent, car il n'est peut-être pas de question de statistique sur laquelle on ait accepté moins scrupuleusement des conjectures plus vagues, plus hasardées, plus erronées. Même aujourd'hui, nous ne prétendons en donner qu'un tableau fort imparfait, exact dans certaines parties, approximatif dans d'autres.

Le recensement n'a jamais été fait simultanément ni complétement achevé, excepté pour la présidence de Madras. Cependant on peut généralement s'en fier aux

Digitized by Google

états suivants empruntés, l'un au général Briggs de l'armée de Madras, qui a fait un tableau général de la population de l'empire anglo-indien en 1854. (L'auteur évalue la superficie totale de cet empire, non compris les provinces trans-gangétiques ni l'île de Ceylan, à 1,298,000 milles carrés anglais.)

POSSESSIONS IMMÉDIATES DE LA COMPAGNIE.

Pendjab.	8,000,000 hab.
Présidence du Nord-Ouest.	23,800,549
Districts de la Nerbudda.	2,149,249
Provinces du Bengale.	41,094,235
Présidence de Madras.	22,301,657
Présidence de Bombay.	10,485,017
Territoire de Nagpour.	4,650,000
Total des possessions immédiates. .	112,480,707 hab.

Cent douze millions quatre cent quatre-vingt mille sept cent sept âmes.

ÉTATS VASSAUX.

Royaume du Nizam d'Hyderabad. . . .	10,000,000 hab.
États du Bundelcand.	1,079,500
État de Gwalior.	3,228,000
Etat d'Oude.	2,970,000
États de la rive orientale du Sutledge.	2,186,174
État du Guikowar.	2,768,864
État de Travancore.	1,124,000
État de Cateh.	500,000
État de Nepaul.	1,940,000
États rajpouts.	8,657,681
Autres petits États.	13,601,188
Total général.	159,055,414 hab.

Cent cinquante-neuf millions cinquante-cinq mille quatre cent quatorze habitants.

Digitized by Google

Et le second à l'*Annuaire* de la Compagnie des Indes.

TABLEAU

DE LA SUPERFICIE ET DE LA POPULATION DE L'EMPIRE DE LA COMPAGNIE ANGLAISE DANS L'INDE

D'après un rapport parlementaire publié en 1857.

	SURFACE EN MILLE CARRÉS ANGLAIS.	POPULATION.
Pays régis directement par le gouverneur général.	[1] 246,050	23,255,972
Pays régis directement par le lieutenant gouverneur du Bengale.	[2] 221,969	40,852,397
Pays régis directement par le lieutenant gouverneur des provinces Nord-Ouest. .	[3] 105,759	33,655,193
Pays régis par le gouverneur de Madras. .	[4] 132,090	22,437,297
Pays régis par le gouverneur de Bombay. .	[5] 131,544	11,790,042
Total du domaine direct..	[6] 837,412	131,990,901
États des princes vassaux de la compagnie.	[7] 627,910	48,356,247
TOTAL GÉNÉRAL.	[8] 1,465,322	180,347,148

Quand on se rappelle que la superficie de la France n'est que de 53,040,205 hectares, y compris la Corse, on est émerveillé devant la grandeur de la puissance anglaise.

Enfin, si on tient à connaître la population de quelques-unes des villes qui ont joué le principal rôle dans l'insurrection de 1857, un recensement récent nous donne pour :

[1] Le mille carré anglais donnant environ 259 hectares, les chiffres ci-dessus représentent : [1] 63,726,950 hectares; [2] 57,489,971 h.; [3] 27,391,581 h.; [4] 34,241,310 h.; [5] 34,069,806 h.; [6] 216,889,708 h.; [7] 162,628,690 h ; [8] 379,518,398 h.

Digitized by Google

Agra avec ses faubourgs	125,262 hab.
Allahabad	72,093
Banda	41,401
Bareilly	101,507
Benarès	171,668
Cawnpoûr avec sa garni.on	118,000
Delhi	152,452
Farrakhabad	77,967
Ghazipour	38,573
Gorukpour	54,529
Mirat	40,276
Mirzapour	75,012
Moradabad	57,414
Mattra	65,749
Shahjehanpour	74,560

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

—

Système militaire.

Malgré le peu d'énergie des populations et les vieilles haines politiques et religieuses qui les divisent, la stabilité de l'ordre de choses introduit par la domination anglaise doit être attribuée surtout à la présence d'une armée dont l'organisation actuelle, parfaite à beaucoup d'égards, est le résultat d'une longue expérience et d'études approfondies sur le caractère des indigènes et les exigences du service. C'est le système de cette milice si merveilleusement adaptée aux circonstances locales que nous allons chercher maintenant à expliquer à nos lecteurs le plus clairement et le plus brièvement possible.

Quand il s'agit d'apprécier une armée, il y a trois choses à considérer : le nombre, l'organisation et la qualité.

La comparaison du chiffre de l'armée anglo-indienne

Digitized by Google

à différentes époques pourra nous donner une idée du nombre de troupes dont elle se compose en temps de paix et en temps de guerre, et de la proportion moyenne des différentes armes.

Chacune des présidences a son armée parfaitement distincte, complétement organisée et commandée par un général en chef; cependant le général qui commande au Bengale est général en chef des trois armées qui forment ensemble l'armée de l'Inde. L'armée du Bengale est distribuée dans la présidence de ce nom et dans les provinces de l'Ouest. Le gouvernement des provinces de l'Ouest n'a point d'armée qui lui soit propre.

Voici le relevé par armes de la totalité des forces à différentes époques. D'abord en 1826 (fin de la guerre des Birmans) d'après Walter Hamilton et sir Henry Hardinge.

Troupes royales (infanterie et cavalerie.)	21,934
3 rég. eur. de la comp.)	3,600
Artillerie (eur. et indig.)	15,782
Génie (europ. et indig.)	4,575
Cavalerie indig. (rég. et irrég.).	26,094
Infant. ind. (rég. et irr.)	230,812
TOTAL. . . .	302.797
N. B. En dépouillant de ce dernier chiffre l'infanterie irrégulière, au nombre de. . . .	39,000
Les invalides environ.	12,000
C'est.	51,000
A retrancher pour avoir le chiffre de l'infanterie régulière indigène, environ. . .	180,000

Selon sir Henry Hardinge, dans son discours prononcé aux communes en mars 1838, le chiffre de l'armée indienne pour l'année 1826 se montait à :

Européens.	30,872
Indigènes.	260,273
TOTAL. . . .	291,145

La différence avec le total en regard n'est qu'apparente. Elle vient de ce que sir Henry Hardinge, ne parlant que de l'armée effective, supprime les invalides, dont le nombre est ordinairement de 10 à 12,000 hommes organisés en infanterie non mobile et compris par Hamilton dans le chiffre de l'infanterie.

Digitized by Google

En 1830, l'armée anglo-indienne comptait :

INFANTERIE EUROPÉENNE :

20 bataillons royaux de la force moyenne de 887 hommes.	17,740
3 régiments européens de la Compagnie à 644 hommes.	3,633
Cavalerie européenne, 4 régiments royaux à 644 hommes.	2,576
Artillerie, tant européenne qu'indigène. . . .	17,385
Génie, Européens et indigènes.	2,123
Cavalerie régulière indigène, 21 régiments à 583 hommes.	12,243
Cavalerie irrégulière indigène. 8 régiments à 650 hommes.	5,200
Infanterie indigène régulière, 152 régiments à 818 hommes.	124,336
Infanterie irrégulière indigène. Corps provinciaux, milice, gendarmerie.	28,620
(Non compris les invalides). TOTAL. . . .	213,856 [1]

Au commencement de la présente année 1857, lorsque la guerre venait d'être déclarée à la Perse, indépendamment des troupes royales, au nombre d'environ 28,000 hommes, il y avait d'abord, sous le nom d'*Armée du Bengale*, un corps d'armée composé de :

3 régiments ou bataillons d'infanterie européenne de la Compagnie;

10 régiments de cavalerie régulière indienne;

74 régiments ou bataillons d'infanterie régulière indienne;

[1] On voit que la somme totale de l'armée avait considérablement diminué. Cependant le chiffre des Européens s'était accru : il était de 33,971 hommes.

Cette augmentation avait eu lieu surtout dans l'artillerie. La principale diminution avait porté sur l'infanterie indigène tant régulière qu'irrégulière; mais surtout sur les cipayes.

Digitized by Google

3 brigades d'artillerie à cheval [1];
9 bataillons d'artillerie à pied [2];
1 corps du génie et 8 compagnies de sapeurs;
18 régiments de cavalerie irrégulière du Bengale;
5 régiments de cavalerie irrégulière du Pendjab;
3 régiments de cavalerie irrégulière d'Aoude;
10 régiments d'infanterie irrégulière d'Aoude [3];
5 régiments d'infanterie irrégulière sikhe;
1 régiment de carabiniers du Scinde;
2 compagnies de sapeurs sikhs;
9 compagnies de guides, dont 6 à pied, 3 à cheval (en tout 840 hommes) [4];
38 bataillons sédentaires (ou locaux) d'infanterie irrégulière;
Et enfin 4 batteries d'artillerie d'Aoude.

Puis vient l'*armée de Madras*, composée de :

3 régiments ou bataillons d'infanterie européenne de la Compagnie;
8 régiments de cavalerie régulière indienne;

[1] Chaque brigade a quatre compagnies, dont trois européennes et la quatrième native.

[2] Formant vingt-quatre compagnies d'Européens et dix-huit compagnies d'indigènes.

[3] Formation de 1856.

[4] Ces guides doivent servir comme troupes ordinaires, comme guides et comme espions; pour cela on les a tirés de toutes les tribus barbares de l'Inde supérieure, afin d'avoir des hommes parlant toutes les langues. Ce corps, composé d'hommes dépourvus de préjugés d'aucune espèce et appartenant aux races les plus belliqueuses de l'Affghanistan, a fait des prodiges au siége de Delhi, et rivalisait de courage et d'intelligence avec les troupes européennes. Il était commandé par des officiers anglais d'élite qui se sont fait tous tuer ou blesser pendant le siége.

Digitized by Google

52 régiments ou bataillons de cipayes réguliers;

1 brigade d'artillerie à cheval;

5 bataillons d'artillerie à pied (dont 4 bataillons européens et 1 bataillon indigène);

1 corps du génie et 12 compagnies de sapeurs;

1 batterie d'artillerie à cheval de Nagpour;

1 régiment de cavalerie irrégulière de Nagpour;

3 bataillons (à 8 compagnies) de Nagpour.

Et enfin l'*armée de Bombay*, composée de :

3 régiments ou bataillons d'infanterie européenne de la Compagnie;

3 régiments de cavalerie régulière indienne;

29 régiments ou bataillons de cipayes réguliers;

1 brigade d'artillerie à cheval;

4 bataillons d'artillerie à pied;

1 corps du génie et 2 compagnies de sapeurs;

5 corps de cavalerie irrégulière.

En tout, environ 49,000 Européens, dont :

De la reine.	28,000
De la Compagnie enrégimentés.	14,600
Id. éparpillés [1].	6,400
TOTAL.	49,000

Et 240,000 indigènes, tant réguliers qu'irréguliers;

Plus, 24,000 indigènes de police régulièrement organisés;

Et 31,000 de contingents fournis par les princes vassaux et commandés par des officiers anglais.

Total général, 344,000 (trois cent quarante-quatre mille hommes).

[1] Comme officiers et sous-officiers dans les corps indigènes et pour les divers états-majors.

Digitized by Google

On voit, par ces tableaux, que le nombre des Européens avait doublé depuis 1826, tandis que le chiffre des cipayes était resté à peu près le même. C'était un symptôme incontestable de la baisse sur les cipayes au marché de l'opinion publique, baisse qui donne à réfléchir quand on considère l'effroyable dépense qu'entraîne l'emploi des troupes européennes. Pour bien s'en faire une idée, il faut savoir que chaque soldat européen transporté sur le sol de l'Inde, équipé et discipliné, au moment de commencer son service, coûte déjà à la Compagnie la somme énorme de 2,500 francs (100 livres sterling),

Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici le tableau des dépenses, par armes, de la force militaire en 1830. Il servira à nous donner l'explication du chiffre porté au budget en 1855-56.

ÉTAT DE 1830.

ARMES.	EFFECTIF.	DÉPENSES. en liv. sterl.
Génie européen et indigène	1,084	83,875
Artillerie européenne à cheval	2,560	199,141
Artillerie européenne à pied	7,469	252,345
Artillerie indigène à cheval	1,602	74,239
Artillerie indigène à pied	6,294	100,740
Cavalerie européenne royale	2 577	172,588
Cavalerie indigène régulière	12,248	718,855
Cavalerie indigène irrégulière	4.714	179.595
Infanterie européenne royale	17.731	628,612
Infanterie européenne de la Compagnie	5,634	122,400
Infanterie indigène régulière	124,391	5,105.565
Infanterie indigène irrégulière	24 306	270,712
Invalides	10,588	» »
Sapeurs (du génie)	5.487	74,511
Service de santé	1.266	132,858
Etat-major	1,055	488,490
Commissariat	» »	614,327
Frais de route	» »	2.258.046
TOTAUX	224,144	9 474,491 £

Digitized by Google

C'est-à-dire qu'en 1830 le chiffre des dépenses atteignait 240 millions de francs pour une armée forte d'environ deux cent vingt-quatre mille hommes, dont trente-quatre mille Européens. On ne doit pas s'étonner, d'après cela, si le budget des dépenses de l'année 1856 présentait, pour une armée de deux cent quarante mille indigènes et quarante-neuf mille Européens, le chiffre de 10,417,369 liv. sterling, ou environ 271 millions de francs.

Nous en avons assez dit, ce me semble, sur le chiffre et le dénombrement de l'armée anglo-indienne. Examinons maintenant son organisation et ses qualités.

Dans le cours de mon journal, j'ai eu occasion de m'étendre assez longuement sur la partie européenne de cette armée pour n'avoir plus besoin d'y revenir. On a vu que j'accordais sans hésiter la palme à l'infanterie anglaise comme à la première dans le monde *pour le jour du combat*. Du reste, elle marche mal, et ses besoins, tant réels que factices, lui enlèvent une grande partie de son élasticité, de sa mobilité, et rendent son entretien ruineux. On a vu que j'attribuais sa supériorité, *sur un champ de bataille donné*, à la perfection de son armement, à la sévérité de sa discipline, aux soins prodigués à son instruction militaire, à la beauté physique et au développement musculaire qu'elle doit en partie au climat natal, mais principalement à une alimentation plus généreuse; enfin, et avant toute autre cause, à l'énorme proportion de vétérans que l'on trouve toujours dans ses rangs, formant souvent les deux tiers des cadres, résultat de son système particulier de recrutement où les enrôlements sont pour la vie.

J'ai dit que j'étais loin d'avoir une opinion aussi favorable de sa cavalerie (tant européenne qu'indigène, pour

Digitized by Google

des raisons tout à fait diverses), en exprimant toutefois mon admiration pour les escadrons irréguliers connus sous le nom de *Skinner's horse.*

Je ne reviendrai pas non plus sur l'artillerie européenne et native de la Compagnie, dont j'ai parlé fort au long dans une autre partie de cet ouvrage. Ce n'est que sur le soldat indigène en général, surtout celui de l'infanterie, le cipaye proprement dit, que je crois devoir revenir encore une fois pour mettre en regard ses vertus et ses imperfections; je ferai ressortir tout à la fois sur le même plan sa douceur, sa discipline, sa résignation et sa pusillanimité; car j'ai promis de dire la vérité tout entière.

Le cipaye est bien payé : il reçoit en garnison 17 fr., et en marche environ 21 fr. par mois, dont il peut économiser la moitié. Cette économie est suffisante pour nourrir une famille de cinq ou six personnes.

En santé, rien ne manque à son confort matériel et à son bien-être moral; malade, le cipaye trouve dans les hôpitaux régimentaires des secours prompts et efficaces, et, quand l'âge, les infirmités ou les blessures le décident à prendre sa retraite, cette retraite est entourée d'aisance, de considération et de respect.

Le gouvernement anglais a institué deux ordres du mérite militaire destinés à récompenser les longs et fidèles services ou les actions d'éclat des officiers, sous-officiers et soldats des troupes indigènes. Ces ordres portent le nom d'*Ordre du Mérite* et *Ordre de l'Inde anglaise*[1]. Une pension proportionnée aux services est toujours attachée à l'un et à l'autre.

[1] Les premières décorations de l'ordre de l'Inde anglaise ont été accordées en 1838.

Digitized by Google

Le cipaye est soumis à une discipline indulgente qui convient à sa nature douce, grave, régulière et sobre. Il ne boit que de l'eau; il ne se plaît qu'aux occupations sédentaires, aux récits des conteurs d'histoires, aux chants des bayadères ou aux méditations sérieuses que lui inspire le murmure de son houkah. S'il s'éloigne du camp, ce n'est que pour ses ablutions; il serait superflu de l'entourer, comme l'Européen, de restrictions sévères, de limites rigoureuses. On n'exige de lui que l'adresse dans le maniement des armes, où il excelle bientôt; l'intelligence des manœuvres, qu'il acquiert comme par instinct. Une partie de la matinée, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures, lui suffit pour cette étude. Tout le reste du jour, s'il n'est point spécialement de garde ou de service, lui appartient; il est libre d'en disposer, et il n'abusera point de ce loisir. C'est l'armée la plus agréable à commander tant qu'elle est dans ses garnisons; tant qu'on ne touche point à ses préjugés religieux, il n'est point de troupeau humain plus facile à conduire, de petite monarchie plus aisée à gouverner qu'un régiment indigène. Si par hasard un soldat doit passer devant un conseil de guerre, ce sera probablement pour s'être endormi à son poste; ou bien il aura convoité la femme de son camarade, seule cause de querelle entre les cipayes. Ce sont des enfants, et de bons enfants, pour la simplicité, la naïveté, la douceur inoffensive; obligeants et affectionnés pour leurs chefs dès qu'ils rencontrent en eux la moindre bonhomie, d'ailleurs convaincus de l'immense supériorité de ceux-ci en science, en force physique, en courage, en ruse, même en magie, car ils leur attribuent jusqu'à la sorcellerie.

Leur instruction militaire, comme nous l'avons dit,

Digitized by Google

est bientôt complète; l'équipement est parfait, l'armement admirable. Au reste, le matériel de guerre dans toute armée anglaise est toujours superbe : depuis la carabine ou le fusil léger jusqu'au canon, depuis la giberne jusqu'au caisson, chaque arme, chaque section, chaque division peut servir de modèle à toutes les armées du monde.

En résumé, l'armée indienne, avec son organisation actuelle, est une des armées les plus belles, les mieux équipées et les mieux disciplinées dans le monde entier.

Quant à la facilité de la recruter, elle est prodigieuse, elle est sans limites[1]. S'il fallait un million d'hommes, on les aurait en six mois sans enrôlement forcé : il suffirait de faire un appel à son de caisse dans les bazars. Chaque carrefour, chaque caravansérail, chaque masure abandonnée où la misère peut trouver un abri produirait son contingent de sans-culottes, d'oumeidwars (hommes d'espérance), comme on les appelle par une amère ironie, pauvres diables qui, ayant tout perdu, jusqu'aux instruments du travail, laboureurs, tisserands, artisans sans ouvrage, s'accroupissent sur la voie publique, attendant l'occasion de gagner le pain du jour pour eux-mêmes et quelquefois pour leurs familles cachées dans le voisinage. Voilà des volontaires qui demanderont à genoux la permission de servir. Effectivement, pour de pareilles recrues, la transformation est toute délicieuse. Des tourments de la faim, d'une inquiétude de tous les jours pour leur propre subsistance, pour celle de toute une famille

[1] Il va sans dire que nous parlons ici de la situation normale avant ou après l'insurrection, lorsque les préjugés religieux n'amènent aucune perturbation.

Digitized by Google

vie d'aisance et comparativement de luxe. Au lieu de travaux fatigants et mal rétribués, ils peuvent se livrer à leur aise à ce *dolce far niente* si cher à tous les Méridionaux, exception faite de l'exercice du matin où ils trouvent le même plaisir que les enfants à jouer aux soldats. Sortant de la misère, ils aperçoivent un commencement de fortune; ils pourront économiser au moins dix francs par mois sur leur solde; c'est aussi une ressource assurée pour leur vieillesse, s'ils veulent rester au service. Avec tant de stimulants à l'enrôlement volontaire, on n'a, dans le fait, que l'embarras du choix.

Toutefois ce choix est des plus importants; car dès le premier changement de garnison, surtout s'il est question de marcher à l'ennemi, les avantages du métier des armes commencent à leur paraître moins brillants. Il n'est pas rare de voir les oumeidwars déserter alors par centaines, préférant encore la vie un peu précaire de *lazzaroni* aux fatigues d'une longue marche ou aux chances de la guerre. A la vérité, il est toujours facile de remplacer les déserteurs; mais ces désappointements, souvent renouvelés, ne laissent pas que d'être coûteux et de produire un mauvais effet sur le moral de ceux qui restent, en leur donnant une idée exagérée des dangers ou des fatigues qui les attendent.

Ce choix est important aussi quant aux qualités militaires du cipaye; mais l'expérience a prouvé que ces qualités dépendent presque invariablement de sa race : c'est donc dans les races qu'il faudra chercher à les apprécier. Quelles sont celles qui prédominent dans les armées de l'Inde?

Bien que toutes les classes de la population indigène contribuent plus ou moins à la formation de l'armée de

Digitized by Google

dont ils sont peut-être le seul appui, ils passent à une l'Inde, c'est surtout l'*élément hindou* qui domine dans l'armée du Bengale et en général dans l'infanterie des trois armées. Si, au contraire, la cavalerie régulière dans les trois présidences, mais surtout dans l'armée de Madras, se recrute principalement de mahométans, il ne faut pas cependant s'y tromper : ce sont des mahométans de caste inférieure ou, pour employer une expression plus correcte puisque la religion musulmane ne reconnaît point de distinctions de castes, ce sont des descendants des Hindous convertis à l'islamisme à l'époque des conquêtes affghanes et mogoles, et par conséquent hors caste (*out casts*), ou de basse caste par rapport aux Hindous, mais sortant de la même souche; on retrouve toujours chez eux le même type, la même structure physique que dans les races brahminiques.

Les musulmans pur sang, plus forts, plus robustes, descendant des Arabes, des Persans ou des Tartares, sont extrêmement clair-semés dans le pays ; et, comme les princes mahométans établis dans l'empire préfèrent naturellement les soldats de leur race et de leur religion, ils trouvent toujours à s'employer près d'eux. S'ils ont donc quelque fierté ou quelques prétentions à la naissance, ils préféreront un service même bien moins rétribué à celui de l'étranger et du kafir (de l'infidèle). Aussi leur nombre est-il toujours extrêmement limité dans l'armée anglaise. Pour apprécier les qualités militaires de l'armée régulière, c'est donc dans l'élément hindou qu'il faut les chercher. Il y a dans toute la nature des Hindous, dans leurs manières, dans leurs discours, une timidité, une mollesse dont on est aussitôt frappé, et qui fait que l'Européen qui arrive parmi eux a la con.

Digitized by Google

science immédiate de sa propre supériorité sur la race qui l'entoure. C'est le résultat de causes en partie physiques, en partie morales. Leur tempérance est extraordinaire : ils s'abstiennent de toute nourriture substantielle, de toutes viandes, de toutes liqueurs saines. S'ils s'enivrent, c'est avec des boissons délétères, l'arak, le kalou, l'opium. Ils vivent d'ailleurs dans un climat énervant et se livrent immodérément aux plaisirs des sens : de là une constitution faible, sans énergie, que chacun transmet à ses descendants encore un peu plus affaiblie qu'il ne l'a reçue de ses pères. Dénués de force musculaire, ils sont pourtant en général d'une agilité et d'une adresse extrême et peuvent endurer des fatigues prolongées. Les messagers hindous peuvent faire cinquante milles par jour, pendant cinq ou six jours, et même les cipayes sous les armes feront, en cas de besoin, des marches extraordinaires. D'ailleurs cette mollesse ou délicatesse de construction rend irritables à l'excès les passions et les facultés morales de l'Indien, elle devient la source de ces contrastes étranges dont on s'étonne à chaque instant. L'Indien, qui tremblera devant la cravache ou le poing fermé d'un Européen, se fera broyer sans sourciller sous les roues du char de Jagarnath. La chasse lui fera supporter les plus rudes fatigues; malgré son indolence habituelle, on le verra poursuivre les tigres et autres bêtes féroces avec une ardeur, une patience qu'aucun autre peuple ne saurait surpasser; même dans la guerre, le cipaye a montré, dans certaines circonstances exceptionnelles, une bravoure que les Anglais ont plus d'une fois admirée. Toutefois cette bravoure, étant une victoire de l'âme sur un faible corps, ne peut être qu'individuelle; je dirai plus : elle ne peut être que momenta-

Digitized by Google

née. C'est pour lui surtout qu'il faudrait dire : Il fut brave un tel jour.

Examinez les Hindous dans leur structure physique, et vous ne serez plus étonné de cette incertitude dans leur courage. Ils ont en général de beaux traits, ils sont bien proportionnés, mais leurs membres sont grêles et fragiles. « Leur poitrine, dit Jacquemont, étroite et chétive, paraît creusée entre la saillie antérieure des épaules. » En voyant ces jambes de fuseaux et ces bras étiques sans aucun développement musculaire, on conçoit qu'ils doivent répugner à toute lutte corps à corps, qu'ils doivent surtout frissonner de se mesurer avec les proportions gigantesques des races saxonnes ou européennes. J'ai vu plus de cent fois, durant le cours de mon service aux colonies, une escouade de vingt-cinq cipayes recevoir l'ordre de s'emparer d'un de nos Européens en état d'ivresse et n'ayant d'autres armes que celles que la nature lui avait données, tandis qu'eux-mêmes étaient armés de bâtons et de fusils. C'était chose curieuse et ridicule à voir que la terreur avec laquélle ils s'en approchaient sans oser le saisir pendant quelquefois plus d'une heure, quoiqu'il pût à peine se tenir en équilibre ; et lui, s'avançant au milieu d'eux, abattant et roulant un homme à ses pieds à chaque coup de poing comme avec un fléau. Mais venait-il enfin à trébucher dans quelque inégalité du sol, tous de se précipiter sur lui comme des lions ; ils lui rendaient alors tous ses coups avec intérêt, le garrottaient et le ramenaient en triomphe, parfaitement satisfaits et tout tremblants encore de leur victoire, comme s'ils avaient dompté quelque animal féroce.

Cette circonspection naturelle à l'Hindou en raison de sa débilité physique est encore augmentée par ses crain-

Digitized by Google

tes superstitieuses : sa religion lui défend d'offenser tout ce qui a vie, même dans les espèces d'animaux les plus inférieures ; il ne saurait dès lors marcher ou même se remuer sans courir le danger de se rendre coupable de quelque meurtre involontaire ; tout est pour lui le sujet d'une terreur vague, mais continuelle, qui le rend l'être le plus nerveux de la nature. On objectera bien à ce tableau, dont la fidélité ne sera point contestée dans son ensemble, d'admirables exceptions, surtout dans les castes supérieures, les Rajpouts, les Goorkhas, les Sikhs et les montagnards du Nord ; mais ni les uns ni les autres n'affluent dans les rangs de l'armée régulière. Quand donc M. de Jancigny a-t-il trouvé trente mille Rajpouts dans l'armée indienne? A part les régiments de cavalerie irrégulière et les contingents encore plus irréguliers, et qui sont en dehors de l'armée, il n'y a pas vingt Rajpouts par régiment ; et, quant aux Goorkhas, on ne les trouve que dans trois ou quatre petits corps provinciaux levés spécialement pour le service des montagnes. Si l'on excepte donc une moyenne d'environ trente individus par bataillon, tout le reste appartient à la plus chétive famille dans la race humaine, le type hindou dans son développement ordinaire.

J'ai eu l'occasion de voir les cipayes sur le champ de bataille : ils me semblaient toujours éprouver pour leur officier européen le sentiment du mouton pour le bélier du troupeau, la crainte de rester en arrière plutôt que l'élan de se porter en avant. Ils le suivaient même au feu, mais avec une vague idée dont ils ne se rendaient pas bien compte, que ce serait lui qui les défendrait, qui se battrait pour eux, qui trouverait quelque secret pour faire fuir l'ennemi et les soustraire au danger. Et puis,

Digitized by Google

sur les champs de bataille de l'Inde, les affaires se décident généralement à distance par le canon ; le cipaye n'est appelé à agir, à charger que sur un ennemi déjà brisé par la mitraille, en fuite et en désordre : il est alors dans son élément, fort brave avec ceux qui ont peur ; mais, partout où il a trouvé un adversaire disposé à l'aborder franchement, il a invariablement failli.

Voyez-le dans la guerre de l'Affghanistan! Dans les derniers combats qui précédèrent immédiatement l'insurrection générale de ce pays (les troupes indigènes de la Compagnie avaient été battues (ce n'est pas moi qui l'affirme, ce sont les journaux même de Bombay) dix-sept fois sur vingt-trois engagements, c'est-à-dire généralement partout où elles n'avaient pas eu des soldats européens en première ligne pour supporter l'effort de l'ennemi. Quand une brigade de Bombay essaye de dégager le major Brown enfermé à Cahun ; quand, en janvier 1842, le colonel Wild tente avec deux brigades de l'armée du Bengale de pénétrer à travers le Khyber jusqu'au général Sale à Jullalabad, nous voyons dans l'un et l'autre cas un ennemi indiscipliné aborder le cipaye le sabre à la main, et celui-ci fuir honteusement et laisser ses officiers européens mourir à l'arrière-garde en cherchant à couvrir le drapeau de leurs poitrines ou de leurs cadavres ; enfin, dans la fameuse retraite de Caboul, en janvier 1843, si nous devons en croire le témoignage du capitaine Souter du 44e, presque le seul officier de l'armée royale échappé au massacre, à partir du troisième jour de marche, les cipayes ne tirèrent plus cent coups de fusil : l'artillerie et la petite poignée d'Européens supportèrent seuls les terribles combats qui se renouvelaient à chaque barrière, et les cipayes suivaient comme un

Digitized by Google

troupeau, ou s'asseyaient pour se rendre à merci ou mourir sur le bord du chemin.

Que dirons-nous de l'insurrection actuelle, de l'exemple du général Havelock, livrant, avec un petit corps de treize cents Européens, réduit successivement par les combats et par les maladies à moins de neuf cents hommes, neuf batailles en cinq semaines à des corps d'armée de cipayes (toujours renouvelés par des troupes fraîches) de dix à quinze mille hommes chacun, les battant toujours, et, bien qu'il n'eût point avec lui de cavalerie, leur enlevant chaque fois tous leurs canons : soixante canons en cinq semaines, pris par un millier d'hommes à pied, épuisés par les fatigues et les maladies !

Je pourrais citer encore à l'appui de mon opinion sur les cipayes, même lorsqu'ils sont commandés par des officiers européens, la bataille de *Mianie*, gagnée, le 17 février 1843, par le général sir Charles Napier sur les milices irrégulières du Scinde. Il convient lui-même dans son rapport officiel que les cipayes plièrent et reculèrent trois fois à mesure que succombèrent leurs officiers. Et comment ces officiers périrent-ils ? Nous le trouvons expliqué dans le même rapport. C'est d'abord le major Jackson, commandant le 12e régiment des cipayes de Bombay, qui s'avance contre l'ennemi à la tête de son bataillon, et qui, n'étant suivi que par deux braves havildars (sergents indigènes), est sabré avec eux à la vue de son corps qui ne vient point à son secours ; c'est le major Teasdale, commandant le 25e de la même arme, qui s'avance de même à cheval à la tête de son régiment et passe seul par-dessus la berge, derrière laquelle l'ennemi est posté : il est sabré de même sans avoir un seul de ses cipayes à ses côtés. Le 12e et le 25e régiments ne furent

Digitized by Google

pourtant point flétris : leur indécision ne surprit personne ; et cependant le terrible ennemi auquel ils avaient affaire et qui ne comptait pas moins de vingt mille hommes, est culbuté et brisé par un faible bataillon européen, tout au plus cinq cents hommes du 22e régiment de la reine. Que dire après de pareils faits d'une armée indienne disciplinée ou non disciplinée !

On a souvent cité en l'honneur des cipayes, aux premiers jours de la conquête, l'héroïque défense d'Arcot par le fameux Clive à la tête d'une poignée d'Européens et d'indigènes ; on s'est extasié surtout sur ce trait vraiment admirable : Quand, réduite aux dernières extrémités, il ne restait plus à la petite garnison que quelques mesures de riz pour supporter ses forces et son énergie dans une lutte inégale, les cipayes proposèrent à Clive d'abandonner tout le riz (c'est-à-dire toute la substance nutritive) aux Européens, et de se contenter eux-mêmes de l'eau dans laquelle on l'aurait cuit : cette offre fut acceptée, et le sacrifice consommé. Voilà certainement un exemple sublime de dévouement et de résignation ; mais il prouve mieux que tous les arguments que nous pourrions employer la conviction profonde, chez les cipayes eux-mêmes, que leur seul espoir était dans les Européens. C'était dire : Vous êtes nos champions, notre bras droit, votre force est notre force, votre courage notre courage. Aux cipayes, aux Indiens, la passive résignation des femmes contre les souffrances et la faim, aux Européens l'énergie de l'homme, les armes et les combats.

Il nous reste enfin à parler des traitements alloués aux officiers de tous grades. Le général commandant en chef reçoit, indépendamment de la solde de son grade, et à titre de traitement extraordinaire, environ 160,000 fr.

Digitized by Google

par an[1]; les officiers généraux reçoivent de 36 à 40,000 roupies, ou de 90 à 100,000 fr. par an; les brigadiers, environ 60,000 francs; les colonels, de 36 à 45,000 fr. (selon les armes et la différence entre la solde de garnison et la solde de marche, différence désignée sous le nom de batta); les lieutenants-colonels, de 24 à 40,000 f.; les majors, de 17 à 27,000 fr.; les capitaines, de 10 à 16,000 fr., et les sous-lieutenants, enseignes ou cornettes, de 4 à 7,000 fr. environ.

Ces traitements sont d'autant plus beaux, que les dépenses n'y correspondent pas. Il faut à un Européen sans famille pour vivre confortablement dans l'Inde une dépense de 3,000 fr.; tout ce qu'il reçoit au-dessus de cela peut, s'il est raisonnable, être mis de côté. Le sous-lieutenant qui reçoit 5,000 fr. par an peut donc très bien en économiser 2,000; et, puisque la dépense obligée n'augmente pas en proportion du grade, le lieutenant-colonel pourra ajouter à cette première somme tout le surplus de sa solde. On comprend ainsi les fortunes colossales amassées par quelques officiers supérieurs; et puis, s'il y a guerre, les parts de prises augmentent encore les traitements et sont en proportion des grades.

Les seuls grades auxquels les indigènes puissent arriver sont ceux-ci : naik ou caporal; havildar ou sergent; djemmadar ou sous-lieutenant : soubadar de première et deuxième classe ou lieutenant de première et deuxième classe; et enfin un soubadar-major, dont le grade n'a pas d'équivalent chez nous. Mais ces officiers ne peuvent

[1] Le commandant en chef de l'armée de l'Inde, étant d'ailleurs membre du conseil suprême, reçoit, à ce dernier titre seulement, 240,000 francs par an. Ce qui porte le total de son traitement à 400,000 francs par an.

Digitized by Google

dans aucun cas commander à des Anglais. L'orgueil de l'Européen a posé là une barrière infranchissable et ne veut point revenir sur cette dangereuse distinction de la peau. Le soubadar-major lui-même est inférieur au dernier sous-lieutenant et même au sergent-major européen. Au surplus, les officiers indigènes sont fort bien payés, si l'on considère surtout leurs besoins; un soubadar de première classe a 120 roupies (300 fr. par mois).

Il y a toujours au moins un officier européen par compagnie de cipayes dans un bataillon régulier, et même les corps irréguliers ont un état-major complet, c'est-à-dire un commandant, un commandant en second, un adjudant, un quartier-maître et un docteur, tous les cinq Anglais.

La marine des Indes, en 1855, se composait de :

BATIMENTS.	FORCE DE CHEVAUX.	TONNES.	ENSEMBLE. FORCE DE CHEVAUX.	ENSEMBLE. TONNES.	ENSEMBLE. CANONS.
2 (à vapeur) à. . . .	700	1,800	1,400	3,600	
2 à.	500	1,450	1 000	2,900	11
1 à.	350	1,202	350	1,202	4
1 à.	500	960	500	960	4
1 à.	280	1,003	280	1 003	8
2 à.	250	705-664	460	1,369	5
2 à.	220	940-846	440	1,786	8
1 à.	100	522	100	522	1
1 à.	90	445	90	445	2
4 à.	60	499-335	240	1,668	6
1 à.	50	259	50	259	2
4 à.	40	204-208	160	820	7
1 à.	10	40	10	40	4
Plus 12 navires à voiles (ensemble). . .				5 078	81
8 bateaux à voiles.				1,526	
TOTAL GÉNÉRAL.			4,880	21,578	141

Digitized by Google

Il y a en outre, au Bengale, douze gros bricks-pilotes qui font un service très-actif à l'embouchure du Gange et entre cette embouchure et Calcutta. Bombay entretient aussi quatre petits bateaux à vapeur sur l'Indus.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Organisation sociale de l'Inde anglaise. — Clergé et commerce. — Européens, indigènes; mulsumans, Hindous.

La société européenne dans l'Inde est exclusivement administrative, militaire et commerciale. Nous avons déjà passé en revue les deux premiers éléments. Ce que nous avons dit de la société administrative ne serait pourtant pas complet si nous omettions la dernière de ses branches, et en même temps une des plus importantes : le clergé. Nous avons vu que le gouvernement de la métropole avait réservé une part sur les dépouilles de l'Inde à l'ambition de sa magistrature; il en devait une autre à la cupidité de son clergé protestant. D'ailleurs, il ne pouvait se montrer uniquement préoccupé de la protection et du développement des intérêts matériels; il fallait conserver sa réputation de haute sainteté, de propagateur de la foi; enfin il était indispensable de pourvoir aux besoins religieux de la population chrétienne. Jus-

Digitized by Google

qu'en 1835 on ne s'occupa que de la communauté protestante. L'Inde anglaise comptait trois évêchés de l'Église anglicane, dont un *métropolitain*, celui de Calcutta, et deux suffragants, ceux de Madras et de Bombay. L'évêque métropolitain de l'Inde relève de l'archevêque de Cantorbéry; son traitement annuel est d'environ 50,000 roupies ou 125,000 francs; il est logé dans un magnifique palais; les frais de ses tournées épiscopales sont supportées par l'État. Les évêques suffragants jouissent des mêmes avantages, mais leur traitement n'est que de 25,000 roupies, environ 60,000 francs.

Depuis 1835 on a accordé aux remontrances du parti catholique trois évêques de cette religion; mais, comme ce n'est point l'Église dominante, ils sont fort mal payés. La distinction est encore plus marquée pour le clergé inférieur: ainsi, tandis que le ministre protestant touche un traitement de 700 roupies par mois, le prêtre catholique demeurant dans la même station n'en reçoit que 120, c'est-à-dire qu'il est moins rétribué que le plus mince sous-lieutenant.

L'ensemble des hauts traitements civils, administratifs, judiciaires et ecclésiastiques *protestants* dans les trois présidences (y compris les provinces de l'Ouest) s'élevait en 1828 à plus de 50 millions de francs[1]; et cette somme était répartie sur treize cent six individus, donnant un traitement moyen d'environ 40,000 fr. par tête. Ce chiffre a subi, depuis cette époque, quelques réductions réellement peu importantes, qui ont fait cependant

[1] *Le budget de 1856 porte, pour les traitements des fonctionnaires civils et politiques*, une dépense de 2,276,262 livres sterling, et pour les tribunaux et la police une autre dépense de 2,510,799 livres sterling.

Digitized by Google

beaucoup crier les employés, et il n'en est pas moins constant que la Compagnie paye ses fonctionnaires plus libéralement que ne l'a jamais fait aucune des puissances européennes. C'est certainement une probabilité et un moyen pour être bien servi ; mais il ne faudrait pas que ce moyen fût le seul : il faudrait y ajouter l'émulation, résultat de la concurrence, et le nombre des employés ne devrait pas être tellement limité que la tâche de chacun fût au-dessus de ses forces.

Passons au troisième élément de la société européenne dans l'Inde. L'élément *commercial*, c'est le dernier ; car il ne faut pas chercher ici des colons industriels ou cultivateurs. Il n'y en a pas, et la raison en est facile à comprendre ; 1° la main-d'œuvre est descendue dans ce pays à un prix si bas, qu'aucun Européen ne pourrait s'y nourrir du travail de ses mains : comment effectivement pourrait-il supporter la concurrence avec l'indigène dont le dîner moyen coûte 16 centimes, et pour lequel le strict nécessaire peut se réduire à deux roupies et demie (6 fr. 25 cent. par mois) ; c'est à peine si le capitaliste qui a le moyen d'établir des mécaniques et des machines à vapeur peut lutter avec la sobriété, la misère et la patiente industrie de l'artisan hindou. Il découvre bientôt qu'il a fait une spéculation hasardeuse et se retire le plus tôt possible, fort heureux s'il n'a rien perdu.

En second lieu, les produits du sol sont tellement taxés, que l'agriculteur européen qui entreprendrait la culture d'une ferme mourrait de faim à côté de son champ, puisque le rayot lui-même, qui n'a pas la centième partie de ses besoins, en tire à peine de quoi soutenir sa famille.

Quels Européens trouvez-vous donc dans le pays en

Digitized by Google

dehors des employés civils et militaires du gouvernement? Quelques journalistes, qui font assez bien leurs affaires; des marchands, des banquiers, et surtout des indigotiers. Ces derniers s'y ruinent ou deviennent millionnaires en quelques années; dans l'un et l'autre cas, ils disparaissent bientôt de la scène, les uns pour jouir en Europe de leur fortune rapidement acquise, les autres pour chercher dans leur pays un réduit où la misère soit plus supportable.

Ce que je viens de dire se rapporte aux indigotiers anglais établis généralement dans le Bengale inférieur, entre l'Hoogly et le Bourrampoutre, dans le pays de Jessore et de Dacca. Du côté de Benarès il y a aussi quelques indigotiers, mais généralement français qui travaillent aux mêmes conditions de protection et ne sont nullement jalousés. Leurs indigoteries ne sont pas d'aussi grandes spéculations que celles des Anglais : leur établissement ne coûte que 30 à 40,000 roupies, 75 à 100,000 francs, au lieu de 500 et 750,000 francs que coûtent celles du Bengale. Mais, si leurs entreprises sont moins brillantes, si elles ne rapportent pas les mêmes produits extraordinaires en proportion des capitaux, elles sont aussi plus sûres. Il est rare qu'après douze ou quinze ans de travail les indigotiers du Nord ne se retirent pas avec une fortune modérée. Quoi qu'il en soit, aucun d'eux ne vient pour s'établir définitivement dans le pays; c'est toujours pour faire fortune et s'en retourner au plus vite dans sa patrie. Cette population flottante est estimée à douze mille cinq cents personnes pour le Bengale, les provinces de l'Ouest et de l'Arracan; à deux mille quatre cents pour Madras, et à cinq mille pour Bombay. En tout dix-neuf mille neuf cents pour tout l'Hindoustan.

Digitized by Google

Quant à la race née du mélange des conquérants européens avec les races indigènes, celle des halfcastes, métis ou mulâtres, nous ne l'avons pas comprise dans la société européenne, car ce serait une amère ironie, d'après l'absurde préjugé qui l'en exclut, quelles que soient l'éducation et les qualités morales de l'individu. On a senti cependant qu'elle pourrait devenir dangereuse, et l'on a eu le soin et l'excellente politique de la caser autant que possible, en offrant à son ambition certaines positions sociales dans lesquelles, si sa vanité n'est point satisfaite, s'il lui faut subir toujours l'humiliante distinction de la peau, elle peut au moins atteindre à une certaine aisance et jouir du confortable. On a réservé à cette classe presque tous les grades subalternes dans le commissariat, le département des vivres, les bureaux de l'enregistrement et de l'administration civile et militaire; dans les chemins de fer, les télégraphes; enfin toutes les places d'apothicaires, soit dans les garnisons, soit dans les régiments ou corps d'armée. Leur nombre peut se monter à quarante mille; il devrait être beaucoup plus considérable en proportion des naissances; mais, héritant des vices plus souvent que des qualités des deux races dont ils sont le produit, les halfcastes ont en général toute la lubricité de l'Indien et toute l'ivrognerie de l'Anglais, et cette combinaison en amène un grand nombre à une fin prématurée et sans reproduction. S'il y a progéniture, elle se confond le plus souvent avec les Topassies ou Topas[1], pour se perdre à la longue parmi les indigènes.

[1] On appelle Topas ou Topassies des indigènes qui portent chapeaux, mais qui n'ont rien de commun avec les Européens qu'une partie de l'habillement et le plus souvent la religion catholique. Ils

Digitized by Google

J'excepte, bien entendu, de tout ce qui précède, les jeunes gens de sang mêlé que leurs parents envoient en Angleterre pour les faire élever avec soin et à grands frais. Malgré leur fortune souvent considérable, je ne connais pas de classe plus à plaindre dans ce monde : ce sont les pariahs de la société civilisée ; toutes les carrières, tous les établissements, toutes les familles, se ferment devant eux. Remplis d'instruction, de sentiments, de lumières, ayant bu à toutes les sources des idées, avec les manières les plus élégantes et les plus polies, ils se trouvent gênés, humiliés, devant des hommes qui sont à cent lieues au-dessous d'eux pour l'intelligence, mais qui n'ont point sur leur écusson la terrible barre de bâtardise. Vous les reconnaissez plutôt qu'à la nuance de la peau, à leur timidité sauvage et morose, ou à leur résignation mélancolique qui fait mal au cœur J'ai rencontré parmi ces derniers quelques vrais amis dont j'étais fier, même vis-à-vis des Saxons pur sang qui ne les valaient pas. Je m'étonnais toujours qu'ils s'obstinassent à rester dans l'Inde, où ils n'étaient point appréciés. S'ils avaient le bon sens de transporter leur existence dans un pays comme la France, avec leurs qualités intellectuelles et morales rehaussées d'un peu de fortune, ils y seraient recherchés et fêtés. Combien d'existences froissées et maladives refleuriraient chez nous, en échangeant une atmosphère de morgue et d'arrogance pour une autre pleine de bonhomie et de cordialité.

Société indienne. — Il nous reste maintenant à examiner l'organisation de la société indienne, extrêmement multiple dans ses détails, mais présentant deux éléments

descendent généralement des anciens métis français, portugais et hollandais.

Digitized by Google

principaux parfaitement distincts dans leur origine, leur essence et leurs composés. Je veux parler des éléments hindou et musulman que deux religions différentes, qui se repoussent sur tous les points, séparent comme par un abîme. Le nord de l'Inde fut la seule partie où l'islamisme se répandit quelque peu; il fut adopté par les Pathâns ou Affghans, destinés à jouer un si grand rôle dans l'histoire de ce pays : partout ailleurs et dans l'Hindoustan proprement dit, il ne fit aucun progrès.

Cependant les armées conquérantes des dynasties tartares et affghanes, celles mêmes qui ne firent que de simples irruptions dans l'Inde y laissèrent un grand nombre de mahométans, auxquels un beau climat, un pays riche, firent oublier leur patrie. D'un autre côté, les princes mahométans établis dans l'empire devaient tout naturellement chercher à y attirer des soldats de leur race et de leur religion, qui leur inspiraient plus de confiance, et qui étaient plus aptes aussi que les Indiens dégénérés à supporter les fatigues de la guerre. Cette préférence engagea de tout temps les essaims d'aventuriers persans, affghans, arabes ou tartares à venir chercher fortune dans l'Inde où ils étaient sûrs d'être employés, et quand ils avaient fait fortune, ils finissaient généralement par s'y établir. L'Hindoustan eut ainsi, à la longue, sa population mahométane, bien que composée de races diverses et conservant toujours son caractère étranger. On l'évalue aujourd'hui à seize millions d'âmes, qui se trouvent, par rapport aux indigènes proprement dits, dans la proportion de un à dix. — Même aujourd'hui, sous un asservissement commun, ces deux races se mêlent fort peu : les mahométans habitent d'ordinaire les grandes villes, les places de commerce, les postes mili-

Digitized by Google

taires; mais, dans l'intérieur du pays, dans les villages, il est très-rare de les trouver en nombre.

On sait que les musulmans se divisent en deux grandes sectes, les sounnies et les shiahs. La première reconnaît les trois premiers khalifes comme successeurs légitimes du prophète et admet leur interprétation de la loi et leurs traditions sur les préceptes qu'il a établis. Les shiahs, au contraire, rejettent les trois premiers khalifes comme des usurpateurs d'une dignité qui appartenait de droit à Aly, neveu et quatrième successeur de Mahomet. Les Persans sont schiites, tous les autres musulmans, d'origine tartare, affghane ou indienne, sont sounnies. — Ceux d'origine indienne ont gardé des superstitions de leurs pères quelques préjugés de souillure dont les autres mahométans n'ont pas d'idée. Il y a peu de différence entre leur costume et celui des Hindous, dont il est difficile de les distinguer.

L'opinion paraît hésiter quant à la supériorité morale et intellectuelle entre la race hindoue et la race musulmane. Il m'a semblé que, sous le rapport de l'aptitude à toutes les connaissances, de la pénétration et de l'intelligence, les Hindous sont invariablement supérieurs aux musulmans; mais, sous le rapport des qualités morales, ils leur sont inférieurs de toute la distance qui sépare le paganisme du déisme pur. Les mahométans partagent avec les chrétiens la croyance aux vérités de l'Ancien Testament; ils admettent aussi la sainteté du Nouveau, et reconnaissent même le Christ comme un grand prophète. La grande faute de leur culte, c'est de trop rabaisser la femme; la polygamie a des effets désastreux, parce qu'elle arrête tout progrès par la vie énervante que l'on mène dans les chaînes du harem; toutefois il ne

Digitized by Google

faut s'en exagérer ni les résultats pour le peuple ni le malheur pour la femme. Bien que la polygamie soit autorisée par la loi musulmane, la masse de la population ne peut s'en permettre les avantages. Les princes et les riches, non contents des quatre épouses légales, ont encore un grand nombre d'esclaves; mais au pauvre une seule épouse suffit; et dans les classes moyennes vous en voyez rarement plus de deux, dont l'une est la compagne de la première jeunesse, l'autre la consolation du déclin de la vie. Chez les peuples asiatiques où l'usage marie les hommes à dix-huit ans et où la décrépitude atteint si rapidement la femme, la bigamie paraît, sinon rationnelle, au moins plus excusable.

La condition des femmes varie suivant leur rang : dans les classes pauvres et peu civilisées, elles sont condamnées, il est vrai, à une existence tout à fait matérielle; mais n'en est-il pas de même en Europe, avec cette différence que l'existence des musulmanes est bien moins laborieuse que celle de nos paysannes, puisqu'elles s'occupent des détails du ménage exclusivement? Quant aux dames de la classe élevée, elles savent lire pour la plupart, et quelques-unes s'occupent de littérature. D'un autre côté, il est peu décent pour une femme de prendre la plume, parce que ce talent peut lui offrir des moyens de correspondance avec un amant. Il n'est pas rare de rencontrer parmi elles des caractères supérieurs qui dirigent totalement leurs époux, et il s'en est trouvé qui ont gouverné des empires.

Hindous. — La pierre fondamentale de l'ordre social chez les Hindous est la division par castes, adoptée comme un article de foi par tous les livres saints du culte de Brahma. Le Créateur produisit quatre espèces

Digitized by Google

d'hommes dont chacune forma sa caste particulière. Il créa la première de sa tête : c'est celle des brahmanes, dont le but est de diriger et d'éclairer l'espèce humaine; il tira la seconde de son bras (*khatry*) : c'est celle des khatryas, qui doivent la défendre; il forma la troisième de son ventre (*vaysias*), et la destina à nourrir le genre humain; la quatrième, tirée de ses pieds (*sudras*), fut créée pour obéir aux autres et pour les servir.

D'après ces lois divines, les brahmanes se sont exclusivement réservé le *sacerdoce*, la *médecine*, la *justice* et l'*instruction*. De ces différentes vocations dérivent les classes qui existent parmi eux, et dont les prêtres occupent la plus élevée. — Les khatryas font la guerre, les vaysias le commerce, les sudras s'occupent du labourage et de tout ce qui concerne les travaux de la terre. Les fonctions, les professions, les divers emplois connus dans le siècle du législateur, avaient été répartis par lui entre les différentes castes et assignés spécialement aux membres de chacune d'elles; avec une certaine latitude pour un membre d'une caste supérieure d'adopter quelqu'une des professions de la caste immédiatement inférieure quand il ne pouvait vivre d'aucune des fonctions de la sienne. Mais cette permutation ne pouvait avoir lieu en sens inverse : un membre d'une caste inférieure ne devait jamais aspirer à aucun des emplois de la caste supérieure.

Pour rendre permanentes ces grandes démarcations, le mélange des castes par l'union des sexes était rigoureusement défendu. Mais, en ce point, la nature ne pouvait manquer de triompher de la loi : le mélange était inévitable. Ces unions eurent lieu, et il en naquit des enfants qui n'appartenaient à aucune caste. Cependant l'idée

Digitized by Google

primitive de classification était si bien enracinée, qu'on finit par trouver des places pour caser ces excroissances sans rien déranger à l'ordre social; bien plus, elles servirent à développer encore et à compléter le système sur lequel il était basé. Certains arts, certaines industries, certains métiers, inconnus dans les temps où avait été faite la première division, étaient nés depuis lors des progrès de la société; ils étaient devenus nécessaires. On imagina de diviser en classes nouvelles les hommes nés du mélange des anciennes castes et d'attacher chacune de ces classes à la culture des nouveaux arts, à la pratique de tel ou tel métier, de telle ou telle industrie, jusqu'à ce qu'ils fussent divisés en autant de classes qu'il y avait de métiers ou de professions, chaque métier ayant à peu près la même organisation que les anciennes corporations européennes.

Le nombre de ces classes intermédiaires ou mélangées fut d'abord fixé à trente-six; mais on conçoit qu'il ne devait point s'arrêter là. Effectivement : « il est évident que, une fois le principe de la division des castes admis, la moindre circonstance, tout accidentelle qu'elle ait d'abord été, a pu suffire à donner naissance à une classe nouvelle qui s'est perpétuée, de sorte que le nombre n'a pas cessé de s'accroître, et sans cesse on en découvre de nouvelles à mesure qu'on pénètre plus profondément dans la connaissance de l'Inde [1]. »

La plus vile dans l'opinion publique est celle des pariahs, qui provient du mélange des sudras avec les femmes des classes supérieures. Cette caste n'est regardée qu'avec horreur : elle doit se tenir en dehors des

[1] Barchou de Penhoën.

Digitized by Google

villes et des villages, où il ne lui est permis d'entrer que pour enlever les corps morts, exécuter les criminels, et enfin accomplir toutes les fonctions considérées comme malpropres ou déshonorantes.

Les Hindous proprement dits, c'est-à-dire appartenant purement et simplement à l'organisation brahmanique, sans caractère social distinctif, peuvent s'évaluer à soixante millions d'âmes habitant les provinces de Bengale et de Benarès, les Circars et le Carnatique. C'est une race débile, efféminée et pusillanime, qui cultive son riz, plante son tabac, attend la maturité de ses cannes à sucre, et s'endort dans sa misère sans s'inquiéter qui gouverne dans l'Inde. Malgré l'élévation du chiffre, ce n'est encore là qu'une division de la grande famille hindoue, qui, indépendamment des castes, se partage en plusieurs branches différant autant entre elles par le caractère, l'extérieur et les coutumes, que les divers peuples de l'Europe peuvent le faire. Ainsi, comme contre-partie des races molles, paresseuses et lâches dont nous venons de parler, on en trouve qui sont réellement braves, guerrières, pleines de vivacité. Parmi ces dernières, se distinguent en première ligne celles du Punjab, celles du Rajpoutana, et les Nairs des montagnes, dont les habitants prétendent tous être khatryas; les tribus mahrattes, etc., etc. Il nous serait impossible de donner le chiffre de leurs populations respectives entremêlées et confondues; nous nous contenterons seulement de quelques mots sur les caractères distinctifs de leur organisation.

Si nous suivons la distribution géographique, la première secte qui se présente en descendant le versant méridional de l'Himalaya est celle des bouddhistes; son

Digitized by Google

culte est un schisme de la religion hindoue, dont elle n'accepte qu'une incarnation de Vischnou. Elle compte peut-être deux millions de prosélytes. Vient ensuite la confédération des Sikhs, composée presque exclusivement de cultivateurs et de soldats. Ces peuples suivent les doctrines prêchées dans le commencement du seizième siècle par un saint homme nommé Nanek-Shah. C'est un déisme pur, basé sur les préceptes de Brahma, mais repoussant les idoles. Baba-Nanek, comme il est familièrement appelé, enseigna à ses disciples l'unité de Dieu, la pratique du bien, la paix et la tolérance envers tous les cultes. Ses préceptes ont été recueillis dans le livre intitulé *Adi Grounth* (le Premier Livre). Vénéré comme pontife de cette foi nouvelle, il choisit avant de mourir, pour héritier de son autorité, un de ses disciples à l'exclusion de ses propres enfants. Cette religion ne pouvait garder sa modération et sa charité presque évangélique au milieu du fanatisme violent qui l'entourait; les persécutions que les successeurs de Nanek eurent à subir de la part des musulmans amenèrent des modifications essentielles dans le dogme. Gourou-Govind-Sing, dixième chef spirituel des Sikhs (vers la fin du dix-septième siècle), persuada à ses sectaires que les maximes pacifiques de leur premier législateur compromettaient leur existence; il leur fit jurer une haine éternelle aux musulmans. Bientôt une partie du peuple tolérant des Sikhs se transforma en peuple guerrier; les combattants prirent le nom de singhs ou lions, tandis que les cultivateurs conservèrent simplement le nom de sikhs ou disciples. En opposition aux usages des autres Indiens, les Sikhs, dans l'origine, n'admirent point la distinction des castes, ou du moins ne conservèrent aucun privilége. Cette secte est plus

Digitized by Google

grande par l'autorité que par le nombre, car c'est tout au plus si elle compte trois millions de coreligionnaires sur huit millions qui habitent le Pundjab.

En troisième ligne se présente le Rajasthan, ou confédération rajpoute, dont le territoire nous offre à peu près l'image du centre de l'Europe au moyen âge. Au sommet de chaque montagne, on trouve des châteaux forts, avec des tourelles et des fossés, qui ne le cèdent en rien à ceux des bords du Rhin. « Là vit le noble Rapjout, entouré de ses vassaux, comme les seigneurs des temps féodaux; on le voit également ceindre l'épée au jeune page et le proclamer chevalier. Monté sur un ardent palefroi, casque en tête, couvert de son bouclier et la lance à la main, il se met en campagne contre un voisin hostile dont la haine héréditaire ne peut être étouffée que dans le sang. On voit enfin les jeunes filles chasser courageusement le tigre ou soigner avec délicatesse, dans le castel de leur père, le jeune guerrier blessé dans les combats[1]. »

Sur les bords du Nerbuddah, au sud et à l'est du Rajpoutana, viennent ensuite les Mahrattes, sectateurs fanatiques de Brahma, race grêle et chétive en apparence, mais pleine de vivacité et de bravoure, toujours prête à se remontrer chaque fois qu'une tourmente politique ranime leurs espérances.

Enfin, entre les Mahrattes et le golfe du Bengale, sur les bords du Mahanuddy, dans ces vastes contrées marquées dans les cartes indiennes sous le nom de *unexplored countries*, se retrouvent les dernières tribus des aborigènes de l'Inde, disparues partout ailleurs devant l'invasion de la civilisation brahmanique, à laquelle elles n'ont

[1] Comte Biornstierna.

Digitized by Google

emprunté que ses superstitions; ces tribus vivent encore à l'état sauvage, offrant des sacrifices humains : ce sont les Ghounds, ou Santhals, dont la misérable population peut compter un million d'âmes.

Après ces éléments principaux, les Guèbres ou Parsies sont un des peuples les plus remarquables et les plus progressifs de l'Inde. Ils invoquent et prient le soleil comme l'image la plus noble de l'Être suprême, et entretiennent dans leurs temples le feu sacré comme l'émanation et le symbole de l'astre divin. Zoroastre fut le fondateur de leur culte. Descendus, il y a près de trois cents ans, de l'Asie centrale dans l'Inde, ils se sont étendus surtout dans la partie occidentale de la Péninsule vers Surate et Bombay. Cette dernière ville à elle seule en compte au delà de dix mille. Les plus riches sont propriétaires de terres, commerçants, banquiers, entrepreneurs de toute espèce de construction. Les plus pauvres sont marchands et mécaniciens en tous arts et métiers dans lesquels il n'est point nécessaire d'employer du feu ; il ne se trouve par conséquent parmi eux ni bijoutiers ni ouvriers en métaux. Il n'y en a pas non plus dans l'armée ni dans la marine, parce qu'ils ont horreur des armes à feu. C'est une race superbe : ils se distinguent de tous les autres habitants par leurs belles figures, leurs épaules larges et bien effacées, leur taille longue et leurs jambes courtes. Leur nombre total peut se monter à cinq cent mille. Après la population anglaise, c'est la plus importante dans le pays pour ses richesses, son industrie et l'étendue de son commerce, Les Parsies ne s'adonnent point à l'agriculture; ils sont surtout d'excellents constructeurs de navires; les plus beaux vaisseaux de la marine royale anglaise sortent aujourd'hui de leurs chan-

Digitized by Google

tiers. Enfin, entre les sociétés indiennes et européennes se trouvent encore un anneau intermédiaire : la société des chrétiens syriaques. Leur culte se fonde sur les dogmes que l'apôtre Thomas prêcha lui-même dans le midi de l'Inde où il souffrit le martyre. Comme les Parsies, ils sont plus importants par leur industrie que par leur nombre, que l'on peut évaluer à deux cent trente mille âmes ; ils sont répandus surtout dans la présidence de Madras, où ils possèdent cent quatre-vingt-quatre chapelles.

Digitized by Google

CHAPITRE X

Quelle est la position de l'Inde sous le rapport de la prospérité matérielle et positive? A-t-elle ou non à regretter les gouvernements divers, affghans et mogols, qui ont précédé celui des Anglais? A-t-elle l'espoir d'une amélioration quelconque dans l'avenir?

Nous avons esquissé à grands traits le tableau général de l'empire hindou-britannique quant à ses divisions politiques, militaires, administratives, son organisation, sa population et ses ressources. Il nous reste maintenant à savoir si cet empire est heureux sous ses maîtres actuels. Depuis plus d'un siècle que les Anglais exploitent seuls cette immense contrée autrefois la plus riche et maintenant encore la plus fertile dans le monde, ils ont sans doute fait quelque chose pour améliorer l'état moral et physique des cent millions d'habitants qu'ils ont été appelés à gouverner. L'Angleterre, qui se vante d'être à la tête des nations dans les arts, les sciences, le commerce, l'agriculture, l'industrie, n'aura certainement pas

Digitized by Google

manqué de faire partager les avantages de cette supériorité à ses colonies de l'Inde pour lesquelles elle est animée d'une si vive sollicitude. A quoi se réduisent à cet égard les bienfaits qu'elles lui doivent?

Je me proposais de répondre moi-même à cette question d'après ce que j'avais vu dans le cours de nombreux voyages dans l'Inde, pendant un séjour de neuf années que j'avais activement employées à parcourir le pays à cheval dans tous les sens, du nord au sud, de l'est à l'ouest, quand je trouvai cette réponse, telle que j'aurais voulu l'écrire, admirablement développée par une plume éloquente dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, de 1842, sous le titre d'*Impressions d'un voyageur*. J'ignore quel en est l'auteur : il ne s'est pas nommé; mais j'ai retrouvé l'Inde entière dans son magique tableau tracé des plus vives, des plus éclatantes et cependant des plus fidèles couleurs ; j'ai reconnu, en le lisant, l'impression de sympathie et de tristesse que j'avais éprouvée moi-même dans les lieux qu'il décrit. J'espère qu'il me pardonnera, dans un ouvrage où j'ai constamment cherché à m'effacer pour mettre la vérité toute seule sous les yeux de mes compatriotes, de lui emprunter quelquefois une partie de son esquisse, que je ne me flatte pas de pouvoir imiter.

Nous y trouverons une réfutation consciencieuse et sans réplique de cette assertion singulièrment légère et hasardée de M. de Jancigny, que « les peuples de l'Hindoustan jouissent aujourd'hui de plus d'indépendance relative, de repos, d'aisance et de bonheur, qu'ils n'en avaient eu en partage pendant dix siècles. » Qu'est-ce que le bonheur d'une contrée où les mères sont souvent forcées de vendre leurs filles à la prostitution pour se

Digitized by Google

procurer un morceau de pain [1]! Qu'est-ce que c'est, dirons-nous avec l'auteur des *Impressions*, que le repos et l'indépendance relative « de ces milliers d'infortunés errant autour des villages, le long des fleuves, dans les séraï, sur les voies publiques, mendiant une poignée de soudji, quelques grains de maïs ou bien les restes du repas du voyageur que des chiens viennent leur disputer? » C'est sans doute la liberté et le loisir de mourir de faim. « Couverts de haillons et de vermine,

[1] Un jour, c'était en 1835, j'étais assis à Bellary dans la vérangue ouverte de ma maison. Le ciel était d'un bleu d'azur, l'air tiède et embaumé, et cependant la famine et l'épidémie désolaient la terre. La mousson avait été plus tardive et moins abondante que de coutume et une partie des récoltes avait manqué. Dans un pays où le manœuvre et l'artisan vivent au jour le jour, où il n'y a pas un établissement public, pas un atelier de charité, une calamité de ce genre est l'arrêt de mort d'une partie de la population. Au milieu de la souffrance générale, le régiment s'était pourtant admirablement montré : les individus, officiers et simples soldats, avaient cherché à expier la coupable indifférence du gouvernement par des sacrifices considérables sur leur solde. Mais nous étions au bout de nos ressources et la misère allait croissant. Comme j'étais à méditer sur cet état de choses, je vis deux figures de femmes se présenter au bout de l'avenue de lauriers roses et blancs qui traversait mon jardin. Après un moment d'hésitation, elles s'avancèrent vers moi; puis, arrivées à quelques pas du lieu où j'étais assis, elles tombèrent à genoux, et l'une d'elles, se traînant jusqu'auprès de moi, baisa le pan de mon vêtement. Quand elle étendit la main pour écarter son voile, je crus apercevoir des doigts de squelette, et, l'instant d'après, cette figure, — je ne l'oublierai jamais, — avec ses joues creuses, ses yeux hors de la tête, m'apparut comme la statue de la faim. « Saheb (seigneur), me dit-elle, je n'ai pas mangé depuis quatre jours! Hier j'ai donné à ma fille notre dernière poignée de riz! Mon beau-père est mort ce matin et mon mari se meurt! Achetez-moi ma fille, je vous la donne pour 100 roupies (250 francs) : la moitié sera pour payer l'usurier, l'autre pour sauver mon mari et pour vivre encore quelques mois. Prenez ma fille pour votre esclave. Elle est si belle, elle vous récompensera! Vous êtes si bon, elle ne sera

Digitized by Google

souvent entièrement nus, les joues creuses, les yeux hagards, les pommettes saillantes, les dents allongées, les genoux plus volumineux que les cuisses, ces squelettes ambulants ont tout juste assez de vie pour soutenir leur structure presque toute osseuse. Leur cri de détresse est : *Boukha marta, saheb, ghurieb ka peth kali hae!* Oh! monsieur, je meurs de faim, le ventre de ce misérable est vide! Hélas! leur physionomie ne montre que trop la vérité de leurs paroles!

pas malheureuse! Je ne vous demande que de ne plus l'abandonner tant que vous serez dans l'Inde; quand vous partirez, ce sera ce qu'il plaira à Dieu et à votre générosité!» Et la pauvre mère fondit en larmes. Je fus quelque temps à répondre, tant j'étais péniblement ému; elle crut que j'hésitais à accepter son offre. Alors, courant à sa fille, elle la releva tout à coup, et, lui enlevant son voile : « Voyez, dit-elle, avec un éclair d'orgueil maternel, ma fille n'est-elle pas belle et digne d'un sultan? » Effectivement..; c'était une enfant de treize ans, mais développée comme on l'est à vingt dans nos climats septentrionaux, avec ces beaux yeux asiatiques, ces longs cils, cette peau dorée et diaphane, ce buste de statue antique, ces pieds et ces mains de fée qui font de la Vénus indienne une des plus délicieuses créations. Vraiment sa mère pouvait être fière! Mais quel degré de misère il avait fallu atteindre pour se décider à une pareille extrémité! Le mari était un pauvre tisserand, qui, dans les meilleurs jours, ne gagnait que de quoi donner un vêtement neuf à son enfant, un comli (manteau de laine grossière) à son vieux père, et s'acheter peut-être un nouveau turban au bout de l'année. La famine l'avait surpris au dépourvu : dès lors ce qu'il gagnait suffisait à peine pour nourrir les femmes. Son père et lui ne mangeaient plus depuis une semaine. Chaque jour ils resserraient leur ceinture et travaillaient comme de coutume sans se plaindre. Enfin le vieillard mourut; le fils n'avait plus de force et allait mourir. Sa femme n'avait plus qu'une idée : le sauver et sauver sa fille n'importe à quel prix. Il y avait de quoi tourner une tête plus forte que la mienne : cette petite houri était éblouissante! Mais je connaissais le père; il n'aurait survécu à la faim que pour mourir de son déshonneur. Je donnai les 100 roupies et je laissai aller l'enfant. — Avouerai-je avec Caton que la vertu coûte quelquefois un regret!

Digitized by Google

« Une épidémie, une inondation, une sécheresse, ou bien les poursuites trop vives du zemindar, les ont exilés des champs de leurs aïeux et ils courent les campagnes et les villes. Chassés comme étrangers, poussés par les tourments de la faim, ne pouvant trouver d'ouvrage, ils se livrent au vol et au brigandage qui les conduisent à la prison ou au supplice; contraste bien frappant avec leurs maîtres qui meurent presque tous de bonne heure des effets d'une alimentation trop riche et de l'abus des boissons alcooliques. *Sahiblog dîn bhur khate, pite haen, kala admi ghoum aor boukh khata hae*; l'homme blanc, disent-ils, mange et boit le jour entier; l'homme noir dévore sa faim et son désespoir [1]. »

Prenons le laboureur et l'artisan avant même qu'ils arrivent à ce dernier terme, quand ils sont encore en pleine jouissance de cette *aisance* dont parle M. de Jancigny. En quoi consiste-t-elle? Leur demeure, c'est une hutte de boue; leur mobilier? un tcharpaë (lit de cordes tressées avec des herbes), une natte de roseaux, quelques écuelles de bois ou d'argile, rarement de cuivre; leurs vêtements? pour le mari, c'est un langouti qui suffit à peine à la pudeur, un linge grossier pour turban, une mauvaise couverture de laine pour le garantir des froids de l'hiver, et pour la femme un haillon déchiré qui tombe en lambeaux sur sa poitrine et sur ses genoux; leur nourriture? les grains grossiers que l'on donne aux animaux, plus souvent encore de la farine délayée dans de l'eau froide, et dont ils ne peuvent même corriger la fadeur avec du sel, car la Compagnie en fait le monopole, et il se vend trop cher! A quoi donc attribuer tant de misère? Est-ce au manque

[1] Impressions d'un voyageur, *Revue des Deux-Mondes*.

Digitized by Google

de terre? Non, car il y a des provinces entières qui restent incultes. Est-ce que le gouvernement anglo-hindou est plus oppressif pour les masses que les princes indigènes? Non, sans doute, ou, du moins, il croit se borner à continuer le système qui pèse sur ce peuple depuis des siècles. Il ne demande que la même quantité d'impôts, et, en définitive, les avanies sont moindres. Mais le despotisme mogol, absolu, illimité en droit, se limitait lui-même par sa propre faiblesse; s'il demandait au cultivateur les trois cinquièmes du produit du sol, il n'avait pas la force de se les faire donner : tout en les demandant, il ne les recevait donc pas. Le gouvernement anglais, au contraire, mieux servi, plus puissant, plus habile, possède les moyens de se faire payer ce qui lui est dû ; tandis que l'impôt demandé semble le même, l'impôt payé est donc devenu insupportable ; et voilà une première solution du problème.

Trompé dans son espoir par le caprice des saisons, le cultivateur avait du moins autrefois les ressources qu'offraient sous les empereurs les manufactures indigènes qui occupaient tant de bras. Aujourd'hui ces manufactures n'existent plus : elles ont été persécutées, ruinées, anéanties, afin d'éviter une concurrence fâcheuse pour celles de la métropole. Que de débouchés de moins! que de nouvelles occasions de misère!

Enfin, il y avait autrefois en dernier ressort les travaux publics. Les rajahs primitifs de l'Inde ou les conquérants affghans et mogols, cruels quelquefois pour les individus, signalaient au moins leurs règnes par ces bienfaits envers les masses, par ces prodigieuses constructions que l'on retrouve encore aujourd'hui à chaque pas et qui sembleraient l'œuvre d'une race de géants ; ces travaux faisaient

Digitized by Google

circuler des millions et employaient des milliers d'hommes. Sous un ciel dont l'impitoyable sérénité pendant sept ou huit mois ne se voile jamais sous un nuage, dans un climat où la terre est six mois sans rosée, la seule ressource de l'agriculture, loin des inondations périodiques des fleuves, était de trouver ou de créer dans les bassins supérieurs des lacs artificiels où l'on pouvait puiser, comme dans d'immenses réservoirs, pour les besoins de l'irrigation. D'une montagne à l'autre, en travers d'une vallée, on jetait une chaussée monstre qui la coupait en deux parties : les eaux pluviales de la partie supérieure s'élevaient contre cette énorme digue ; un lac était ainsi formé, suspendu sur la plaine aride qui se couvrait bientôt de moissons et de verdure. La population se créait rapidement autour de cette mamelle bienfaisante où chacun venait s'abreuver, elle semblait pousser et se multiplier avec ses champs de nelly. Le cultivateur ruiné, le journalier dans la misère, trouvaient dans ces constructions un travail, une subsistance assurée ; mais presque tout ce que l'Inde possède en monuments ou constructions d'utilité publique remonte à ses princes indigènes ; la Compagnie, jusqu'en 1843, c'est-à-dire pendant près de soixante ans, n'avait pas ouvert un puits, creusé un étang, coupé un canal, bâti un pont pour l'avantage de ses sujets indiens ; elle n'avait pas tracé une route, si ce n'est pour le passage de ses armées ; encore c'était ordinairement un ouvrage si éphémère, que l'année suivante il fallait remettre la main à l'œuvre. Les travaux des Hindous et des Mogols, comme ceux des Romains, étaient gigantesques et semblaient faits pour l'éternité; ceux des Anglais portent un caractère de mesquinerie presque général et révèlent invariablement le principe de leur des-

Digitized by Google

truction. Les plus beaux fleuves du monde qui, au moyen de canaux et de dérivations, pourraient fertiliser d'immenses régions, vont perdre inutilement leurs eaux dans la mer ou les sables. Non-seulement on n'entreprend rien de neuf, mais on ne restaure pas ce qui était, on n'entretient pas ce qui est. L'Angleterre a trouvé moyen d'épuiser tous les trésors de l'Inde sans en employer la moindre fraction au profit et au bonheur matériel des peuples qu'elle a conquis. Chaque année voit tomber en poussière quelque chaory, quelque séraï qui abritait le pauvre indigène, et s'écrouler quelques-unes de ces digues qui retenaient les eaux bienfaisantes. Le flot s'écoule et les bassins se tarissent ou sont comblés par les alluvions, la culture disparait, les populations périssent et le pays retourne enfin au désert.

Si l'on pouvait croire que j'exagère, c'est un témoignage anglais même que j'invoquerais, celui de l'*Indian News* (résumé de la statistique indienne, publié chaque mois), dans un article du 9 mai 1843. Il est dit officiellement que, dans un seul district de la présidence de Madras, celui de North-Arcot, dans une seule année, en 1827[1], le nombre des étangs crevés, emportés et détruits par les inondations, ne se montait pas à moins de onze cents, après que ce district avait été sous la tutelle de l'Angleterre depuis un quart de siècle. Et ainsi, ajoute-t-il, des districts entiers sont dépeuplés et retournent à l'état de nature.

Du temps des conquérants mogols un admirable canal,

[1] In the year 1827, no fewer than 1,100 tanks burst in North-Arcot alone, after that district had been under British care for a quarter of a century; and so, whole districts are depopulated and fall back into a state of nature.

Digitized by Google

appelé le canal du Doab, partait de Delhi et traversait toute la partie occidentale du Doab supérieur, fertilisant dans son parcours plus de deux cents milles de pays devenus maintenant le séjour des bêtes féroces parce qu'avec le temps et l'incurie on l'a laissé combler. De distance en distance, des bouquets de manguiers plantés en quinconce et témoignant de la demeure de l'homme s'élèvent sur cet espace, sombres et abandonnés comme des ombrages funéraires, et les noms mêmes des villages ne subsistent plus que dans les traditions du misérable fakir qui parcourt ces solitudes et tend la main au voyageur. Pendant trente ans on a parlé de restaurer ce noble ouvrage. De 1834 à 1840, les revenus ont surpassé les dépenses et l'on avait en réserve plus de 10 millions dans le trésor, et cependant l'on n'avait encore rien fait. Il a fallu toute l'énergie et toute l'influence de lord Ellenborough pour obtenir qu'on y donnât enfin le premier coup de pioche.

Pour être juste, nous devons dire cependant que, depuis une dizaine d'années, il y a eu une amélioration notable dans les vues du gouvernement à l'égard de certains travaux d'utilité publique. Ainsi, 1° la restauration du grand canal de Delhi vient enfin d'être achevée ; 2° la grande route militaire et commerciale qui doit relier Calcutta à Delhi, puis à Lahore et à Peshawer, *the great trunk road*, comme on l'appelle par excellence, a été sérieusement entreprise et poussée avec une grande activité. Elle est déjà achevée aujourd'hui sur un parcours de 950 milles, et elle conduit le voyageur par une voie *macadamisée dans son entier* de Calcutta à Kurnaul. Le parcours complet de cette grande artère atteindra 1,450 milles ; et, en estimant à 1,000 livres sterling le

Digitized by Google

prix moyen des travaux par mille, la ligne entière, lors de l'achèvement, représentera un capital de un million et demi sterling.

3° Une route qui doit mettre en communication Calcutta et Bombay est aussi en cours d'exécution et terminée jusqu'à Ahmednaggar sur un parcours de 150 milles.

4° Et enfin une route, macadamisée en partie, réunit Bombay à Agra, et les dépenses totales se sont élevées à 243,670 livres sterling pour un développement de 730 milles, au prix moyen de 371 livres sterling par mille.

Depuis la même époque, on a aussi énergiquement inauguré l'entreprise des chemins de fer dans l'Inde, entreprise à laquelle le commerce métropolitain est directement et sensiblement intéressé par suite du besoin toujours croissant des matières premières, et plus particulièrement du coton. Les chemins de fer en construction dans l'Inde, sont; 1° *la ligne du chemin de fer Nord-Ouest*, qui doit relier Calcutta à Delhi par Burdwan, Mirzapour, Allahabad et Agra. Cette ligne est terminée depuis Calcutta jusqu'au delà de Burdwan, et en construction sur divers points de son tracé jusqu'aux environs d'Agra Elle aura peu de travaux de terrassements à faire, et des pentes très-faibles à franchir. Le principal obstacle sera le passage de la Soane, où il faudra franchir un lit de torrent de deux milles et demi (quatre kilomètres) de largeur, sur un fond de sable mouvant dont on n'a pu jusqu'ici sonder la profondeur. On estime que le prix moyen de ce chemin de fer s'élèvera à 10,000 livres sterling par mille.

2° *Le chemin de fer de Bombay à Mirzapour*, où il rencontre le chemin Nord-Ouest. Il n'y a encore qu'une très-

Digitized by Google

petite portion de cette ligne qui soit terminée, de Bombay à Nassok, sur un développement d'environ 80 kilomètres.

3° Le chemin de fer de Bombay à Madras en passant par Pounah et Bellary : il n'est terminé qu'à ses deux extrémités, de Bombay à Pounah, et de Madras à Vellore.

4° Et enfin le chemin de fer du Midi, de Madras à Calicut, avec embranchement sur Bangalore. Ces dernières lignes rencontreront dans les deux chaînes des Ghattes de grandes difficultés. Aussi la Compagnie a-t-elle dû garantir les intérêts des actionnaires ; au Bengale, à raison de 5 pour 100 sur le premier million sterling qui serait employé, 4 1/2 pour 100 sur le reste ; dans la présidence de Madras, à raison de 4 1/2 pour 100 sur toutes les sommes employées ; dans la présidence de Bombay, à raison de 5 pour 100. Elle leur fournit en outre sans frais tout le terrain de parcours.

Ce que nous avons dit de la position malheureuse des Indiens s'appliquait surtout à l'existence du rayot.

Les autres classes seraient-elles dans des conditions plus heureuses? Sous le point de vue moral, hélas, non! On ne leur a pas même laissé une place dans l'organisation, sociale, pas un petit coin dans le monde pour y gagner leur subsistance. D'abord tous les petits princes dont les États ont été morcelés et les trésors épuisés se sont vus et se voient encore tous les jours forcés de renvoyer une foule de serviteurs qu'ils occupaient autrefois. Il s'ensuit que, pour les classes supérieures et les classes moyennes, pour les Hindous et pour les musulmans auxquels leur naissance, leur éducation toute militaire, leurs préjugés de caste ou de famille interdisent de travailler à la terre,

Digitized by Google

à mesure que le prix des denrées augmente, les débouchés, les moyens d'existence diminuent. Au moins sous les empereurs, l'administration, les revenus, les armées, offraient des carrières à leur courage ou à leur intelligence ; aujourd'hui toutes ces places sont envahies par les frelons étrangers ; même durant les époques les plus pénibles de transition et de conquêtes, les uns s'enrichissaient de ce que perdaient les autres ; dans la grande loterie des convulsions politiques il y avait un certain nombre de numéros gagnants : aujourd'hui il n'y a plus de gain possible que pour les Européens. Si un ministre tombe, c'est un résident anglais qui le remplace ; si une administration s'écroule, c'est une administration anglaise qui lui succède. Pour tout ce qui est indigène, il n'y a qu'une ruine déjà accomplie ou certaine et imminente : la roue de la fortune s'est arrêtée sur eux pour les broyer. Quels sont les plus hauts rangs offerts à l'ambition des hautes classes ? Dans l'armée, un grade de soubadar major qui équivaut à peu près à celui d'adjudant sous-officier en France ; dans l'administration, quelques places d'huissiers, de commis, de juges de paix, de percepteurs de village. Quand, sous l'inspiration de lord William Bentinck, la Cour des directeurs avait eu l'idée de donner un writership, c'est-à-dire une place dans le service civil au fils du célèbre Ram-Mohum-Roy, qui avait reçu une éducation européenne et était certainement supérieur en intelligence à un grand nombre de ses employés, cette proposition souleva une telle tempête parmi les bénéficiaires, qu'il fallut y renoncer. Toutes les carrières, tous les emplois honorables leur étant ainsi fermés, il s'ensuit que les fortunes aisées et les classes moyennes disparaissent successivement sans se rem-

Digitized by Google

placer, jusqu'à ce que dans un temps donné il n'existera plus qu'une égalité de misère qui nivellera cent quatre-vingts millions d'individus. J'inclus cette fois les États vassaux qui viendront se dissoudre dans le même creuset. L'Angleterre, comme le vampire fabuleux, aura tout absorbé ; il ne restera aucune sommité pour s'élever au-dessus des masses, parmi lesquelles on ne comptera plus que l'artisan, le cultivateur, le manœuvre et le gendarme ; rien qu'un peuple de serfs, jouissant d'une liberté nominale annulée par le besoin et n'ayant d'autre alternative que de travailler pour le profit exclusif de ses maîtres.

Les Européens jugent trop souvent de l'état actuel de l'Hindoustan d'après les villes maritimes, telles que Madras, Bombay et Calcutta, qui ont à elles seules le monopole du commerce de presque toute la presqu'île avec la métropole, la Chine et l'Océanie. Ces villes ont précisément concentré tout ce qui reste de richesses dans le pays. Mais peut-on comparer les habitants de ces cités opulentes aux populations répandues dans tant de royaumes, de villes et de villages, Si, en se reportant vers le passé, on erre au milieu des dunes solitaires où s'élevaient autrefois des capitales florissantes, quel changement ! Que sont devenus les trésors de Golconde et de Bidjapour? Que reste-t-il d'Oujein, Bhopal, Sapour, Gwalior, Indore, Ahmedabad, Agra, Delhi? A plusieurs milles autour de l'ancienne capitale vous ne voyez que colonnes, temples renversés, monuments déserts. « Les bêtes fauves et les reptiles ont remplacé les habitants ; tout est désert, silencieux ; l'oreille n'est plus frappée par le *khosh amendi* (bienvenue) du maître ; le cri plaintif du chakal ou le sifflement de la couleuvre capelle ré-

Digitized by Google

sonnent seuls autour du voyageur. Le vent brûlant du désert vient s'engouffrer sous ces voûtes qui retentissaient autrefois des accords de la scitare[1] ou du dol[2]. Surpris de cet abandon, si vous interrogez un musulman, il vous répondra : Quand la destinée est là, toute précaution est vaine. Questionnez l'Hindou, sa réponse sera bien différente : Elle s'est emparée du pays par la ruse ! dira le brahme au caractère souple et rampant, en parlant de la *Company saheb bahadur*, l'honorable et victorieuse Compagnie[3]. » Dans des villes où florissaient d'admirables fabriques dont les produits étonnaient l'Europe, c'est à peine si l'on rencontre quelque malheureux tisserand, travaillant au milieu des décombres : là où vivaient deux cent mille âmes, à peine en compterait-on quinze mille.

Nous avons parlé du sort du rayot, de l'existence précaire des hautes classes, de la destruction des classes moyennes. Les princes et les rois sont-ils plus heureux ? En 1840, l'héritier présomptif de la couronne de Burdwan (Rajah-Pertab-Chund) est emprisonné et traité comme un imposteur parce qu'il réclame l'héritage de ses pères qu'on a vendu impudemment à un de ses oncles : c'est une restitution de plus de 25 millions de francs (100 lacs de roupies) que le gouvernement aurait à lui faire, et, comme on ne veut pas payer, on entame un procès. Le rajah de Sattarah ne veut point gorger l'avarice des agents du gouvernement; on l'accuse de trahison, on s'empare de ses États et on le relègue à Benarès. Il a porté plainte sans succès à la Chambre des communes.

[1] Guitare.

[2] Tambourin.

[3] Impressions d'un voyageur, *Revue des Deux-Mondes.*

Digitized by Google

La veuve de l'avant-dernier roi de Lucknao, belle et noble héroïne, l'admiration de son peuple, a été renfermée dans la forteresse de Chanar pour s'être montrée digne du trône. Les Amîrs du Scinde, en récompense de l'hospitalité qu'ils avaient accordée à Burns, sont aujourd'hui prisonniers dans une forteresse du Bengale. Enfin le dernier roi d'Aoude, après avoir été détrôné sans même l'ombre d'un prétexte, vient d'être jeté comme un malfaiteur dans les donjons de Calcutta.

Toutes les anciennes familles royales de l'Inde sont ou privées de leur liberté ou réduites à un état de pénurie extrême. La Compagnie a dissipé leurs richesses, envahi leurs territoires et forcé les héritiers légitimes à quitter le trône ou à disparaître derrière les rideaux du harem, pour mettre à leur place des créatures qu'elle oblige pour ainsi dire à opprimer les populations, afin de les préparer à passer plus aisément sous le joug britannique.

Voilà le repos, l'aisance, la liberté et le bonheur dont l'Inde a joui jusqu'à présent sous les lois du peuple qui se prétend le plus libéral, le plus civilisé et le plus philanthrope de la terre.

Mais l'Inde a-t-elle au moins quelque espoir d'amélioration dans l'avenir? Cela est douteux : cependant l'insurrection de 1857 aura été un avertissement ; et puis le gouvernement anglais semble comprendre aujourd'hui la nécessité de développer les ressources de l'Inde, au moins quant à la production des matières premières, qu'il devient de plus en plus difficile de se procurer en Europe.

D'après les conclusions de la nouvelle charte, qui font peser sur l'Inde le solde des dividendes sur les actions primitives de la Compagnie avec d'autres charges encore dont le cahier se monte, comme nous l'avons vu au cha-

Digitized by Google

pitre des dépenses, à 3,643,980 livres sterling payables en Angleterre; en ajoutant encore à ce déboursé les économies sur leurs énormes revenus, que les employés civils et militaires, les marchands et les planteurs font passer chaque année dans la métropole, on ne saurait estimer le capital *retiré annuellement de l'Inde* à moins de quatre ou cinq millions sterling (100 ou 125 millions de francs), capital qui en sort pour n'y jamais rentrer, puisque l'introduction forcée des marchandises anglaises dans la colonie et l'exclusion des produits indiens bruts ou manufacturés des ports de la métropole détournent tous les courants qui pourraient le ramener.

Montgomery-Martin a calculé que le capital retiré de la circulation dans l'Inde, depuis cinquante ans, se monte à 100 millions de livres sterling ou à 2,500,000,000 de francs. Aucun pays, quels que puissent être la richesse de son territoire, la fertilité de ses ressources, l'industrie et le nombre de sa population, ne peut résister longtemps à l'épuisement qui sera le résultat nécessaire d'un écoulement aussi constant, aussi rapide et aussi irréparable de toutes ses forces vitales.

Montgomery-Martin calcule que, toutes déductions faites, la quantité absolue de métaux précieux exportés en Angleterre, uniquement pour le compte du gouvernement de la Compagnie entre les années 1811 et 1834, se montait à 7,976,819 livres sterling (200 millions de francs), ce qui n'était qu'une faible proportion de la quantité exportée comme marchandise pour le compte des individus.

La situation de l'Inde, dit Montgomery-Martin, peut être comparée à celle d'un individu qui serait privé de nourriture et auquel on retirerait journellement du sang

Digitized by Google

par des saignées. Que doit-il attendre? L'atrophie, les convulsions, la mort? *The situation of India may be compared to that of an individual deprived of nutriment, yet from whom a portion of the circulating fluid is dayly abstracted. The result is atrophy, convulsions, death.*

Ce système a eu pour dernier résultat le phénomène vraiment prodigieux que nous observons aujourd'hui dans toute l'Europe et même en Amérique. Tout d'un coup, le vide s'étant fait dans l'Inde par la disparition presque totale du numéraire, il a fallu, pour faire aller le commerce qui se trouvait ainsi paralysé, faire, *depuis environ cinq ans*, de l'Angleterre vers l'Inde, des exportations continuelles de matières d'or et d'argent, de manière à amener par cet écoulement continuel une gêne extrême sur tous les marchés de l'Europe. La consommation annuelle des métaux précieux, depuis cinq ans, a été en moyenne :

Au Bengale.	1,396,521	liv. sterl.
A Bombay.	1,398,913	
A Madras.	500,000	
En somme.	3.295,434	

C'est-à-dire qu'il a fallu envoyer en moyenne pour environ 80 millions de francs, en lingots d'or et d'argent, annuellement depuis plus de cinq ans; et, dans le cours de l'année 1856-57, on a envoyé pour plus de 6 millions sterling, principalement en pièces de cinq francs achetées en France.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Deuxième question. L'Angleterre a-t-elle bien mérité des peuples de l'Asie pour leur amélioration morale, pour les progrès de l'intelligence, des lumières, du christianisme ? A-t-elle au moins répandu dans l'Hindoustan quelques-uns des avantages de la civilisation moderne ? A-t-elle fait le premier pas dans cette voie ?

C'est encore négativement qu'il faudra répondre. Peut-être la tâche n'était-elle pas aisée ; mais l'a-t-on franchement entreprise ? a-t-on pensé à autre chose qu'à exploiter ? Et dans les essais que l'on a faits a-t-on pris les meilleurs moyens ?

S'il est un fait constaté et généralement reconnu, c'est que la civilisation dans l'Inde n'a pas fait un pas depuis les temps d'Alexandre jusqu'à nos jours. Le sabre prosélytique des musulmans et la douce lumière des doctrines du christianisme n'ont pu ni briser ni pénétrer l'édifice roide et escarpé des institutions hindoues : croyances religieuses, mœurs, usages, habillements,

Digitized by Google

culture, tout est resté immuable comme les temples d'Ellora taillés dans ses montagnes de granit.

L'influence tant vantée des missions protestantes et des missions anglaises en général est absolument nulle : elles n'ont d'autres prosélytes que des enfants sans parents que les missionnaires achètent en bas âge, et qui plus tard retournent presque tous à la religion de leurs compatriotes. Il faut le dire aussi, les sectateurs du Christ ne sont guère plus charitables, plus humbles que les disciples de Brahma ou de Mahomet. Quant à la charité, celle des Indiens est immense, universelle ; elle s'étend jusqu'aux animaux : ceux-ci trouvent des hôpitaux que ne trouvent pas les hommes. Dans les rapports de la vie privée, cette charité va jusqu'à partager son dernier morceau de pain avec le parent le plus éloigné. Le dernier fils qui survivra dans une famille soutiendra non-seulement les vieux parents, mais les veuves et les enfants de tous ses frères, ou mourra de faim à côté d'eux en essayant de les nourrir de son travail. J'ai vu celui de mes gens qui ne recevait à mon service que 5 francs par mois, sur lesquels il devait se nourrir et s'habiller, ne jamais passer devant un mendiant de sa religion, fakir ou joghi, sans lui donner une paice, environ 2 centimes. A quoi bon prêcher l'abstinence à des hommes dont les pénitences sont si terribles, qu'elles auraient peut-être effrayé nos premiers martyrs ? Sont-ils bien venus à prêcher l'humilité à de pareils hommes, ceux qui les méprisent avec toute leur morgue nationale, parce qu'ils sont un autre peuple, parce qu'ils sont vaincus et timides, parce que leur peau est d'une autre nuance, ceux à qui il faut des palais, des palanquins, des voitures et de nombreux domestiques ? Aussi vous

Digitized by Google

pouvez parcourir l'Inde, assister au service divin dans les temples du Bengale, de Bombay ou de la présidence de Madras, c'est toujours la même chose; vous n'y trouverez aucune oreille hindoue pour recueillir la parole du Seigneur, aucune voix pour interrompre celle de l'officiant, si ce n'est l'écho de la voûte : on prêche dans le désert.

On est moins étonné de leur peu de succès quand on relit les observations toujours si pleines de bonne foi de Jacquemont, qui certes n'était pas d'un catholicisme trop exclusif. « Les missionnaires anglais, dit-il, s'étonnent de ne pas faire de conversions! Ils ont une femme, des chevaux, des domestiques; ils habitent une maison commode et se disent missionnaires! Quelques missionnaires catholiques (généralement portugais de Goa, français de Chandernagore ou du collége des jésuites de Pondichéry) courent le pays à pied et nu-pieds pour convertir les infidèles. Ils en ont converti beaucoup, ils en convertissent encore. Ils s'y prenaient comme les apôtres, et comme eux souvent ils ont réussi. Les missionnaires protestants, et généralement les missionnaires anglais, attendent patiemment chez eux que les infidèles se présentent.

« Est-ce bien là un apôtre, cet homme qui professe la chimie, imprime, bâtit des maisons, fait du papier, le commerce et la banque? Les missionnaires anglais forment une communauté et une colonie, religieuse en Europe, industrielle dans l'Inde, qui s'arrondit passablement sur les deux rives du Gange, mais ramène très-peu de brebis au divin pasteur. »

Quant à ces écoles anglaises dont on nous fait tant de bruit, établies à Calcutta, Madras, Bombay, Agra, Delhi,

Digitized by Google

Benarès, où les fils des babous (riches Hindous) et des sowcars (courtiers) envoient seuls leurs enfants, quel est leur but réel et avoué? quelle est leur direction, leur influence sur la société? Leur nomenclature suffira pour nous la faire comprendre.

1° Nous avons d'abord le Calcutta-Madrassah ou *Collége mahométan*, fondé par Warren Hastings en 1781. Les bâtiments ont coûté 57,000 roupies, et le gouvernement souscrit 3,000 livres sterling par an pour soutenir cette institution, dont le but avoué est de faire de savants et pieux musulmans, et, pour résultat, de former des légistes, des conseillers et des écrivains (selon le code mahométan) pour les cours de justice de la Compagnie. Le nombre des élèves est fixé à cent, divisés en cinq classes, recevant chacun, suivant sa classe, depuis 6 jusqu'à 15 roupies par mois. Le moullah en chef ou recteur reçoit 400 roupies par mois, son premier assistant 100, le second 80, le troisième 60, le quatrième 30. Les études sont indiquées dans le programme suivant : Philosophie naturelle, théologie et lois selon le Koran, astronomie, géométrie, arithmétique, logique, rhétorique, persan et arabe; on y a ajouté en 1827 une classe de médecine, et en 1828 une classe d'anglais.

2° Le collége hindou sanscrit de Calcutta, fondé en 1821. Les bâtiments ont coûté 120,000 roupies, et le gouvernement affecte une rente annuelle de 3,000 livres sterling pour aider cet établissement dont le but est absolument semblable à celui du collége mahométan, c'est-à-dire de former, pour les cours de justice de la Compagnie, des conseillers hindous savants dans les lois et la religion de Brahma. Il y a également cent élèves, quatorze professeurs (*pundits*) et un bibliothécaire. Cours

Digitized by Google

d'études : théologie et rituel brahmanique, médecine et botanique, mathématiques, métaphysique, philosophie, histoire, poésie, et surtout les lois d'après les Védas.

3° Le collége hindou sanscrit de Benarès, fondé en 1791 : contribution du gouvernement, 2,000 livres sterling. Établissement : un chef pundit ou recteur, huit professeurs, neuf étudiants soldés, un certain nombre reçus gratis; le reste des élèves est admis en payant une pension. La discipline intérieure, comme dans le collége hindou de Calcutta, est réglée sur le dherma shestra (chapitre de l'éducation dans les Védas). Le cours d'études est aussi le même.

4° et 5° Les colléges d'Agra et de Delhi en tous points semblables aux précédents.

6° et 7° A Calcutta, le collége anglo-indien et le collége anglais, destinés à recevoir les élèves sortant des établissements mentionnés ci-dessus et à compléter leur instruction en anglais, persan et arabe ainsi qu'en littérature.

8° Enfin Bishops-College, le *seul* collége chrétien, fondé par l'évêque Middleton, assisté par la société pour la propagation de l'Évangile, qui reçoit des enfants *déjà chrétiens*, européens ou indigènes, de l'âge de quatorze ans et au-dessus. Il y a dix places gratuites d'élèves en théologie et dix aussi gratuites d'élèves laïques.

Le système d'instruction est le même, mais sur une échelle beaucoup moindre, pour les présidences de Madras et de Bombay.

Les missionnaires luthériens, calvinistes et anabaptistes ont ensuite fondé en diverses localités un nombre considérable d'écoles primaires, où l'on apprend l'anglais, le latin, l'arithmétique et une géographie tron-

Digitized by Google

quée. Elles n'ont servi jusqu'à présent qu'à faire des pédants fort ignorants qui deviennent une plaie pour leurs compatriotes, et, je crois, pas un seul néophyte de bonne foi. Elles n'ont abouti qu'à prouver leur impuissance. C'est que la civilisation est le produit du bonheur matériel au moins autant que de l'étude; elle ne prend point racine dans la misère : ce n'est qu'en augmentant le confortable, en généralisant les goûts de la vie civilisée qu'on parvient à l'étendre. « Ce n'est qu'après avoir amélioré la position physique de l'individu qu'on devrait s'occuper de sa position morale : l'homme qui a faim, qui a froid, qui souffre, réclame avant tout des aliments, des vêtements ou les moyens de s'en procurer. »

Nous avons vu que les Anglais ne prenaient pas ce chemin. « Dans une contrée où il y a tant de malheureux, on chercherait en vain un seul hôpital civil, un seul bureau de bienfaisance; il n'y a que les soldats et les employés du gouvernement qui aient droit à sa charité ou à ses bienfaits [1]. »

Si l'on voulait que les missions anglaises étendissent et consolidassent leur influence dans le pays, il faudrait surtout que le gouvernement anglo-hindou se montrât moins pénétré de l'importance de la mythologie brahmanique; qu'un lord Auckland, par exemple, n'allât point offrir des présents à l'autel d'une idole, et qu'un lord Ellenborough fît moins d'embarras pour les portes d'un temple de Somnaüth. Durant les fêtes de la Dourgah et de la Kali, déesses de la lubricité, de la prostitution et de l'assassinat, les canons du fort William ne devraient

[1] *Impressions d'un voyageur.*

Digitized by Google

point tonner en leur honneur. Est-ce qu'un gouvernement qui se respecte devrait rendre hommage à un pareil culte? Devrait-il enfin, comme les brahmes, exploiter la crédulité des pauvres Hindous et vivre aux dépens de certaines pagodes. Aux yeux du peuple, ces honneurs et cet impôt lui-même ne doivent-ils pas prouver toute l'importance qu'on attache à ces cérémonies? ne doivent-ils pas contribuer à les perpétuer?

De l'instruction primaire. — Les Anglais voudraient s'attribuer au moins le mérite de la situation vraiment remarquable de l'instruction primaire dans l'Hindoustan, puisque des calculs récents donnent, pour la proportion des enfants sachant lire et écrire, le rapport de un à cinq sur le nombre total de la population, tandis qu'en France il n'est que de un à dix-sept. Mais cette situation était la même avant eux, elle est la même dans tous les pays orientaux; ils l'ont trouvée toute faite et ne l'ont nullement améliorée.

Si l'on se rappelle l'organisation du village hindou comme nous l'avons exposée dans une autre partie de cet ouvrage, on verra que chaque village allouait un fonds sur ses revenus pour entretenir un brahme faisant les fonctions de maître d'école, outre celui qui était chargé du culte. Il en est de même pour les villages musulmans; même en Affghanistan, où les Anglais n'ont certes rien organisé, chaque localité a son madrassah dirigé sur notre système d'instruction mutuelle par un instituteur qui jouit du revenu d'une pièce de terre affectée à ses fonctions. Dans les villages indiens où les deux religions se rencontrent, l'école est tenue par le ministre de la religion dominante : musulmans et Hindous n'ont aucun scrupule d'apprendre, soit à lire ou à

Digitized by Google

écrire, soit les langues ou l'arithmétique, accroupis l'un à côté de l'autre.

Le système aujourd'hui généralement en usage dans les villes est celui-ci : les écoles primaires sont rétribuées, non pas par le gouvernement, mais par le peuple qui y envoie ses enfants pour leur instruction. La pension de chaque élève varie suivant les localités et la position de fortune des parents, d'un anna (0,15) à 4 roupies (10 francs) par mois. Pour les classes peu aisées, la pension ordinaire est de 4 annas (0,60) et rarement plus de 8 annas (1 fr. 20 cent.) par mois.

Le seul élément de civilisation que l'Angleterre ait véritablement apporté dans l'Inde, c'est le mécanisme et la liberté de la presse. Le nombre des journaux et des publications périodiques qui s'impriment à Calcutta, Madras, Bombay et autres villes considérables des provinces, tant en anglais qu'en persan ou en bengali, etc., s'élève déjà à plus de quatre-vingts; mais ces derniers, les seuls qui soient lus des natifs, sont de simples akhbars qui se bornent à donner les nouvelles du jour, ou, s'ils traitent de sujets plus élevés, leur circulation ne s'étend guère au delà des chefs-lieux de chaque présidence, là seulement où ils peuvent être compris. Il n'est pas douteux que cette presse, dégagée comme elle l'est de toutes entraves, de toutes taxes, sera l'instrument qui sapera à la longue l'édifice des institutions hindoues, qui finira par les refondre au creuset de la civilisation. Mais, avec son mouvement actuel, il lui faudra des siècles pour accomplir sa tâche, et son effet, jusqu'à présent, est à peu près imperceptible; tellement que, si quelque tempête politique venait tout d'un coup à renverser la domination anglaise, la trace de son passage pourrait

Digitized by Google

bien n'être marquée que par des monnaies à l'effigie de la couronne, et la numismatique devrait la classer au-dessous des rois barbares qui, à diverses reprises, ont subjugué ces contrées jadis si florissantes [1].

[1] La presse indienne (nous voulons parler de celle qui s'imprime en persan et en bengali) a été, il faut le reconnaître, malveillante, et elle n'a pas peu contribué au développement de l'insurrection de 1857. Cela tient à un défaut de direction et de surveillance, provenant le plus souvent de l'ignorance des fonctionnaires anglais dans les langues orientales.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

État actuel des religions de l'Inde.

Le gouvernement de l'Inde anglaise se vante, et certainement avec raison, de sa tolérance pour toutes les formes de religion sous lesquelles il plaît aux différentes sectes d'adorer l'Éternel; de la *sage lenteur* avec laquelle il s'occupe de propager les doctrines évangéliques parmi les populations indigènes. Cependant, avec toute la lenteur possible depuis un demi-siècle, un gouvernement si pieux et des missions qui ont acheté, imprimé, et répandu tant de Bibles, ont sans doute produit quelque chose. Voyons donc où en est l'Inde de 1857 sous le point de vue religieux.

Nous ne nous occuperons pas des vingt millions de musulmans sounnies ou shiahs, ils sont les mêmes dans tous les pays : leur conversion au christianisme paraît aussi éloignée, aussi improbable que jamais, par cel

Digitized by Google

même peut-être qu'ils sont placés plus près de la vérité; la lumière céleste leur a été à demi révélée et n'a plus pour eux le même éclat et le même attrait que pour des yeux habitués à une obscurité complète. Leur code religieux a quelques pages sublimes reproduisant la morale et quelquefois les paroles du Sauveur, et qui approchent de son Évangile autant que le génie de l'homme peut approcher de l'esprit de Dieu ; et pourtant jusqu'aujourd'hui je ne crois pas que tout le zèle prodigué parmi eux ait produit un seul chrétien.

Quant aux cent millions d'Hindous, leur religion, celle des brahmanes, a été dans le principe un pur monothéisme, qui, dans la suite des temps et en conséquence de la disposition naturelle de l'homme à formuler ses idées par des signes extérieurs, soit des noms, soit des images, a dégénéré en polythéisme. Cette religion est basée sur les *Védas*, ouvrage en quatre livres dont l'antiquité remonte à l'époque de la naissance de Moïse, ou 1,300 ans avant la naissance du Christ, mais que la tradition religieuse fait remonter beaucoup plus haut et attribue aux Menous, esprits émanés de Brahma et chargés spécialement de la législation de la terre.

Voici un des passages les plus remarquables de ce livre : « Les anges s'assemblèrent autour du trône du Tout-Puissant et lui demandèrent avec humilité ce qu'il était lui-même, et il répondit : « J'ai existé de toute éternité, « et je resterai éternel; je suis la cause première de tout « ce qui arrive à l'Orient comme à l'Occident, au Nord « comme au Sud, en haut comme en bas; je suis tout, plus « ancien que tout; je suis la vérité, la pénétration, la pu- « reté, la clarté, la lumière des lumières, la préservation, « la destruction, le commencement et la fin; enfin je suis

Digitized by Google

« l'immensité. » Comment cette idée sublime a-t-elle pu dégénérer en idolâtrie? En symbolisant les attributs. Les trois grands attributs du Tout-Puissant, créer, conserver et détruire, furent désignés par les noms de Brahma, Vischnou et Schiva. L'unité divine fut ainsi d'abord changée en trinité, et chacun de ces dieux trouva des partisans distincts, selon que les esprits des uns et des autres étaient plus frappés de l'action créatrice, conservatrice ou destructive. Brahma, pouvoir dormant, est le moins populaire; il est surtout adoré dans le sanctuaire des temples par les Brahmes, auxquels il a donné son nom. Vischnou et Schiva se partagent les autres castes et leurs subdivisions.

Mais ensuite la tradition fit descendre Vischnou et Schiva sur la terre, sous diverses formes, pour prendre part à différents drames dans l'histoire de l'humanité. Ces apparitions furent nommées avatars ou incarnations. Vischnou en fit neuf et Schiva deux. Comme on attribua à chaque avatar un nouveau nom, il en résulta onze dieux nouveaux. L'humanité ne s'arrête jamais en si beau chemin; le nombre des dieux alla toujours croissant : les héros, les bienfaiteurs des peuples, les éléments, même les fleuves, trouvèrent place dans ce panthéon, en sorte que la collection de divinités se monte aujourd'hui à près de trois millions, toutes invoquées, selon les circonstances, par les peuples de l'Inde.

« Il faut néanmoins distinguer deux cultes dans ce pays : celui des prêtres et celui du peuple. Le dernier dégénère en véritable idolâtrie, tandis que le premier repose sur les dogmes des Védas et l'existence d'un seul dieu; seulement, disent les brahmanes, il y a un trésor, une arche du temple qu'il ne faut jamais exposer aux re-

Digitized by Google

gards du vulgaire. C'est pourquoi nous lui laissons ses idoles qui parlent aux sens et lui donnent le repos de la conscience et la paix dans les accidents de la vie. Les Brahmes se bornent donc à lui expliquer la partie des Védas qui a rapport à la migration des âmes et sur laquelle est fondée toute la morale pratique des Hindous[1]. » Il est certain que, si le dogme d'une vie à venir avec promesse de récompense ou de punition est un frein salutaire pour l'esprit humain, ce dogme sera encore plus puissant quand il ajoutera à cette promesse cette révélation, que, si l'on est heureux ou malheureux dans ce monde, ce n'est qu'à titre de récompense ou de punition pour les vertus ou les fautes d'un précédent séjour sur la terre. C'est à cette doctrine de la métempsycose qu'il faut attribuer tant de phénomènes moraux qui se présentent chaque jour dans l'Inde et semblent d'abord inexplicables; tels, par exemple, que l'indifférence pour la mort chez un peuple physiquement si lâche.

Cette doctrine est si curieuse en elle-même et si intéressante dans ses résultats, que nous nous y arrêterons un moment. Selon Menou, l'être existant par lui-même, éternel, invisible, que l'esprit seul peut concevoir, voulut enfin se manifester et paraître dans toute sa gloire. Il créa d'abord les eaux par sa pensée et y plaça un germe productif. Ce germe devint un œuf, brillant comme de l'or, éclatant comme un soleil à mille rayons. Dans cet œuf, il s'engendra lui-même sous la forme de Parabrahma, l'homme divin, la manifestation, le résumé dans ce monde de la première cause invisible. Cassant cet œuf à la fin d'une année d'éternité équivalant à quelques

[1] Biornstierna.

Digitized by Google

milliards d'années solaires, il procéda aussitôt à créer l'univers visible. Une moitié de l'œuf devint le ciel; de l'autre il fit la terre et y recueillit les eaux créatrices; puis, divisant sa propre substance, il devint moitié mâle, moitié femelle, ou bien nature active et passive pour se reproduire dans des êtres participant de sa nature divine. Ce fut d'abord Brahma, Vischnou et Schiva, entre lesquels il partagea ses attributs; puis il créa Moissassour et tous les anges, auxquels il n'imposa d'autre loi que de l'adorer. Mais bientôt, enivrés de leur propre gloire, Moissassour et une partie de ces anges se révoltèrent contre lui, furent bannis de sa présence et condamnés aux tourments de l'enfer,

Après une période assez longue de punition, Brahma, Vischnou et Schiva intercédèrent pour les anges déchus, et il plut à l'Éternel de les éprouver de nouveau et de leur donner une occasion de mériter leur pardon. Dans ce but, il chargea Brahma de donner une nouvelle forme à l'univers. Celui-ci le distribua en quinze globes de purification, la terre étant le globe du milieu. Les sept globes inférieurs furent destinés à la *punition* des anges tombés, la terre à la *période d'épreuves*, les sept globes supérieurs à leur *purification*. Pour le séjour d'épreuves, Brahma créa quatre-vingt-dix-neuf formes mortelles, dont la dernière et la plus noble fut la forme humaine, l'avant-dernière celle de la vache, et les esprits durent les animer successivement. Sous ces formes, ils durent souffrir en proportion de leur conduite plus ou moins pénitente et expiatoire dans les globes inférieurs, et ceux qui désobéiront aux commandements de Dieu sous la forme humaine devront redescendre dans la région des punitions avant de recommencer les quatre-vingt-dix-neuf épreuves

Digitized by Google

ou transmigrations terrestres. Ceux enfin qui pourront traverser les quinze régions, sans offenser de nouveau la majesté divine, seront rendus à la félicité suprême.

Les anges restés fidèles obtinrent la permission de veiller sur leurs frères coupables et de les préserver (en touchant leur cœur et en parlant à leur conscience) des piéges et des tentatives de Moissassour et autres rebelles endurcis. Nous retrouvons ici, déguisée sous les enluminures fantastiques de l'Orient, la pensée constante du genre humain :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Et même jusqu'à un certain point notre théorie catholique de l'enfer, du purgatoire, du démon et de l'ange gardien.

Jusqu'à présent le préjugé des castes a été un obstacle presque insurmontable à la conversion des Hindous. C'est parmi les Pariahs, les Sudras, les Vaysias, que les conversions ont été les plus nombreuses : c'est que les premiers ont tout à gagner et les autres moins à perdre par l'expulsion de la caste. Les conversions sont surtout très-rares parmi les Brahmanes. On a voulu citer l'exemple de Ram-Mohun-Roy ; mais il était *déiste* et non pas chrétien. Il avait cessé de croire aux légendes de la création selon les Védas et à la théologie indienne, mais sans accepter la version de la Genèse et nos mystères. La certitude de la perte de leur position sociale, du déchirement de tous les liens de famille retient beaucoup d'Hindous sur les mêmes limites : ils n'appartiennent plus au camp païen et n'osent cependant en sortir. Si l'on me demandait la proportion moyenne des conver-

Digitized by Google

sions parmi les Hindous pour chaque année dans l'Inde entière, je dirais tout au plus deux ou trois cents individus sur cent millions d'âmes; et, sur ce petit nombre de conversions, les neuf dixièmes au catholicisme.

Passons aux Parsies que l'on a appelés assez justement les *Quakers* de l'Orient. Fuyant devant les musulmans à l'époque où l'islamisme envahit la Perse, après de nombreuses migrations ils trouvèrent enfin un refuge sur la côte occidentale de l'Inde et y portèrent avec eux le feu sacré qu'ils adorent et dont le dépôt est encore aujourd'hui à Oodwara. Ils n'ont ni temples, ni autels, ni statues de la Divinité, qu'ils croiraient offenser en la définissant et en lui limitant l'espace. Ils l'adorent dans toute la voûte céleste, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, l'eau, le feu et les vents, mais n'offrent de sacrifice à aucune de ces choses. Les écrits de Zoroastre, qui sont leur livre sacré, se réduisent à un service liturgique et à quelques prières. Ils ne jeûnent pas, parce que, disent ils, Dieu se réjouit du bonheur de ses créatures. La polygamie n'est point permise, excepté dans les cas où la première femme est stérile; le concubinage est strictement défendu. Ils ont conservé religieusement toutes leurs anciennes cérémonies, surtout toutes celles qui ont rapport aux funérailles. Des tours sépulcrales sont élevées loin des habitations des hommes, et sur leurs terrasses découvertes les corps sont exposés aux éléments et aux oiseaux. Aucun étranger ne peut approcher durant les obsèques. Leur charité est prodigieuse, sans limites, s'étendant sur les pauvres de toutes les religions et couvrant leurs propres indigents d'une protection si bien entendue et si efficace, qu'on ne rencontrera jamais un mendiant dans leur tribu.

Digitized by Google

Malgré les progrès constants de leur civilisation déjà fort avancée, les conversions sont presque aussi rares chez eux que parmi les musulmans, ce qui tend à confirmer l'observation que nous avons déjà faite ailleurs, que le passage du déisme pur à la vraie foi est beaucoup plus difficile que celui du paganisme au christianisme.

En quatrième lieu viennent les églises chrétiennes.

La plus ancienne des sectes qui croient à l'incarnation divine dans Jésus de Nazareth, ou, comme diraient les Hindous, dans l'avatar du Christ, est celle des chrétiens syriaques, disciples de l'apôtre saint Thomas, qui, après avoir fondé le christianisme en Syrie, dans l'Arabie Heureuse et dans l'île de Socotra, débarqua à Cranganore en l'année 51. Saint Thomas répandit rapidement le christianisme le long de la côte Malabar et dans l'Inde méridionale, dans les royaumes de Cochin et de Travancore. Mais, un des souverains du pays étant venu à se convertir, les nations s'en émurent; il fut quelque temps persécuté et enfin lapidé sur la montagne près de Madras, qui a toujours depuis porté son nom. Depuis dix-huit siècles et même encore aujourd'hui, la montagne et la ville de Saint-Thomas sont un lieu de pèlerinage pour les chrétiens qui s'y rendent de toutes les parties de l'Inde, du fond de la Perse, de la Syrie et de l'Arménie, se pressant en foule dans la ville et couvrant la montagne, afin de baiser la place où l'apôtre a souffert. Ce lieu est en telle vénération, qu'ils emportent la terre rouge du sol par fragments, espérant en obtenir des miracles et l'administrant solennellement aux malades et aux mourants.

Durant les huit premiers siècles ils furent plus ou moins persécutés, mais réussirent à se maintenir sans

Digitized by Google

parvenir à s'étendre. Dans l'organisation primitive de leurs institutions civiles et religieuses, il fut décidé qu'ils ne seraient administrés au temporel, comme au spirituel, que par les familles dans lesquelles l'apôtre avait choisi ses premiers lévites, de manière que la prêtrise devint héréditaire parmi eux et réunit à ses fonctions celles de juge. Du neuvième au quatorzième siècle ils jouirent de quelque tranquillité, se multiplièrent et formèrent même un petit peuple dont le chef prit le nom de roi des chrétiens.

Quand les Portugais établirent leurs premières factoreries dans l'Inde, ils furent tout surpris de trouver parmi les pêcheurs du golfe de Manâr et les habitants des côtes de Malabar et de Coromandel, environ deux cent mille chrétiens qui s'appelaient disciples de saint Thomas, et qui, de génération en génération, suivant l'exemple de leurs pères, se rendaient chaque année en pèlerinage sur le lieu même où l'apôtre avait consommé son martyre en chantant son histoire et ses miracles extraits de leurs annales, et dont on avait composé une espèce de cantique dans la langue du pays. Ils comptaient alors près de quinze cents églises sous le patriarche syriaque.

A l'arrivée des Portugais, les chrétiens de Saint-Thomas proposèrent d'eux-mêmes de se joindre à l'église de l'Ouest, mais en refusant de reconnaître la suprématie du pape. Cette difficulté, ajoutée à quelques différences dans leurs institutions et dans les rites établis, fut entre les deux églises l'origine de querelles sérieuses qui se terminèrent par une horrible persécution de la part des Portugais. Ceux-ci, vers le milieu du seizième siècle, établirent l'inquisition et traitèrent leurs frères

Digitized by Google

en Jésus-Christ encore plus mal que les païens ne l'avaient fait. En 1661, l'influence de la Hollande succéda à celle du Portugal par la conquête de Quilone. Cet événement rendit la liberté de leur culte aux chrétiens syriaques qui ont existé jusqu'aujourd'hui sous trois dénominations[1].

1° Chrétiens syriaques (proprement dits) qui ont conservé leurs institutions et leur hiérarchie religieuse. On compte dans les environs de Quilone cinquante-sept églises de cette foi, gouvernées par un métropolitain et un clergé peu instruit qui se sont placés, depuis 1815, sous la tutelle des missionnaires anglais protestants, sans pourtant rien changer à leur propre rit. La congrégation est estimée, par Montgomery-Martin, à soixante-dix mille âmes.

2° Chrétiens syriaques romains, qui ont adopté le rituel catholique, mais traduit dans leur langue. Ils se sont soumis en tous points à l'Église de Rome, avec cette réserve que tous les services, ainsi que la messe, sont lus dans l'idiome populaire. On compte quatre-vingt-dix-sept églises de cette communion, avec une congrégation de quatre-vingt-seize mille âmes, divisée ainsi qu'il suit : sous l'archevêque catholique de Cranganore, quarante-neuf mille; sous le vicaire apostolique de Verapoli, quarante mille, et enfin sous l'évêque de Cochin, environ sept mille,

3° Syriaques catholiques qui obéissent sans restriction à l'Église de Rome et lisent les prières en latin. On compte quarante églises de cette confession avec une congrégation de cinquante-quatre mille âmes, dont dix-

[1] Montgomery-Martin.

Digitized by Google

neuf mille sous le vicaire apostolique de Verapoli, et trente-cinq mille sous l'évêque de Cochin.

Quant aux Hindous convertis au christianisme par les missionnaires catholiques, on en compte environ cent mille dans la présidence de Madras (non compris les États du Nizam et du Maïssore, le territoire de Pondichéry et autres établissements français, portugais, hollandais, etc.). Mais c'est à peine si l'on peut les considérer comme chrétiens, malgré toute leur bonne volonté. Ils vont à l'église, mais, au fond de leur cœur, dans leurs terreurs et leurs superstitions secrètes, la plupart sont encore païens : même les images des saints qu'ils emportent dans leurs domiciles deviennent pour eux des idoles. Ils conservent encore jusqu'à un certain point leurs anciens préjugés de castes, se marient rarement en dehors des anciennes restrictions, et souvent ne voudraient pas manger ensemble, bien qu'ils doivent se considérer frères en Jésus-Christ et s'agenouiller ensemble à la sainte table. Il faut chercher la cause de ce peu de progrès dans la fausse position, dans la misère et la déplorable ignorance du clergé catholique, qui, à l'exception d'un très-petit nombre de jésuites de Pondichéry et une centaine de prêtres irlandais, se compose de pauvres noirs ou mulâtres portugais élevés à Goa, où ils ont appris à répéter machinalement quelques mots de latin, mais non à comprendre le culte sublime dont ils doivent être les missionnaires ou les pasteurs. Le gouvernement qui administre ce pays pour la *magnifique Angleterre* n'a pas honte de limiter le traitement de ces pauvres curés indigènes à 30 roupies (75 fr.) par mois, sur lesquels ils doivent encore entretenir leurs églises. On leur ôte ainsi l'instrument le plus puissant pour toucher et

Digitized by Google

convertir les âmes, l'exemple de cette charité qu'ils prêchent, puisqu'ils n'ont rien à donner aux malheureux que des prières. Et encore ce clergé, si misérablement rétribué, si misérablement instruit, n'est pas même suffisant sous le rapport du nombre. Quelquefois le même *padri* (curé) est appelé à desservir quatre églises à vingt cosses (vingt grandes lieues de pays) l'une de l'autre. Est-il honorable pour un gouvernement chrétien de contempler avec une si froide indifférence le retour possible au paganisme de ses sujets catholiques, faute des premiers subsides pour leurs pasteurs? Et les droits du clergé catholique à la bienveillance de la métropole ne sont-ils pas au moins égaux à ceux des moullahs et des pundits, si largement rétribués dans les écoles de Calcutta et de Benarès, dans les mosquées d'Agra et de Delhi, ou dans le temple de Jagarnath?

Le nombre des catholiques, dans la présidence de Madras, est à peu près le même que dans celle de Bombay. Je n'en connais pas le chiffre pour la présidence du Bengale, mais je le croirais, par rapport au chiffre de Madras, au moins en proportion de l'étendue. Plusieurs princes de l'Hindoustan septentrional ont favorisé l'Église romaine et l'ont aidée de leurs donations, entre autres la begum Sumroo, reine de Sirdannah, qui avait embrassé le catholicisme de fort bonne heure, et qui a laissé des fonds pour l'établissement de plusieurs couvents catholiques, entre autres un établissement des sœurs de la Doctrine chrétienne (françaises).

Si nous en venons enfin aux Hindous protestants, il faudra reconnaître que les efforts des missionnaires, malgré leurs talents incontestables, la protection du gouvernement et les immenses ressources mises à leur

Digitized by Google

disposition par le zèle, la charité et les souscriptions annuelles de la métropole; que leurs efforts, dis-je, pour répandre quelqu'une des sectes réformées, peu leur importe laquelle, presbytérienne, anglicane ou anabaptiste, sont encore plus infructueux. Ils sont parvenus à attirer dans leurs écoles primaires, au Bengale, environ cinquante mille élèves, mais ce sont les arts mécaniques et les sciences, et non la religion, que ceux-ci viennent chercher; et je suis sûr qu'il n'y a pas soixante mille indigènes protestants dans tout le Bengale, à peine la moitié de ce nombre dans toute l'administration de Madras, et moins encore à Bombay[1].

On trouve enfin des juifs blancs et noirs répandus dans les populations, mais ils sont tellement éparpillés, qu'il est tout à fait impossible de calculer leur nombre.

[1] Nous sommes bien loin de dire que le peu de succès des missionnaires protestants tient à leur manque de zèle. Tout au contraire, nous dirions que ce zèle est trop ardent et trop cassant; et puis ce qui nuit beaucoup aux conversions, c'est que tout le monde s'en mêle et explique la Bible à sa façon. Les militaires, les employés civils, les femmes même, tout le monde veut prêcher. Un colonel qui ne partage pas tout à fait la manière de voir de son pasteur établit une concurrence, et monte en chaire, sinon dans une église, au moins sous le péristyle de sa maison ou dans sa tente. — L'indifférence du gouvernement et sa jalousie du culte catholique, l'industrialisme des missionnaires protestants, et l'ardeur présomptueuse des coteries laïques, voilà les véritables causes du peu de progrès que fait le christianisme dans ces contrées.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Quatrième question. Sur quelles bases l'empire britannique indien est-il établi? Qu'est-ce qu'il a à craindre des révolutions de l'intérieur?

Tout pouvoir despotique est fondé sur une de ces deux bases, l'amour ou la crainte; rarement sur la première, quelquefois sur toutes les deux, le plus souvent sur la dernière.

La base du pouvoir anglais est-elle dans l'amour des peuples? C'est une question déjà résolue par les chapitres précédents. Demandez au rayot, sur le seuil de la chétive masure où sa famille est accroupie dans la vermine, à peine protégée des vicissitudes atmosphériques; au cultivateur, dont la vie est celle d'une bête de somme; ils vous répondront en montrant leur misère : « Puis-je aimer la main qui m'a fait cette existence? » Demandez au tisserand sans ouvrage qui voit vendre à sa porte la percale et les mousselines de l'Angleterre; demandez aux

Digitized by Google

anciens zemindars, c'est-à-dire à toutes les anciennes familles, à toutes les classes aisées et respectables d'autrefois qu'on a ruinées, puis rejetées après en avoir exprimé toute la substance; demandez même aux nouveaux concessionnaires, peut-être mieux partagés, mais qu'une succession de mauvaises années, des sécheresses (résultat de l'incurie d'un gouvernement qui ne répare et n'entretient ni les canaux ni les étangs), peuvent ruiner d'un jour à l'autre; demandez à l'Hindou s'il aime le joug de cette race venue de si loin, professant une religion différente, qui affecte de mépriser la sienne, race souillée et plus impure à ses yeux que le pariah qui rôde autour de son village; race dont le contact est une tache, se nourrissant de l'animal immonde, infâme à ses yeux dans ses goûts, dans sa gloutonnerie, ses plaisirs et ses habitudes, et à laquelle il doit des vices et des maladies qu'il ne connaissait pas jusqu'alors[1]; tous n'auront qu'une réponse : « Haine à l'étranger ! » Demandez au musulman de quel œil il voit les vicissitudes qui ont fait passer tant de puissance des mains des vrais croyants aux mains des infidèles; s'il désire voir le trône de Tamerlan relevé à

[1] Une observation de Jacquemont, correcte comme ses observations le sont toujours, caractérise l'antipathie dont je parle : « Sous la dynastie mogole, il était d'usage que l'empereur eût parmi ses femmes la fille d'un des princes indiens les plus puissants, et il semble que ces alliances politiques furent toujours consenties avec empressement par ces derniers, nonobstant l'apostasie obligée de leurs filles qui devenaient *out cast* (hors caste) en même temps que reines. Aujourd'hui, je crois, elles seraient impossibles. Malgré le peu de cas que les princes indiens font d'une femme, je doute qu'ils consentissent à sacrifier une de leurs filles pour satisfaire leur ambition, au point de la livrer au gouverneur général en personne. L'infamie de sa dégradation rejaillirait plus sur eux que l'éclat de son alliance. »

Digitized by Google

Delhi, ou celui d'Arungzeb à Agra? Doutez-vous de son impatience? A-t-on au moins cherché à calmer l'irritation de ce conquérant déchu en flattant ses vanités nationales, en respectant ses souvenirs, ses traditions, en entretenant avec un soin religieux ces admirables monuments élevés par la piété et la magnificence de ses héros et de ses saints? Agenouillé dans sa belle mosquée, absorbé dans la prière et la méditation, il pourrait peut-être n'accuser que la fatalité des malheurs de sa race, et vivre, dans l'extase, du souvenir de sa gloire passée. Mais non, c'est un lord Auckland, qui mène une croisade de païens et d'infidèles pour renverser le dernier trône, pour souiller le dernier sanctuaire qui reste encore à ses frères; c'est un lord Ellenborough qui va dépouiller et déshonorer les tombes du chevaleresque Baber, de Mahmoud-Ghiznevi, que tout musulman doit considérer comme un saint, ou tout au moins comme le plus pur et le plus héroïque champion de sa foi; ce sont les portes qui, depuis huit cents ans, s'étaient refermées sur ce tombeau, une des conquêtes de la foi sublime du Koran sur le paganisme brutal, sur l'infâme idole de Somnauth, que l'on arrache de leurs gonds poudreux sans s'être même assuré s'il existait un temple hindou auquel on pût les suspendre, et que l'on jette enfin dans un magasin de fourrages; c'est Ghiznie, la ville sainte, le Benarès des musulmans de l'Inde, où les débris vaincus de l'armée anglaise avaient trouvé quartier et miséricorde, dont on ne laisse pas pierre sur pierre : vandalisme atroce, vengeance infâme d'un ennemi humilié, dernière satisfaction exigée par une vanité impitoyable[1]. Allez à Alla-

[1] Aujourd'hui encore n'est-il pas question de détruire Delhi?

Digitized by Google

habad, la cité de Dieu, la capitale du Bundelcund, au confluent du Gange et de la Djoumna, vous verrez un fort parfaitement conservé : c'est un instrument de domination. Mais où est la ville? Quelques villas d'Européens, le marché et un petit village de banyans, où l'on ne voit que marchandises anglaises, voilà tout ce qui en reste. « Le palais du prince était assis sur le rivage, le fleuve en a englouti la moitié; quelques appartements de marbre étaient encore couverts d'inscriptions arabes en lettres d'or : c'étaient des versets du Koran; on vient d'en mutiler les restes afin d'en orner la demeure du civilian et du marchand. Le muezzin appelle les fidèles à la prière du haut d'une tour en ruines : cette tour est le dernier débris qui soit resté debout de la superbe mosquée, le Djumaa-Musdjid; tous ces fragments, ces colonnes mutilées gisant dans les eaux du fleuve, lui appartenaient jadis; pour un million de roupies, on aurait pu cependant opposer une digue à la Djoumna et conserver un chef-d'œuvre d'architecture mahométane[1]. » Dans le cœur du musulman, toutes les phases de l'administration anglaise, son inertie comme ses actes, appellent également l'indignation et la vengeance.

Si les Anglais dans l'Inde sont détestés dans leur généralité et comme gouvernement, le sont-ils moins dans les relations de la vie privée? Non; parce qu'ils ne savent pas se faire aimer, parce que leur contact blesse toujours et que leur vanité, toujours agressive, froisse toutes les vanités. Où ont-ils des amis hors de chez eux? Toute l'Europe le sait. Quel est le lieu visité par leurs voyageurs où ils n'aient pas laissé une impression d'impatience

[1] *Impressions d'un voyageur*

Digitized by Google

et d'amertune, que l'étalage de leur dépense et tout l'or qu'on attend d'eux peuvent à peine comprimer? Mais c'est dans l'Inde surtout que la certitude de l'impunité leur fait commettre des insolences et des oppressions à faire pleurer les anges, selon l'expression de Shakspeare : *Such fantastic tricks as to make the very angels weep.*

Sous les princes tartares, les indigènes voyaient leurs vainqueurs habiter le pays et y dépenser leurs immenses revenus ; il leur en revenait toujours quelque chose. Aujourd'hui les maîtres passagers du pays ne restent que comme les chenilles du printemps pour dévorer sa substance ; dès que l'insecte aura ses ailes d'or, il s'envolera dans sa mère patrie.

Quand de pareilles relations existent entre le vainqueur et le vaincu, injustice et dédain d'une part, terreur et mépris secret de l'autre, l'amour est impossible. Le pouvoir des Anglais dans l'Inde est donc basé sur la crainte. Chez les Indiens cette crainte est multiple dans sa nature et dans son origine. Elle a d'abord sa source dans une conviction profonde, générale et parfaitement fondée de leur impuissance à secouer le joug britannique sans un appui européen, et de leur infériorité vis-à-vis des conquérants en force physique, en courage, en talent ; elle vient encore du prestige de la discipline, de l'artillerie, et surtout de cette fortune qui, jusqu'à l'expédition d'Affghanistan, s'était toujours montrée si fidèle au drapeau anglais, de leur connaissance de la persévérance et de l'invincible obstination anglaise. Elle vient, enfin, d'une idée exagérée des ressources de la Compagnie en hommes et en argent : c'est pour eux un hydre dont on couperait vainement les cent têtes : il en renaîtrait toujours pour les dévorer.

Digitized by Google

Jusqu'à l'insurrection de 1857, le cipaye était parfaitement convaincu que tout soulèvement de sa part amènerait sa destruction, que tous ses bataillons se briseraient en vain contre un régiment d'Européens. D'ailleurs, comme le chien, il ne savait qu'obéir à son maître. Les mots : patrie, honneur, étaient renfermés pour lui dans l'expression hindoustanie *namuk hulal* (fidèle au sel), c'est-à-dire qu'il était tout dévoué à celui qui le nourrit. Il était donc prêt à exécuter aveuglément tous les ordres qui ne seraient pas en opposition avec ses préjugés religieux, que, jusqu'alors, on avait eu soin de ne jamais froisser.

Dans la classe industrielle, la crainte des révolutions a son origine ailleurs. Bien loin de prendre part à aucun soulèvement, à l'insurrection actuelle par exemple, elle voit une pareille crise avec effroi, sachant bien que ce qu'elle a de plus précieux et de plus sacré est exposé à devenir la proie de bandes pillardes et licencieuses, sans frein et sans discipline. C'est que les Mahrattes s'étaient fait détester par leur férocité et leurs brigandages, leur passage étant invariablement marqué par le fer et le feu. Les Pindaris ont laissé des souvenirs qui rappellent les scènes des cannibales : c'étaient les paisibles habitants, leurs propres compatriotes sur lesquels ils déployaient leur valeur et qui souffraient seuls de leurs cruautés. La descente des Nepalais fut aussi marquée par le massacre des peuplades inoffensives des plaines. Aussi, dans les temps de crises, les banyans (petits marchands), les mahadjouns (négociants). les surrâfs (changeurs), les sahocars (banquiers), et l'innombrable classe des saudagars (colporteurs) enfouissent leurs trésors et leurs marchandises, puis attendent patiemment les résultats de la

Digitized by Google

guerre. On ne voit pas, comme en Europe, les diverses peuplades prendre les armes pour repousser ou attaquer un ennemi commun : il n'y a chez elles aucune nationalité, si ce n'est celle de la caste qu'il faut avant tout respecter, car malheur à celui qui y toucherait !

Tel est le caractère des populations indiennes, à quelques exceptions près. Il y a bien de temps à autre des insurrections partielles parmi les musulmans d'humeur très-turbulente qui habitent les royaumes d'Aoude et d'Hyderabad, les environs de Bangalore, la patrie d'Hyder-Aly, et parmi les tribus qui bordent l'Indus; il y en a même parmi les Hindous du Rajpoutana, du Bundelcund, des fiefs Polygars et du pays mahratte; mais ces insurrections, ne tendant pas à un but unique dans l'intérêt général et n'ayant point leurs racines dans l'amour de la patrie, ne trouvent aucun écho chez les peuplades voisines et tombent d'elles-mêmes ou disparaissent à l'aspect d'un ou deux régiments souvent formés de soldats nés dans le même pays.

Toutefois les derniers événements ont assez prouvé que le poste d'un gouverneur général n'est pas absolument un lit de roses. Il lui faut une vigilance constante et sans cesse dirigée vers tous les points de l'horizon, car les tourmentes se suivent sans se ressembler et viennent toujours du côté où l'on s'y attend le moins. C'est ainsi qu'en octobre 1839, quand toute l'attention du gouvernement était occupée par la guerre d'Affghanistan et les préparatifs de celle de Chine, on fut très-surpris d'apprendre tout soudainement qu'un petit roitelet, le Nawab de Keurnoul (frère du prisonnier de Bellary, celui-là même qu'une iniquité de la politique anglaise avait appelé au trône), noyau d'une conspiration dont on n'a

Digitized by Google

jamais connu toutes les ramifications, avait organisé secrètement et rassemblé, depuis des années, dans son petit fort une artillerie et des munitions de guerre suffisantes pour une armée de cent mille hommes. Un détachement anglais fut immédiatement envoyé pour s'en saisir, et s'empara effectivement du fort et de la personne du Nawab, après une résistance courte, mais furieuse, où l'on perdit beaucoup de monde. Les troupes du prince, composées principalement d'Affghans, d'Arabes et de quelques Rohellas, firent preuve d'un courage désespéré et digne d'*une meilleure cause*, disent les relations anglaises. La variété infinie et la profusion d'armes et de munitions qu'on trouva dans les caves du zénanah, la beauté des pièces de canon, toutes neuves et admirablement modelées, dont le métal seul avait dû coûter au moins 1,500,000 fr., donnèrent à penser que plus d'un prince indien avait souscrit pour ces préparatifs et trempé dans le complot. Mais on se contenta de confisquer le matériel rassemblé et de déposer le prince, sachant bien qu'une fois la conspiration éventée et le premier coup frappé elle était sans vitalité et se dissoudrait d'elle-même.

Pour qu'il y eût soulèvement général, il faudrait que les masses y fussent intéressées, qu'elles ne fussent divisées par aucun sentiment de haine, et c'est ce que les différences entre leurs croyances religieuses ne permettront jamais. Il n'y aura jamais de mouvement simultané, parce que, du moment que deux sectes se réuniront dans une même conspiration, on est toujours sûr que l'une trahira l'autre avant le moment de l'explosion. C'est ce qui est arrivé pour la conspiration de Bangalore en 1833, c'est ce qui s'est représenté pour le complot

Digitized by Google

de Keurnoul en 1839, c'est ce qui se représentera toujours.

L'Angleterre n'a donc évidemment rien à craindre de ces peuples tant qu'ils sont livrés à eux-mêmes.

Il y aurait cependant une cause qui pourrait soulever une tempête si effroyable, que même le vaisseau de l'Angleterre pourrait y sombrer : *ce serait si l'on s'attaquait sérieusement aux préjugés religieux, et surtout aux préjugés de la caste.* Nous verrons le rôle que ce malheureux préjugé a joué dans l'insurrection de 1857 : il a suffi de quelques vagues rumeurs à propos de certaines cartouches graissées pour aliéner l'attachement de toute une armée, dont l'irritation contre ce qu'elle considérait comme un sacrilége a suffi pour pousser officiers et soldats à l'insurrection armée, à la lutte jusqu'à l'extermination et aux plus horribles vengeances. Notez que le peuple, en dehors de l'armée, était étranger à la querelle; et cependant on a vu les résultats d'un simple soupçon. Si les Hindous étaient une fois convaincus qu'on veut niveler leurs castes, ce ne serait plus un soulèvement de cent mille hommes, mais de cent millions d'hommes.

Mais, dans les conditions normales de paix avec l'Europe, et en ayant soin de ne pas se heurter contre cet unique écueil *de la caste*, nous ne cesserons de le répéter, l'Angleterre n'a rien à craindre des révolutions de l'intérieur. Ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il n'y aura jamais, sur un si vaste espace, de tempêtes passagères.

Pour celui qui a bien examiné l'Inde, sa surface est comme un vaste kaléidoscope où d'innombrables débris de civilisations superposées et d'empires en ruines se présentent en couches successives. Le moindre mouve-

Digitized by Google

ment, le moindre choc, suffit pour les ébranler, les réunir, les amalgamer, les jeter soudainement dans les formes les plus bizarres, les plus inattendues : « C'est comme une sorte de poussière sociale que l'esprit de guerre ou d'aventure peut soulever au hasard et promener çà et là en tourbillons destructeurs [1]; » à laquelle il manque jusqu'alors un ciment quelconque, l'esprit de patriotisme, une religion ou une affection commune, mais qui, sous les mains d'un chef énergique, habile, qui éblouirait la multitude par un premier succès, pourrait en quelques moments prendre de la consistance, se condenser en un peuple, une nation. Voyez-vous, dans nos climats glacés, ces flots que la main d'un enfant divisait naguère : le vent du nord s'élève, soudain c'est un cristal solide où la pioche et la hache viendront se briser. Il en est de même de ces sables de l'Hindoustan, en apparence si friables entre les mains de l'Angleterre. Cette sorte d'agglomération s'exécute au moyen d'une loi de formation d'une extrême simplicité, et dont le mécanisme se met jusqu'à un certain point en jeu de lui-même. Dans un pays fractionné en une multitude de parties sans cohésion, sans lien politique, toutes prêtes à subir le joug d'une nouvelle conquête, et qui fourmille sans cesse d'une multitude d'aventuriers toujours disposés à se ranger sous le premier chef venu, il ne faut qu'un premier succès, qu'un premier butin à partager pour réunir des légions. Si la faiblesse du pouvoir le rend incapable de prévenir ces usurpations ou de les arrêter dès l'origine, elles vont s'accroissant avec une rapidité étonnante. Un chef de bande s'est emparé d'un

[1] Barchou de Penhoën.

Digitized by Google

canton, les revenus de ce canton le mettront à même d'équiper une petite troupe. Avec cette troupe, il se saisira d'une province qui lui fournira à son tour les moyens de lever et de solder une armée plus considérable encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve plus puissant que le dernier maître de l'Inde.

Avec un gouvernement faible ou fainéant qui s'endormirait dans une fausse sécurité, ou dont toute l'attention et les ressources seraient absorbées pour repousser une invasion étrangère, il ne faudrait qu'un homme, un hasard qui se présenterait infailliblement, une cause d'abord imperceptible peut-être, et des légions d'ennemis improvisés viendraient peser dans la balance, descendraient tout armés dans la lice. Avec un Hyder-Aly, ce serait le Maïssore; un Sevaji, les Mahrattes; un Amir-Khan, les Pindaris; un Runjit-Sing, le Punjab. Mais le génie de l'Angleterre est un génie jaloux qui ne s'endort jamais. Aujourd'hui il est allé s'asseoir au pied de l'Himalaya : le dos appuyé à ces barrières inaccessibles, il promène incessamment ses yeux toujours attentifs sur le vaste continent qui se déroule à ses pieds, et, dès qu'un nuage s'élève, dès qu'une première spirale annonce un tourbillon, son coup de canon se fait entendre, la trombe est brisée et les débris épars retombent en poussière inoffensive sur le sol qu'elle allait dévaster.

On objectera peut-être, à notre appréciation de la facilité avec laquelle la puissance anglaise est en mesure de dissiper ou de briser toutes les insurrections de l'Inde, les difficultés qu'elle rencontre en ce moment à comprimer le soulèvement de 1857. Mais nous verrons plus tard que ce dernier mouvement sort tout à fait des conditions ordinaires, en ce que son origine est plutôt

Digitized by Google

anglaise qu'indienne : ce sont les Anglais eux-mêmes qui l'ont produit, sans le savoir et sans le vouloir, en se heurtant aveuglément contre les affections et les préjugés les plus enracinés des Indiens. Et encore, nous dirons à ceux qui prophétisent déjà la ruine de la puissance anglaise dans l'Inde : « *Attendez la fin, et, avant six mois d'ici, cette tourmente aura passé, et l'on ne s'en souviendra plus en Europe que parmi les beaux esprits qui s'intéresseront à la lecture du voyage de quelque touriste qui sera allé contempler les ruines qu'elle aura faites.*

Quatorze ans se sont écoulés depuis la première publication de notre *Inde anglaise*. Cette période a été marquée par bien des événements, et surtout par le coup de foudre qui est venu tout récemment atteindre dans son orgueil cette puissance gigantesque, qui allait s'avançant toujours en écrasant sous ses pieds tous les vieux trônes de l'Inde. En nous présentant pour la troisième fois devant nos lecteurs, nous leur devions compte des changements survenus dans cet intervalle. Quelques portions de l'ancien édifice se sont écroulées, d'autres annoncent une prochaine ruine, d'autres enfin, bien que lézardées, se maintiennent encore. Il fallait un nouveau plan pour s'y reconnaître; nous l'avons donné en quelques pages; mais notre tâche n'est point finie. L'attention du monde, ses intérêts, ses destinées, sont profondément engagés dans l'immense conflagration qui s'est

Digitized by Google

étendue comme un torrent de lave depuis les embouchures du Gange jusqu'à celles de l'Indus, depuis l'Hymalaya jusqu'au Nerbudda, sur une superficie égale au quart de l'Europe. Quand on pense que les efforts de l'Angleterre pour ressaisir sa conquête ébranlent l'univers entier, épuisent toutes les ressources, tarissent le numéraire, et, en élevant démesurément le prix du capital, ralentissent les travaux publics, arrêtent les grandes entreprises et paralysent le commerce, il est temps que le public sache enfin à quoi s'en tenir sur cette grande catastrophe, qu'il puisse en apprécier les causes, en mesurer les effets, et en calculer la durée probable et les conséquences. C'est pour satisfaire à ce besoin et à ce désir général que nous avons tracé, dans notre troisième partie, le tableau de l'insurrection de l'Inde en 1857.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Insurrection de l'Inde. — Ses causes.

Au moment, disons-nous, où l'attention du monde entier est fixée sur une insurrection colossale qui, en mettant en péril la prépondérance de l'Angleterre et en épuisant toutes ses ressources, fait sentir un dangereux contre-coup à tous les gouvernements (en tant qu'ils représentent la fortune publique des nations) comme à toutes les fortunes particulières, aujourd'hui plus ou moins lancées dans les spéculations de l'industrie, il est de l'intérêt général de bien connaître les causes de ce mouvement prodigieux, d'en apprécier la portée exacte sans illusion et sans exagération, et enfin d'en calculer approximativement la durée et les conséquences.

Digitized by Google

Dans cette question, chacun doit désirer que la lumière se fasse, et nous croyons satisfaire à la curiosité inquiète de tous les esprits, depuis Paris jusqu'à Saint-Pétersbourg, depuis Londres jusqu'à Washington, depuis Berlin jusqu'à Constantinople, en posant nous-même une série de questions auxquelles nous répondrons, après une étude approfondie, avec la sincérité et l'impartialité dont nous avons déjà donné des preuves.

1° Quelles sont les causes de l'insurrection actuelle? Y a-t-il eu perversité de la part des Indiens ou injustice et maladresse de la part du gouvernement anglais? Est-ce la faute du gouvernement métropolitain ou de la Compagnie? du gouverneur général ou des fonctionnaires subalternes? du système entier ou de certaines *coteries*?

2° Quelle a été jusqu'à présent la marche de cette insurrection? Quels ont été ses progrès et ses défaites?

3° Quelles sont ses ressources comparées à celles de l'Angleterre? Jusqu'où s'étendra-t-elle et combien peut-elle durer?

4° Et enfin comment finira-t-elle et quelles en seront les conséquences?

Quelles sont les causes de l'insurrection actuelle? A qui faut-il en attribuer la faute? A qui doit en revenir la responsabilité? Nous n'hésiterons pas à le dire : dans cette horrible catastrophe, tout le monde est coupable, et d'abord et surtout les deux partis qui depuis les jours de Warren-Hastings jusqu'aujourd'hui se sont alternativement succédé dans la direction des affaires de l'Inde : nous voulons parler des *saints* et des *politiques*.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas suffi-

Digitized by Google

samment initiés à la langue des partis en Angleterre, disons tout de suite ce qu'on entend par ces deux dénominations :

Les saints, ayant leurs racines dans la bourgeoisie, dans les classes moyennes, dans une partie de l'aristocratie provinciale, représentent ce mouvement national, ardent, sincère, qui semble le renouvellement ou la continuation du puritanisme enthousiaste de Knox et de Cromwell. Partisans du libre examen, mais impitoyables pour toute doctrine qui diffère de la leur, indépendants jusqu'à la bizarrerie, mais intolérants jusqu'à la persécution, ils sont austères dans la vie privée, et pratiquent tout ce qui constitue la plus pure morale, excepté le pardon et la charité.

Les *politiques*, ralliant sous leur bannière toute la haute aristocratie, toutes les sommités financières, commerciales, universitaires, ecclésiastiques même, représentent cet autre courant d'idées qui n'a qu'un but, le développement national, l'extension illimitée de la puissance anglaise, la conquête et encore la conquête, partout et toujours, et qui, pour y arriver, fait bon marché du juste ou de l'injuste, et n'a aucun scrupule sur les moyens. Ce parti ne s'arrêterait que le jour où il aurait réalisé son ambitieuse devise :

Britannia rules the world.

(L'Angleterre est la reine du monde.)

Nous disions donc que depuis les jours de Warren-Hastings (le héros des politiques et la victime des saints) jusqu'à nos jours, les saints et les politiques se sont presque alternativement succédé dans l'Inde, à chaque chan-

Digitized by Google

gement d'administration. Quand les *politiques* sont au pouvoir, on travaille à la conquête de l'Inde à coups de canon; quand les saints y arrivent à leur tour, on discute sur les meilleurs moyens de la convertir, et l'on distribue beaucoup de bibles. Les *saints* sont partisans des alliances, ils ont inventé le *régime subsidiaire;* les politiques aiment à simplifier les relations, et ils ont enrichi la langue anglaise d'une expression ingénieuse, le mot *annexation*, dont le brevet d'invention appartient à l'Amérique. Envahir le territoire d'un ancien allié qui vous a toujours été fidèle, ce serait un crime; dépouiller une famille qui vous a comblé de bienfaits, ce serait une infamie, ce serait blesser la morale des saints; mais *annexer*, c'est ajouter à son propre champ le champ de son voisin, pour lui éviter la peine de le cultiver; on lui en conservera les revenus, ou du moins, une partie des revenus, à perpétuité, pendant vingt ans, dix ans, deux ou trois ans peut-être, mais enfin ce n'est qu'annexer. En vérité, les *saints* ne devraient pas crier pour si peu de chose!

Eh bien, sous l'avant-dernier gouverneur, lord Dalhousie, un *politique*, s'il en fut, et *sans scrupule*, Dieu merci! on a annexé l'année dernière (en février 1856) le royaume d'Aoude.

Sous le gouverneur actuel, lord Canning, et malgré lui (car un gouverneur général ne fait pas toujours ce qu'il veut), les *saints* sont revenus au pouvoir; et ils ont poursuivi à outrance l'idée qui a été leur *dada* depuis 1836, la *conversion des Hindous au christianisme par le nivellement des castes*, et la dernière manifestation de cette idée a été dans la malheureuse tentative de faire mâcher par les cipayes des cartouches frottées de graisse de bœuf.

Digitized by Google

L'annexation du royaume d'Aoude et ces misérables cartouches, voilà incontestablement les deux causes de l'insurrection d'aujourd'hui. Nous voulons dire, bien entendu, les causes dernières, comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase ; mais ce sont les deux causes décisives et immédiates, et c'est ce qu'il nous sera facile de démontrer par le simple exposé des faits. De ces deux causes, nous commençons par la première en date.

Lorsqu'au mois de février 1856 il plut à lord Dalhousie d'*annexer* le royaume d'Aoude, il fut d'abord fort embarrassé pour trouver un prétexte à une violation aussi flagrante des traités existants. Après avoir bien cherché, il se rappela probablement la fable du Loup et de l'Agneau, et il se décida à reprocher au roi d'Aoude, fils et petit-fils de bons et fidèles alliés de la couronne d'Angleterre, d'avoir, par sa mauvaise administration, amené *des troubles dans son royaume, troubles* qui pouvaient inquiéter les sujets anglais sur le territoire voisin de la Compagnie. Il est vrai qu'il y avait eu pendant quelques jours, aux environs de Luknao, une grosse querelle entre des musulmans fanatiques et les brahmines d'une certaine pagode. Les brahmines étaient accusés par les enfants du prophète d'avoir jeté dans leur mosquée la dépouille infecte d'un vieux chat. Les Hindous eurent beau s'en défendre, les musulmans attaquèrent la pagode. On brûla de part et d'autre beaucoup de poudre, on se dit beaucoup d'injures ; mais il y eut très-peu de victimes. Ce qui n'empêcha pas le résident anglais de prendre (par ordre supérieur) un ton fort courroucé. — Le pauvre roi se hasarda, dit-on, à demander s'il n'arrivait pas quelquefois que les musulmans et les Hindous se prissent de querelle dans les possessions de la Compagnie.

Digitized by Google

— On lui répondit que la question était des plus inconvenantes, et qu'il eût à faire cesser immédiatement des désordres très-alarmants qui empêchaient ses voisins de dormir. — Mais, répondit encore le malheureux roi, mes troupes sont commandées par vos officiers, ils n'acceptent guère d'ordres que de vous. Veuillez donc leur dire d'aller faire la police, pour que moi aussi je puisse dormir tranquille.

Quatre hommes et un caporal, ou un bataillon tout au plus, terminèrent cette grave affaire. Mais, le thème une fois commencé, lord Dalhousie n'était pas homme à l'abandonner, messire Loup n'était pas au bout de son réquisitoire. Peu de jours après parut une longue proclamation en une infinité d'articles, établissant que, le royaume d'Aoude ayant été mal gouverné depuis trois générations par le souverain actuel, par son père et par son grand-père, et leur administration étant odieuse à leurs propres sujets, et inquiétante pour le voisinage, les lois de la morale et de l'humanité exigeaient impérieusement de la part du gouvernement anglais qu'il mît fin à un pareil état de choses en confisquant, non pas, mais en *annexant* le royaume d'Aoude.

Par générosité cependant, et en souvenir d'anciennes relations, on consentait à laisser au roi une pension assez libérale, à la condition toutefois d'une obéissance immédiate. Il devait descendre du trône sans un mouvement d'humeur, sans un murmure. Si on tirait un seul coup de fusil, on ne lui laisserait pas un cowry[1].

La menace était tout à fait perdue pour le pauvre roi,

[1] Cowry, petit coquillage qui sert de monnaie, valant à peu près un centime.

Digitized by Google

qui était bien trop débonnaire et trop pacifique (*trop gras et trop lourd*, dit un journal anglais) pour songer à résister par la force des armes. Il descendit noblement du trône, en disant qu'il ne voulait point, pour le conserver, répandre le sang de ses sujets, mais qu'il en appellerait à la justice du peuple anglais; qu'il irait, s'il le fallait, se jeter aux pieds de la reine Victoria, et plaider lui-même sa cause devant les lords et le parlement.

Ce n'était point une vaine parole, l'effusion irréfléchie d'un malheureux aux abois : le roi d'Aoude détrôné se mit en route pour Calcutta avec la ferme intention de s'embarquer pour l'Angleterre. Mais, arrivé sur le territoire de la Compagnie, et presque aux portes de Calcutta, il fut volé de la moitié de son bagage et de presque toute sa fortune, qu'il transportait en bijoux et en numéraire. Il craignit avec raison de ne plus avoir assez d'argent pour faire vivre en Angleterre sa nombreuse famille, pendant les délais inévitables d'un procès politique probablement très-coûteux. Après bien des hésitations, il renonça à partir lui-même, mais il envoya à Londres sa mère, sa femme et son fils. Or il faut savoir que ce prince, qui se présentait d'abord en suppliant, puis quelques jours après en mendiant, avait tiré des millions de sa cassette, comme son père et son grand-père l'avaient fait avant lui, pour les donner aux Anglais, aux honorables gouverneurs de la Compagnie des Indes, toutes les fois qu'ils s'étaient trouvés dans la gêne ou dans le danger. Puis, tout récemment, lorsqu'il attendait patiemment à Calcutta le résultat de son appel au parlement d'Angleterre, et qu'il vivait paisiblement dans cette capitale, sous l'œil de l'autorité et sous la sauvegarde de l'hospitalité anglaise, il fut un jour réveillé par des sbires qui

Digitized by Google

le conduisirent dans une prison, en lui apprenant qu'il avait conspiré pour insurger ses peuples, qui effectivement s'étaient soulevés comme un seul homme en redemandant leur roi. Enfin, ces jours derniers, une feuille anglaise qui nous est tombée sous la main nous apprenait en même temps, d'une part, que lord Canning craignait pour les jours de son prisonnier, qui se mourait de chagrin et d'effroi dans un donjon de Calcutta, et, d'autre part, que l'ex-reine d'Aoude se mourait à Londres de désespoir et de dégoût d'avoir vu la pétition de son fils *rejetée sans être lue* par les Communes d'Angleterre[1].

Mais, pendant cette longue attente d'une justice qui n'arrivera jamais, que se passait-il dans les États de ce prince *si odieux* à ses sujets, et dans l'armée de ce gouvernement civilisé redresseur de tant de torts?

Un des membres les plus éminents, une des célébrités les plus honorablement connues de la Chambre des communes, M. d'Israeli, va nous l'apprendre dans son admirable discours de la séance du 28 juillet dernier.

Après avoir rappelé à ses collègues quelques circonstances dont le rapprochement avec la crise actuelle est assez significatif, notamment que l'annexation d'Aoude a eu lieu en 1856, tandis que l'insurrection a éclaté en 1857, et, d'autre part, que l'armée du Bengale, au moment de l'insurrection, sur 80,000 cipayes qui la composaient, ne comprenait pas moins de 70,000 sujets du roi d'Aoude; après avoir insisté sur ces deux rapprochements, disons-nous, M. d'Israeli crut devoir entrer dans

[1] La réception de cette pétition a été ajournée indéfiniment, parce que l'avocat qui l'avait rédigée avait oublié d'y inscrire la formule d'usage, *supplie très-humblement* la Chambre des communes.

Digitized by Google

quelques détails assez curieux ; nous citons textuellement :

« Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis l'annexation, lorsqu'on vit apparaître et circuler dans toutes les directions des *colporteurs* d'une singulière espèce, dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Un de ces colporteurs arrivait chez le maire de chaque village, non pas pour lui rien vendre, mais pour lui remettre gratis six petits gâteaux de froment, en lui disant : « Ces six petits gâteaux sont pour vous, je ne vous de« mande rien en retour : seulement, vous aurez l'obli« geance d'en faire six autres tous pareils, et vous les « expédierez à la station suivante. » Chose bizarre ! Ce maire, sans faire de questions, acceptait invariablement ces gâteaux, et, fidèle à sa consigne, il en fabriquait six autres qu'il expédiait au village suivant avec le même message ! Quel était le premier point de départ de ces gâteaux ? c'est ce qu'il serait très-important de connaître ; malheureusement on ne l'a jamais su. Mais ce qui est incontestable, ce qui est positif, c'est que des colporteurs allaient ainsi de *maire en maire* (from headman to headman), de village en village, d'une *station de police* à une autre *station de police*, ne laissant d'autre instruction que celle d'expédier six autres gâteaux pareils à ceux qu'ils avaient apportés.

« Supposez, continue M. d'Israeli, que l'on aille dire à l'empereur de Russie : Sire, voici un fait accompagné de circonstances très-remarquables qui se passe dans vos États. Il y a des colporteurs inexplicables qui vont de village en village, et qui n'y déposent qu'un pot de caviar, ou bien une queue d'hermine, et en retour de cette queue ils ne demandent rien que la complaisance de vouloir

Digitized by Google

bien la faire passer de main en main. Supposez qu'on lui dise encore : *Ce même fait s'est reproduit dans dix mille villages ;* mais nous n'y pouvons rien comprendre. Je suis parfaitement sûr que l'empereur répondrait : Peu m'importe que vous compreniez ou que vous ne compreniez pas ; mais il m'est parfaitement démontré qu'il y a là-dessous quelque chose de louche, et je vais prendre mes précautions en conséquence. Or il ne paraît pas que le gouvernement de l'Inde ait cherché à comprendre ou à se mettre sur ses gardes.

« Mais ce n'est pas tout encore ; outre ces symptômes parmi les populations, il y en avait d'autres dans l'armée, d'après lesquels il n'était pas difficile de deviner qu'on était à la veille d'une conspiration militaire. Un cipaye arrivait dans un cantonnement militaire, et allait droit au plus ancien officier indigène. Il venait expressément pour lui remettre, quoi? *une fleur de lotus*[1] ! L'officier la regardait sans rien dire, et la passait à un autre officier ; celui-ci à un autre, puis elle allait à un inférieur, et ainsi de main en main jusqu'au dernier soldat du régiment. Il n'y avait pas un homme du régiment qui n'eût regardé, touché et passé la fleur ; et enfin, quand elle était arrivée au dernier soldat, il disparaissait pour aller la porter à un autre régiment, s'il y en avait là, sinon au plus prochain cantonnement militaire. On ne pourrait pas citer un seul cantonnement, un seul régiment, une seule compagnie, pas une escorte, pas un détachement, où ces *fleurs de lotus* n'aient pas circulé. Et cela a commencé aussitôt après l'annexation d'Aoude. »

[1] Le lotus bleu était consacré dans l'Inde antique aux divinités vengeresses.

Digitized by Google

Nous n'avons pas besoin d'en citer davantage pour prouver qu'en Angleterre la conviction est parfaitement acquise, au moins en ce qui concerne *cette première cause* de l'insurrection, savoir : l'*annexation du royaume et la spoliation de la famille royale d'Aoude.*

Passons maintenant à la seconde cause : l'*affaire des cartouches graissées*, en commençant par faire comprendre à nos lecteurs tout ce que comportait cette maladresse, comment et par qui elle a été amenée.

Nous avons déjà parlé des *saints*, de ces sombres et austères fanatiques dont les traditions semblent un anachronisme au dix-neuvième siècle. Les trois quarts de la société en Europe, et même en France, semblent ne pas se douter de leur existence ; et cependant ils fourmillent en Angleterre, ils se comptent par légions, ils constituent plus de la moitié de la population protestante de l'autre côté de la Manche. Le type si vigoureusement accusé des Habakkuk Mucklewrath n'est point une invention de Walter Scott ; il n'a pas même eu à l'aller chercher dans les récits des vieilles légendes, il n'avait qu'à regarder autour de lui pour l'esquisser d'après nature à Édimbourg ou dans son propre village.

Depuis 1836 surtout, une recrudescence, une exagération d'enthousiasme religieux, s'est fait sentir d'une manière très-remarquable. Un courant d'esprit puritain a soufflé sur toutes les sectes protestantes des trois royaumes ; et les *saints* se sont multipliés à l'infini, surtout dans l'Inde, où ils ont envahi toutes les administrations, et plus particulièrement l'armée, les sommités militaires, depuis les commandants en chef jusqu'aux simples chefs de bataillon, et, en général, tous les fonctionnaires mariés qui avaient passé l'âge de quarante

Digitized by Google

ans. On observait que c'était leur âge critique : les plus francs vauriens, aussitôt que cette heure fatale avait sonné, changeaient de mœurs et de langage ; et plus leur vie passée avait été irrégulière, plus leur austérité devenait intolérante. Il en est absolument de même aujourd'hui, et cette tendance n'a fait qu'augmenter.

A partir de 1836, disons-nous, tous les chefs de corps, presque sans exception, appartinrent à cette secte redoutable, dont les membres les plus exaltés reçurent, de la jeunesse railleuse de la société de Calcutta, la désignation caractéristique de *New-lights* (illuminés). Dès cette époque, les *politiques*, même lorsqu'ils étaient au pouvoir, durent compter avec les *saints* et subir leur influence ; il durent même permettre leurs écarts, parce que le sentiment populaire était de ce côté. On vit alors des chefs de corps, sans tenir compte de la hiérarchie militaire ni des préjugés des Hindous, jouer le rôle de missionnaires parmi leurs cipayes et prêcher jusque dans les bazars ; et ce n'étaient pas seulement les intelligences bornées, telles que le colonel Wheeler du 34e, le colonel Martin et autres, mais le brillant, le chevaleresque Edwardes lui-même, un des héros de la guerre dans le Pundjab, qui donnaient l'exemple de ces déplorables travestissements [1].

[1] Au moment de mettre sous presse, on nous transmet d'Angleterre la communication suivante, qui se rapporte à un officier connu par de brillants exploits, au héros de Cawnpour, pour lequel nous professons d'ailleurs une sincère admiration :

« Dans une réunion (un meeting) de la Société hibernienne pour la propagation de la Bible, le révérend Graham a déposé que le général Havelock, bien qu'il appartînt à la secte des baptistes (anabaptistes), faisait partie depuis sept ans, ainsi que sa femme et sa fille, de la Société des *missionnaires évangéliques*. Il ajoute que le général

Digitized by Google

Il n'y eut bientôt plus dans toutes ces têtes échauffées qu'une seule idée : celle de convertir les Hindous par la persuasion ou par la force (la Bible ou le sabre du Seigneur et de Gédéon). Pour un si noble but, il fallait tout risquer, même le plus magnifique joyau de la couronne d'Angleterre, le riche empire des Indes. — Or, pour arriver à ce but, il n'y avait qu'un moyen. Le seul obstacle à la conversion des Hindous est évidemment le préjugé de la caste. Excepté la classe la plus ignorante, la plus abrutie, ils n'ont plus qu'une très-minime croyance dans les légendes de leurs *pouranas* et qu'un très-mince respect pour leurs idoles de pierre à deux têtes et à vingt bras. Mais, pour un Hindou, perdre sa caste, c'est tout perdre : l'amour de sa femme, l'appui de sa famille, le respect de ses enfants. Tant que la caste subsiste, il n'y a rien à espérer pour sa conversion : elle est impossible. Eh bien, il faut que cet obstacle disparaisse; il faut que la caste soit nivelée. Guerre à la caste! *Delenda Carthago!*

Or, dans la société indienne, l'élément militaire est celui qui a le plus de poids, de consistance; c'est le plus répandu, le plus actif, le plus influent; il a des ramifica-

Havelock, lorsqu'il voyageait dans l'Inde, comme colonel à la tête de son régiment, avait toujours avec lui une tente de Béthel, où il prêchait l'Évangile, et que chaque dimanche il arborait le drapeau de Béthel, et invitait toute la population à venir entendre l'Évangile, et enfin qu'il baptisait souvent des néophites.— Comme on s'en était plaint à lord Gough, alors commandant en chef, et *newlight* non moins exalté, celui-ci, après avoir fait faire une enquête qui confirmait tous ces faits, au lieu d'exprimer le moindre blâme, s'était empressé de dire publiquement et de manière que tous les journaux pussent le répéter : « Portez *mes compliments* au colonel Havelock, en lui *exprimant mon vif désir qu'il puisse baptiser toute l'armée.* »

Digitized by Google

tions dans toutes les castes. Le préjugé de la caste une fois détruit dans l'armée, le procès serait gagné ; bientôt toute l'Inde serait convertie au christianisme. C'est donc sur l'armée avant tout qu'il faut agir. Voilà pourquoi et dans quel but, depuis 1836, les colonels prédicateurs se sont mis résolûment à l'œuvre.

Mais les Hindous sont un peuple intelligent, et, malheureusement, ils voyaient marcher de front la *conversion* et l'*exploitation*. On leur prêchait l'amour, la charité, la fraternité chrétienne ; et ils voyaient les *politiques* continuer, au nom de la reine chrétienne du franguistan, la spoliation successive de toutes les royautés indiennes qui étaient encore debout. On leur donnait beaucoup de Bibles qu'ils n'avaient pas grande envie de lire ; mais toute la substance du pays s'en allait, et la misère atteignait successivement toutes leurs familles. Ils firent semblant d'écouter les *saints*, mais continuèrent à s'envelopper d'un mystère toujours plus impénétrable, cachant leurs mœurs, voilant leurs familles, mais continuant toujours leurs pratiques. « Nous restons, disait sir John Strachey, dans la plus profonde ignorance à l'égard des Hindous, de leur caractère, de leur mobiles moraux, de leur vie individuelle, de leurs habitudes domestiques ; nous ne savons ni quelles sont leurs subdivisions de castes, ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils font. Ils glissent comme des ombres et nous opposent une forteresse de vapeurs impénétrables. »

Or le zèle puritain est plus célèbre par son ardeur que par sa patience. Il voulut enfin lutter corps à corps avec ce fantôme ; et, décidé à provoquer une crise s'il le fallait, voire même à tirer le sabre du Seigneur et de Gédéon, il ne laissa plus échapper une seule occasion de

Digitized by Google

battre en brèche hardiment, ouvertement, le préjugé de la caste.

Or c'est principalement pour tout ce qui tient à la nourriture que ce préjugé est inabordable. Le prisonnier qui aura commis les crimes les plus odieux pour satisfaire le moindre de ses penchants saura mourir comme un martyr en subissant toutes les tortures de la faim, plutôt que de souiller son corps par une nourriture contraire aux préceptes de sa religion. Des régiments de cipayes, parfaitement dévoués à leurs officiers, auxquels on n'avait jamais eu à reprocher la moindre faute de discipline, s'étaient laissé fusiller plutôt que de s'embarquer pour traverser la *kala panie* (la mer azurée), non qu'ils eussent peur de la tempête, mais parce que l'idée de préparer leur nourriture sous les yeux (nous ne disons pas au contact) des Européens leur semblait insupportable, plus insupportable que celle de la mort immédiate. Il est vrai que d'autres régiments se soumettent aujourd'hui à cette épreuve; mais on ne sait pas ce qu'elle leur coûte. Pendant toute la traversée, ces malheureux ne se nourrissent que de graines crues et d'épices qu'ils portent sur eux en cachette. C'est quelque chose de navrant de les voir débarquer après une traversée un peu longue, hâves et maigres comme les naufragés de la Méduse.

Ce fut dans les prisons qu'on essaya de frapper le premier coup contre la caste, *experimentum in corpore vili*. Pourquoi d'ailleurs la société se croirait-elle obligée de respecter les préjugés de ceux qui ont outragé ses lois? On soumit les prisonniers au régime de la (*mess*) masse commune. Une nourriture commune fut préparée pour tous, et distribuée à tous indistinctement, sans tenir compte de la caste. La tentative ne fut pas heureuse :

Digitized by Google

dans toutes les prisons où on fit l'application de cette mesure, il y eut un soulèvement presque général des détenus, le sang coula en abondance. Force resta à la loi; mais les prisonniers se vengèrent de leur defaite en se laissant mourir de faim. Partout où les magistrats se montrèrent inflexibles, le vide se fit parmi les brahmines et les Cshatrias; les *pariahs* seuls survécurent en acceptant la nourriture proposée, parce que leur caste n'avait rien à perdre. D'autres tentatives de diverses natures se succédèrent sans plus de succès. Enfin une circonstance tout à fait imprévue vint fournir aux *saints* une nouvelle occasion d'affronter ce malheureux préjugé.

Au mois de décembre 1856, on avait dû renouveler les approvisionnements de munitions de guerre du parc d'artillerie de Dumdum, qui est en même temps la principale fabrique de cartouches pour toute l'armée du Bengale. Soit que l'intendant militaire qui était alors à la tête de cet établissement fût affilié à la secte des *New-lights*, et que son zèle puritain lui fit désirer de provoquer une crise; soit, comme il l'assure, qu'il n'eût vu dans le procéde de graisser les cartouches qu'une innovation qui pouvait être utile en facilitant le chargement des fusils et en rendant le tir plus rapide, ce qu'il y a de certain, c'est que toute la provision pour l'année 1857 se trouva composée de cartouches qui avaient été frottées de graisse de bœuf. D'autres ont prétendu qu'il avait employé de la graisse de porc; mais il est à présumer que cette dernière supposition a été propagée par les cipayes hindous pour intéresser à leur querelle les musulmans, qui ont une répugnance extraordinaire pour tout ce qui provient de l'animal immonde [1].

[1] Nous devons ajouter, pour la justification de l'intendant mili-

Digitized by Google

Le premier régiment auquel on distribua ces cartouches graissées fut le 19e d'infanterie indigène, alors en garnison à Barrackpour. S'apercevant immédiatement d'une innovation qui froissait leur plus chatouilleux préjugé, les cipayes refusèrent unanimement de s'en servir; et, la nouvelle s'étant répandue dans le cantonnement, l'indignation fut si grande, que les quatre régiments qui formaient alors la garnison de Barrackpour songèrent aussitôt à s'insurger. Convaincus qu'en leur faisant déchirer avec leurs dents des cartouches frottées de graisse de vache (à leurs yeux, cet animal est encore plus sacré que le bœuf), on voulait les forcer à perdre leur caste et à se faire chrétiens malgré eux, ils organisèrent un complot qui avait pour objet : d'incendier d'abord les maisons des Européens de Barrackpour, puis de marcher sur Calcutta, et de s'emparer du fort William. Mais la conspiration fut révélée au lieutenant Allen par un cipaye resté fidèle, et des mesures efficaces furent prises pour la prévenir.

Ceci se passait dans le mois de janvier 1857. Un conseil d'enquête eut ordre de s'assembler pour examiner les griefs des cipayes, et ce conseil entra en séance le 7 février 1857. Or, dans les papiers publiés par le gou-

taire, que les cartouches graissées sont indispensables pour les armes rayées. Le même procédé est employé en France. Toutefois les armes rayées ne sont données dans l'Inde qu'aux soldats européens; il était donc plus qu'inutile de graisser les cartouches qui devaient servir aux cipayes.

On conçoit cependant que l'indignation ne pouvait pas être aussi grande chez les musulmans que chez les Hindous. L'emploi de la graisse de bœuf choque les Hindous dans leur *vénération religieuse*, tandis que l'emploi de la graisse de porc blesse les musulmans dans leur répulsion.

Digitized by Google

vernement anglais relativement à cette enquête, la pièce n° 14 de la troisième liasse est un rapport de l'inspecteur général de l'artillerie (auteur de tout le mal), rapport daté du 29 janvier 1857 et adressé au secrétaire du gouverneur général de l'Inde. Dans ce rapport, l'intendant inspecteur convient que « aucune précaution extraordinaire ne semble avoir été prise, au dépôt d'artillerie de Dumdum, pour s'assurer qu'on n'eût point fait usage de l'espèce de graisse qui peut froisser les préjugés des Indiens. Certainement, ajoute l'inspecteur avec une simplicité qui est peut-être sincère, il est à regretter que ces munitions n'aient pas été préparées sans graisse d'aucune espèce; *mais je n'avais pas fait attention à cette circonstance*[1]. »

Le résultat de l'enquête fut qu'on permit aux cipayes de ne point déchirer les cartouches *avec leurs dents*, mais qu'on insista pour qu'ils continuassent à s'en servir en les déchirant suivant une nouvelle méthode fort gênante. Les *saints*, dont l'influence était toute-puissante sur le commandant en chef, espéraient ainsi tourner la difficulté et arriver à leurs fins : ils assuraient qu'au bout d'un certain temps les cipayes finiraient par surmonter leur répugnance et par déchirer les cartouches suivant l'ancienne manière, qui était beaucoup plus commode. Mais ce calcul fut trompé. Le 19e régiment d'infanterie indigène, sur lequel on voulut recommencer l'épreuve, refusa de recevoir les cartouches; et, comme il fallait cette

[1] No extraordinary precaution appears to have been taken, at the practice depot of Dumdum, to insure the absence of any objectionable fat. It is certainly to be regretted that ammunition was not prepared, expressly for the depot, without any grease at all, *but the subject did not occur to me.*

Digitized by Google

fois faire un exemple, si l'on voulait maintenir la discipline dans l'armée, ce régiment fut licencié à Barrackpour le 3 avril 1857.

Dans une armée européenne, le simple licenciement serait, pour un régiment, une très-légère punition, du moins en ce qui concerne les sous-officiers et les soldats; ce serait peut-être même une prime offerte à la révolte, puisque ces derniers, pour la plupart, seraient charmés de retourner dans leurs villages. Mais, pour un régiment de cipayes, il n'en est point ainsi. Officiers et soldats n'ont aucun autre avenir pour leur vieillesse que leur pension de retraite ; ils ne connaissent point d'autre métier que celui des armes, et n'ayant aucun patrimoine, puisqu'ils sont soldats de père en fils, il ne leur reste plus aucune ressource, aucun moyen d'existence, pour eux et leurs familles. Forcément, après un licenciement, ils deviennent des coupeurs de routes et finissent par la potence. Mais, bien que les cipayes du 19e indigène demandassent grâce jusqu'au dernier moment avec des sanglots et des cris déchirants, ils n'hésitèrent pas à accepter un avenir de misère certaine plutôt que de s'exposer à perdre leur caste.

Il était question de recommencer cette triste épreuve sur le 34e régiment d'infanterie indigène (le second des quatre régiments de Barrackpour qui étaient entrés dans le complot du mois de janvier), lorsqu'un incident inattendu vint hâter le dénoûment en aggravant la position. Nous avons déjà dit que le colonel Wheeler, qui commandait ce régiment, était un de ces officiers fanatiques qui s'adressent personnellement aux cipayes sous leurs ordres pour insulter à leurs croyances et chercher à les convertir par tous les moyens en leur pouvoir. Déjà,

Digitized by Google

dans une circonstance précédente, on avait dû lui retirer le commandement d'un régiment, pour avoir, à Peshawer, en plein pays musulman, causé une émeute en prêchant dans les bazars. Enivré par la fièvre de prosélytisme, qui était générale parmi les *saints*, ce puritain incorrigible choisit le moment dont nous venons de parler pour redoubler ses prédications. Elles causèrent dans le régiment une véritable exaspération, et la réaction se manifesta par une tentative d'assassinat sur un officier européen du 34e : c'était précisément le lieutenant adjudant-major de ce régiment, c'est-à-dire l'officier qui est toujours considéré comme le bras droit du commandant et comme son *alter ego*. Un cipaye avait tiré sur lui à bout portant, et avait également blessé le sergent-major européen attaché au corps. Ce crime s'était commis en présence d'une grande garde du 34e, commandée par un djemadar ou lieutenant indigène ; et ni la grande garde ni le djemadar n'étaient intervenus; bien plus ils avaient refusé d'arrêter le coupable. Le cipaye fut pendu le 8 avril, et le lieutenant indigène, qui avait refusé d'intervenir, subit le même sort le 20 du même mois. Mais, comme ces exécutions restèrent sans effet sur le régiment, toujours plus indiscipliné, on le licencia, comme on avait fait pour le 19e, le 5 mai 1857.

Si maintenant, avant de passer au récit de l'insurrection proprement dite, nous résumons les faits que nous venons de mettre en lumière, nous voyons que cette insurrection a eu pour causes : 1° l'annexation du royaume d'Aoude, et 2° la question des cartouches; et nous voyons aussi que, contrairement à l'opinion généralement énoncée jusqu'à ce jour, la querelle est au moins aussi sérieusement, nous dirons même plus sérieusement en-

Digitized by Google

gagée avec les Hindous qu'avec les musulmans. Effectivement, par l'annexation du royaume d'Aoude, on a spolié un prince dont les sujets se partagent à peu près également en musulmans et en Hindous; mais, dans la question des cartouches, on est allé surtout se heurter contre l'idée de la caste qui n'existe que chez les Hindous; enfin, il est parfaitement avéré que, dans les régiments de l'armée du Bengale qui se sont insurgés, l'élément hindou était en grande majorité, puisqu'on comptait six à sept cents brahmines par bataillon d'un millier d'hommes.

On doit rendre cette justice au gouvernement des *saints*, qu'il a eu le talent de trouver la seule combinaison possible qui pût réunir les brahmines et les musulmans sincèrement et cordialement sous un même drapeau hostile à la puissance anglaise. Il fallait pour cela s'adresser, en le froissant, au seul préjugé commun entre les deux races, une répugnance insurmontable et fondée sur certaines lois hygiéniques et religieuses. Pour l'une et pour l'autre on a trouvé des contacts désobligeants; de là leur irritation simultanée. De bien petites causes produisent quelquefois de bien grands effets.

Digitized by Google

CHAPITRE II

—

Marche de l'insurrection ; progrès et échecs; siége de Delhi.

Cependant les chefs de l'armée, pensant que les régiments éloignés de Barrackpour ne seraient peut-être point infectés du même esprit, ordonnèrent de distribuer les malencontreuses cartouches aux troupes indigènes dans toutes les stations du Bengale et du Nord-Ouest, en commençant par Mirat, Amballa, Delhi, etc. Mais, pour aller progressivement et pour laisser aux impressions fâcheuses le temps de s'émousser, on ne devait pas demander aux cipayes d'en faire usage immédiatement, mais seulement de les recevoir dans leurs gibernes. Ce subterfuge n'eut aucun succès : les cipayes n'étaient point dupes et savaient à quoi s'en tenir; aussi manifestèrent-ils leur mécontentement en allumant chaque nuit des incendies qui consumaient les bâtiments publics : c'étaient un jour une caserne, le lendemain un

Digitized by Google

hôpital, puis des maisons isolées. Les incendiaires n'étaient jamais découverts, et les troupes chargées d'éteindre le feu n'arrivaient jamais à temps, ou manifestaient toute la mauvaise volonté possible.

Les choses étaient ainsi arrivées à une crise où il fallait absolument prendre un parti. Or le parti le plus sage était évidemment de faire changer les cartouches, et le gouverneur général, lord Canning, esprit juste et cœur honnête, penchait très-fort pour cet avis; mais il était débordé par l'entourage du commandant en chef. Déjà il avait été furieusement attaqué par les *saints* et par une partie de la presse coloniale, pour avoir sévi contre le colonel Wheeler en lui faisant retirer son commandement. Le *Friend of India*, entre autres journaux, avait publié un article extrêmement violent, intitulé *Patria cara, carior libertas*, qui contenait ce passage : « La conduite du colonel Wheeler n'est que la conséquence logique de la liberté religieuse, et il n'y a point de milieu : si c'est un devoir de travailler à la conversion des Hindous, c'est un devoir de commencer par la conversion de ceux qui exercent le plus d'influence sur leurs coreligionnaires. — Si c'est un devoir pour chaque individu d'énoncer ouvertement son opinion religieuse, c'est également un devoir pour un militaire, quand même il serait dans la position vétilleuse d'un commandant. — De tous les arguments que l'on présente aujourd'hui, il n'en est pas un dont on ne se soit déjà servi contre les premiers missionnaires envoyés dans l'Inde. Alors, comme aujourd'hui, on disait que les Hindous étaient attachés à leur caste d'une manière inébranlable; alors, comme aujourd'hui, on disait que les prédications des missionnaires nous attireraient la haine des Indiens; alors,

Digitized by Google

comme aujourd'hui, on nous prédisait une insurrection générale, si nous avions la présomption de nous heurter contre les préjugés de nos sujets. Et, nonobstant ces fâcheuses prévisions, le peuple anglais, tout en croyant à l'imminence du danger, n'hésita pas à risquer la sûreté de son empire plutôt que de souffrir la moindre entrave à la liberté des prédicateurs de l'Évangile... Punir le colonel Wheeler pour avoir prêché, c'est le punir d'avoir été chrétien. Nous ne discuterons point la question de savoir si ces prédications ont été pour quelque chose dans les révoltes qui viennent d'éclater. Quand le fait nous serait parfaitement prouvé, tout en regrettant qu'il en fût ainsi, notre opinion serait la même. *Si nous ne pouvons pas conserver notre empire sans faire un crime à un soldat de se montrer chrétien, périsse plutôt notre empire, mais sachons le risquer! qu'il grandisse ou succombe avec la foi à laquelle nous avons la prétention d'appartenir.*

Il n'y avait rien à faire en présence d'un enthousiasme aussi sublime et aussi absurde, lorsqu'il était l'expression du sentiment national britannique tant en Europe que dans la colonie. Il fut donc décidé qu'on tenterait l'expérience jusqu'au bout et n'importe à quel prix. Pour le faire avec le moins de danger possible, on choisit, bien loin de Barrackpour, la ville de Mirat, où se trouvait une division considérable de troupes européennes ; et, les régiments de cavalerie indigène n'ayant encore manifesté aucune irritation, on résolut de s'adresser de préférence au 3e régiment de cette arme, pour lui faire faire l'exercice à feu avec les nouvelles cartouches.

Effectivement, la veille du jour fixé, un lieutenant indigène du 3e de cavalerie régulière du Bengale, accom-

Digitized by Google

pagné de trois soldats du même corps dont on avait sondé les bonnes dispositions, se placèrent au milieu de ce régiment formé en carré, et donnèrent une longue explication sur la nouvelle manière de charger les armes avec les nouvelles cartouches sans déchirer ces cartouches avec les dents. Joignant la pratique à la théorie, ils chargèrent et déchargèrent plusieurs fois leurs carabines. Pendant tout le temps que dura cette instruction, le régiment resta grave et silencieux, puis il se retira sans aucune manifestation.

Le lendemain, quand le 3e régiment de cavalerie fut réuni sur le champ de manœuvre, le colonel fit avancer la 1re compagnie, et lui ordonna de charger ses armes pour un tir à la cible. Mais le malheur voulut que cet officier supérieur fût encore un de ces *prédicants* insupportables qui ont manqué leur vocation en entrant dans l'armée, tandis que tous leurs penchants les portent à faire le métier de missionnaires. Il n'en fallut pas davantage pour irriter les cipayes, et, sur 90 hommes dont se composait la compagnie, 85 refusèrent d'obéir. Ces derniers furent immédiatement arrêtés et traduits devant un conseil de guerre, qui les condamna à *dix ans de fers et de travaux forcés*. Cette condamnation paraît tellement sévère, que, si ce n'était l'intérêt immense que les Anglais doivent avoir au maintien de la tranquillité dans l'Inde, on serait tenté de croire qu'ils cherchaient à provoquer une insurrection.

Ce fut le 9 mai 1857 que cette sentence dut recevoir son exécution devant toutes les troupes assemblées. Pour ôter aux cipayes toute tentation de résister, on eut recours à un déploiement de force extraordinaire et aux démonstrations les plus terribles. Le 3e régiment de cavalerie du Bengale, ayant été placé en ligne entre deux

Digitized by Google

régiments (les 11e et 20e) d'infanterie indigène, vit se former en face de lui une seconde ligne, composée du 60e régiment d'infanterie européenne (armé de carabines de grande précision), le 6e des dragons de la garde (européens), et enfin un bataillon d'artillerie européenne, qui arrivait avec ses pièces chargées et ses mèches allumées. L'infanterie européenne reçut en même temps l'ordre de charger ses armes.

Lecture ayant été faite de l'arrêt rendu par la cour martiale, on procéda aussitôt à la cruelle opération de la pose des fers aux pieds et aux mains des 85 cavaliers condamnés. Ces malheureux avaient espéré jusqu'au dernier moment que la sentence ne serait point confirmée par le commandant en chef. Ils poussèrent alors des cris déchirants : *Amân! amân! Grâce! grâce! ce n'est pas nous qui vous avons désobéi; c'est notre religion qui nous défend ce que vous exigez.* Quelques officiers européens de ce régiment, en voyant des hommes (auxquels on n'avait jamais rien eu à reprocher et porteurs de médailles attestant leur courage ou leur bonne conduite) réduits à cet affreux désespoir, versèrent eux-mêmes des larmes. Plusieurs d'entre eux, notamment un capitaine, dont nous raconterons tout à l'heure les aventures et les dangers, avaient vainement intercédé auprès du colonel pour qu'il intervînt en leur faveur. Mais, hélas ! *alea jacta est,* on leur avait répondu que la discipline européenne serait maintenue à tout prix. Les prisonniers défilèrent enchaînés devant leurs camarades et devant les deux autres régiments indigènes. Ceux-ci, sombres, consternés, se disaient naturellement : « Voilà le sort qui nous attend demain, après-demain, dans quelques jours ou dans quelques heures; nous passerons tous par ce laminoir,

Digitized by Google

et nous en sortirons écrasés, déshonorés, parias, — chrétiens. » Mais protester à la gueule des canons prêts à vomir la mitraille ! Ils n'y étaient pas encore préparés. Tout ce qui était Indien se retira donc en silence, la rage dans le cœur.

Le lendemain, 10 mai, était un dimanche. Avec le dédain de l'Européen pour l'indigène, on n'avait pris aucune précaution extraordinaire. La geôle qui contenait les prisonniers n'avait que sa garde accoutumée, et la colonie, oublieuse, ne songeait plus qu'aux loisirs et aux offices du jour consacré à Dieu, quand tout à coup, à sept heures du soir, des hurlements affreux se font entendre, et les trois régiments indigènes, sortant à la fois de leurs cantonnements, se précipitent vers la prison en massacrant tous les Européens qu'ils rencontrent sur leur chemin. En un instant les prisonniers sont délivrés, on brise leurs fers, on les met à cheval, et des milliers de voix leur crient de toutes parts : « Delhi ! Delhi ! » C'était à la fois le mot d'ordre et de ralliement.

Tous les journaux ont donné le récit de ces nouvelles Vêpres siciliennes. Il est incontestable que pendant cette nuit la civilisation retrouva toutes ses vertus, la barbarie se rua dans tous ses excès. Jamais les Anglais ne furent plus beaux ; dans le danger ils reparurent héroïques ; aucun peuple ne sait mieux mourir ! Il y eut, du côté des Indiens, quelques crimes abominables, crimes qui se reproduisirent à Delhi, à Cawnpour, à Allahabad [1] ; le

[1] Disons tout de suite qu'il est aujourd'hui constaté que ces atrocités, en ce qui concerne le massacre des femmes et des enfants, tant à Mirat qu'à Delhi, n'ont point été commises par les cipayes ; — mais par les forçats échappés des prisons. C'était surtout dans les prisons de Mirat, de Delhi, Agra et Allahabad que se trouvaient en-

Digitized by Google

monde entier les a maudits. Mais on n'a pas dit, on n'a pas assez dit, et il est grandement temps de le dire quand l'heure des représailles va sonner, qu'il y a eu aussi de la part de ces Indiens d'admirables dévouements; et nous n'en voulons pas d'autre témoignage que celui d'une charmante femme, d'une noble dame anglaise, dont le mari était précisément capitaine dans le 3e *régiment de cavalerie du Bengale*, c'est-à-dire dans celui-là même qui a donné à l'insurrection ses premiers chefs et ses premières victimes, et qui est signalé entre tous à la vindicte européenne.

Après avoir raconté qu'au premier signal d'alarme son mari l'avait quittée pour courir aux casernes, où il n'avait plus trouvé le régiment, et de là à la prison, où il pensait bien que les insurgés avaient dû se porter pour délivrer leurs camarades, elle dit : « Les premiers insurgés qu'il rencontra étaient précisément les prisonniers de la veille qui venaient d'être mis en liberté. Ils étaient à cheval et en uniforme. Leurs camarades avaient non-seulement brisé leurs fers, mais leur avaient donné leurs propres montures, et ils s'enfuyaient du côté de Delhi. Ils étaient une trentaine, et mon mari était seul. Lorsqu'ils rencontrèrent Henri, ils s'arrêtèrent pour le saluer et pour lui envoyer leurs bénédictions. L'un d'eux s'ap-

fermés (au nombre de plus de dix mille scélérats) les principales bandes de Thugs et de Phansigars, étrangleurs, assassins et malfaiteurs de toute espèce, qui ne manquèrent pas de profiter de leur liberté pour exterminer tous les Européens qui leur tombaient sous la main, avec des raffinements de cruauté inouïe. Mais, dans les commencements de l'insurrection, les cipayes étaient complétement étrangers à ces horreurs. Plus tard, il est vrai, des représailles qui ne s'adressaient pas aux vrais coupables augmentèrent leur exaspération.

Digitized by Google

procha vivement de mon mari, et lui dit d'une voix tremblante d'émotion : « Je suis libre, monseigneur ! « Mon bon capitaine, laissez-moi vous presser sur mon « cœur avant de nous quitter pour toujours ! » Il le fit comme il l'avait dit ; et, après cette accolade, toute la troupe partit au galop avec un dernier cri de : Dieu vous protége ! *En vérité, mon mari était leur ami ; et, si on avait voulu l'écouter, toutes ces horreurs ne seraient jamais arrivées.* »

« Bien des heures se passèrent avant que Henri revînt ; et cependant nous entendions une horrible fusillade et des cris affreux, et l'on brûlait toutes les maisons autour de nous. Toutes celles que nous pouvions voir de nos fenêtres (il y en avait neuf ou dix) étaient en flammes, et nous tremblions de tous nos membres, Élisa et moi, mais nous n'osions sortir sans mon mari. Enfin, quelques cavaliers indigènes entrèrent dans le jardin. Je reconnus l'uniforme du régiment. Venez, venez, leur criai-je, sauvez-moi, sauvez-nous ! Et la pauvre Élisa joignait ses cris aux miens. « Ne craignez rien, me dit celui « qui s'avançait le premier, personne ne vous fera le « moindre mal (no one shall injure you)[1]. » Oh ! comme

[1] Ce récit est tellement touchant, qu'on nous saura sans doute gré de reproduire l'original.

Oh! how I thanked them and in a minute they were with us in the upper room. And I tried to take their hands in mine, but they laid themselves at my feet, touching them with their foreheads. They were unknown to me,—these four,—but the first who spoke, Madho, I can never forget! They implored me to keep inside, but oh! how to do that, when I was waiting for my husband. — Alfred joined us first, safe, and reporting Henri the same. And then our cavalry guard kept dashing through the compound, forcing back parties who rushed in to fire the house. The pistol shots rang on every side, and

Digitized by Google

je les ai remerciés ! Et une minute après ils étaient avec nous au salon du premier étage. Et j'essayai de prendre leurs mains dans les miennes ; mais ils *se couchèrent à mes pieds et ne voulurent les toucher qu'avec leurs fronts.* Ces quatre hommes, ils m'étaient inconnus, mais le premier qui m'a parlé, appelé Madho, je ne l'oublierai jamais.

« Ils me suppliaient de ne pas me montrer hors de la maison ; mais, oh ! ce n'était pas possible quand c'était mon époux dont je guettais le retour ! Alfred nous rejoignit d'abord, m'annonçant que Henri était sain et sauf. Et nos quatre défenseurs couraient à chaque instant dans le jardin pour repousser les groupes qui se précipitaient pour venir mettre le feu à la maison. Puis des coups de pistolet retentirent dans toutes les directions, et ce fut alors que mon mari arriva enfin, dans une agonie d'inquiétude à notre sujet. Il nous fit aussitôt quitter la maison, de peur qu'elle ne fût entourée.

now my husband arrived in speechless agony ou our account, and made us leave the house fearing it might be surrounded.

Wrapped in the black stable blankets; to hide our light dresses in the glare of the flaming station, he took us to hide under trees in the garden, but moved us afterwards in a litlle temple that stands on our grounds. It is very thick walled, and having only one narrow door, was a good place for shelter. We sat whispering for hours, listening to the noises, as crowds came near or fell away- Still no one attacked us, and more of the cavalry troops were continually joining us, vowing to live or die for us. A band of armed thieves now broke in to the house, but two of them were shot and the others fled. The fourth standard was now brought in by Rnomon-Sing, our poor old acquaintance, and colonel..... 's victim. He never left us again. — Henri only waited till about dawn to drive us away; but the men looked very blank at the ideao taking us to the European lines. All the stable servants had fled, so Henri had to find all the harness and himself put it on the horses. Eliza and I got into

Digitized by Google

« Enveloppées dans les housses noires de nos écuries, afin de cacher nos légers vêtements de femme, dont la couleur aurait été remarquée à la lueur des incendies, il nous conduisit d'abord dans un endroit caché par les arbres de notre jardin, puis un peu plus tard dans un petit kiosque à l'extrémité de la propriété. Les murs de ce petit édifice étaient très-épais, et, comme il n'y avait qu'une seule porte fort étroite, on y était passablement à l'abri. Nous passâmes là plusieurs heures, assis, nous parlant à voix basse, prêtant l'oreille à tous les bruits, suivant que la foule s'approchait ou s'éloignait. Cependant personne ne nous attaquait, et d'autres de nos cavaliers venaient à chaque instant se joindre à notre escorte, jurant de donner leurs vies pour nous. Une bande de brigands armés se précipita une fois dans la maison, mais deux d'entre eux furent immédiatement tués et le reste prit la fuite. Ce fut en ce moment que le quatrième étendard du régiment nous fut apporté par Rhomon-Sing (un djemadar), notre pauvre vieil ami, *une des victimes du colonel*. Il ne nous a plus quitté un seul instant.

« Henri attendait le premier crépuscule du jour pour nous conduire aux casernes européennes, cependant les cavaliers tremblaient à l'idée de nous suivre de ce côté. Tous nos palefreniers s'étaient sauvés, de sorte que Henri fut obligé d'aller harnacher les chevaux et de les mettre lui-même à la voiture. Élisa et moi, nous montâmes dans

the carriage, one of the sawars acting as driver; Henri and Alfred mustered all the troopers round us and we drove off. We had 19 of the 3d regiment remaining with us, including the Djemadar of our troop. One of the prisoners had come to us, offering to stay and defend us; but my husband told him he must give him up again if he did. So the poor fellow rode rode off quite dijected.

Digitized by Google

la calèche, un de nos cavaliers servant de cocher; Henri et Alfred rassemblèrent tous les troupiers autour de nous, et nous partîmes au galop. Dix-neuf soldats du 3e régiment de cavalerie nous accompagnaient, ayant à leur tête le djemadar (Rhomon-Sing) de notre compagnie. Un des *prisonniers* qui était venu à nous s'offrit aussi de nous accompagner pour nous protéger; mais mon mari lui dit qu'il serait obligé de le faire remettre en prison s'il nous suivait, de sorte que le pauvre garçon s'en alla tout désolé.

« Chemin faisant, nous rencontrâmes un carabinier (du 6e dragons de la garde), poursuivi par plusieurs cipayes ; il était à pied, sans armes et déjà couvert de sang. blessé à la tête et aux bras. Mon mari tua d'un coup de pistolet l'un des assaillants, et fit monter le carabinier dans la voiture. Pendant ce temps nos cavaliers tenaient les autres cipayes à distance, mais sans faire usage de leurs armes. Évidemment ils partageaient leur aversion pour le soldat européen. Arrivés en vue des casernes européennes, lorsque nous fûmes hors de tout danger, une douzaine de nos cavaliers resta avec nous, le reste alla rejoindre les insurgés. »

Pour compléter cette histoire de la conduite du 3e régiment de cavalerie indigène à l'égard de ses officiers européens, nous nous empressons d'ajouter que *pas un officier* de ce corps, *pas même le colonel, bien qu'il fût exécré*, ne périt de la main de ses soldats. Depuis le commencement de l'insurrection, ce régiment n'a encore perdu que trois officiers, savoir : son chirurgien (aide-major), docteur Christie, son vétérinaire Philipps, et un sous-lieutenant nommé Mac-Nab, tués tous les trois dans la nuit du 10 mai, par des cipayes du 11e régiment d'infanterie indigène.

Digitized by Google

Voilà les hommes sur lesquels s'est déchaînée toute la première fureur des *saints*, et sur lesquels (*sur tous indistinctement*) on n'a cessé d'appeler les plus terribles supplices. Certainement plusieurs d'entre eux ont commis plus tard des crimes odieux, épouvantables ; mais il est incontestable que dans cette première explosion le bon droit et même le beau rôle était de leur côté.

Nous avons dit que les troupes européennes à Mirat, au nombre de 2,000 hommes, se composaient d'artillerie, du 60e carabiniers à pied, et du 6e dragons (carabiniers) de la garde. On a beaucoup reproché au général Hewit, qui commandait la division, de n'avoir point tiré parti de forces aussi considérables pour anéantir immédiatement les insurgés par une poursuite rapide. Mais nous observerons que les premiers coups de fusil n'avaient été tirés qu'après le coucher du soleil, vers sept heures et demie du soir, lorsque les officiers étaient presque tous à l'église. A huit heures, il fait nuit noire. Les cantonnements de Mirat sont tellement étendus et éparpillés, qu'il était près de dix heures avant que les troupes européennes fussent rassemblées; et, toute la population des bazars s'étant soulevée pour incendier et piller les maisons, la première préoccupation avait été naturellement de sauver les femmes et les enfants dispersés dans toutes les parties de la ville, les hôpitaux et les magasins. Enfin, on voit par le récit que nous venons de citer que le crépuscule du matin avait déjà paru avant que la fusillade eût cessé, si ce n'est contre les insurgés, au moins contre les pillards.

Digitized by Google

INSURRECTION DE DELHI.

Le lundi, 11 mai, à neuf heures du matin, les sentinelles du poste sur le pont de bateaux construit sur la Djumna, devant la porte nord-est de Delhi, virent arriver, par la route de Mirat[1], *trente* cavaliers portant l'uniforme du 3e régiment de cavalerie indigène du Bengale. Hommes et chevaux étaient trempés de sueur et paraissaient fatigués d'une longue marche. On les laissa passer sans concevoir aucun soupçon. Mais à peine avaient-ils franchi le pont, qu'ils se saisirent du poste et tuèrent le seul officier anglais qui le commandait. Puis, réunissant les cipayes autour d'eux, ils leur racontèrent avec une extrême animation les scènes du samedi et du dimanche à Mirat, montrant à leurs jambes les meurtrissures des fers qu'on y avait attachés, et appelant leurs coreligionnaires à combattre avec eux pour leurs castes et leur religion. Tout le poste leur répondit par un cri d'indignation et de sympathie, et s'engagea à donner la main aux autres insurgés, à mesure qu'ils arriveraient de Mirat.

Les *trente* vengeurs se mettent en marche en prenant la direction du palais. La première personne qu'ils rencontrent est précisément M. Fraser (le résident anglais auprès du Grand Mogol), qui se rendait au derbar (à la séance royale) dans son cabriolet. Ils le massacrent avec son premier assistant (le capitaine Douglas) et son pre-

[1] On se rappelle que, dans la relation citée plus haut d'une dame anglaise de Mirat, il est question de ces *trente* cavaliers délivrés de leur prison, qui s'étaient trouvés les premiers sur le chemin du capitaine S....., comme ils s'enfuyaient vers Delhi.

Digitized by Google

mier secrétaire (M. Nixon). Après cette exécution, ils continuent à sabrer tous les Européens qui se trouvent sur leur chemin.

Quelques fuyards allèrent avertir le général commandant la station, qui se hâta d'opposer à ces forcenés, qu'il croyait beaucoup plus nombreux, le 54e régiment d'infanterie indigène, appuyé de deux pièces d'artillerie de la batterie indigène du capitaine de Tessier. Ces troupes débouchent effectivement sur la place du palais, parfaitement disposées à faire leur devoir; mais, au cri de Dîn! dîn! (*Pour la religion, pour la religion!*) répété par le petit groupe de cavaliers, et sur les explications qui leur sont rapidement données par quelques cipayes du 54e, appartenant au poste déjà insurgé du pont de bateaux, le 54e, au lieu de faire feu sur les rebelles, comme il en avait reçu l'ordre, ouvre ses rangs à droite et à gauche, sur les deux côtés du chemin, laissant tous ses officiers au milieu de la voie; et il assiste avec une horrible impassibilité à la scène de carnage qui se passe aussitôt sous ses yeux. Les *trente* cavaliers, s'élançant aussitôt dans l'espace resté libre, tuent successivement à coups de pistolet tous les officiers (alors présents) du 54e, qui, paralysés par la surprise et n'ayant pour se défendre que leurs sabres d'infanterie, ne firent, à ce qu'il paraît, aucune résistance, si ce n'est le colonel Ripley, qui tua, dit-on, deux des assaillants de deux coups de pistolet qu'il avait sur lui. Après cette boucherie, les cavaliers descendirent de cheval et parcoururent les rangs des cipayes en leur serrant la main et en les remerciant de leur *abstention*. Ici encore on voit que, des officiers du 54e, pas un ne périt de la main de ses soldats, qui se contentèrent de ne point les défendre contre les vengeurs de la religion outragée.

Digitized by Google

Par une bizarrerie de l'administration anglaise, que l'on ne peut expliquer que par l'insalubrité du climat de Delhi, cette ville, quoiqu'une des positions stratégiques les plus importantes de l'Inde, et un centre d'approvisionnements militaires colossal, n'avait pour toute garnison que trois régiments d'infanterie indigène[1] et une compagnie d'artillerie indigène. Il ne s'y trouvait pas le plus petit noyau, pas une compagnie, pas un dépôt, pas un détachement de soldats européens. Cette énorme faute allait coûter cher.

Après la mort de ses officiers, le 54e d'infanterie indigène se joignit avec enthousiasme à l'insurrection. Rallié bientôt par le 74e, et toujours conduit par les *cavaliers vengeurs*, il marcha à l'attaque du petit arsenal[2], qui n'avait pour tous défenseurs que deux jeunes officiers et quelques sous-officiers européens d'artillerie. Après plusieurs heures d'une lutte inégale, le lieutenant Willoughby, voyant que l'arsenal allait définitivement tomber au pouvoir des insurgés, mit le feu au magasin à poudre, qui sauta avec une explosion épouvantable, détruisant environ cinq cents personnes, tant de la ville que des insurgés.

Il était alors quatre heures du soir. Le brigadier (colonel) Graves avait réuni dans la tour du *Pavillon* (flagstaff) un grand nombre de dames avec leurs enfants et presque tous les hommes de la population européenne qui avaient echappé au premier massacre. Il comptait

[1] Ces trois régiments étaient le 38e, le 54e et le 74e.

La ville de Delhi contenait deux arsenaux. Ce fut le plus petit, où se trouvaient les fusils, les sabres, les cartouches pour l'infanterie et environ un tiers des approvisionnements en poudre, qui tomba le premier au pouvoir des insurgés. L'autre était plus spécialement pour l'artillerie et contenait un parc immense.

Digitized by Google

s'y maintenir avec l'aide du 38e régiment, dont la fidélité n'avait pas encore été ébranlée. Mais, au moment de l'explosion du magasin, de fortes colonnes de poussière s'étant soulevées tout à coup, quelques cipayes se mirent à crier que les Européens les trahissaient et voulaient les faire périr tous pour n'avoir plus rien à craindre. Les compagnies du 38e s'élancèrent aussitôt sur leurs armes, et se mirent à fusiller au hasard les groupes réfugiés sur la tour du Pavillon. Ce fut alors un sauve-qui-peut général, tant à cheval qu'en cabriolet (les officiers mariés surtout ayant eu soin de tenir sous la main les moyens de sauver leurs familles); il y eut encore quelques victimes, mais le plus grand nombre parvint à s'échapper.

Ici encore nous devons constater le même fait que nous avons déjà signalé dans le récit de la première journée de l'insurrection, savoir que *jusque-là*, même à Delhi, pas un officier européen n'avait péri de la main des soldats de son propre régiment. Bien plus, la compagnie d'artillerie du capitaine de Tessier (la seule de cette arme à Delhi) ne se réunit aux insurgés que sous la condition formellement stipulée que *ses officiers et leurs familles ne courraient aucun danger;* et, afin de s'assurer de l'exécution de cette convention, les artilleurs escortèrent eux-mêmes leurs officiers jusqu'à une certaine distance hors de la ville. Effectivement, le seul officier appartenant à l'artillerie de Delhi qui périt dans les premiers jours de l'insurrection fut le lieutenant Willoughby, qui, blessé d'abord par l'explosion du magasin à poudre, et se traînant avec peine, fut massacré quelques jours après par les paysans d'un village où il s'était réfugié, à plus de vingt milles de Delhi.

Digitized by Google

RESTAURATION DE L'EMPIRE MOGOL.

Pendant toute la journée du lundi, les régiments insurgés de Mirat étaient arrivés d'heure en heure par forts détachements; et, traversant sans rencontrer d'opposition le pont sur la Djumna, pénétraient dans l'enceinte de Delhi et en occupaient successivement toutes les positions stratégiques : les remparts, la citadelle, le grand arsenal. Au lieu de se livrer au pillage, comme on les en a accusés, et comme les Européens en pareille position n'auraient pas manqué de le faire, ils ouvrirent immédiatement des conférences avec les insurgés de Delhi pour arrêter en commun et après mûre réflexion leurs projets pour l'avenir. Les officiers indigènes de tous les corps, réunis en une espèce de parlement militaire, montrèrent un calme et une sagesse auxquels on n'aurait jamais pu s'attendre de la part de gens aussi incultes et dans un pareil moment d'effervescence. L'explication la plus naturelle de ce phénomène est dans le système de promotion généralement adopté pour l'armée du Bengale, où l'avancement dans le corps des officiers indigènes est presque invariablement donné à l'ancienneté. Il en résulte que tous les officiers supérieurs, les *soubadars*, les plus anciens *djemadars* sont tous des hommes mûrs, âgés même, quelquefois des vieillards décrépits qui sont plus gênants qu'utiles devant un ennemi un peu actif. Mais, dans les délibérations dont nous parlons, cette circonstance était d'un avantage incalculable.

Toutes ces têtes vénérables, à barbe grise, envisagèrent

Digitized by Google

froidement la situation et n'eurent pas de peine à se mettre d'accord. Pour lutter contre la puissance anglaise, contre l'organisation, la science, l'homogénéité européenne, ce n'était pas trop de toutes les forces de l'Inde, et il n'était possible de réussir qu'à la condition de réunir sous un même drapeau Hindous et musulmans. Or la querelle n'était jusqu'à ce moment qu'un *pronunciamento* brahminique pour la défense des castes; les musulmans y étaient complétement étrangers. Pour les y rallier, il n'y avait qu'un moyen : se ranger sous l'étendard du croissant et relever le trône de Delhi. La proposition fut votée à l'unanimité; et l'exécution de ce plan était d'autant plus facile, que, par un hasard qui semblait providentiel, le premier effort de l'insurrection avait fait tomber en son pouvoir la ville sainte de Delhi et la personne du Grand Mogol. Il ne restait donc plus qu'à obtenir le consentement de ce prince et les sympathies de ce qui restait encore de noblesse musulmane répandue dans le pays.

Le comité supérieur, délégué par le parlement militaire, se rendit le soir même du lundi au palais, où il trouva le Grand Mogol appesanti par l'âge et terrifié par les événements, au point de ne pouvoir d'abord rien comprendre, et ensuite de ne vouloir rien écouter. Les délégués furent obligés d'avoir recours aux menaces. On lui donna à entendre que, s'il refusait les offres qui lui étaient faites, il ne fallait qu'un cordon pour l'étrangler, ce qui permettrait d'offrir la couronne à son fils aîné ou, en cas de refus de l'héritier présomptif, au fils cadet, ou au troisième, jusqu'à ce qu'on trouvât un prince qui voulût bien l'accepter, après qu'on aurait massacré les autres. Bref, il était libre de choisir entre le trône de Delhi avec tout son ancien éclat et son ancien prestige, ou *la mort*. La

Digitized by Google

question, ainsi posée, ne pouvait manquer d'être bientôt résolue. Mais jamais prince détrôné ne reprit les insignes du pouvoir avec plus de regret et d'appréhension. Le vieux roi était convaincu du triomphe définitif des Anglais et craignait de perdre sa pension. S'il avait été libre, il se serait sauvé volontiers à Calcutta pour y jouir tranquillement jusqu'à la fin de ses jours de l'aumône qu'on voulait bien lui faire. Mais la destinée était plus forte que sa volonté, et il dut se résigner à jeter pour la dernière fois dans la mêlée l'étendard impérial. Une proclamation rédigée séance tenante et revêtue du grand sceau de la famille de Timour fut répandue dans toute la ville et expédiée dans les provinces. Elle annonçait à tous les peuples qui composaient autrefois le vaste empire du Mogol que la domination de l'Angleterre ne serait plus désormais tolérée; elle appelait musulmans et Hindous à se réunir dans un vaste effort pour jeter dans la mer l'odieux envahisseur; enfin, comme gage d'alliance entre les deux races qui allaient fraterniser, elle déclarait qu'il ne serait plus permis de *tuer des vaches* dans toute l'étendue de l'empire, cet animal étant un objet de vénération toute particulière pour les Hindous.

Le mardi, dans la matinée, le vieux roi, accompagné de ses fils et entouré de ses principaux nobles et des soubadars des régiments insurgés, fut promené à cheval dans toute la ville, faisant ainsi acte de sa nouvelle souveraineté; — et le parti musulman partagea, dès ce moment, la responsabilité de l'insurrection dont il n'était nullement l'auteur. Cette fusion était un événement de la plus haute importance.

Nous en avons assez dit pour faire voir que, si, dans la matinée du lundi, il s'était trouvé à Delhi une seule

Digitized by Google

compagnie d'Européens, l'insurrection eût été écrasée d'emblée, et l'explosion de Mirat serait restée une affaire isolée, sans ramification *musulmane* (en dehors des États d'Aoude), et, par conséquent, sans conséquences sérieuses, sans avenir; tandis que, par une réunion de circonstances extraordinaires, elle était devenue une puissance politique de premier ordre, avec une grande ville fortifiée pour première base d'opérations, des ressources militaires en abondance, des trésors considérables, et enfin un roi, portant un grand nom historique, qui était allié aux plus grands souvenirs et aux traditions les plus vénérées.

Effectivement, la ville de Delhi était non-seulement la plus belle et la plus riche ville de l'Inde, la capitale du commerce anglais dans le Nord-Ouest, presque la seule grande place de guerre dont les fortifications eussent été entretenues avec soin et à grands frais par la Compagnie; mais c'était le plus grand arsenal militaire qu'on pût trouver dans toutes les possessions anglaises, et qu'il ne serait possible de comparer, au point de vue des ressources qui y avaient été réunies, qu'à Sébastopol, de prodigieuse mémoire. Persuadés que le seul danger qui pût menacer leur puissance dans l'Inde ne pouvait venir que de la Russie dans sa marche progressive vers l'Orient, les Anglais avaient choisi la position de Delhi, comme étant éminemment favorable, pour y concentrer un matériel énorme, suffisant pour répondre à tous les besoins, voire même pour réparer tous les désastres de la guerre la plus longue et la plus terrible. Les deux arsenaux de Delhi, outre un approvisionnement de toute nature pour plus de cent mille hommes, contenaient environ treize cents pièces d'artillerie, deux grands

Digitized by Google

équipages de siége, des manutentions parfaitement organisées, des outils, des ateliers, des moyens de transport. Le trésor était un des plus riches dépôts de la Compagnie, et, il faut le dire à l'honneur des insurgés, ce trésor ne fut point pillé, mais réservé par eux, et remis intact entre les mains du Grand Mogol pour subvenir aux frais de la guerre. Jamais, certainement, un grand mouvement national pour secouer un joug étranger ne débuta dans des conditions plus favorables et sous de plus heureux auspices.

Si nous examinons, au contraire, la position des Anglais au point de vue de la défense de leur suzeraineté attaquée, il est impossible de trouver des conditions plus défavorables. Leurs régiments européens, les seuls sur lesquels on eût le droit de compter, étaient distribués de la manière la plus malheureuse aux deux extrémités de l'empire : dans les nouvelles provinces conquises sur les Birmans, qui n'absorbaient pas moins de trois régiments, et tout le long de l'Indus, sur la frontière nord-ouest. La guerre que l'on venait d'entreprendre contre la Perse pouvant présenter des éventualités dangereuses (comme, par exemple, une intervention de la Russie), qui auraient obligé l'Angleterre à porter toutes ses forces dans l'Asie centrale, on avait dégarni les deux présidences de Bombay et de Madras, et même tout l'intérieur de la présidence du Bengale, pour masser toutes les troupes européennes le long de l'Indus. — Ainsi trois régiments européens, avec la majeure partie de l'artillerie, étaient dans la vallée de Peshawer; un quatrième à Attock, un autre à chacune des stations de Lahore, Sealkote, Ferozepour, Jallander et Ambala; trois autres, appartenant aux divisions de la même frontière, étaient

Digitized by Google

en réserve dans les montagnes de Simla, dont le climat, favorable à la santé des Européens, devait conserver ces troupes toutes fraîches, avec leur vigueur et leur activité intactes; enfin, presque toute l'artillerie européenne était cantonnée dans le Pendjab. — Tandis que dans le pays d'Aoude, que l'on venait d'*annexer*, et dont les populations étaient irritées par une grande injustice qui était en même temps une odieuse ingratitude, on n'avait qu'*un seul* régiment européen détaché de la division de Cawnpour; et dans toutes les immenses et turbulentes provinces du Nord-Ouest, il n'y avait, en fait d'Européens, que le régiment de dragons de Mirat, et deux bataillons d'infanterie, l'un à Mirat, l'autre à Agra. Enfin, on n'avait en réserve dans toute la division du Bengale que deux bataillons européens, dont l'un à Dinapore et l'autre à Calcutta. — Les positions importantes de Cawnpour, Allahabad, Benarès, étaient confiées à des troupes indigènes avec seulement quelques artilleurs européens (pour la plupart des recrues). Certainement l'insurrection ne pouvait pas avoir plus beau jeu; et la défense avait contre elle tous les obstacles : le climat, les pluies qui allaient commencer, la difficulté des communications et les distances.

Ce qui sauva la puissance anglaise ainsi compromise, ce fut d'abord la grande invention moderne de la télégraphie électrique. Le 11 mai, on avait reçu, à Lahore, Agra, Cawnpour, Benarès, Calcutta et Bombay, des dépêches télégraphiques qui se succédaient d'heure en heure, puis de minute en minute, qui disaient : « *Les insurgés de Mirat sont sur nous. — On nous attaque. — L'arsenal est pris. — On nous égorge.* — Et enfin, *je n'ai plus que le temps de me sauver.* » Celle-ci était la

Digitized by Google

dernière, mais elle était suffisamment significative. — Alors les Anglais, avec leur calme proverbial dans le danger, se recueillirent avant d'agir. Ils avaient d'ailleurs tout le temps de se mettre en garde contre de nouvelles surprises; car, malgré l'aptitude des courriers indiens aux courses forcées les plus prolongées, malgré le dévouement religieux des Hindous et leurs efforts prodigieux, les relais d'hommes et de chevaux courant jour et nuit de village en village, l'appel aux armes ne se transmettait que par des moyens humains limités par le temps et l'espace, tandis que la science moderne avait réalisé pour l'Européen (*eripuit cœlo fulmen*) l'ubiquité de Dieu.

Et puis les Anglais, avec leur fortune et leur habileté ordinaire, se trouvèrent avoir, partout où le besoin en était le plus pressant, de ces hommes intelligents, héroïques, patriotes avant tout, sachant sacrifier leur vie, leur fortune, souvent même l'humanité et l'honneur quand il s'agit des intérêts de leur pays. C'étaient sir H. Wheeler à Cawnpour, Reid, Nicholson, Chamberlain dans le Pendjab, et surtout ces trois admirables frères auxquels l'Angleterre reconnaissante devrait élever des statues, les trois Lawrence, à Lucknao, à Peshawer, à Nassirabad.

PROGRÈS ET PREMIERS ÉCHECS DE L'INSURRECTION.

Dès que les musulmans furent entrés dans l'insurrection, elle prit un caractère de férocité qu'on n'y avait pas remarqué jusqu'alors. Les chefs n'ignoraient pas qu'un certain nombre d'Européens, qui n'étaient point parvenus à s'échapper de Delhi pendant la journée

Digitized by Google

du 11, étaient encore cachés dans la ville; et des perquisitions furent commencées dès le lendemain, à l'instigation des musulmans, dans toutes les maisons où l'on pouvait supposer qu'ils avaient trouvé un refuge, pour les arrêter et les mettre à mort. Leur sort était le plus souvent partagé par ceux qui leur avaient donné un asile.

Une circonstance que nous devons mentionner, parce qu'elle fait honneur au vieux roi de Delhi, c'est que presque tous ces malheureux, au nombre de *quarante-huit*, avaient cherché sa protection, et étaient effectivement cachés dans son palais. C'étaient surtout des employés subalternes de l'administration, du trésor, des entrepreneurs du chemin de fer, tous ceux qui n'avaient eu à leur disposition ni un cheval ni une voiture pour s'échapper. Il y avait cependant aussi, dans le nombre, quelques dames avec leurs enfants, et notamment un missionnaire et sa fille, qui montrèrent jusqu'à la fin une résignation digne des martyrs. Pendant deux jours entiers, le roi avait trouvé moyen de les nourrir en cachette de sa propre main, et de dérober leur asile aux recherches de son entourage acharné à les poursuivre. Mais la trahison d'un palefrenier fit tout découvrir, et la populace, exaspérée, lâche et sanguinaire comme toutes les populaces, vint assiéger le palais et réclamer à grands cris ses victimes [1]. Après une longue résistance, le monarque sans défense fut obligé de céder aux menaces

[1] Il est pénible de voir la presse anglaise à son tour demander à grands cris le supplice de ce pauvre roi, dès qu'il sera tombé entre les mains des vainqueurs. Un pareil *hallali* n'est pas digne d'une nation généreuse quand il s'agit d'un vieillard qui a été plus malheureux que coupable.

Digitized by Google

des conjurés; et ces quarante-huit personnes furent massacrées avec des circonstances d'une atrocité révoltante. Ces scènes, trop souvent décrites par une presse avide d'émotions, excitèrent chez les Anglais une soif insatiable de vengeance. Et dès ce moment commencèrent des deux côtés d'effroyables boucheries, sous prétexte de représailles : le sang appelait le sang; mais nous constatons avec regret que, dans cette terrible lutte à qui rendrait le plus vite coup pour coup, la civilisation fut souvent encore plus cruelle que la barbarie.

Mais ne devançons point les événements. Les autorités anglaises dans le Pendjab, aussitôt qu'elles furent instruites, par les dépêches dont nous avons déjà parlé, des événements de Mirat et de Delhi, comprirent, avec un tact remarquable, que le salut de l'empire britannique dans l'Inde dépendait des deux divisions anglaises cantonnées sur les bords de l'Indus. C'était là seulement que les bataillons européens étaient groupés en masses assez imposantes pour pouvoir prendre l'offensive contre les insurgés de Delhi; mais cette offensive n'était possible qu'à la condition qu'on ne serait point obligé de lutter contre les régiments indigènes qui se trouvaient aussi en assez grand nombre dans le Pendjab, ni contre la population sikhe, fort turbulente de sa nature. Il fallait que, dans cette région au moins, la tranquillité fût maintenue à tout prix, et, pour cela, on devait user à la fois de ruse et d'audace en mettant de côté tout scrupule. Il fallait surtout se hâter d'agir avant que les événements de Delhi fussent connus de la population et des cipayes.

Sous l'inspiration de sir John Lawrence, commissaire anglais dans le Pendjab, un conseil de guerre fut immé-

Digitized by Google

diatement réuni à Peshawer par le général Reid[1], qui commandait la division. Ce conseil, formé des généraux Cotton et Chamberlain, des colonels Edwardes et Nicholson, décida que tous les régiments originaires du Bengale, qui étaient cantonnés dans le Pendjab, seraient immédiatement désarmés, et remplacés par des régiments sikhs, qui seraient immédiatement levés parmi les populations au milieu desquelles on se trouvait, populations essentiellement guerrières, également hostiles aux Hindous et aux musulmans, et toujours prêtes à se battre pour de l'argent. On tenta ces dernières par l'appât d'une solde énorme, et, en moins de deux jours, tous les hommes valides furent enrôlés.

La seconde partie du programme, celle du désarmement général des cipayes, était moins facile à exécuter à cause de leur éparpillement et offrait bien quelques dangers. Pour conjurer ces dangers, on organisa immédiatement, sous les ordres d'officiers d'un rare mérite, tels que Nicholson et Chamberlain, deux colonnes mobiles, composées de troupes sikhes et anglaises, ayant leur quartier général, l'une à Jhelum, l'autre à Raoul-Pindi, et on les fit mouvoir avec tant de rapidité et d'à-propos, que toute résistance devint impossible. C'est ainsi que, le 13 mai, les trois régiments indigènes (16e, 26e et 40e) en garnison à Lahore furent désarmés dans leur cantonnement de Mian-mîr, sans qu'on eût à tirer un coup de fusil, et que quatre autres régiments d'infanterie (les 21e, 24e, 27e et 50e) et le 5e régiment de cavalerie régulière du Bengale eurent le même sort, quelques jours après, à Peshawer, sans l'effusion d'une goutte de sang.

[1] Il est mort plus tard du choléra devant Delhi, commandant en chef l'armée de siége.

Digitized by Google

— Sur deux ou trois points seulement, notamment à Ferozepour et à Ambala, on rencontra une faible opposition, qui fut immédiatement écrasée, et les fusils enlevés aux cipayes étaient aussitôt distribués aux régiments sikhes de nouvelle formation.

Du moment que le Pendjab ne se joignait pas à l'insurrection, la puissance anglaise dans l'Inde était sauvée; parce que, du moment que le Pendjab cessait d'être un danger, c'était une mine inépuisable de ressources de toute nature : hommes, vivres, bêtes de somme, tout y abondait. Non-seulement la population valide s'enrôlait tout entière, fournissant des milliers d'admirables soldats (dont un grand nombre avaient été formés à l'école des officiers français de Rendjit-Sing, MM. Allard, Court, Ventura), et, ce qui était surtout précieux pour les Anglais, des milliers de pionniers infatigables, travaillant sous le feu dans les tranchées, bons à tout et ne craignant rien, en un mot, rivalisant avec les soldats européens; mais tout ce qui restait dans les villages, prenant fait et cause pour les Anglais, traquait les malheureux déserteurs dans la campagne, aux gués de toutes les rivières, et, pour une faible prime, les ramenait pieds et poings liés pour les livrer à la vengeance des cours prévôtales, qui en faisaient d'horribles boucheries.

Soit la crainte de laisser des ennemis derrière eux, soit cet horrible instinct que l'homme partage avec la bête féroce, et qui fait que la vue et l'odeur du sang nous enivre, ce qu'il y a de certain, c'est que, de la part des Anglais, dans toutes les stations du Pendjab, et, plus tard, successivement, dans tous leurs cantonnements du Bengale, les exécutions commencèrent sur une échelle inouïe dans l'histoire d'aucun pays. L'on inventait même de

Digitized by Google

nouveaux supplices. Cinquante, soixante, quelquefois cent hommes par jour étaient pendus, fusillés, écartelés par explosion à la bouche des canons, sous le plus léger prétexte, pour un mot, un geste, une simple lettre arrivée par la poste et adressée par un insurgé à un cipaye. C'était la terrible loi des *suspects* avec tout son cortége d'injustices et d'horreurs.

La terreur même produite par ces exécutions rendait de nouvelles exécutions toujours nécessaires. Les cipayes, convaincus que leur extermination complète était résolue, qu'ils y passeraient tous l'un après l'autre, et que ce n'était qu'une question de temps, se laissaient aller à chaque instant à des paniques bien naturelles ; et, quoiqu'ils fussent désarmés et certains d'être traqués comme des bêtes fauves par les paysans sikhes, se sauvaient en masse, et étaient aussitôt poursuivis. Les sikhes jouaient dans cette chasse à l'homme le rôle du chien du sang employé à la poursuite des esclaves en Amérique ; et la poursuite était continuée jusqu'à ce que l'on se fût assuré que pas un homme n'avait réussi à passer la frontière. A mesure que ces malheureux étaient ramenés, ils étaient pendus, fusillés ou écartelés (suivant leurs grades), on les comptait comme un troupeau de moutons dans un abattoir. Et ce système n'a pas été l'exagération momentanée de rigueurs nécessaires ; il s'est prolongé pendant quatre mois, il dure encore au moment où nous écrivons. — Le général Cotton, écrivant de Peshawer, le 28 août dernier, dit que, « *sur huit cent soixante et onze hommes qui composaient le* 51e *régiment du Bengale* (et dont le seul crime était de s'être sauvés par peur après avoir été désarmés depuis deux mois), *il en a déjà pendu et fusillé sept cent quatre-vingt-cinq. Il observe qu'il lui en man-*

Digitized by Google

que encore quatre-vingt-six, mais qu'il sera bientôt au complet, attendu que le restant continue à lui être amené par escoudes de deux ou trois à la fois par les paysans et la police sikhe. » Il y a des régiments de cipayes, tels que le 26e et le 46e [1], qui ont été ainsi exterminés jusqu'au dernier homme.

Détournons nos yeux de ces terribles scènes, justifiées jusqu'à un certain point, en politique, par la terrible loi du salut public, pour suivre, de l'autre côté, les progrès de l'insurrection. Le premier régiment qui se joignit au mouvement après ceux de Mirat et de Delhi fut le 3e d'infanterie, à Phillour, sur la frontière du Pendjab, la plus rapprochée du Bengale. Ce fut le 12 mai, au moment où un détachement européen, trop peu nombreux, arrivait pour le désarmer. Les cipayes se sauvèrent en tirant quelques coups de fusil et allèrent se joindre aux insurgés, mais sans avoir massacré aucun de leurs officiers.

Le 13 mai, six compagnies du génie, commandées pour marcher contre les insurgés et arrivées de Rourkie à Mirat, en apprenant dans cette dernière ville les scènes qui s'y étaient passées, se révoltèrent immédiatement, tuèrent leur commandant, le capitaine Fraser, et, bien qu'elles ne comptassent que six cents hommes, et qu'on mît aussitôt à leur poursuite la cavalerie et l'infanterie européennes, parvinrent à gagner Delhi avec une perte de cinquante hommes. — Le 18, les trois autres compagnies

[1] Le 46e avait tué quatre officiers, dont un colonel d'artillerie, le brigadier Brind; mais une moitié de ce régiment avait sauvé les autres officiers et protégé les femmes et les enfants. Ils avaient même sollicité quelques-uns de leurs officiers de rester à leur tête pour *diriger l'insurrection, jusqu'à ce que satisfaction fût donnée à leurs griefs.*

Digitized by Google

du même bataillon s'insurgèrent à Rourkie et allèrent rejoindre leurs camarades.

Le 22 mai, quelques sowars (cavaliers) du 3e régiment de cavalerie indigène arrivèrent de Delhi à Allyghur. L'un d'eux, arrêté au milieu des lignes du 9e régiment d'infanterie du Bengale au moment où il appelait ouvertement ses coreligionnaires à se joindre à l'insurrection, fut jugé immédiatement par un conseil de guerre, condamné et aussitôt pendu devant tout ce régiment formé en carré. Le cadavre n'était point encore descendu de la potence, quand un autre cavalier du 3e régiment s'élance dans le carré, en disant : « Voilà un premier martyr ! Vous en faut-il un second? Me voici; mais honte et malheur aux cipayes qui ne savent point mourir pour leur religion ! » — Une réaction instantanée se produisit chez les cipayes comme par une commotion électrique. Sortant des rangs avec des sanglots, non-seulement ils ne permirent point qu'on arrêtât le second cavalier, mais, coupant la corde du pendu, ils rendirent en toute pompe à celui qu'ils considéraient maintenant comme un martyr les derniers honneurs. Les officiers ne purent s'y opposer; mais ils ne furent ni tués ni maltraités, et, le lendemain, le régiment tout entier prit la route de Delhi sous le commandement de ses officiers indigènes.

Le 23 mai, le 5e et le 60e régiments d'infanterie du Bengale furent désarmés à Ambala, pour avoir refusé de marcher contre les insurgés de Delhi. La nuit suivante, la plus grande partie de ces corps déserta sans armes et alla rejoindre l'insurrection.

Le 25 mai, le 55e régiment d'infanterie indigène, qui avait été désarmé à Murdân, dans le Pendjab, essaya de

Digitized by Google

déserter; mais, poursuivi et traqué dans la campagne pendant plusieurs mois, il périt tout entier sans qu'un seul homme eût pu passer la frontière. — Ce régiment n'avait point maltraité ses officiers, dont *pas un n'a péri*, si ce n'est le lieutenant Spottiswood, *qui s'est suicidé*.

Le 29 mai, à Nassirabad, le 15e et le 30e régiments d'infanterie du Bengale, avec une compagnie d'artillerie, s'insurgèrent en déclarant leur intention de marcher sur Delhi. Ils ne se portèrent à aucun excès contre leurs propres officiers, *dont pas un n'a péri;* mais, attaqués par le 1er régiment de cavalerie de Bombay, ils se défendirent et tuèrent trois officiers de cette cavalerie, qui succombèrent pendant ou après le combat.

Le 31 mai, ce fut le tour de la garnison de Lucknao de s'insurger, malgré les énergiques efforts de sir Henry Lawrence, qui fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme d'un courage et d'un talent éprouvés, et de plus très-aimé des indigènes pour son caractère essentiellement généreux et conciliant. Mais ici musulmans et Hindous étaient depuis longtemps unanimes, et devaient se joindre avec enthousiasme à une révolution qui leur donnait l'espoir de replacer sur le trône d'Aoude l'héritier de leurs anciens rois, un prince débonnaire, tout récemment dépouillé par la plus horrible ingratitude. Les 13e, 48e, 71e d'infanterie indigène, et le 7e régiment de cavalerie régulière se soulevèrent au milieu de la nuit; et, comme sir Henry Lawrence était sur ses gardes, il y eut un combat où périrent plusieurs officiers, entre autres le général Handscombe.

Déjà, à partir du 1er mai, dix jours avant l'explosion de Mirat, il avait fallu désarmer les régiments irréguliers d'Aoude, ce qui témoignait de l'irritation générale de ce

Digitized by Google

royaume en particulier et en dehors des préoccupations religieuses qui fermentaient dans les provinces voisines. Mais, dès ce moment, l'insurrection devint générale, non-seulement dans l'armée, mais dans la population, qui se leva en masse. De Lucknao à Bareilly, dans toute la longueur des États d'Aoude, il n'y eut plus une bourgade qui reconnût l'autorité anglaise; et, comme l'exaspération y était plus grande que dans les États de la Compagnie, il y a des régiments dont pas un officier n'a reparu : tout ce magnifique état-major européen ayant péri plus encore sous les fourches des rayots que par la main de leurs soldats.

Le 2 juin, à Bareilly, les 18e et 68e régiments d'infanterie indigène, le 8e de cavalerie irrégulière et six compagnies d'artillerie indigène se soulevèrent à leur tour. Ce *pronunciamento* se ressentit du voisinage de la frontière d'Aoude. Des atrocités furent commises, et le 18e régiment notamment perdit un grand nombre d'officiers.

Jusqu'alors, à part les deux grandes erreurs qui avaient motivé l'insurrection, c'est-à-dire la confiscation du royaume d'Aoude et l'affaire des cartouches, les autorités locales n'avaient aucun reproche à se faire à l'égard de ces explosions successives. Une faute ou plutôt une maladresse énorme allait bientôt aggraver la position et rendre les officiers anglais odieux, même dans les régiments dont la fidélité n'avait pas encore été ébranlée et dans ceux-là mêmes qui, quelques jours auparavant, avaient offert en toute sincérité de cœur de marcher contre leurs camarades révoltés. Nous voulons parler de l'affaire de Benarès, que nous allons expliquer d'après les attestations d'officiers anglais présents sur les lieux, et en

Digitized by Google

nous appuyant sur la déposition du général Lloyd (commandant la division de Dinapour), déposition qu'il a fait publier récemment et insérer dans tous les journaux. Voici ce qui était arrivé :

Le 3 juin, le 17e régiment d'infanterie indigène, en garnison à Azimghar, s'était insurgé dans l'intention d'aller grossir le parti national, qui s'était armé pour la restauration du royaume d'Aoude ; mais, bien qu'un de ses officiers (le quartier-maître interprète) eût péri de la main d'un soldat qui avait formellement à s'en plaindre, ce régiment avait non-seulement épargné tous les autres officiers, mais, dans la crainte que ces derniers ne fussent massacrés par la populace après le départ de la troupe, il s'était détourné de son chemin pour les escorter jusqu'à Ghazipour. Malheureusement le fait de la mort du quartier-maître et celle de l'enlèvement du trésor, dont les insurgés s'étaient emparés, furent les deux seules circonstances de cette affaire qui arrivèrent le même soir à la connaissance des autorités à Benarès. Aucun renseignement n'étant arrivé sur le sort des autres officiers du 17e, on crut qu'ils avaient tous été massacrés, et cette supposition produisit une panique qui fit prendre brusquement la résolution intempestive de désarmer le 37e régiment d'infanterie indigène, alors en garnison à Benarès, régiment auquel on n'avait encore rien à reprocher, mais dont on ne connaissait pas bien les dispositions.

Suivant le système généralement adopté pour ces désarmements, on ordonna à toutes les troupes de se rendre en armes sur le terrain de manœuvres. Le 37e régiment, rangé en ligne, formait la base d'un rectangle, ayant à sa droite un régiment sikhe, à sa gauche le 13e régiment de cavalerie irrégulière, et en face un détachement de

Digitized by Google

200 hommes du 10e de ligne anglais avec une compagnie d'artillerie. Tous les indigènes présents furent également surpris en voyant arriver les canonniers avec canons chargés; mais on sut bientôt à quoi s'en tenir quand le brigadier commandant la place donna l'ordre au 37e de livrer ses armes. Les cipayes, quoique froissés d'une pareille humiliation, n'hésitèrent pas à obéir, et les fusils étaient déjà déposés dans le petit magasin où ils devaient rester enfermés, quand l'exaltation de quelques soldats européens amena une scène épouvantable. Les récits qu'on leur faisait journellement des massacres de Delhi leur avaient monté la tête; ils ne voyaient plus que des traîtres dans tous les indigènes revêtus du costume des cipayes, s'étonnaient qu'on ne les exterminât pas depuis le premier jusqu'au dernier, et, tout d'un coup, sans aucun ordre, ils commencèrent une fusillade sur les cipayes désarmés. Ceux-ci se précipitèrent sur le petit magasin pour reprendre leurs armes, et l'étonnement du régiment sikhe et du régiment de cavalerie qui étaient présents fut tel, que, dans leur surprise mêlée d'indignation, ils répondirent au feu des Européens et tirèrent sur leurs propres officiers. L'artillerie tira alors à mitraille sur tout le monde, et il s'ensuivit une confusion épouvantable, à la suite de laquelle les indigènes de toutes armes prirent la fuite, laissant le petit groupe d'Européens maître du champ de bataille.

Mais cet événement eut des suites incalculables : ainsi, non-seulement il amena la défection immédiate du 37e régiment d'infanterie et du 13e de cavalerie irrégulière, qui n'avaient pas eu jusqu'alors la moindre intention de s'insurger, mais ceux-ci, dans leur fuite, ayant fait savoir dans les stations voisines, telles que Allahbad

Digitized by Google

et Cawnpour, l'espèce de guet-apens dont ils se croyaient victimes, l'indignation des cipayes fut si grande, qu'il y eut immédiatement une révolte générale. Ainsi le 6e régiment d'infanterie indigène, en garnison à Allahabad, qui, quelques jours auparavant, avait offert de marcher contre Delhi, s'insurgea dès le même soir (4 juin) et massacra tous ses officiers comme ils sortaient de la table d'hôte.

Une tragédie presque aussi sanglante eut lieu à Cawnpour quatre jours après, aussitôt qu'on y apprit ce qu'on appelait l'*assassinat* de Benarès; et le général sir H. Wheeler se vit abandonner, le 8 juin, de tous les corps indigènes dans sa division, c'est-à-dire des 1er, 53e et 56e d'infanterie, du 2e de cavalerie et de deux compagnies d'artillerie. Il ne lui resta plus alors pour se défendre contre la population tout entière, qui partageait cette fois l'irritation des cipayes, que le petit noyau d'Européens avec lequel il périt plus tard après une résistance héroïquement prolongée.

Nous avons dit que nos renseignements sur cette affaire étaient puisés à des sources anglaises et authentiques. Effectivement, nous trouvons dans une lettre de Benarès, en date du 9 juin (cinq jours après l'affaire), et écrite par M. Spencer (junior) : « Many of the officers are furious; and say we have been shedding innocent blood; and the whole thing was a blunder : » « *Un grand nombre d'officiers sont furieux; ils disent que nous avons versé un sang innocent, et toute l'affaire est une énorme sottise.* » — Et le général Lloyd, écrivant le 3 septembre (trois mois plus tard, après toutes les enquêtes), a fait la déposition suivante, publiée dans le *Dayly-News :* « On the 4th of june, without any apparent reason (except it

Digitized by Google

be that the 17th regiment at Azimghar had deserted whith their arms, after shooting the quarter-master only, though they had all the rest of their officers in their power, escorting them in safety to Ghazipour) it seems to have been determined by the military authorities at Benarès to disarm the 37th N. I., and ultimately this was attempted, but in such a manner that though the men of the 37th had lodged their arms in their bells of arms, they were fired on with grape and musketry. The Sikhs present and most of the 13th irregular cavalry, joined them in resisting this attack, and it was everywhere stigmatised as *feringhi-ka-dagha;* it caused *the instant revolt* of the 6th regiment at Allahabad : » « *Le 4 juin, sans aucun motif qu'on ait pu produire (si ce n'est que le 17e régiment, à Azimghar, avait déserté avec ses armes, après avoir tué le quartier-maître seulement, bien que tous les autres officiers fussent restés au pouvoir de leurs soldats, et après avoir reconduit ces officiers en sûreté jusqu'à Ghazipour), il paraît que les autorités militaires à Benarès s'étaient arrêtées à la résolution de désarmer le 37e; et effectivement on en fit la tentative, mais d'une manière si étrange, qu'après que les cipayes eurent déposé leurs armes dans leurs magasins spéciaux, on leur tira dessus avec la mousqueterie et la mitraille. Les Sikhs qui étaient présents et la plus grande partie de la cavalerie irrégulière se joignirent aux cipayes pour repousser cette attaque; et cette affaire fut stigmatisée en tous lieux sous le nom de* Feringhi-ka-dagh (le guet-apens, la tache sanglante des Anglais). *Enfin elle eut pour résultat instantané la révolte du 6e régiment à Allahabad.* »

Cette affaire de Benarès, en s'ébruitant, eut encore

Digitized by Google

deux autres contre-coups non moins graves : 1° la révolte de Hansi, où le 12e régiment d'infanterie indigène et le 14e de cavalerie irrégulière massacrèrent, le 5 juin, toute la colonie européenne; et 2° la révolte de tout le contingent de Gwalior, au nombre de plus de dix mille hommes avec une excellente artillerie, le 8 juin.

Presque simultanément au midi, à l'ouest, au nord, on apprenait les révoltes : 1° de Neemuch, le 3 juin, où se trouvaient le 72e régiment d'infanterie indigène, le 1er régiment de cavalerie de Gwalior, et le 7e d'infanterie de Gwalior, avec une compagnie d'artillerie ; 2° à Jhansi, le 4 juin, le bataillon d'Hurrianah et le 4e régiment de cavalerie irrégulière; 3° à Shahjehanpour, le 8 juin, le 28e régiment d'infanterie, qui massacrait presque tous ses officiers. Il était aisé de voir que le bruit des hécatombes du Pendjab donnait un nouvel aliment à la haine des révoltés et amenait de sanglantes représailles.

Cependant on observe encore de généreuses exceptions : ainsi à Moradabad, le 29e d'infanterie indigène se révolte sans répandre le sang. Il prévient ses officiers de s'éloigner et leur donne deux heures d'avance pour le faire, de manière qu'ils eussent le temps de se mettre en sûreté dans la forteresse de Nynie-Thal avec leurs femmes et leurs enfants. Aussi pas un officier de ce corps n'a péri jusqu'à ce jour. — Et à Fyzabad, sur la frontière d'Aoude, le 6e d'infanterie irrégulière d'Aoude et le 22e régiment d'infanterie indigène du Bengale font plus encore : non-seulement ils protégent la vie de leurs officiers, mais ils leur remettent une somme d'argent pour subvenir aux besoins de leur fuite, et ils les traitent avec le plus grand respect, tout en leur déclarant que l'Inde,

Digitized by Google

lasse de l'administration anglaise, allait se replacer sous le gouvernement de ses anciens maîtres, les rois d'Aoude et de Delhi. Il n'est que trop vrai pourtant que presque tous les officiers européens du 22e régiment périrent subséquemment ; mais ce ne fut pas de la main de leurs cipayes. Les rayots, qui s'étaient armés dans toute l'étendue du pays d'Aoude, les traquaient à leur tour, comme on traquait les cipayes (*originaires d'Aoude*) dans tout le Pendjab; et cinq officiers du 22e furent massacrés par les paysans d'un seul village.

Nous arrivons enfin à l'horrible drame de Cawnpour, dont les principales péripéties sont déjà connues du monde entier. Mais bien des détails horribles ou touchants n'ont pas encore été révélés, et on nous saura gré de les mettre en relief. — Nous avons déjà dit qu'à la date du 8 juin toutes les troupes indigènes de la division de Cawnpour, en apprenant l'événement de Benarès, que la rumeur publique attribuait à la malveillance des *saints* à l'égard des cipayes, s'étaient révoltées et avaient quitté leurs cantonnements avec l'intention d'aller à Delhi rallier le quartier général des insurgés. Elles avaient renvoyé leurs officiers européens ; mais, avec la mansuétude ordinaire des Hindous, elles s'étaient abstenues de répandre le sang. — Lorsque les trois régiments d'infanterie (1er, 53e et 56e du Bengale) et le 2e de cavalerie régulière avec deux compagnies d'artillerie arrivèrent à leur première étape de Kallianpour (à cinq milles à l'ouest de Cawnpour), il y avait eu quelques coups de fusil tirés en repoussant les soldats européens, mais pas un officier des régiments révoltés n'avait péri par la main d'un assassin. Malheureusement les choses ne devaient pas continuer ainsi. Un monstre à figure humaine allait inter-

Digitized by Google

venir pour souffler à ces natures impressionnables et à ces esprits crédules les plus mauvaises pensées et les plus détestables passions.

Nana-Dhoundun-Pant, fils adoptif du dernier Peschwa, Baji-Rao, nourrissait contre les Anglais une haine implacable, d'autant plus ardente, qu'il avait été obligé de la concentrer et de la dissimuler pendant de longues années. En voici le motif : D'après les traditions immémoriales des Orientaux, Hindous ou musulmans, le fils adoptif jouit devant la loi, par le seul fait de cette adoption, de droits aussi imprescriptibles que ceux qu'il aurait reçus de la nature. Suivant les anciennes lois du pays, lois qui avaient été maintenues par les Anglais lors de la conquête, et encore pendant le premier tiers de ce siècle, Nana-Dhoundun-Pant aurait par conséquent dû hériter, il y a quatre ou cinq ans, de toute l'immense fortune du Peschwa et d'une pension princière de 125,000 roupies (300,000 livres) de rente. Mais, d'après un nouveau système de législation récemment introduit, le gouvernement anglais avait décidé qu'il ne reconnaîtrait plus les adoptions; et, quand Nana-Sahib s'était présenté pour faire valoir ses prétentions, l'honorable Compagnie des Indes lui avait répondu : « C'est nous qui sommes les héritiers de Baji-Rao Peschwa, nous ne vous devons rien. »

Cependant Nana-Sahib n'était pas homme à abandonner si facilement la partie ; et, comme il ne manque pas de gens de loi en Angleterre, toujours en quête d'une affaire qui peut produire de l'argent et du scandale, la Compagnie, pour s'en débarrasser, finit par abandonner à Nana-Sahib, sur la fortune laissée par le Peschwa, une somme assez importante et la propriété de Bithour, châ-

Digitized by Google

teau fort situé sur le Gange, à environ dix milles de Cawnpour. Si Nana-Sahib était loin d'être satisfait, il feignit du moins de l'être, et, son éducation ayant été parfaitement soignée, il rechercha la société des Européens, parmi lesquels il finit par être très-bien accueilli. Il était de toutes les parties de chasse, de toutes les fêtes, de tous les bals ; et sa fortune, fort belle pour un simple particulier, lui permettait de rendre aux Européens les politesses qu'il en recevait. Ce fut lui, dit-on, qui donna le dernier grand bal de la dernière saison ; et presque toutes celles qui devaient être ses victimes dansèrent sous les yeux, quelques-unes dans l'étreinte voluptueuse de celui qui devait être leur bourreau. Sensuel au suprême degré, la beauté des dames anglaises lui avait toujours inspiré une ardente convoitise. L'insurrection qui semblait devoir renverser la puissance anglaise dans l'Inde allait peut-être lui faire réaliser les deux rêves passionnés de sa vie, savoir : la restauration à son profit du trône des Peschwa, et un sérail peuplé de belles Anglaises.

Aussitôt qu'il apprit le mouvement de Cawnpour, Nana-Sahib quitta son palais de Bithour, et se rendit le même soir, ou plutôt dans la nuit du 8 juin, au camp des insurgés à Kallianpour. Réunissant autour de lui tous les états-majors indigènes, il les harangua avec une habileté consommée. Traitant de faiblesse leur compassion pour leurs officiers, leur exposant qu'avec ces demi-mesures ils ne réussiraient qu'à se faire écraser ; que l'occasion, une fois perdue, ne se retrouverait plus; que, s'ils étaient réellement décidés à défendre leur religion et à reconquérir les royaumes de leurs pères, il fallait, quand la fortune leur livrait leurs ennemis, savoir étouffer toute pitié et massacrer le vieillard et le jeune homme,

Digitized by Google

la femme et l'enfant, en un mot, exterminer cette race maudite qui leur donnait l'exemple du carnage: « A quoi pensez-vous, ajoutait-il, d'aller à Delhi, quand vous laissez derrière vous des ennemis qu'il est si facile de détruire et qui vous poursuivront plus tard comme des limiers? C'est à Cawnpour qu'il faut retourner pour frapper un coup terrible à la puissance anglaise; *en brisant le serpent par le milieu, vous sauverez vos frères de Delhi qu'il se prépare à dévorer.* » Ces conseils perfides trouvèrent des oreilles attentives; les cipayes finirent par approuver ses paroles et choisirent Nana-Sahib pour leur chef.

Le lendemain, les cinq ou six cents Européens qui s'étaient retranchés à Cawnpour dans l'hôpital nouvellement construit furent consternés en voyant les cipayes, qu'ils croyaient partis pour Delhi, rangés en bataille vis-à-vis d'eux, interceptant toutes les communications, dressant des batteries, et s'apprêtant à ouvrir un siége en règle contre une position qui n'aurait pas tenu un quart d'heure devant des troupes européennes, et qui, pour comble de malheur, était encombrée de femmes et d'enfants.

Nana-Sahib avait commencé par se porter sur la ville même de Cawnpour, où il avait fait main basse sur le trésor, brisé les portes de la prison, et délivré quatre cents malfaiteurs qui allaient fournir à ses vengeances de redoutables instruments. — « Alors, dit un témoin oculaire, dans le style imagé de l'Orient, ce fut dans la ville de Cawnpour comme si le jour du jugement fût venu; et, lorsque les cipayes de l'infanterie et les soldats de la cavalerie, avec leurs sabres retentissant dans leurs fourreaux, passèrent avec des canons de tout calibre par le

Digitized by Google

Gwat-Tola, qui fait partie des faubourgs de Cawnpour, vers le camp retranché, moi, l'auteur de ce journal, j'étais présent, et j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, Hindous et musulmans, qui criaient, d'un côté : « Victoire au Raja-Ram-Chund ! et, de l'autre : Élève ta voix, armée fidèle, Allah a détruit les Kafirs ! »

Mais les Kafirs n'étaient pas faciles à détruire. Il y avait dans ce chétif hôpital un énergique vieillard et de superbes jeunes gens, comme l'Angleterre en a toujours à montrer à ses amis et à ses ennemis. Après le premier moment de surprise passé, ils attendirent de pied ferme ces hordes méprisables qu'ils regardaient de toute la hauteur de leur dédain. Pendant près de trois semaines, du 9 au 25 juin, ils soutinrent cette lutte inégale au nombre d'environ deux cent cinquante combattants contre plus de douze mille adversaires, car Nana-Sahib avait été rallié par de nombreuses bandes de pillards. — Des pièces de 12, de 18, de 24, tiraient continuellement sur l'hôpital, qui était presque entièrement à découvert, les tranchées n'ayant pu être terminées en temps utile. Les Anglais n'avaient, pour répondre à ce feu, que trois petites pièces d'artillerie, qui, chargées à mitraille, firent pendant longtemps d'affreux ravages parmi leurs ennemis. L'hôpital fut traversé de part en part par plus de quatre cents boulets : une partie de la toiture s'écroula, et les assiégés eurent à souffrir d'un soleil foudroyant auquel vinrent s'ajouter plus tard les tortures de la faim. Leur dévouement des uns à l'égard des autres, des hommes à l'égard des femmes, des mères pour leurs enfants, fut admirable ; mais c'était ce que l'on peut attendre en tous pays d'âmes fortement trempées. Ce qui fut plus remarquable, et ce qui caractérise par excellence les An-

Digitized by Google

glais entre toutes les nations, c'est la résignation chrétienne, le calme silencieux et digne qui ne les abandonna pas un instant, à peine interrompu par quelques sanglots de femmes promptement réprimés. Des Français en pareille position auraient montré autant d'intrépidité, peut-être plus de ressources, certainement plus de vivacité ; — un sourire, une chanson auraient quelquefois charmé les longues heures ; — plus impressionnables, ils auraient passé du rire aux larmes, de la gaieté à la fureur, d'une espérance fiévreuse à un sombre abattement. Mais cette dignité calme du héros chrétien attendant la mort pour son pays, comme si son pays tout entier était là pour le regarder et pour applaudir au sacrifice, la mort du Romain sur sa chaise curule, ce n'est plus que chez les Anglais qu'il faut la chercher. — Il y avait surtout chaque jour une heure sainte, une heure sublime entre toutes, c'était celle où le petit groupe de ceux qui se reposaient du combat se réunissait pour la prière du soir autour du chapelain vénérable. Les paroles du pasteur étaient quelquefois interrompues par le boulet qui, déchirant la muraille, emportait quelque assistant agenouillé. Le blessé, c'était souvent une femme ou un enfant, était emporté dans la pièce voisine, et la prière continuait son cours jusqu'à la dernière recommandation à Dieu : « *For our dear brethren here departed* » Pour nos chers frères et sœurs qui viennent de mourir. Et puis, chacun saluant le prêtre, — *morituri te salutant*, retournait à son poste, les hommes aux retranchements, les femmes près des enfants et des blessés. Oh ! la noble nation anglaise ! qu'elle est grande par sa piété, même à côté des écarts violents ou ridicules du puritanisme ! On ne peut que s'incliner devant ces sérieux courages. Voilà

Digitized by Google

ce qui constitue les nations invincibles ! voilà les drapeaux qui ne reculent jamais !

Selon le même témoin que nous avons déjà cité[1], il mourut pendant le siége, dans l'intérieur de cet hôpital converti en forteresse, environ cent cinquante personnes (en majeure partie des femmes et des enfants), de blessures ou de maladies, ou par la chute des murailles. — Cependant toutes les attaques des assiégeants étaient toujours repoussées, et les insurgés commençaient à perdre courage et parlaient encore une fois de reprendre le chemin de Delhi, lorsqu'une nouvelle catastrophe pour les Anglais fournit à Nana-Sahib l'occasion d'un ignoble et facile triomphe qui fit prolonger le siége jusqu'à la destruction du général Wheeler et de ses héroïques compagnons.

Voici ce qui était arrivé : la garnison indigène de Futteghar, suivant l'exemple donné par les autres troupes du Bengale, s'était insurgée sans répandre le sang de ses officiers ou des Européens dans la station, et leur avait procuré, pour eux, leurs femmes et leurs enfants, trois barques qui devaient leur suffire pour descendre le Gange jusqu'à Calcutta. Ces malheureux, arrivés à la hauteur de Bithour, manquant de vivres et comptant sur l'amitié de Nana-Sahib, abordèrent pour acheter des provisions. Des courriers allèrent immédiatement prévenir Nana-Sahib, qui se hâta d'envoyer une troupe de cavalerie et deux compagnies d'infanterie pour arrêter les fugitifs qui étaient venus réclamer son hospitalité. Cent trente-six Européens, dont un grand nombre de femmes et

[1] Un domestique indigène dont la déposition jurée fut reçue à Calcutta devant le conseil d'enquête.

Digitized by Google

d'enfants, furent ainsi ramenés et conduits devant Nana-Sahib, qui ordonna de les mettre tous à mort. Les officiers indigènes firent de vains efforts pour l'en détourner. Le monstre avait autour de lui une troupe de malfaiteurs qu'il avait dressés à tuer à son premier signe toutes les victimes qu'il leur désignait. Quelques jours auparavant, il avait déjà fait sabrer une dame anglaise et ses deux jeunes filles qui n'avaient point voulu se détacher des bras de leur mère. — Parmi les prisonniers se trouvait, cette fois, une jeune dame, la fille d'un général, qui, parlant à Nana-Sahib avec un admirable courage, lui prédit le sort qui, il faut l'espérer, l'atteindra tôt ou tard. « Vous aurez beau faire, Nana, lui dit-elle, vous n'exterminerez pas la race entière des Anglais, et ceux qui nous survivront seront nos vengeurs. Vous expierez alors vos crimes; car il n'est pas une religion dans le monde qui approuve le massacre des femmes et des enfants. »

Cependant la faim, cette terrible nécessité qui triomphe des plus nobles courages, faisait d'affreux ravages dans l'intérieur de l'hôpital, et Nana-Sahib apprit (par quelques domestiques fugitifs qui avaient sauté par-dessus les retranchements, préférant la chance d'une mort immédiate à la prolongation de pareilles tortures) l'état de détresse où en étaient réduits les assiégés. Il écrivit au général Wheeler pour lui offrir de le laisser sortir avec tous les honneurs de la guerre, à la seule condition de rendre Cawnpour.

Bien qu'on ignorât, dans l'intérieur de l'hôpital, le sort des fugitifs de Futteghar, les avis furent partagés sur cette proposition : non pas que l'on ne fût d'accord sur l'impossibilité de se maintenir à Cawnpour, mais une

Digitized by Google

défiance assez bien fondée de la mauvaise foi des Asiatiques en général faisait préférer l'idée de se frayer un chemin à travers les insurgés le sabre à la main. Le général Wheeler, qui avait avec lui ses deux filles, pensait aux femmes et aux enfants, dont la plus grande partie ne pouvait manquer de périr dans une tentative aussi désespérée. Il voulut avoir une entrevue avec Nana-Sahib.

Effectivement, le jour suivant, 26 juin, le feu ayant été suspendu des deux côtés, Nana-Sahib, accompagné de son frère Baber-Dutt et de ses neveux, suivis d'une nombreuse escorte, s'approcha des retranchements à une portée de fusil, et le général Wheeler, quoique blessé à la jambe, alla à leur rencontre. Le Nana lui fit les plus belles protestations, en disant : « Emmenez tout votre monde à Allahabad, je vous fournirai des bateaux. Nous tiendrons notre parole, comptez sur nous. » — Le général Wheeler lui répondit : « Faites-en serment selon votre coutume, et moi je ferai serment sur la Bible de quitter les retranchements. » Le Nana fit tous les serments qu'on lui demandait, en ajoutant : « Dieu me jugera et me punira si j'y manque. Fiez-vous à moi, je ne veux pas vous tromper. »

Le Nana rassembla alors une flottille de vingt barques, et, quand elles furent prêtes, il le fit savoir au général Wheeler, en ajoutant : « Vous déjeunerez à bord, à dix heures du matin, et vous évacuerez les retranchements complétement à huit heures. » — Effectivement, à sept heures du matin, le 27 juin, les messagers de Nana-Sahib arrivèrent aux retranchements, en disant : « Venez aux barques, tout est prêt. » Les dames et les enfants furent transportés au bord du fleuve sur des éléphants, et les hommes

Digitized by Google

se mirent en marche vers le même endroit et s'embarquèrent. « Lorsque les Européens virent qu'on leur avait préparé le déjeuner, et que tout avait été bien arrangé, ils se réjouirent[1]. »

« Mais tout d'un coup un canon a retenti du *bord opposé*, et on a tiré sur eux à mitraille. Ce canon et d'autres étaient masqués. Une barque a pris feu, et quatre autres barques ont été atteintes; alors, ceux qui n'avaient pas été blessés se sont jetés dans le fleuve. Les cipayes firent feu sur eux; les sowars entrèrent dans l'eau à cheval et en sabrèrent un grand nombre.

« Quinze embarcations pleines d'Anglais eurent ce sort; sur ces barques, cent huit femmes et enfants échappèrent au massacre, mais beaucoup étaient blessés. Le Nana dit : « *Ne tuez pas ceux-ci, mettez-les en prison.* » Une dernière barque, où se trouvait le général Wheeler avec une de ses filles, s'éloigna à force de rames. Sa seconde fille, tombée au pouvoir des insurgés, fut emportée par un sowar dans le but d'en faire une esclave; il la cacha dans sa maison, avec sa femme, près de l'église. La fille resta dans la maison jusqu'à la nuit, et, lorsque le sowar fut rentré ivre et s'endormit, elle prit un sabre et lui coupa la tête; elle en fit autant à sa mère, à sa femme et à ses deux enfants; puis elle sortit, et, ayant rencontré des sowars, elle leur dit : « Allez voir comme « j'ai bien frotté les pieds à votre ressaldar (officier). » Ils entrèrent et virent ce qu'elle avait fait. Ensuite, elle est est allée se jeter dans un puits. »

Quant au sort de la dernière barque, on a le récit du

[1] Nous citons ici textuellement la déposition du domestique indigène. Elle a été acceptée comme authentique.

Digitized by Google

lieutenant Delafosse, un des quatre individus (les seuls) qui échappèrent au désastre. Voici comment il a raconté sa fuite : « Nous n'avions maintenant que cette seule barque pleine de blessés. Les indigènes nous poursuivirent avec deux canons pendant toute la journée, et l'infanterie tira sur nous pendant toute la nuit. Le deuxième jour, un autre canon ouvrit le feu sur nous à Nuzzufghar, et l'infanterie nous suivait encore des deux côtés du fleuve.

« Le troisième jour, la barque n'était plus bonne à rien; elle échoua. Les cipayes tiraient sur nous à leur aise; il ne nous restait d'autre ressource que de les charger à la baïonnette; nous réussîmes, au nombre de quatorze, à gagner la terre; Alors ils se retirèrent; mais, voyant que nous allions être entourés, il nous fallut marcher parallèlement au fleuve, jusqu'à un temple où nous nous sommes réfugiés, un des nôtres ayant été tué et un autre blessé.

« De la porte du temple, nous tirâmes sur les insurgés. Ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire contre nous, ramassèrent du bois et y mirent le feu. Ne pouvant plus rester dedans à cause de la fumée, nous nous sommes déshabillés, et, traversant les flammes le fusil à la main, nous avons chargé les insurgés.

« Nous gagnâmes l'eau au nombre de sept; mais bientôt deux d'entre nous furent tués; les insurgés nous poursuivaient constamment en tirant sur nous. Après avoir fait environ trois milles en nageant, un des nôtres, un artilleur, fatigué, s'est tourné sur le dos en faisan la planche pour se reposer; mais, comme dans cette po sition il ne pouvait pas voir où il allait, le courant l'emporta vers le bord, où il fut tué.

Digitized by Google

« Au bout de six milles, on cessa de nous poursuivre; quelques villageois, nous ayant aperçus, nous appelèrent et nous dirent de monter au rivage; ils promirent de nous conduire chez leur rajah, qui était ami des Anglais. En effet, après six milles de marche, nous arrivâmes chez le rajah, qui nous donna des habits et nous traita fort bien. Nous restâmes chez lui un mois environ, et, dès que les chemins furent libres, il nous envoya chez un zemindar, qui nous procura une voiture pour Allahabad. Mais, en chemin, nous avons rencontré un détachement du 84e, sous les ordres du lieutenant Woodhouse, et nous sommes retournés avec lui à Cawnpour. »

Mais, pour en revenir au bateau du général Wheeler, les différentes versions s'accordent à dire qu'il contenait encore, au moment de tomber entre les mains des insurgés, cinquante hommes, vingt-cinq femmes et trois enfants. Tous ceux qui se trouvaient à bord furent faits prisonniers et amenés, les bras attachés, à Nana-Sahib. Parmi eux se trouvaient le général Wheeler, M. Reed, M. Thomas Greenway, M. Kirkpatrick, le capitaine Mackensie et le docteur Harris. — Le Nana ordonna alors que les femmes fussent séparées des hommes, et que ceux-ci fussent fusillés par le 1er régiment d'infanterie; mais ce régiment refusa en disant : « *Nous ne tuerons pas le général Wheeler, qui a rendu notre nom célèbre, et dont le fils est notre quartier-maître, et nous ne tuerons pas non plus les autres sahibs; qu'on les mette en prison.* » Alors les autres indigènes répondirent : « *Quel est ce langage? Nous les tuerons tous !* » Ainsi, les Anglais furent placés à terre, et les Indiens se mirent en face, prêts à faire feu. Toutes les femmes furent éloignées de

Digitized by Google

force par les cipayes, excepté celle du docteur, qui fut fusillée avec son mari.

Après que le chapelain eut récité quelques prières, les Anglais se donnèrent la main, et les *Indiens* firent feu. Les victimes roulèrent dans tous les sens, mais elles n'étaient que blessées, et elles furent achevées à coups de sabre. Après cela, toutes les femmes et les enfants, y compris ceux qui avaient été pris sur les premiers bateaux, en tout cent vingt-deux, furent conduits au bâtiment de l'hôpital, où ils furent d'abord traités avec rigueur. Mais, après en avoir reçu l'injonction formelle de Delhi, Nana-Sahib leur donna des vêtements propres et une meilleure nourriture. Il ne paraît pas qu'aucune femme ait été déshonorée.

Plus tard, lorsqu'on rapporta à Nana qu'une force considérable s'avançait contre lui, sous les ordres du général Havelock, et n'était plus qu'à une journée de marche, son naturel féroce reprenant le dessus, il ordonna le massacre des prisonniers. Ceux-ci paraissent avoir deviné leur sort, car ils déchirèrent leurs vêtements et s'en servirent pour attacher les portes; mais elles furent forcées, et ce fut le signal de la boucherie. Les cris des femmes étaient navrants, mais peu à peu ils cessèrent et firent place à un silence horrible. Toutes les victimes furent laissées pour mortes, et les misérables n'examinèrent pas les corps pour voir si la vie était complétement éteinte. Le lendemain, il se trouva que vingt-cinq personnes n'étaient que blessées, et les morts et les mourants furent entassés ensemble dans un puits et recouverts de terre.

Digitized by Google

AOUDE. — LUCKNAO.

Après le drame sanglant de Cawnpour, l'épisode le plus important dans le cours de cette insurrection est, sans contredit, celui de Lucknao, sur lequel il nous reste quelques explications à donner.

Lors de l'*annexation* du royaume d'Aoude, mesure aussi impolitique qu'injuste, à laquelle sir Henri Lawrence, en sa qualité de chargé d'affaires auprès du roi d'Aoude, s'était opposé de toutes ses forces, il avait prévu que l'irritation qu'elle ne pouvait manquer de produire amènerait prochainement une explosion. Aussi, afin de pourvoir à sa propre sûreté et à celle des Européens qui pourraient se trouver à Lucknao dans le moment périlleux, il construisit tout près de Lucknao une espèce de château fort capable de contenir six ou sept cents personnes. Comme il était lui-même officier supérieur d'artillerie, et fort habile dans sa partie, cette petite forteresse présentait les meilleures conditions possibles pour résister à une attaque ; et il avait soin d'y entretenir en tout temps des vivres et des munitions en quantité suffisante pour parer à toutes les éventualités. Grâce à ces précautions, lorsque l'armée et la population tout entière se soulevèrent à la suite de l'insurrection militaire du 31 mai, à Lucknao, sir Henri Lawrence trouva dans sa petite forteresse un refuge pour lui-même, pour tout le personnel de son administration, et enfin pour le 32e régiment anglais, qui prit le service de la garnison.

Pendant un mois, à la tête de cette petite troupe, il

Digitized by Google

tint en respect tout le pays à deux lieues à la ronde, faisant de vigoureuses sorties jusque dans la ville même de Lucknao, toutes les fois qu'il avait besoin d'y poursuivre un ennemi ou d'y renouveler ses provisions. Malheureusement il n'avait avec lui, en fait d'artillerie, qu'une compagnie indigène, dont la fidélité sembla, il est vrai, longtemps inébranlable. C'était le résultat de l'affection qu'il avait le rare privilége d'inspirer à tout ce qui l'entourait. Mais les appels réitérés faits à leurs sentiments religieux triomphèrent enfin de l'attachement tout personnel que lui portaient ses artilleurs, — et, dans une dernière sortie, le 2 juillet, la compagnie tout entière passa à l'ennemi. Sir Henri Lawrence, ainsi abandonné, combattit comme un lion, et, à la tête d'un faible détachement du 32e anglais, se fraya un passage à travers des milliers d'ennemis. Mais, dans cette retraite désastreuse, il fut grièvement blessé et mourut deux jours après du tétanos.

Cette perte était doublement malheureuse pour les Anglais, car elle arrivait au moment où ils auraient eu le plus grand besoin des talents et de l'influence personnelle exercée par sir Henri Lawrence. Le peuple d'Aoude, perdant tout espoir de délivrer leur roi, prisonnier dans les *donjons* de Calcutta, venait de prendre un parti énergique : un fils naturel du roi, âgé de dix ans, avait été placé sur le trône, soit à titre intérimaire, soit à titre définitif, suivant que les circonstances en décideraient; et on lui avait composé un ministère parfaitement capable de diriger le pays au milieu des circonstances difficiles que l'on allait avoir à traverser. Ce ministère a aujourd'hui pour chef le Nawab Issamat-oud-Dowlah, chargé de la direction de l'intérieur et de la présidence du conseil; un autre musulman, nommé Ali-Rizza, a le titre de gou-

Digitized by Google

verneur de Lucknao, et enfin un rajpout nommé Maun-Sing est nommé commandant en chef de l'armée d'Aoude.

Le premier acte du jeune roi, d'après le conseil de ses ministres, a été de déclarer qu'aucun impôt territorial ne serait payé pendant l'espace de trois ans, et que remise pleine et entière en était faite aux cultivateurs pour les aider à supporter les maux de la guerre. Cette démonstration est fort habile et ne peut manquer d'avoir le double effet d'augmenter l'attachement des habitants pour la famille royale d'Aoude et de léguer de cruels embarras aux Anglais après leur triomphe éventuel.

Aussi cet état de choses n'a pas peu contribué à augmenter les regrets très-légitimes des Anglais pour la perte de sir Henri Lawrence, et lord Canning, si bien fait pour comprendre un si noble caractère, vient encore de donner une nouvelle expression à ces regrets dans un panégyrique que nous serions heureux de reproduire comme un sincère hommage à l'un et à l'autre; mais nous nous bornerons à en citer ce passage, dont nous pouvons constater l'exactitude : « There is not, I am sure, an englishman in India who does not regard the loss of sir H. Lawrence in the present circumstances of the country, as one of the heaviest of public calamities. There is not, I believe, a native of the provinces where he has held authority who does not remember his name as that of a friend and generous benefactor to the races of India. » (*Il n'y a pas, j'en suis sûr, un Anglais dans l'Inde qui ne regarde la perte de sir Henri Lawrence, dans les circonstances actuelles du pays, comme un des plus grands malheurs publics qui pût arriver. Et il n'y a pas, j'en suis persuadé, un indigène des provinces où il a exercé l'autorité qui ne se rappelle son nom comme celui d'un ami et*

Digitized by Google

d'un bienfaiteur généreux pour les races de l'Inde.

Hélas ! ce grand homme n'est plus; mais il a été remplacé par de vaillants soldats. La petite citadelle tient encore contre toute une nation soulevée, comme un rocher de granit au milieu des flots irrités de l'Océan. Un seul bataillon du 32e est là, tellement diminué par les combats, que c'est à peine si on l'aperçoit derrière les plis de son drapeau ; mais ce sont toujours les soldats d'Inkermann, et derrière chaque homme qui tombe se dresse toujours un vengeur. Nous, qui les avons vus à l'œuvre, qui avons eu l'honneur de combattre à leurs côtés, nous savons qu'il en serait ainsi jusqu'au dernier. Mais, Dieu merci ! l'heure de leur délivrance approche. Voyez-vous poindre à l'horizon cette petite ligne rouge, que l'on prendrait pour un nuage sous les premiers rayons du soleil; entendez-vous le son lointain du canon, c'est Havelock et ses deux mille cinq cents braves qui ont passé sur le corps à toute une armée, à tout un peuple. Courage, amis ! quelques jours, quelques heures encore, et vous entendrez sous vos remparts le hourra britannique. Et vos femmes, qui ont partagé vos dangers, après tant de souffrances et tant de veilles, dans leur joie et leur reconnaissance, élèveront alors vos enfants sur leurs bras, et tourneront vers le ciel leurs yeux mouillés de larmes. Heureux Anglais, qui ne vous envierait les sensations d'un pareil moment[1] !

[1] Notre prédiction, nos vœux, se sont accomplis. Pendant que notre travail est sous presse, nous apprenons que les généraux Outram et Havelock sont effectivement parvenus à ravitailler la petite citadelle de Lucknao; et, bien que leur position soit encore précaire, il y a tout lieu d'espérer la délivrance définitive des assiégés. L'armée, sous les ordres d'Havelock, se composait, au 1er octobre 1857, de deux brigades d'infanterie et d'une brigade d'artillerie, savoir :

Digitized by Google

SIÉGE DE DELHI.

Nous arrivons enfin à l'épreuve décisive et la plus étonnante de cette grande crise; nous voulons parler du siége de Delhi. Ici ce n'est plus la tactique européenne, abritée derrière les remparts d'une citadelle et suppléant au nombre par la science. C'est une poignée d'hommes, trois ou quatre mille Européens tout au plus, qui viennent audacieusement, en rase campagne, planter leurs tentes sous les fortifications d'une ville de 150,000 âmes, avec une garnison sans cesse renouvelée de plus de 30,000 soldats disciplinés, pourvue du plus grand parc d'artillerie dans le monde, et qui se maintiennent là pendant quatre mois, fondant sous la pluie, se tordant sous le choléra, mais toujours cloués au sol et repous-

1° Sous les ordres du général Niell (qui a fait oublier par une mort glorieuse des excès regrettables), une première brigade entièrement européenne, composée des 5e et 84e de ligne et des débris des 64e de ligne et 1er régiment de Madras;

2° Sous les ordres du général Hamilton, une deuxième brigade, composée des 78e et 90e de ligne et du régiment sikhe de Ferozepour, auxquels il faut joindre les débris du 32e de ligne qui sont parvenus à se maintenir dans la citadelle;

Plus, une brigade de trois compagnies d'artillerie européenne, et une batterie de six pièces de 24 traînées par des éléphants, le tout sous les ordres du major Cooper (qui a péri dans une des dernières attaques);

Enfin une compagnie de cavalerie (gentilshommes volontaires) et trois compagnies de cavalerie irrégulière indigène, sous les ordres immédiats du général Outram, qui (avec un désintéressement que l'on ne trouve qu'en Angleterre, quand il s'agit de l'intérêt public) a cédé le commandement en chef au général Havelock, son inférieur en grade, pour charger, comme un simple capitaine de hussards, à la

Digitized by Google

sant jour et nuit des attaques désespérées. En vérité, ce peuple prodigieux n'a jamais donné un plus admirable exemple de sa ténacité, et, dans les annales du monde, le siége de Delhi restera toujours une page immortelle.

Nous avons vu qu'au moment des deux explosions successives de Mirat et de Delhi les troupes anglaises étaient tellement disséminées aux deux extrémités de l'empire, qu'il était impossible de frapper l'insurrection à son berceau. Avant qu'on eût pu assurer la tranquillité dans le Pendjab par le désarmement et par l'extermination systématique des cipayes, créer de nouveaux régiments indigènes par l'enrôlement de toute la population sikhe, enfin réunir un premier noyau d'Européens suffisant pour se lancer dans une entreprise aussi périlleuse que celle d'aller planter son drapeau devant Delhi, il fallut un mois, pendant lequel les forces de l'insurrection s'étaient décuplées.

La petite armée du général Anson n'en était qu'à sa

tête de cette poignée de cavalerie mal équipée et mal organisée. (Le 24 octobre, cette petite armée a été renforcée de deux régiments anglais, les 53e et 93e de ligne.)

D'un autre côté, on peut juger de l'acharnement avec lequel la population d'Aoude combat pour sa nationalité par l'extrait suivant de la correspondance d'un officier attaché à cette expédition :

« Tout le royaume d'Aoude paraît s'être soulevé contre nous ; chaque village est fortifié, barricadé, muni de meurtrières. Ces villageois se battent en fanatiques désespérés; ils nous ont en effet tué beaucoup plus de monde que ne l'ont fait les batteries des cipayes. Nos boulets ne font que peu de mal à leurs chaumières construites de boue; cela laisse un trou, et voilà tout. Il n'y a d'autre moyen que la baïonnette, et à quel prix, grand Dieu ! Chaque porte est barricadée, il y a des meurtrières partout, de sorte que nos hommes tombent comme du gibier, sans pouvoir riposter. La prise d'une seule cabane nous a quelquefois coûté vingt ou trente hommes mis hors de combat

Digitized by Google

seconde étape, quand elle perdit son premier chef, foudroyé par le choléra. Elle ne se composait encore que de trois bataillons européens :

(75e de ligne, 1er et 2e européens du Bengale); un régiment (9e lanciers) de cavalerie anglaise; deux compagnies d'artillerie à cheval (12 pièces), quelques hommes de cavalerie du Bengale, sur lesquels on ne pouvait pas compter, et enfin quelques Sikhes employés comme soldats du génie.

Ce premier corps fut rejoint, à vingt milles avant d'arriver à Delhi, par la colonne du général Wilson, tirée de la division de Mirat. Ce renfort se composait de :

Un bataillon européen (60e de ligne);

Deux escadrons (quatre compagnies) du 6e dragons de la garde;

Deux compagnies d'artillerie européenne (dont une à cheval avec 6 pièces, et une à pied avec 2 pièces de 18);

Plus, un régiment de *Gourkhas* (excellents petits soldats, natifs de l'État indépendant du Népaul, d'une fidélité et d'une bravoure à toute épreuve, sobres, patients, infatigables, qui ont fait des prodiges pendant tout le siége).

Mais en somme les deux corps réunis ne présentaient qu'un effectif de 4,500 Européens et environ 2,000 indigènes.

Ce fut ce chétif noyau qui prit audacieusement le nom d'armée de Delhi, et qui, après quelques combats assez vifs, enleva, le 8 juin, toutes les hauteurs qui commandent la ville. Quand nous employons le mot hauteurs, nous voulons parler ici d'une crête de petits rochers qui longe le côté nord-ouest de la ville, dans toute sa lon-

Digitized by Google

gueur, à environ mille mètres des remparts. Sur cette crête, les Anglais établirent leurs avant-postes, dans une grande maison indienne appelée la maison d'Hindou-Rao, à l'extrême droite; dans une mosquée assez importante à l'extrême gauche, et dans l'ancien observatoire, à peu près au milieu. Puis, à environ deux mille mètres en arrière de cette ligne, ils établirent leur camp dans un creux où ils étaient à l'abri de l'artillerie de la place, mais où ils recevaient, en temps de pluie, les *égouttis* de tous les terrains d'alentour. Malgré les inconvénients évidents de cette position, au commencement de la mousson, les Anglais, avec leur apathie et leur ignorance ordinaire en fait de campement, y restèrent pendant tout le siége. Cette faute impardonnable, au point de vue hygiénique, leur fit perdre par la fièvre et par le choléra un quart de leur premier effectif, bien plus de monde qu'il n'en périt dans les combats de chaque jour.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette longue série d'escarmouches; nous nous bornerons à observer que, de même qu'en Crimée, les arrangements pour les ambulances furent déplorables, de manière que tout ce qui était sérieusement blessé était sûr de mourir. Comme en Crimée aussi, l'armée anglaise montra une incapacité et une aversion extraordinaires pour les travaux de siége. Ce ne fut que le 29 août, près de trois mois après le premier établissement devant la place, lorsqu'on eut fait venir du Pendjab 1,000 manœuvres (pionniers sikhs non militaires) pour manier la pioche, qu'on ouvrit enfin la première tranchée. Et le général Wilson, devenu commandant en chef par la mort de ses trois prédécesseurs (Anson, Barnard et Reid), tous les trois enlevés par le choléra, se vit forcé de publier un ordre du jour, tout

Digitized by Google

exprès, pour faire entendre raison à ses soldats et obtenir d'eux une très-faible coopération.

« The Major General calls upon the officers of the force to lend their zealous and efficient cooperation in the erection of the works of the siege about to be commenced. He looks especially to the regimental officers of all grades, to impress upon their men that to work in the trenches during a siege is as necessary and honorable as to fight in the ranks during a battle. » (*Le major-général fait appel à tous les officiers de ce corps d'armée pour qu'ils prêtent une coopération zélée et efficace à l'établissement des travaux de siége qui vont commencer* (le 29 août). *C'est plus particulièrement sur les officiers de tous grades, qui sont personnellement attachés à chaque régiment, qu'il compte pour faire comprendre aux soldats que, travailler dans la tranchée pendant un siége, est aussi nécessaire et aussi honorable que de se battre dans les rangs pendant un combat.*)

L'armée anglaise, devant Delhi, au 29 août 1857, malgré les renforts continuels qu'elle n'avait cessé de recevoir, ne se montait encore qu'à 11,000 hommes, dont environ 5,000 Européens ; les 6,000 indigènes se composaient exclusivement de Sikhs et de Ghourkas.

Cette armée était divisée en :

Une brigade d'artillerie (commandée par le brigadier Garbet), composée de 5 compagnies d'artillerie montée, dont une compagnie sans ses canons (Européens) ; 4 compagnies d'artillerie à pied (Européens); et enfin 2 compagnies d'artillerie sikhe (nouvelle formation);

Une brigade du génie (commandée par le lieutenant-colonel Baird Smith, ingénieur en chef), composée de : 3 compagnies de sapeurs du génie (volontaires tirés des

Digitized by Google

régiments européens) ; 3 autres compagnies de sapeurs sikhs ; enfin 1,000 manœuvres (pionniers sikhs) *not armed or disciplined* (sans armes ni discipline);

Une brigade de cavalerie (brigadier Grant), 9e lanciers anglais; 4 compagnies du 6e dragons de la garde; 2 compagnies du 1er régiment du Pendjab ; 2 compagnies du 2e régiment du Pendjab ; enfin deux régiments de cavalerie sikhe du Moultan (nouvelle formation).

INFANTERIE.

Première brigade (brigadier Showers) :

75e de ligne anglais, 2e européen du Bengale;

Un bataillon ghourka du Kemaoun.

Deuxième brigade (brigadier Longfield) :

52e de ligne anglais, 60e de ligne anglais;

Un bataillon ghourka du Sirmour.

Troisième brigade (brigadier Jones):

8e de ligne anglais, 61e de ligne anglais;

Un régiment sikhe de Rothney (nouvelle formation).

Quatrième brigade (brigadier Nicholson) :

1er régiment européen du Bengale;

Deux régiments sikhs (Green et Coke, nouvelle formation).

En dehors des brigades, le corps des guides.

Le 4 septembre, on vit arriver au camp l'équipage de siége, venant du Pendjab, et composé de 40 pièces de gros calibre, tant canons qu'obusiers et mortiers, avec des munitions considérables, et un renfort de cent artilleurs européens, plus le 4e régiment sikhe, d'ancienne formation, un demi-bataillon de belouches (de l'armée de Bombay), et les compagnies détachées du 8e et du 61e de ligne.

Digitized by Google

Dans la nuit du 7 septembre, les batteries dirigées contre le bastion *Mori*, à 650 mètres des murailles, furent armées de dix pièces de gros calibre, et ouvrirent leur feu dès le lendemain à la pointe du jour.

Le 8 septembre, on vit arriver le contingent de Cachemire, envoyé par le Maha-Raja Rhambir-Sing (fils de Goulab) pour faire partie de l'armée de siége. Ce contingent se composait de 2,350 fantassins, 150 cavaliers, et une compagnie d'artillerie sikhe avec six pièces de 9 en bronze et 24 zamboureks (petites pièces de montagne).

Dans la nuit du 8, on s'empara d'un enclos appelé la Koudsia-Bagh, situé à 300 mètres du bastion *Mori*, entre ce bastion et celui de Cachemire. On y commença aussitôt une nouvelle batterie, qui fut armée de 16 pièces (canons et obusiers) du plus fort calibre, plus 10 gros mortiers. Cette batterie ouvrit son feu le 11, sur le bastion de *Cachemire* et sur celui de la *Porte-d'Eau*. Le 12, l'attaque contre la *Porte-d'Eau* fut renforcée d'une nouvelle batterie de 8 pièces de 18 et 12 mortiers, placés à 200 mètres du mur de la douane, près de la rivière. Cette dernière batterie eut beaucoup à souffrir, tant des feux du bastion de l'Eau que de celui du château de Selimghar et d'une batterie que l'ennemi avait élevée de l'autre côté de la rivière. C'est ici que le capitaine Fagan, excellent officier d'artillerie, eut la tête emportée par un boulet.

Le 13, le bastion de *Cachemire* était démoli, et son feu éteint ; les deux courtines adjacentes étaient également ruinées, et sur les débris du bastion *Mori* il ne restait plus qu'une petite pièce d'artillerie qui répondait de temps en temps à la grêle de boulets qui y pleuvait de

Digitized by Google

toutes parts. Le bastion de l'*Eau* était tout aussi maltraité, et son feu également éteint.

Les choses en étant arrivées à ce point, le général Wilson jugea qu'il était en mesure de donner l'assaut, qui fut fixé pour le lendemain. Effectivement, le 14 septembre, l'assaut fut donné en quatre colonnes, avec assez de vigueur, et ne rencontra sur toute la ligne qui avait été battue en brèche qu'une assez faible résistance. Pendant que trois colonnes anglaises abordaient franchement de ce côté, la quatrième colonne, composée des Ghourkas et du contingent de Cachemire, eut l'ordre d'opérer une diversion en attaquant le faubourg de Kishengunge, hors de la porte de Lahore, à l'ouest de la ville.

Malgré la bravoure des Ghourkas, dont le commandant, le major Reid, fut grièvement blessé, cette colonne fut repoussée sans produire un grand effet, les Cachemiriens n'ayant montré que peu d'élan; mais les colonnes anglaises, tout en essuyant une perte d'environ neuf cents hommes, tant tués que blessés, eurent un plein succès et enlevèrent toute la ligne de défense dans le quartier attaqué, depuis le bastion de l'*Eau* jusqu'à la porte de *Caboul*, y compris la porte et le bastion de *Cachemire*, la porte et le bastion *Mori*, l'église protestante, la maison du colonel Skinner [1] et le collége.

Cependant les insurgés, dont les pertes avaient été peu considérables jusque-là, et dont la retraite était assurée par le pont de bateaux sur la Djumna, ne paraissaient point découragés et se disposaient à défendre énergique-

[1] Ainsi nommée parce qu'elle avait été construite par le fameux mulâtre de ce nom, un des plus brillants officiers parmi les troupes irrégulières de l'Inde. Ce fut dans cette maison que le général Wilson établit son quartier général dans la soirée du 14 septembre.

Digitized by Google

ment le reste de la ville. — La nuit suivante et la journée du 15 furent employées par les Anglais à s'établir solidement, à répondre au feu de plusieurs batteries, notamment celle de Kishengunge, qui, armée de cinq mortiers de 18, leur était fort incommode, et enfin à battre en brèche le mur du grand arsenal.

Le 16, à la pointe du jour, l'arsenal fut enlevé d'assaut par le 61e de ligne anglais, aidé par les bataillons sikhs et gourkhas. On y trouva cent vingt-cinq pièces de canon. — Le 17, ce fut le tour de la batterie de Kishengunge, qui fut enlevée après une assez vigoureuse résistance. On y trouva un armement considérable qui porta le nombre des canons récupérés à plus de deux cents pièces. — Le 18 et le 19, les assiégeants continuèrent à gagner du terrain, et enfin, le 20, les derniers insurgés prirent la fuite par le pont de bateaux, abandonnant toute la ville aux Anglais, qui se trouvèrent alors trop épuisés pour les poursuivre. — Le choléra avait reparu parmi les vainqueurs, et déjà, le 17 septembre, le dewan Hurry-Chund, commandant le corps auxiliaire de Rhambir-Sing, avait été enlevé par cette terrible maladie. — Mais Delhi était définitivement acquis aux Anglais, et l'insurrection avait reçu un coup mortel.

La première question qui se présente maintenant est celle de savoir ce que les Anglais feront de leur conquête ; si, cédant aux prédications fanatiques des *saints* et aux inspirations de la vengeance, ils s'acharneront, comme on pourrait le croire en lisant leurs journaux, à

Digitized by Google

la destruction de Delhi. Ce serait, dit-on, une satisfaction à donner à leur amour-propre blessé, une humiliation à infliger aux races musulmanes en Asie, un souvenir et une tradition historiques à effacer, et de nouveaux dangers à conjurer dans les éventualités de l'avenir. — Certainement il n'est donné qu'à Dieu de sonder le cœur des hommes et de lire dans l'avenir; mais, malgré tout ce qui a été dit et écrit à ce sujet en Angleterre, malgré les malédictions des *saints* et les fureurs des journalistes, nous ne croyons pas à la destruction de Delhi : 1° parce que ce serait un acte de vandalisme trop brutal et trop ridicule même pour des Anglais; 2° et c'est cette considération surtout qui nous rassure, parce que ce serait une énorme sottise au point de vue de leurs intérêts matériels, et surtout au point de vue de leur commerce. On nous pardonnera de donner ici un aperçu de Delhi au point de vue artistique, comme justification de notre premier motif; et puis nous prouverons en quelques lignes que, si Delhi n'existait pas, il faudrait le créer au plus vite.

Bien qu'elle soit considérablement réduite de ce qu'elle était autrefois, la ville de Delhi contient encore, dans son enceinte actuelle, tout près de cent cinquante mille âmes. Bâtie sur une élévation rocheuse, elle a sept milles (environ trois lieues) de circonférence. Son enceinte est bastionnée de toutes parts et défendue par un fossé plein d'eau et par des glacis. — Elle a deux très-belles rues (les autres sont trop étroites), de beaux bazars et un bel aqueduc. — Les principaux édifices sont : le palais du Grand Mogol, composé d'une série de constructions gothiques et mauresques du plus bel effet; le Djemâa-Mesjid ou grande mosquée, une foule d'autres mosquées et d'admi-

Digitized by Google

rables tombes, notamment celle de l'empereur Hamayoun, qui sont des monuments de toute beauté, des chefs-d'œuvre de l'art, que toutes les nations du monde pourraient envier.

L'évêque Heber, qui avait voyagé en Russie avant d'aller dans l'Inde, prétend que le palais est supérieur, pour la grâce, le fini et même pour la masse des bâtiments, au Kremlin de Moscou. Le pavillon qui lui avait servi d'appartement, lors de sa visite à l'empereur de Delhi, est en marbre blanc, avec un pavé en mosaïque, dont les desseins représentent des fleurs et des feuilles incrustées en serpentine verte, en porphyre et en lapis-lazuli.

Quant à la mosquée, bâtie sur une petite éminence rocheuse, on y monte par un perron de trente-cinq marches taillées dans le roc. L'entrée est un magnifique portique en granit rouge, dont les portes sont en cuivre ciselé; la terrasse sur laquelle elle est bâtie a 1,400 mètres carrés de superficie, et elle est entourée d'une colonnade gothique coupée par des pavillons octogones à intervalles réguliers. Au centre est un large réservoir en marbre blanc, alimenté par une pompe qui prend ses eaux dans le grand canal. — Sur la face ouest de la terrasse est la mosquée proprement dite, rectangle de marbre blanc qui a 261 pieds de longueur, avec une corniche à compartiments, incrustée d'inscriptions arabes en caractères noirs. On arrive au sanctuaire par un second perron de marbre, et, pour y pénétrer, il faut traverser trois arcades gothiques dont chacune est surmontée d'un dôme en marbre blanc. Aux deux extrémités du rectangle sont deux minarets de 130 pieds de hauteur, construits en assises superposées de marbre noir et de granit

Digitized by Google

rouge (employés alternativement), avec trois étages de balcons, et couronnés au sommet par de larges pavillons en marbre blanc, où l'on arrive par un escalier tournant de cent quatre-vingts marches de granit rose. Ce splendide monument est en parfait état, ayant été entretenu jusque tout récemment sur des fonds spécialement alloués par le gouvernement anglais. Il y a, en outre, plus de quarante mosquées, dont l'une, construite par la fille d'Aurungzeb, contient la tombe dans laquelle elle a été enterrée en 1710. Enfin, sans parler d'une belle église protestante et d'une chapelle catholique, il y a un superbe madrassah (collége musulman), construit par Ghazi-oud-Din et entretenu à grands frais par la Compagnie des Indes, et un collége anglais fondé par le gouvernement britannique pour l'étude des langues orientales, de l'anglais, des mathématiques et de l'astronomie. Ce magnifique établissement contenait encore, la veille de l'insurrection, deux cent quatre-vingt-sept élèves [1].

L'Angleterre sacrifiera-t-elle, dans un mouvement de colère irréfléchie, de pareilles richesses, les plus beaux fleurons de sa couronne indienne? Nous ne la croyons pas capable d'une pareille barbarie ni d'une pareille folie. Les Anglais sont un peuple raisonnable : une fois la première colère passée, ils réfléchiront et ils calculeront qu'il leur en coûterait trop cher s'ils voulaient transporter (comme un *aimable* journaliste voulait récemment le leur persuader) tous ces chefs-d'œuvre sous leur triste ciel pour y grelotter dans le Palais de Cristal.

Passons maintenant au deuxième motif, qui les tou-

[1] Malheureusement plusieurs de ses professeurs ont péri dans les premiers moments de l'insurrection.

Digitized by Google

chera plus encore que l'intérêt artistique : leur intérêt matériel, le maintien et le développement de leur commerce avec tout le nord de l'Inde et avec l'Asie centrale, intérêts majeurs pour lesquels la conservation de Delhi est indispensable.

Si l'on étudie la carte de l'Inde, on cherchera vainement une position plus admirable que celle de Delhi, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue commercial. Située sur une magnifique rivière, au point de jonction de deux grands canaux (le Shah-Nehr et le canal du Doab), qui ont coûté des sommes immenses et qui fertilisent de riches contrées ; sur la ligne du grand Trunk-road (seule grande route carrossable dans l'Inde), et sur le plus gigantesque chemin de fer, qui va de Calcutta à Lahore ; à l'embranchement de sept routes commerciales qui se dirigent comme autant de rayons autour d'un même centre vers la Perse, la Russie, la Chine, l'Inde centrale, Bombay, Madras et Calcutta, cette ville était si clairement indiquée comme le cœur de cette grande puissance, dont les trois chefs-lieux de présidence n'étaient que les extrémités, que c'était là qu'on avait réuni tous les dépôts, tous les approvisionnements, toutes les manutentions dont on pourrait avoir besoin dans le cas d'une invasion qui partirait du nord-ouest, c'est-à-dire du seul côté vulnérable. — Pourquoi, malgré son détestable climat et ses eaux pestilentielles[1], avait-on choisi Delhi pour en faire la *Sébastopol indienne*, si ce n'est sa position sans pareille? Détruisez demain la Delhi musulmane, il faudra, bon gré mal gré, rebâtir sur le

[1] Les eaux mêmes du Djumna sont malsaines parce qu'elles sont chargées de *naphte*.

Digitized by Google

même emplacement une autre Delhi dans les mêmes conditions, y attirer les *mêmes populations*, reconstruire les mêmes bazars pour le même commerce. Seulement vous perdrez beaucoup de temps et d'argent, et, pendant que cette grande fourmilière humaine aura été dispersée aux quatre points cardinaux, vous perdrez une bonne partie de votre clientèle qui ira s'approvisionner et porter ses marchandises ailleurs. Ces mosquées, que vos *saints* sont si impatients de détruire, sont des lieux de pèlerinage. Les pèlerins *vendent* et *achètent*. Ces mosquées détruites, ils ne viendront plus : attendez-vous à un beau déficit. — Mais la Compagnie des Indes, si on l'écoute, vous en dira à cet égard plus que moi; je m'en rapporte à elle pour défendre la cause de Delhi avec des arguments sans réplique.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Continuation de la lutte entre lord Canning et les saints.

Voyons maintenant ce qui se passait pendant cet intervalle à Calcutta, et dans celles des provinces du Bengale où l'on obéissait encore à la Compagnie des Indes, dans les localités où les cipayes étaient encore fidèles et avaient résisté jusque-là aux appels de leurs camarades et aux murmures de leur conscience. Toutes les correspondances s'accordent pour nous le dire, toutes les versions sont identiques : les instruments de supplice sont en permanence, la terreur est à l'ordre du jour. Dans chaque station civile, dans chaque cantonnement militaire (excepté à Calcutta même, où ces exécutions rencontrent la désapprobation énergique du gouverneur général, qui n'est pas toujours le maître de les empêcher), c'est toujours le même spectacle : d'innombrables potences qui fonctionnent toujours sans trêve, sans relâche. Aussitôt

Digitized by Google

que les cadavres sont froids, on les descend pour les remplacer par de nouvelles victimes humaines. C'est une longue Saint-Barthélemy qui s'exerce indistinctement sur les Hindous et les musulmans. A Allahabad, à Benarès, à Dinapour, les potences se succèdent tout le long des routes, il y a des kilomètres de ces horribles trophées. La peur et le fanatisme ne raisonnent plus, on frappe en aveugle, au hasard, sans examen, sans jugement. Tout Européen se considère comme un juge sans appel, et n'hésite pas plus à lancer une âme dans l'éternité, ou à brûler un village, qu'à tuer une bête fauve ou à enfumer un terrier. S'il est un *saint*, loin de s'en faire le moindre scrupule, d'en éprouver le moindre remords, il lèvera les yeux au ciel pour remercier Dieu de l'avoir fait si *bon*, si *pieux*, si *juste*, et il croira avoir travaillé à la propagation du christianisme par l'extermination des païens. Il écrira à ses amis en Angleterre des lettres comme celle-ci (nous copions textuellement) : « Some thing glorious must come of all this ; it will be such a blow to heathenism. No one can think christianity is to be owerthrown in India, and if not what may we not expect ? The only comfort in it all is the belief that our blessed lord's Kingdom is to be greatly extended by these and such like events. » (*Quelque chose de glorieux doit sortir de tout ceci : ce sera un si terrible coup porté au paganisme ! Personne ne peut supposer que les chrétiens auront le dessous dans l'Inde, et, s'ils ne peuvent être vaincus, quelles espérances ne pouvons nous pas former ! Le seul soulagement que l'on éprouve dans tout ceci, c'est la confiance que le royaume de notre divin Sauveur gagnera immensément en étendue par des événements tels que ceux-ci.*

Digitized by Google

Si, obéissant au cri de la nature, quelque âme moins fortement trempée s'attendrit un instant ; si un prêtre, un magistrat, un gouverneur général veut sauver au moins les innocents, ceux qui n'ont été pour rien dans les massacres ni même dans la révolte, c'est contre ce cœur pusillanime, cet impie, ce traître, une explosion de cris et de haines ; bien heureux quand sa vie n'est pas menacée. Un général a couru des dangers sérieux et a perdu sa popularité pour avoir voulu sauver des mains de quelques soldats anglais, des 10e et 78e régiments, de pauvres cipayes qui, après avoir refusé de s'insurger, après être restés fidèles au péril de leur vie, se rendaient au poste où les envoyait l'autorité. Lord Canning, pour avoir voulu sauver l'honneur de son pays, compromis par ces horribles massacres d'une population sans défense, massacres dont l'histoire d'aucun pays n'a jamais fourni d'exemple (du moins sur une échelle aussi colossale et pendant une aussi longue démence), a été insulté par les journaux, dammé par les *saints*, désavoué par les princes et par les ministres de son pays, et sera probablement sacrifié aux fanatiques qui signent des pétitions et qui ont organisé une ligue (*the reform league*) contre lui et contre la Compagnie des Indes. Mais, s'il en est ainsi, le monde entier répétera avec nous : Honte à l'Angleterre et honneur à lord Canning ! honneur au généreux défenseur de l'humanité [1] !

S'il fallait des témoignages en faveur du plus doux, du

[1] Nous n'ignorons pas que lord Palmerston a, en dernier lieu, accordé à lord Canning quelques tardifs et timides éloges ; mais cette réparation est bien insuffisante pour les outrages dont cet homme honorable n'a cessé d'être accablé de tous côtés en Angleterre et dans l'Inde.

Digitized by Google

plus sage, du plus honnête gouverneur qui ait jamais présidé aux destinées de l'Inde, nous n'en chercherions pas d'autre que la *circulaire* dont on lui a fait un si grand crime, circulaire qu'il avait envoyée sous forme de proclamation à tous les fonctionnaires civils et militaires sous son autorité, contenant ses instructions, ses motifs, ses recommandations, pour tâcher d'arrêter l'inutile et désastreuse effusion du sang humain. C'est pour avoir cherché à persuader à ses compatriotes que ce n'était point par les massacres que l'on arriverait à faire aimer le christianisme aux Hindous et aux musulmans, ni en brûlant les villages que l'on éviterait la famine, ni en exterminant les cipayes restés fidèles que l'on arrêterait le développement de l'insurrection, ni enfin en dépeuplant l'Inde que l'on enrichirait la colonie et la mère patrie; c'est pour avoir rempli ce devoir de bon citoyen, de bon administrateur, de bon chrétien, qu'il a été mis au ban de l'opinion et qu'il sera probablement renvoyé de son poste comme un fonctionnaire lâche et imbécile, incapable d'être écouté désormais dans les conseils de son gouvernement. — Eh bien, nous allons reproduire cette pièce qui a soulevé une si vive indignation, et le monde entier pourra juger de quel côté se trouvent la dignité, la raison, le courage et l'esprit chrétien.

Pour tous les paragraphes qui ont été le plus critiqués, nous donnerons le texte anglais en regard.

CIRCULAIRE DU 31 JUILLET 1857.

1° The Governor General of India has observed with approbation the zealous exertions of the local civil authorities for

1° Le gouverneur général de l'Inde a noté avec approbation le zèle et les efforts des autorités civiles dans les diverses

Digitized by Google

the apprehension and condign punishment of the mutineers and deserters concerned in the present revolt. It was necessary by the severe and prompt punishment of such of these criminals as found their way in the districts in our possession, where the minds of the native troops could not but be in a very unsettled state, though the men for the most part had abstained from open muting, to show that the just fate of the mutineer is death, and that the british government was powerful enough to inflict the penalty. It was necessary also, by the offer of rewards for the apprehension of all deserters, to check the crime of desertion which was becoming rife in some of these regiments, and to prevent the possible escape of men who apparently mere deserters, had been concerned in such terrible atrocities that their apprehension and condign punishment was an imperative duty.

localités, pour l'appréhension et la punition méritée des insurgés et des déserteurs impliqués dans la présente révolte. Il était nécessaire d'infliger une peine prompte et sévère à ceux d'entre ces criminels qui se répandaient dans les districts en notre possession, parce que l'esprit des troupes indigènes ne pouvait manquer d'y être très-ébranlé, même dans les localités où la majorité ne s'était point ouvertement ralliée à l'insurrection. Ces exemples étaient necessaires pour faire comprendre à ces troupes que la peine justement encourue par le crime d'insurrection est la mort, et que le gouvernement anglais se sentait assez fort pour infliger cette peine. Il était nécessaire aussi, moyennant l'offre de récompenses pour l'arrestation de tous déserteurs, de mettre un terme au crime de désertion, qui se multipliait démesurément dans quelques-uns de ces régiments, et aussi d'empêcher la fuite possible d'hommes qui, sous l'apparence de simples déserteurs, avaient été complices d'atrocités si épouvantables, que leur appré-

Digitized by Google

2° But lest measures of extreme severity should be too hastily resorted to, or carried too far, His Lordship thinks it right to issue detailed instructions by which all civil officers will be guided in the exercise of their powers in the cases of *mutineers deserters* and *rebels*.

3° There is reason to believe that in some even of those native regiments where revolt has been stained by the most sanguinary atrocities, some men may have distingtrished them selves from the mass by protecting an officer. In some such cases men of very guilty regiments possess certificates in their favour from officers of their regiments; but there may be others, equally deserving of clemency, who are without any such ready means of clearing themselves from the presumptive evidence of their deep guilt.

hension et une punition proportionnée à leurs offenses devenaient un devoir impératif.

2° Mais, de peur que des mesures d'une sévérité extrême ne soient prises avec trop de précipitation, ou poussées trop loin, Sa Seigneurie croit de son devoir de publier des instructions détaillées d'après lesquelles tous les officiers civils devront se guider dans l'exercice de leurs pouvoirs par rapport aux trois catégories distinctes des *insurgés*, des *déserteurs* et des *rebelles*.

3° Nous avons lieu de croire que, même dans quelques-uns de ces régiments indigènes où la révolte a été entachée des plus sanguinaires atrocités, quelques hommes se sont distingués de la masse en sauvant la vie à un officier. Dans quelques cas de cette nature, il arrive que des hommes, appartenant même aux régiments les plus coupables, sont possesseurs de certificats en leur faveur délivrés par quelque officier de leur corps; mais il peut y en avoir d'autres, ayant tout autant de droits à notre clémence, qui se trouvent pourtant dépourvus de pièces justi-

Digitized by Google

ficatives de nature à les disculper à première vue des crimes horribles que les présomptions de temps et de lieux mettraient à leur charge.

4° When the number of men guilty of what it is impossible to pardon is so great, the government will gladly seize every opportunity of reducing the work of retribution before it, by granting free pardon to all who can show that they have a claim to mercy on this ground, provided they have not been guilty of any heinous crime against person or properly, or aided or abetted others in the commission of any such crime.

4° Quand le nombre de ceux qui se sont rendus coupables de crimes qu'il est impossible de pardonner est déjà si grand, le gouvernement saisira avec empressement chaque occasion de réduire la terrible tâche qui lui est échue des rétributions à infliger, en accordant un plein pardon à tous ceux qui pourront établir un droit à sa miséricorde sous le titre que nous venons d'indiquer (celui d'avoir sauvé un officier), pourvu qu'ils n'aient commis aucun crime odieux contre les personnes ou les propriétés, ni aidé ou encouragé d'autres à en commettre.

5° It is understood that in regiments, which mutinied and for the most part went over to the rebels without murdering their officers, there were men who appeared to have had no heart in the revolt, though they failed in their duty as soldiers; and who have evinced their peaceable dispositions and their want of sympathy with those

5° On sait que, dans certains régiments qui se sont soulevés, et dont les soldats ont en majorité passé aux rebelles sans pourtant massacrer leurs officiers, il y a des hommes qui, tout en manquant à leur devoir de soldats, paraissent n'avoir eu aucun zèle pour la révolte, et qui ont montré leurs dispositions pacifiques et leur peu

Digitized by Google

who are now armed in open rebellion against the Government, by dispersing to their villages when the regiments broke up and mixing quietly with the rural population. It is desirable to treat such men with all reasonable leniency.

de sympathie avec ceux qui sont aujourd'hui en rébellion armée contre le gouvernement, en se dispersant dans leurs villages aussitôt après la désorganisation de leurs régiments et en se mêlant tranquillement avec la population rurale. Le gouvernement désire traiter tous ceux qui se trouvent dans cette catégorie avec toute l'indulgence possible.

6° The Governor General there fore deems it necessary to lay down the following rules for the guidance of the civil authorities in exercising the powers vested in them by recent legislatives statutes for the punishment of native officers and soldiers charged with mutiny or desertion.

6° C'est pourquoi le gouverneur général juge qu'il est nécessaire d'établir le règlement suivant pour servir de guide aux autorités civiles dans l'exercice des pouvoirs qui leur sont attribués par les statuts législatifs récemment publiés, pour la punition des officiers et des soldats indigènes qui se trouvent inculpés de révolte ou de désertion.

7° Règlement en quatre sections.

« *Section Ire.* — Aucun officier ou soldat indigène, appartenant à un régiment indigène qui ne s'est pas insurgé, ne doit être puni comme simple déserteur par le pouvoir civil, à moins qu'il n'ait été trouvé ou pris les armes à la main. Ces hommes, quand ils sont pris ou amenés devant l'autorité civile, doivent être renvoyés à leurs régiments, quelque part qu'ils se trouvent, afin que les autorités militaires aient à statuer sur leur compte. Quand ces hommes ne pourront pas être renvoyés immédiate-

Digitized by Google

ment à leurs régiments, ils seront retenus en prison pour attendre les ordres du gouvernement, auquel un rapport sera fait et adressé au secrétaire du gouvernement dans la division de l'armée.

« *Section II*e. — Les officiers et soldats indigènes insurgés ou déserteurs, arrêtés ou amenés devant l'autorité civile, qui n'auront pas été pris les armes à la main ou dans la perpétration d'un acte de rébellion, et appartenant à un régiment insurgé, mais qui ne se serait pas rendu coupable du meurtre de ses officiers, ni d'aucun autre crime sanguinaire, doivent être envoyés à Allahabad (ou dans toute autre ville que le gouvernement désignerait par la suite), et mis à la disposition du commandant, pour que les autorités militaires aient à statuer sur leur compte. S'il y avait quelque obstacle à ce qu'ils soient envoyés à Allahabad, soit à cause de l'éloignement trop considérable de cette ville du lieu de leur arrestation, ou pour tout autre motif, les coupables seraient emprisonnés jusqu'à ce que le gouvernement en ait décidé, à moins que, pour des motifs particuliers, il ne devînt nécessaire de punir immédiatement un *coupable*, auquel cas, immédiatement après, il en serait fait un rapport au gouvernement.

« *Section III*e. — Tout insurgé ou déserteur qui aurait été préalablement arrêté par les autorités civiles, se trouvant appartenir à un régiment qui aurait mis à mort un officier ou un Européen quelconque, ou qui aurait commis tout autre acte sanguinaire, sera jugé par l'autorité civile. Si le prisonnier peut prouver qu'il n'était pas présent quand le meurtre ou tout autre crime a été commis, qu'il a fait ce qu'il pouvait pour l'empêcher, ces circonstances particulières seront signalées au gouvernement, division de la guerre, avant que la sentence, quelle qu'elle soit, ait été mise à exécution; dans tout autre cas, la sentence doit être exécutée à l'instant même.

« *Section IV*e. — Si l'on ne peut s'assurer à quel régiment appartenait un insurgé ou un déserteur préalablement arrêté par l'autorité civile, on doit se conduire à son égard d'après l'article 2 du règlement. »

Digitized by Google

Traitant, dans le huitième article, la question des populations en dehors de l'armée, qui avaient pu se rallier à l'insurrection et qui sont classées par suite de ce fait dans la catégorie des *rebelles*, lord Canning s'exprime ainsi :

8° The Governor General is anxious to prevent measures of extreme severity being unnecessarily resorted to, or carried to excess, or applied without due discrimination in regard to acts of rebellion committed by persons not mutineers.

9° It is unquestionably necessary, in the first attempt to restore order in a district in which the civil authority has been entirely overthrown, to administer the law with such promptitude and severity as will strike terror into the minds of the evil disposed among the people, and will induct them by fear of death to abstain from plunder, to restore stolen property and return to peaceful occupations. But this object, once in a great degree attained, the punishment of crimes should be regulated with discrimination.

8° Le gouverneur général a à cœur d'empêcher que des mesures d'une sévérité excessive ne soient employées sans nécessité, ou poussées trop loin, ou appliquées sans le discernement convenable, à l'égard des actes de rébellion commis par des personnes non militaires en état de mutinerie (mutineers).

9° Il est sans contredit nécessaire, dans le premier effort pour rétablir l'ordre dans un district où l'autorité civile a été complétement renversée, d'appliquer la loi avec promptitude et sévérité, de manière à jeter la terreur dans l'esprit des malintentionnés parmi la population, et à les induire, par la crainte de la mort, à s'abstenir du pillage, à restituer les propriétés volées, et à retourner à leurs occupations paisibles. Mais, dès que cet objet est en grande partie atteint, la punition des différents crimes doit être réglée avec discernement.

Digitized by Google

10° The continued administration of the law in its utmost severity, after the requisite impression has been made upon the rebellious and disorderly, and after order has been partially restored, would have the effect of exasperating the people, and would probably induce them to band together in large numbers for the protection of their lives, and with a view to retaliation, a result much to be deprecated. It would greatly add to the difficulties of settling the country hereafter, if a spirit of animosity against their rulers were engendered in the minds of the people, and if their feelings were embittered by the remembrance of needless bloodshed. The civil authorities in every district should endeavour without communing with any heinous offences, or making any promise of pardon for such offences, to encourage all persons to return to their usual occupations; and punishing only such of the principal offenders as can be apprehended, to postpone as far as possible all minute enquiry into political offences until such time as the

10° L'application prolongée de la loi dans sa plus grande sévérité, après que l'impression désirable a été produite sur les esprits qui seraient disposés à la rébellion et au désordre, et après que l'ordre a été en grande partie rétabli, aurait l'effet d'exaspérer les populations et les induirait probablement à se réunir en bandes nombreuses pour la protection de leurs vies et aussi dans un but de représailles, résultat qu'il est d'une importance essentielle d'éviter. Cela ajouterait énormément aux difficultés de la pacification éventuelle de ce pays, si un sentiment d'animosité contre ses gouvernants était engendré dans l'esprit des populations, et si leurs dispositions étaient aigries par le souvenir du sang inutilement versé. Les officiers civils dans chaque district doivent s'efforcer, sans fermer les yeux sur aucun crime odieux et sans promettre le pardon à aucun crime de cette nature, d'encourager toute personne à retourner à ses occupations ordinaires; et, en ne punissant que ceux des principaux coupables qu'il est possible d'ap-

Digitized by Google

government are in a position to deal with them in strength after thorough investigation. It may be neccessary however, even after a district is partially restored to order, to make examples from time to time of such persons who may be guilty of serious outrages against person or property, or who by stopping the dawks or injuring the electric telegraph, or otherwise may endeavour to promote the designs of those who are waging war against the state.

11° Another point to be noticed in connexion with this subject is the general burning of villages, which the governor general has reason to fear may have been carried too far by some of the civil officers employed in restoring order.

préhender, d'ajourner autant que possible toute enquête trop minutieuse en fait de crimes politiques, jusqu'à ce que le gouvernement se trouve en position de les rechercher avec toute sa force et en pleine connaissance de cause. Il peut être cependant nécessaire, même après qu'un district a été jusqu'à un certain point ramené à l'ordre, de faire de temps en temps des exemples de certains individus qui se rendent coupables d'offenses sérieuses contre les personnes ou contre les propriétés, ou qui, en arrêtant les courriers de la poste, ou en interceptant le télégraphe électrique, ou de toute autre manière, s'efforcent de venir en aide aux mauvais desseins de ceux qui font la guerre contre le gouvernement.

11° Un autre point à bien observer en rapport immédiat avec ce sujet est la mesure générale d'incendier les villages, mesure qui (le gouverneur général a quelque raison de le craindre) aurait été poussée trop loin par quelques-uns des officiers civils employés au rétablissement de l'ordre.

Digitized by Google

12° A severe measure of this sort is doubtless necessary in some cases, where the mass of the inhabitants of a village have committed grave outrages and the populations cannot be punished in their persons; but any approach to a wholesale destruction of property by the officers of government, without due regard to the guilt or innocence of those who are affected by it, must be thoroughly reprehended. Apart from the effect which such a practice would have upon the feelings and dispositions of the country people, there can be no doubt that it would prevent them from returning tho their villages and resuming the cultivation of their fields; — a point at this season of vital importance, in as much as if the lands remain much longer unsown, famine may be added to the other difficulties with which government will have to contend.

12° Une mesure de cette sévérité est sans contredit nécessaire dans certains cas, lorsque la masse des habitants d'un village a commis de graves désordres et que les populations ne peuvent pas être punies individuellement; — mais tout ce qui ressemble à une destruction en masse de la propriété par les officiers du gouvernement, sans tenir compte de la distinction à conserver entre l'innocent et le coupable parmi ceux qui doivent en ressentir les effets, doit être sévèrement réprimandé. Indépendamment de l'effet que la répétition d'actes de cette nature ne saurait manquer de produire sur les sentiments et les dispositions du peuple des campagnes, il est évident que c'est le plus sûr moyen de les empêcher de retourner dans leurs villages et de se remettre à la culture de leurs champs. — Or ceci est un point d'une importance vitale en cette saison; attendu que, si les terres restent beaucoup plus longtemps sans être ensemencées, la *famine* pourra s'ajouter aux autres difficultés avec lesquelles le gouvernement se trouvera obligé de lutter.

Digitized by Google

Certainement il était impossible, en exprimant un blâme pour des violences stupides et pour des cruautés inouïes, de le faire avec plus de modération, de ménagements, de convenance et d'égards pour ceux que leur zèle patriotique ou religieux avait entraînés au delà de toutes les bornes. Amnistiant d'abord le passé, lord Canning commence par des éloges pour ses subordonnés au point de vue de leur énergie pour le rétablissement de l'ordre, et il termine par un appel à leur humanité, à leur justice, à leur *prudence*, au point de vue des véritables intérêts de la colonie et de la métropole. On pourrait supposer que des conseils si sages, des ordres si justes, motivés avec tant de discrétion et de douceur, auraient été compris et respectés. — Non-seulement il n'en fut rien, non-seulement les boucheries continuèrent plus sanglantes, plus impitoyables que jamais; mais la presse anglo-indienne, presque entièrement dévouée à la coterie des *saints*, répondit à la proclamation du gouverneur général avec tant de violence et de mépris, par des attaques si séditieuses, que lord Canning se vit dans la nécessité de suspendre plusieurs des principaux journaux de la colonie. — Et l'on colportait partout des pétitions auxquelles tout le monde, et *surtout les fonctionnaires militaires*, s'empressaient de souscrire, demandant au gouvernement métropolitain la destitution et le rappel de lord Canning!

Au milieu de cette crise, un homme se fait surtout remarquer par la violence de son opposition aux idées généreuses du gouverneur général : c est le colonel (brigadier général) Niell, qui se signale à Allahabad par des exécutions en masse, sans jugement, sans enquête; par la mort *sans phrase* (*no humbug*), c'est son expression

Digitized by Google

favorite. Il y ajoute des raffinements de cruauté qui s'adressent comme un sanglant outrage au préjugé de la caste chez les Hindous, préjugé contre lequel il s'acharne avec le zèle aveugle d'un puritain arrivé, en fait de doctrine, au dernier degré de démence. — Il devient immédiatement le coryphée, le drapeau du parti des *saints;* et ce simple *colonel* engage, contre le gouverneur général de l'Inde, une lutte de puissance à puissance, lutte dont il sort presque toujours triomphant. Deux fois lord Canning signe la destitution et le rappel à Calcutta de ce fonctionnaire désobéissant, et deux fois il est obligé, sous la pression de l'opinion publique égarée, de déchirer son décret.

Poursuivant cependant ses généreux efforts pour la cause de l'humanité, que fait alors lord Canning? Il envoie à Allahabad, comme son *alter ego*, avec le titre et les pouvoirs de *lieutenant gouverneur pour les provinces centrales de l'Inde*, un fonctionnaire arrivé aux plus hauts degrés de la hiérarchie civile, M. P.-J. Grant, qui a pour mission spéciale de juger les *rebelles* et les *insurgés* (afin d'arracher au moins quelques victimes au brigadier Niell en faisant un triage parmi ces milliers de suspects), de sauver les innocents *tout en punissant les coupables*.

Eh bien, l'exaspération est telle, que lorsque M. Grant, à son arrivée à Allahabad, veut faire *suspendre, jusqu'à plus ample informé*, l'exécution en masse de *cent cinquante Indiens*, de toutes classes et de toutes religions, que l'on allait *expédier* le même jour d'un seul coup de filet, il est obligé de se cacher dans sa maison pour échapper à la fureur des soldats européens, qui parlent de le mettre en pièces; et un journal bien posé n'a pas craint de publier, avec l'approbation presque générale, un ar-

Digitized by Google

ticle comme celui-ci. Nous le reproduisons textuellement, tant il nous a paru curieux :

GRANT VERSUS NIELL.

« General Niell has already experienced proofs of M. J. P. Graut's *insolence* and assumption of power. I have on previous occasions mentioned that this gentleman had been suddenly appointed lieutenant-governor of the central provinces, *with the avowed view of putting a stop to the work of retaliation on mutineers.* — It was pointed out by the local press at the time, that the whole country being under martial law, the appointment was not required. It was made however, and although, M. Grant, on arriving at Benarès, *found himself compelled to shut himself up in his house, on account of the temper of the European troops who had heard of his mission,* still he lost no time in transmitting orders to general Niell *to put a stop to all hanging, until the sentences should be transmitted to Benarès and confirmed by himself.* The gallant Niell, it is stated, replied

« Le général Niell a déjà eu, par sa propre expérience, des preuves de l'insolence et des empiétements de pouvoir de M. P.-J. Grant. Nous avons avons déjà plusieurs fois fait mention de cette circonstance : que ce gentilhomme a été soudainement nommé lieutenant-gouverneur des provinces centrales, dans *le but avoué de mettre un terme à l'œuvre des représailles exercées contre les insurgés.* La presse locale a suffisamment fait connaître à cette occasion que, toute la contrée se trouvant sous la loi martiale, une nomination de ce genre était tout à fait déplacée. *Elle fut maintenue cependant.* — Et, bien que M. Grant, à son arrivée à Benarès, *se soit trouvé dans la nécessité de se renfermer dans sa maison, en raison de l'irritation des troupes européennes qui avaient entendu parler de l'objet de sa mission,* cependant il s'est empressé, sans perte de temps, à transmettre des

Digitized by Google

that the country was under martial law, *and that he would take his own course.*

ordres au général Niell, pour lui signifier de mettre un terme à toute *pendaison*, jusqu'à ce que chaque sentence eût été transmise à Benarès et revêtue de son approbation (l'approbation de M. Grant). On affirme que le brave général Niell aurait répondu que, le pays étant sous la loi martiale, il ne consulterait que lui-même, et qu'il agirait suivant son bon plaisir.

Que dirait-on en France d'un général qui refuserait d'obéir au délégué du gouvernement, et lui répondrait qu'il n'entend suivre que son bon plaisir pour pendre cent cinquante individus sans jugement? Et que vous semble de cette presse qui ne peut contenir son indignation de ce que le gouverneur général se soit permis de lui désobéir à elle; — qui traite le lieutenant-gouverneur d'*insolent*, et qui se retient pour ne pas en dire autant au gouverneur général lui-même? C'est bien le cas de s'écrier;

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots.

Et ce pauvre lord Canning! lui rend-on plus de justice, est-il mieux traité par ses concitoyens et par son gouvernement dans la métropole? Lisez cet article du *Times*, l'organe le plus énergique et l'expression la plus vraie de l'opinion publique parmi les classes bourgeoises en Angleterre, c'est-à-dire précisément dans ces classes si nombreuses et si puissantes qui constituent, comme par

Digitized by Google

tout, la majorité, et où domine presque exclusivement l'influence des *saints*. Voyez quels emportements de colère et de vengeance! Il demande à grands cris l'extermination en masse des insurgés *de toutes les catégories*, qui, selon son opinion, sont descendus au niveau des brutes et ne méritent plus que *d'être assommés ou écrasés sous les pieds*. Il ajoute que l'humanité doit s'adresser à ce qui est humain, non à ce qui est bestial. Et ce n'est pas seulement contre les cipayes que le journal anglais s'abandonne à ces imprécations violentes. Il attaque ouvertement le gouverneur général de l'Inde, en lui faisant un crime des mesures qu'il a prises et de la proclamation *absurde* qu'il a publiée pour modérer et régulariser la répression contre les rebelles, suivant leurs différents degrés de culpabilité. Il professe hautement son mépris pour *cette humanité timide et misérable qui se montre aux dépens des honnêtes gens pour profiter à des traîtres et à des coquins*. Du reste, il est plus simple de citer textuellement, et nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes.

« Quant à nous, dit le *Times*, nous sommes disposés à considérer cette révolte comme une occasion providentielle de montrer aux *Hindous* que nous aussi nous avons une *caste*, et que cette *caste* est celle de la nature et de l'*humanité*. Nous considérons tous ceux qui se sont rendus complices de ces crimes, *ne fût-ce même que de loin*, comme tombés au-dessous du niveau de l'*humanité* et comme appartenant à la classe des bêtes brutes et destinés à être assommés et foulés aux pieds. Ils sont des objets de mépris et d'abomination. Il est bon et utile, pour former à l'avenir l'esprit indien, de témoigner de toutes les manières notre dégoût pour ces actes et pour leurs auteurs.

Digitized by Google

« L'humanité ne peut exister que vis-à-vis de ce qui est humain et non vis-à-vis de ce qui est bestial. Dans cette dernière catégorie se trouvent les indigènes qui *sont impliqués d'une manière quelconque* dans ces crimes, et il faut leur faire comprendre que nous les considérons comme tels; il faut également se saisir de cette occasion pour faire comprendre aux *musulmans*[1] fanatiques que, s'ils croient de leur devoir d'extirper les chrétiens, les femmes et leurs enfants, nous aussi nous croyons de notre devoir d'extirper les misérables qui professent une pareille doctrine, et nous nous mesurerons avec eux sur ce point.

« *Nos soldats n'attendront pas nos encouragements* pour recourir aux mesures *les plus rigoureuses;* et il n'est pas même probable que nos remarques leur parviennent avant que l'affaire soit faite en grande partie. Les employés civils, de leur côté, qui sont chargés de fonctions militaires, celle de maintenir l'ordre dans des villes pleines de conspirateurs, et qui ont des motifs de craindre une explosion à tout moment, sont généralement à la hauteur de leur situation... Cependant nous pouvons dire que nous préférerions laisser la conduite des affaires aux officiers de l'armée qui ne reculent pas devant la responsabilité. S'ils ont des preuves certaines que *quelques douzaines de coquins forment un complot*[2] pour renouveler des scènes horribles, ou qu'ils *pren-*

[1] On voit que le *Times* en veut à tout le monde; il parlait tout à l'heure des Hindous, voici le tour des musulmans; il faut tout exterminer, même ceux qui n'ont été *complices que de loin*. Bravo, messieurs les *saints!* voilà de la charité, voilà de la philanthropie!

[2] Toujours la loi des *suspects!* Ce n'est pas assez de ceux qui sont *coupables*, il faut exterminer ceux qui pourraient le devenir!

Digitized by Google

nent des mesures qui doivent évidemment avoir un pareil résultat, nous sommes convaincus que ces officiers (*on voit qu'il s'agit ici du brigadier Niell*) ne font que leur devoir en livrant le plus *promptement possible* ces misérables à l'exécuteur des hautes œuvres.

« Nous ne pouvons comprendre pour quel motif, précisément dans cette circonstance, quand tout dépend d'une prompte et rapide punition et de fonctionnaires qui jouissent de toute confiance, le gouverneur de l'Inde a jugé convenable de publier *une proclamation absurde, blâmant d'une manière générale les mesures vigoureuses prises par ses employés civils, et critiquant indirectement, mais d'une manière non moins marquée, la conduite de l'armée en campagne.* »

Enfin, le gouvernement métropolitain a-t-il appuyé son gouverneur général de l'Inde ainsi attaqué de toutes parts? — On sait qu'un différend s'était élevé entre lord Canning et sir Colin Campbell : le nouveau commandant en chef, parti avec les meilleures intentions, mais tombé, en arrivant à Calcutta, au milieu d'un état-major militaire presque entièrement affilié à la secte des *saints*, et inévitablement influencé par eux, a pris parti pour le brigadier Niell et *tutti quanti*; et, afin de paralyser les mesures restrictives et bienveillantes de lord Canning, il a demandé la mise en état de siége de toutes les provinces insurgées, même là où il y avait des lieutenants gouverneurs civils. Le gouverneur général s'opposait à cette demande de toutes ses forces. L'approbation donnée par le gouvernement anglais au système du commandant en chef doit donc être considérée comme un véritable échec pour lord Canning; et nous serions bien étonné si quelques maigres paroles d'éloge, octroyées comme une

Digitized by Google

consolation à son amour-propre par lord Palmerston, suffisaient pour décider ce fonctionnaire consciencieux à rester à son poste.

Rendons cependant cette justice aux Anglais : il s'est élevé parmi eux des voix honorables, des voix aimées et respectées de la Grande-Bretagne et de l'Europe, qui ont protesté contre un pareil langage, qui ont répudié une aussi détestable politique. Il est surtout un homme d'État (*que la Providence appellera un jour, nous l'espérons, à diriger les destinées de l'Angleterre ; nous l'espérons pour la pacification de l'Inde, pour la gloire de l'Angleterre, pour le repos et le bonheur du monde, et plus particulièrement de la France : il va sans dire que nous voulons parler de M. d'Israëli*), qui s'est exprimé d'une manière qui lui conciliera le respect et l'affection de tous les cœurs honnêtes. — On nous saura gré de reproduire ses paroles ; elles font un magnifique contraste avec le langage du *Times*, auquel il s'est cru obligé de répondre pour l'honneur de son pays.

« Les horreurs de la guerre n'ont pas *besoin d'être excitées*, et, telles qu'elles continuent dans l'Inde, elles n'ont pas besoin de *stimulant*. Je ne doute pas que les soldats et les marins ne mettent assez d'énergie au châtiment, mais je me permettrai, en toute humilité, d'exprimer ma désapprobation en voyant des personnes, revêtues d'une haute autorité, s'écrier que sur l'étendard de l'Angleterre est inscrit le mot de *vengeance*, au lieu de celui de *justice*. Je vois qu'en ce moment la reine a annoncé qu'il y aurait un jour solennel de jeûne et d'humiliation, et qu'elle invitait son peuple à s'unir à elle pour s'humilier devant Dieu, confesser ses fautes et celles de son peuple, et reconnaître qu'on peut trouver dans

Digitized by Google

ces fautes une cause de ces terribles calamités. Or n'est-ce pas une grande inconséquence de notre part, pour nous qui sommes un peuple grand et bon, d'obéir à une recommandation si pressante de notre souveraine, de parler de jeûne et d'humiliation, et d'annoncer en même temps que nous prendrons pour exemple de notre conduite celle de nos ennemis?

« Je proteste contre cette prétention à prendre Nana-Sahib comme un modèle de la conduite que doit tenir un soldat anglais. Je proteste contre l'intention d'*opposer des atrocités à des atrocités. J'ai lu et entendu dire des choses depuis peu qui me font supposer que les opinions religieuses du peuple d'Angleterre ont éprouvé quelque changement soudain, et qu'au lieu de s'incliner devant le nom de Jésus, nous nous préparons à renouveler le culte de Moloch.* — Je ne pense pas que nous devions nous laisser aller à de pareilles inspirations. Je crois que ce qui est arrivé dans l'Inde est une grande leçon de la Providence dont nous devons profiter; et que, si nous la recevons comme des hommes honnêtes, nous la ferons servir à soutenir l'honneur de notre pays et à établir dans l'empire de l'Inde une forme de gouvernement stable et juste. »

Mais, si ces explosions de haine fanatique ont été si noblement désavouées par un compatriote, par l'un des plus grands esprits de l'Angleterre, nous n'avons pas besoin de dire avec quelle indignation elles ont été entendues par les autres nations de l'Europe. C'est aujourd'hui, plus que jamais, que lord Byron pourrait jeter à son pays ce cri désespéré : « Tu ne sais pas, ô Angleterre! combien ton grand nom est partout abhorré !

How thy great name is every where abhorred!

Digitized by Google

Et le *Journal des Débats* lui-même, dont la bienveillance pour le gouvernement modèle du régime parlementaire est bien connue, se croit obligé d'élever la voix dans cet anathème universel. Voici le jugement qu'il prononce, à la date du 24 octobre, dans un admirable article où nous reconnaissons le talent de M. Xavier Raymond : « Ces emportements furieux, également incompatibles avec la raison calme, les sentiments élevés et la dignité d'un grand peuple, ne releveront pas l'Angleterre dans l'estime et la sympathie de l'Europe. Il y a plusieurs siècles que les guerres d'extermination sont finies et oubliées dans le monde civilisé ; les peuples modernes en ont désappris les instincts, les procédés, le vocabulaire sauvage ; aucun d'eux n'a le droit ni la puissance de remettre ce langage, ces procédés, ces instincts en pratique et en honneur ; aucun ne peut en relever le drapeau sanglant et hideux sans exciter la réprobation et l'horreur universelles. Quelle opinion les esprits éclairés seront-ils amenés à concevoir de cet empire, des fondements sur lesquels il repose, de sa force et de sa consistance, de sa stabilité, de sa durée et de son avenir, si les journaux anglais continuent à proclamer que la puissance britannique ne peut se maintenir et subsister en Orient que par l'extermination de la race indigène? Quel espoir pour l'humanité, quelle œuvre de régénération que celle qui serait réduite à s'appuyer indéfiniment sur la force et la terreur, sur la loi du talion, sur le fer et le feu, sur le sabre, le canon et les gibets! Plus nous y réfléchissons, plus nous sommes convaincu que le langage violent du *Times* n'est pas seulement un anachronisme réprouvé par la conscience publique, par les instincts les plus puissants de notre siècle et par les lois de la civilisa-

Digitized by Google

tion moderne ; il a, selon nous, un tort de plus : il est une imprudence manifeste, une faute et une très-grande faute politique. »

Quant aux soldats anglais, les dernières nouvelles ont prouvé qu'ils n'ont pas besoin de nouveau stimulant à la vengeance. « A leur arrivée à Cawnpour, dit un journal de l'Inde, les montagnards écossais virent tout d'abord le puits où, après le massacre, les rebelles avaient jeté les restes mutilés des femmes et des enfants. Les restes de la fille du général Wheeler furent reconnus au milieu de ces débris. On enleva de sa tête les longues tresses de ses cheveux. Une partie a été envoyée en Angleterre à ses amis. Le reste fut divisé par égales portions entre les soldats, et chacun d'eux, en recevant sa part, jura que pour chaque cheveu *un Indien* périrait de sa main. *Ce serment terrible sera religieusement accompli, dût le gouverneur général lui-même se mettre en travers pour l'empêcher.* »

Ce serment a été accompli en effet, et non-seulement à Cawnpour, mais partout, et sur les Indiens à peu près indistinctement dans les localités insurgées. Ainsi nous lisons dans le rapport d'un témoin oculaire de la prise de Delhi, cité par le *Globe* : « *Tous les habitants de la ville* qui s'y sont trouvés au moment où nos troupes sont entrées *ont été passés par les armes ;* le nombre en a été considérable. Il y avait des maisons où quarante et cinquante personnes réunies se tenaient cachées. *Ce n'étaient pas des rebelles, mais des résidents qui avaient espéré le pardon ; ils ont été désappointés...* » Ainsi des résidents inoffensifs qui, n'ayant rien à se reprocher, étaient restés pour se soumettre aux Anglais, et probablement pour les accueillir comme des libérateurs, ont

Digitized by Google

été égorgés en masse ! Quelle horreur et quelle maladresse ! quelle exécrable folie[1] !

[1] Au moment de mettre sous presse, on nous annonce que ce récit d'un témoin oculaire est considérablement exagéré, et qu'il est officiellement démenti par le gouvernement anglais. Les cipayes seuls auraient été exterminés. Nous voulons croire, pour l'honneur de l'Angleterre, à l'assertion la plus favorable. Mais nous nous demandons encore par quel singulier instinct les journalistes anglais et leurs correspondants s'obstinent à se poser en fanfarons de crimes ?

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Chances, durée, conclusion probable de l'insurrection. — Que deviendra la Compagnie des Indes? — Y aura-t-il encore une armée de cipayes? — Comment sera-t-elle composée?

Nous en avons assez dit sur les causes qui ont amené l'insurrection, et sur les procédés épouvantables qui l'ont propagée au lieu de l'éteindre. Venons-en maintenant à la troisième question que nous nous proposons de traiter : Quelles sont les chances de durée de cette insurrection? Quelle sera sa conclusion probable?

D'abord l'insurrection est-elle un mouvement national? Est-elle purement une révolte militaire de l'armée du Bengale? Pour répondre à ces deux questions, il faut d'abord savoir ce qu'on entend par l'expression : *mouvement national.* Si l'on veut entendre par là une impulsion simultanée et homogène de tous les peuples composant les cent quatre-vingts millions de sujets Indiens, ou même des cent millions seulement parmi lesquels l'insurrection a éclaté, avec plus ou moins d'intensité, suivant les

Digitized by Google

localités, certainement l'insurrection actuelle n'est point un mouvement national. Il faudrait pour cela qu'il y eût une seule nation, une patrie commune, des traditions, des idées, des intérêts communs. Or la masse des populations qui s'agitent dans l'Inde, comme le dit très-bien M. Xavier Raymond, ne peut pas s'appeler une nation dans le sens où nous sommes habitués à comprendre ce mot. Ces populations, répandues sur d'immenses territoires, se composent en effet de représentants de presque toutes les races qui peuplent le globe. Depuis le Brahman jusqu'au Mogol, jusqu'au Guèbre, jusqu'aux débris des nations qui ont été refoulées vers le midi de la Péninsule par les flots des invasions successives, on ne rencontre partout que disparates et que races différentes ou ennemies. Tout les sépare et les empêche de se confondre : les distances, les difficultés des communications, les langues, les usages, les religions aussi bien que la couleur de la peau. « Ce n'est pas une nation qu'un peuple pareil, c'est une poussière sans vertu et sans ciment[1]. Ses agitations stériles sont comme celles de la mer ; elles causent des désastres, mais elles ne peuvent rien produire ; après la tempête les flots retombent invariablement dans le même lit, dans le silence de leur calme habituel. »

Malgré ses grands souvenirs historiques, Delhi, moins que toute autre ville, ne pouvait être le centre d'un mouvement national, puisqu'elle représentait la domination musulmane, et que, sur les eent quatre-vingts millions d'Indiens, les musulmans comptent à peine vingt millions d'âmes dispersées sur tous les points. En admettant, ce

[1] Xavier Raymond, *Journal des Débats*.

Digitized by Google

qui n'est pas, que l'insurrection eût été une inspiration musulmane, elle n'aurait donc été que le mouvement d'une minorité, minorité qui serait venue se heurter contre les Sikhs, les Rajpouts, les Boudhistes des montagnes, en un mot contre les populations hostiles qui l'entourent de toutes parts, à quelques lieues seulement de Delhi. Ce n'est pas non plus un mouvement national hindou, parce que toute spontanéité, comme tout accord préalable, était impossible par les raisons que nous avons déjà signalées : divisions de lieux, de races, de traditions et d'intérêts; divisions qui font qu'il n'existe pas chez ces nations de sentiment public proprement dit. L'indifférence avec laquelle elles semblent contempler ce qui se passe sous leurs yeux est tout à fait remarquable, même en faisant la part de l'ignorance et de l'abrutissement, résultat d'une longue servitude.

Excepté dans le pays d'Aoude, avant la révolte des régiments, il n'y avait pas eu d'accord entre ces derniers et la population civile ; il n'y en a pas eu davantage après, malgré les premiers succès des insurgés, succès qui ont suffi pour anéantir les ressorts du gouvernement sur une immense étendue de pays, parce qu'en dehors des États d'Aoude les cipayes avaient trop peu de racines dans la population. Partout ailleurs, ils n'étaient que des mercenaires étrangers à la localité ; et les injures qu'ils pouvaient avoir à venger, les persécutions mêmes dirigées contre leurs préjugés en fait de caste, n'intéressaient que médiocrement les populations, qui ne s'en considéraient point comme solidaires et qui ne se voyaient point directement attaquées, puisqu'elles échappaient par leurs masses à toute tentative de même nature. L'insurrection, plus spécialement brahminique, re-

Digitized by Google

ligieuse et militaire dans son principe, serait donc restée limitée dans l'armée du Bengale, si des causes exceptionnelles ne l'avaient rendue *nationale dans certaines localités*, comme par exemple dans le pays d'Aoude, commune patrie des cipayes, où un gouvernement indigène aimé et respecté des populations venait d'être renversé au mépris de tous les traités. Nous ne serions pas surpris si les mêmes causes produisaient les mêmes effets dans les États de Nagpore, de Sattara, partout où les spoliations consommées par lord Dalhousie ont préparé le terrain de manière à le rendre très-inflammable. Mais ce ne serait toujours que des conflagrations partielles et locales, plus ou moins multipliées, plus ou moins étendues, mais sans connexité, sans homogénéité. Ce ne serait jamais une impulsion générale, unique, ayant la même direction et le même but, c'est-à-dire un mouvement *national* proprement dit. D'ailleurs, les choses jusqu'à présent n'ont pas même pris ce développement : quelques symptômes d'effervescence, où l'on n'a reconnu ni intelligence ni vigueur, ont été promptement étouffés, tant à Nagpore que dans les pays mahrattes, excepté dans celui de Gwalior, où les contingents militaires seulement se sont ralliés à l'insurrection. Partout ailleurs l'armée du Bengale insurgée a eu pour tous renforts les quinze à vingt mille malfaiteurs échappés des prisons de Delhi, Agra, Benarès, Allahabad, etc. : tristes renforts, qui, en souillant l'insurrection de crimes qu'elle n'avait point l'intention de commettre, dont elle avait même cherché à se sauvegarder, l'ont compromise aux yeux des populations paisibles et lui ont aliéné les sympathies de l'Europe.

Mais, du moment que l'insurrection n'est point un

Digitized by Google

mouvement national et qu'elle est limitée aux cipayes, lors même qu'elle s'étendrait d'une manière générale, ce que nous ne croyons pas, aux corps d'armée de Bombay et de Madras, il est évident qu'elle n'a aucun avenir. Elle durera plus ou moins longtemps, mais elle s'éteindra comme un feu de paille, sans même laisser de traces. La résistance ne peut se prolonger que dans le pays d'Aoude, où tout homme est soldat, où tout habitant, depuis le noble jusqu'au plus pauvre paysan, tient à sa nationalité et à son prince. Là, on se fera exterminer; là, les Anglais ont déjà perdu bien du monde, et ils en perdront encore; mais ce n'en est pas moins une lutte sans espoir. La population d'Aoude est trop peu nombreuse et trop inférieure en valeur et en science militaire pour ne pas être écrasée. Les Anglais, au besoin, feront un désert de ce pays, mais ils planteront leur drapeau sur ses ruines. Ce sera l'affaire de quelques mois, de deux campagnes tout au plus; et puis le silence se fera dans l'Inde entière.

Est-ce à dire pour cela que l'immense perturbation à laquelle nous venons d'assister ne laissera derrière elle aucune conséquence dans l'avenir? Nous sommes bien loin de le dire. Elle laissera d'abord les ruines faites, moins par elle-même que par la vengeance anglaise, et puis des haines impérissables qui seront le premier germe d'un sentiment *public*, le premier ciment d'une nationalité commune; nationalité qui n'existait point encore, mais qui commencera à se former du jour où il n'y aura plus dans l'Inde de nations distinctes, où toutes seront courbées sous le même joug impitoyable. Chaque État subsidiaire ou protégé qui disparaîtra fournira une pierre dans la construction du nouvel édifice; mais, avant

Digitized by Google

que cet édifice soit assez grand pour écra er les Anglais, il faudra des années, peut-être un siècle, peut-être plus encore. — Et quelques concessions, un gouvernement plus humain et plus sage, un peu de justice et de loyauté, pourraient retarder indéfiniment la crise suprême et faire cesser dès aujourd'hui l'insurrection comme par enchantement. Un correspondant du *Star* (journal anglais) lui en indiquait les moyens :

I do not know whether you could well restore the kingdom of Oude, but if the english parliament would do it and repudiate the conduct of its ministers, I thinck England would gain the good opinion of the European and the native, *for it is after all a dirty spoliation.*

Je ne sais pas si vous pourriez vous décider à réintégrer la royauté (rétablir le royaume d'Aoude); mais, si le parlement anglais voulait le faire et répudier la conduite de ses ministres, je pense que l'Angleterre gagnerait à cette mesure la bonne opinion de l'Européen et de l'indigène ; car, après tout, c'est une sale affaire de spoliation.

L'Angleterre suivra-t-elle ce conseil? Nous ne le pensons pas. L'histoire est là pour nous rappeler que toutes les fois qu'une proie a été offerte au peuple anglais, et qu'il l'a possédée, ne fût-ce qu'un moment, il n'est aucun gouvernement whig ou tory, il n'est aucune considération dans le monde qui puisse lui faire lâcher prise. Ce serait vouloir enlever un os à un bouledogue affamé. — Lors de notre premier Empire, ou plutôt dans les beaux jours du Consulat, lorsque le monde, après de longues douleurs, se reposait dans les bras d'un glorieux génie qui ne rêvait alors que paix et liberté, n'a-t-on pas vu le ministère Addington, malgré ses convictions, malgré son penchant

Digitized by Google

pour la paix, qui était sa seule condition d'existence, lancer pour la seconde fois le monde entier dans les horreurs d'une guerre sanglante, plutôt que de restituer l'île de Malte, ainsi qu'il s'y était obligé par un traité solennel. Ce n'était pas faute de le vouloir, ou du moins de le désirer ardemment, mais jamais il ne put trouver le courage d'en faire la proposition au peuple anglais. Il en sera de même aujourd'hui, si nous ne nous trompons, pour le royaume d'Aoude, que l'on ne restituera jamais à ses anciens maîtres, malgré l'injustice avouée de cette spoliation, et bien que cette injustice soit publiquement et universellement reconnue par tous les partis en Angleterre.

Passons maintenant à une autre question, qui n'a pour nous qu'un intérêt secondaire, mais qui agite énormément les esprits à Calcutta, et qui sera sous peu très-vivement discutée en Angleterre, celle de savoir si l'administration de la Compagnie des Indes survivra au choc qu'elle vient de recevoir. S'il fallait en juger par l'effervescence qui se produit parmi les colons européens des diverses présidences, et surtout dans la capitale de l'Inde anglaise, on pourrait croire que les jours de la Compagnie sont comptés. Une ligue puissante, qui s'est formée sous la bannière des *saints*, demande à grands cris sa déchéance ; de tous côtés ce sont des pétitions à la reine, des adresses au parlement, des appels au peuple d'Angleterre, qui passent de main en main et se couvrent de signatures. — Travaillant dans le même but et avec la même énergie, toute la presse de Calcutta, depuis longtemps en guerre avec les autorités gouvernementales, se fait fort de renverser le gouvernement de la Compagnie des Indes en proclamant l'AGITATION. — Selon les derniè-

Digitized by Google

res nouvelles, elle vient de tenir des réunions très-animées, où l'on a procédé à la nomination des députés qui seront envoyés en Angleterre pour *agiter* les masses ; et à la tête de cette députation figurera nécessairement en première ligne M. Sydney-Blanchard, rédacteur en chef du *Bengal Hurkara*, qui s'est prononcé comme *l'ennemi implacable de la Compagnie des Indes*. Ce type consommé du journaliste bavard et frondeur annonce qu'*il ne reviendra dans l'Inde qu'après avoir démoli jusqu'au dernier vestige cette puissance morale, ou plutôt immorale, qui n'est basée que sur la routine et la corruption*. « Elle est morte, très-haute et puissante Compagnie, s'écrie-t-il avec entraînement, elle est bien et dûment décédée ! Il ne reste donc qu'à l'enterrer décemment et à ne pas faire d'esclandre à ses funérailles. »

Eh bien, n'en déplaise à M. Sydney-Blanchard, nous croyons qu'il se trompe dans son appréciation et qu'il sera déçu dans ses espérances. La Compagnie des Indes ne peut pas mourir, elle ne sera pas tuée, parce qu'elle n'a pas de substance. Elle restera ce qu'elle est, un mythe, trop utile et trop commode pour que le gouvernement anglais veuille ou puisse s'en passer. La Compagnie des Indes, telle qu'elle est sortie de sa transformation en 1853, n'est plus qu'un registre où l'on inscrit les recettes et les dépenses du gouvernement de l'Inde, ou, si l'on aime mieux, un bureau où dix-huit commis travaillent incessamment à transmettre aux fonctionnaires coloniaux les ordres du ministère ; mais c'est aussi un admirable paratonnerre, un bouc d'Israël, un mannequin politique sur lequel vont s'acharner et se perdre toutes les récriminations, toutes les colères qui, si ce mannequin n'existait pas, iraient s'attaquer au gouvernement métropoli-

Digitized by Google

tain. On ne fera donc pas la sottise de supprimer un si utile intermédiaire.

On conviendra, d'ailleurs, d'après ce que nous avons exposé de la constitution du *bureau de contrôle*, de la réduction des attributions laissées aux directeurs, qui n'ont plus la moindre initiative pour aucune mesure législative, administrative ou politique, que, si l'on voulait incomber sur ces derniers, ce serait d'une injustice révoltante. Les directeurs de la Compagnie des Indes sont parfaitement innocents des deux grandes fautes qui ont amené la dernière insurrection dans l'armée et dans une partie des populations du Bengale. La responsabilité de l'annexation d'Aoude doit retourner tout entière à lord Dalhousie, inspiré et encouragé par lord Palmerston. Et, quant à la persécution des Hindous, par rapport à leurs préjugés de caste, elle doit être attribuée exclusivement à la secte des *saints*, à laquelle n'appartiennent ni la Compagnie des Indes, ni son gouverneur général, mais bien la grande majorité du peuple anglais et écossais, surtout dans la bourgeoisie. Voilà où sont les vrais coupables.

Nous contentant de cette couronne d'immortelles jetée sur la tombe de la *défunte* Compagnie, passons maintenant à une autre question bien autrement importante.— Y aura-t-il encore une armée de cipayes? Comment sera-t-elle composée?

Nous ne croyons pas pouvoir mieux répondre à la curiosité du public sur cette question qu'en reproduisant le rapport publié à ce sujet par un homme d'un grand talent, et jouissant d'une considération méritée pour sa modération et sa justice, le colonel Sykes, l'un des membres et l'avant-dernier président de la Cour des directeurs de la Compagnie des Indes.

Digitized by Google

Commençant par répondre aux articles des journaux méthodistes qui traitaient avec mépris les obligations de la caste dans l'Inde, il explique ce que des cipayes de haute caste *peuvent* faire et ce qu'ils *ont toujours consenti* à faire, et ce qu'il *leur est impossible* de faire, même pour plaire aux officiers pour lesquels ils ressentent la plus profonde vénération.

1° The Brahmin and Rajpout Sepoy will cheerfully handle the pickaxe and shovel, build walls, sink wells, and stand shoulder by shoulder in the ranks with the lowest cast men; but a breach of certain alimentary laws, *ipso facto*, consigns the offender to excommunication and degradation, than which death is preferable; —for his parents, his brothers, and his friends can neither eat, nor smoke with him, nor let him drinck out of their water vessels. — He is become an out cast. *He is condemned to to contempt in this world, and his soul is damned in the next.*

1° Le cipaye, qu'il soit brahmine ou rajpout, maniera sans hésiter la pioche et la pelle, il bâtira des murailles, creusera des puits et se placera épaule contre épaule dans les rangs, même en contact avec les hommes de la plus basse caste; mais la violation de certaines lois qui touchent à sa nourriture le condamnerait, *ipso facto*, à l'excommunication et à une dégradation en comparaison de laquelle la mort est cent fois préférable. Car, dès ce moment, les parents mêmes qui lui ont donné le jour, ses frères, ses amis, ne peuvent plus ni manger, ni fumer avec lui, ni lui permettre de boire dans leurs ustensiles. Il est rejeté en dehors de toute caste, condamné au mépris des humains dans ce monde, et son âme est réservée dans l'autre à la damnation éternelle.

Digitized by Google

2° It is very lamentable that in this age of reason, such stern obligations should be accepted by human beings and be operativ ; but they exist, there they are as great facts. So it is lamentable that hostile religions should exist, but there theyre are and always have been : great facts which produced the conflits of *la Saint-Barthelemy*, the baptist atrocities of Munster, the Smithfield fires and the Irish executions.

2° Il est certainement bien déplorable que, dans ce siècle de raison, des obligations d'une sévérité aussi absurde soient acceptées par des êtres humains et qu'elles soient suivies d'effet ; mais ces obligations n'en subsistent pas moins, et se dressent devant nous comme de grands faits positifs. Il est déplorable aussi qu'il y ait dans le monde des religions hostiles les unes aux autres; il y en a pourtant et il y en aura toujours : ce sont aussi de grands faits qui ont produit les conflits de la Saint-Barthélemy, les atrocités anabaptistes de Munster, les incendies de Smithfield et les massacres d'Irlande.

3° Irrational and absurd as these cast obligations are, even felons in the gaols die to maintain them ; and their active resistance to the recently introduced messing system in the gaols of Bengal and the North west provinces has occasioned bloodshed. — We have read in a recent Madras newspaper that some convicts who where embarked for transportation to the eastward refused the ship's food given to them, and as they were dying of starvation, it

3° Quelque irrationnelles et absurdes que soient ces obligations de la caste, même les félons dans les prisons savent mourir pour les maintenir, et leur résistance énergique au système des MESSES que l'on a récemment cherché à introduire dans le régime des prisons du Bengale et du Nord-Ouest a été jusqu'au sang versé. Nous avons lu récemment, dans les journaux de Madras, que des forçats, embarqués pour la déportation dans l'extrême Orient,

Digitized by Google

became necessary to disembark them.

4° *How are we to deal with such tenacious obduracy? We cannot kill the fanatics, and we can only therefore lament the fanaticism and tolerate it.* It is little known or thought of in the western world to what privations and sufferings the high, cast sepoy is subjected in embarking for foreign service. From the moment he sets foot on board a ship he cannot cook, he cannot receive the ship's provisions, and his support is confined to parched grain and condiments which he takes with him. In the great expeditions to Java, China and the Persian Gulf, these privations and sufferings were borne cheerfully by thousands of sepoys in our service and *would be borne again and again if their religious prejudices were respected.*

refusaient les vivres du bord et se laissaient mourir de faim pour ne point manquer à leurs obligations, tellement que l'on se vit forcé de les remettre à terre.

4° Comment devons-nous agir en présence d'un aveuglement aussi tenace? Nous ne pouvons pas tuer tous ces fanatiques, nous ne pouvons donc que déplorer leur fanatisme et le supporter. On est peu instruit, et l'on s'inquiète peu, dans le monde occidental, de tout ce qu'il y a de privations et de souffances pour le cipaye de haute caste, lorsqu'il est obligé de s'embarquer pour une expédition d'outre-mer. Du moment où il met le pied à bord d'un vaisseau, il ne lui est plus possible de faire cuire sa nourriture; les préjugés de sa caste lui défendent de recevoir les provisions du bord, et sa subsistance dépend exclusivement du grain torréfié et des épices qu'il a pu emporter sur sa personne. Dans les grandes expéditions, jusqu'à Java, en Chine et dans le golfe Persique, ces privations et ces souffrances ont été supportées sans murmure par des milliers de

Digitized by Google

cipayes à notre service, *et cet exemple sera suivi encore et encore, pourvu que leurs préjugés religieux soient respectés.*

5° In the present feeling of resentment which has been so justly roused by the bloody acts of the Bengal sepoys, and the generally expressed want of confidence in the future loyalty of the Brahmine, and Rajpout, *it is of vital importance, as we cannot do without a native army, that there should be a dear understanding, not only with respect to the constitution of that army, but that in its management we should have constantly in mind what services we can, and what we cannot exact from them.*

5° Malgré notre irritation actuelle contre les attentats sanguinaires des cipayes du Bengale, et nonobstant la répugnance que nos officiers éprouvent généralement à se fier, pour l'avenir, à la loyauté du brahmine et du Rajpout, *il est d'une importance vitale, attendu qu'il nous est absolument impossible de nous passer d'une armée indigène*, que nous arrivions à nous former des idées justes : 1° sur la constitution à donner à cette armée, et 2° sur la manière de l'administrer, *en ayant constamment en vue le genre de services que nous pouvons et le genre de services que nous ne pouvons pas lui demander.*

6° *In our dread of Brahmins and Rajpouts, we must be careful that we do not go to the other extreme, and place ourselves at the mercy of Punjabee Musulmans or Sikhs;* the latter having prejudices about Cow-Slaying as strong, or even stronger than

« 6° Dans notre aversion pour les brahmines et les Rajpouts, prenons bien garde que nous n'allions pas nous jeter dans un autre extrême, en nous mettant à la merci des musulmans du Pendjab et des Sichs. Ces derniers ont aussi leurs préjugés au sujet de la vache

Digitized by Google

those of the Brahmin or the Rajpout.

7° Reliance we must place upon native troops or police bataillons. *Let the history of the post therefore, inspire us with the hope that as a mutiny on religious grounds in* 1806 *in the Madras army has been followed by uninterrupted loyal services, so may a lengthened loyal devotion to the state characterise a reorganised Bengal army.*

8° But our present duty is clear : the last spark of mutiny must be trampled out; *retributive justice must overtake the real perpetrators of murders and outrages, whether Sepoys, camp followers, felons from the gaols, or villagers; but let us for the sake of humanity and our christian cha-*

(qu'il n'est point permis de tuer), préjugés tout aussi forts et même plus forts chez eux que chez les brahmines.

« 7° *Il faut absolument que nous placions notre confiance dans des troupes indigènes,* dans des bataillons qui ont surtout pour objet de faire un service de police. Et, puisqu'il en est ainsi, l'histoire du passé doit nous faire espérer que, de même qu'une insurrection *produite en* 1806 *dans l'armée de Madras, par des idées religieuses*, a été suivie sans interruption, depuis cette époque, par de bons et loyaux services, de même *un loyal dévouement* aux intérêts de l'État *pourra, pendant de longues années, caractériser la conduite de l'armée du Bengale après sa réorganisation.*

« 8° Mais, quant à présent, notre devoir est clairement tracé. La dernière étincelle de rébellion doit être étouffée sous nos pieds; de justes punitions doivent atteindre tous ceux qui se sont réellement rendus coupables des massacres et des atrocités qui ont été signalés, soit qu'ils se trouvent parmi

Digitized by Google

racter, not involve in one common and terrible punishment the active guilty, passive looker on and wholly innocent.

les cipayes, parmi les camp-followers (gens à la suite de l'armée), les félons échappés des prisons, ou parmi les habitants des campagnes. *Mais, pour l'amour de l'humanité et pour conserver notre réputation de chrétiens, n'allons pas confondre dans une punition commune et terrible ceux qui ont été coupables de fait, ceux qui n'ont été que spectateurs passifs et ceux qui sont restés complétement innocents.* »

Certainement il est impossible de s'exprimer avec plus de connaissance pratique des choses de l'Inde, avec plus de modération et de sagesse; et ce document fait honneur à la Compagnie des Indes. Or, comme la raison, le bon sens, finissent toujours par prévaloir en Angleterre, surtout quand ils sont d'accord avec l'intérêt national bien entendu, nous pouvons déjà pressentir que ces conseils de l'ex-président de la Cour des directeurs seront suivis à la lettre.

L'armée du Bengale sera donc reconstituée, moyennant certaines modifications dans son organisation. Ainsi les éléments sikhs et gourkhas y tiendront une plus grande place; au lieu de quatre régiments sikhs, il y en aura dix ou douze; au lieu de deux régiments gourkhas, il y en aura cinq ou six; on y admettra moins de Brahmines de haute classe et moins de Rajpouts, et par contre un plus grand nombre de pariahs; mais il y aura tou-

Digitized by Google

jours le même nombre de bataillons indigènes, parce que, au lieu d'être exagéré, ce nombre était insuffisant pour l'immense étendue de territoire. Enfin, l'élément qui y prédominera toujours sera le *mild Hindou* (le doux Hindou) : ce sont les Anglais qui l'ont ainsi qualifié, et avec une parfaite justice. Comment M. Philarète Chasles, dans une série d'admirables articles publiés dans le journal des *Débats*, a-t-il pu, sur la foi d'un journaliste anglais qui n'avait jamais mis les pieds dans l'Inde, représenter les cipayes comme des espèces de lansquenets, des condottieri impatients du repos, s'ennuyant de la paix, et commençant à conspirer du jour où leur activité belliqueuse ne peut plus se dépenser dans les combats? Comment a-t-il pu commettre une pareille erreur, à côté de vues si profondes et si justes? Son appréciation aurait eu quelque vraisemblance s'il avait voulu parler des Affghans, des Sikhs et des Ghourkhas; mais le cipaye des trois présidences, et surtout celui du Bengale, est notoirement ce qu'il y a de plus mou et de plus lâche au monde. En faut-il d'autre preuve que la prise de Delhi défendue par 35,000 cipayes et par une population de 150,000 âmes, et enlevée d'assaut par 3,500 Européens valides? — Et la marche d'Havelock sur Lucknao, passant sur le corps, avec moins de 2,500 combattants, à plus de 60,000 hommes, et à toute une nation irritée combattant *pro aris et focis*? Que répondre à cela?

Le cipaye impatient de la paix! mais la paix, le *dolce far niente*, c'est son élément; mais vous ne l'avez donc pas vu dormir avec délice au soleil, *sdrayato* comme un vrai lazzarone, avec cette différence qu'au lieu d'être souple, osseux et maigre, il est paresseux, dodu et gras; avec son corps nu, bien huilé, et ses longs cheveux bien

Digitized by Google

peignés et noués, comme ceux d'une femme, sur le sommet de sa tête; c'est le Sybarite par excellence. — Le cipaye querelleur et guerrier! vous ne le connaissez guère. Deux cipayes se disputeront quelquefois, mais à la manière des femmes, à coups de langue; un duel est un événement inouï, il serait impossible d'en citer un seul dans le cours d'un siècle; — et, si un amant outragé tue quelquefois un camarade, c'est sans le prévenir, sans lui dire de se mettre en garde; il n'est pas si bête. — L'annonce d'une expédition prochaine, au lieu de créer une joie folle comme chez les Européens, ne produit chez les cipayes que la consternation; et, quand vient l'heure du combat, tandis que les Européens se portent en avant, Jack sepoy (Jacquot cipaye, comme l'appelle le soldat anglais) suit l'exemple du bonhomme *Sosie;* il se recueille, s'il en trouve l'occasion, dans un coin bien à l'abri, où il ne prend pas d'*un jambon deux tranches succulentes*, Dieu me garde de l'accuser d'un pareil forfait contre les lois de Brahma! mais il mâche tout doucement son bétel en cherchant à se donner du courage *pour nos gens qui se battaient.*

Voilà Jack sepoy tel que je l'ai vu à l'heure des horions; et voilà, si je ne me trompe, ce qu'il sera toujours. Mais il est très-utile comme manœuvre pour les corvées; il est doux, facile à conduire, fidèle et reconnaissant, pourvu qu'il trouve dans ses chefs européens un peu de justice, un peu de bienveillance, un peu de tolérance pour ses préjugés religieux. *Jamais il n'y aura d'insurrection, pourvu,* comme le recommande le colonel Sykes, *qu'on veuille seulement se rappeler ce que les Hindous de haute caste peuvent faire, ce qu'ils ont toujours consenti à faire, et ce qu'il leur est impossible de*

Digitized by Google

faire, même pour plaire aux officiers européens, pour lesquels ils ressentent la plus profonde vénération.

Il est cependant un nouvel élément qui vient d'entrer pour la première fois dans la composition des armées de l'Inde, et qui est appelé à y jouer dorénavant un très-grand rôle. C'est l'élément *eurasien*, sur lequel il nous reste à donner quelques explications. Le mot *Eurasien*, mis pour Europe-Asien, est formé des deux mots Europe et Asie, pour désigner la race bâtarde issue du mélange des conquérants avec les filles de l'Inde. « Cette race (dit M. de Vanneroy[1], dans un charmant article qu'il a envoyé tout récemment au journal le *Pays*), honnie jusqu'à présent et à peine moralement reconnue, a attiré l'attention des législateurs par son accroissement numérique, qui acquiert de jour en jour plus d'importance. Après l'avoir traitée, pendant deux générations, avec le plus grand mépris, après l'avoir privée même de nom, car la dénomination de half-caste qui la désigne ne peut être considérée comme définitive, on a été obligé de compter avec elle, et de l'enregistrer dans les fastes du pays sous un nom qui la distingue des deux races dont elle est issue; ainsi, dans tous les nouveaux actes publics, dans toutes les ordonnances du gouvernement, vous voyez les *Anglais*, les *Hindous*, les *Musulmans* et les *Eurasiens*.

« Ces enfants du hasard, rejetés par les uns, rebutés par les autres, sont pourtant doués, le plus souvent, d'une grande beauté physique et d'une distinction de tenue vraiment remarquable. Fils de père anglo-saxon

[1] M. de Vanneroy est un jeune médecin français qui est allé chercher fortune aux Indes, et qui est présentement au service d'un petit prince de ce pays.

Digitized by Google

et de mère hindoue, possédant la haute taille de l'un et l'extrême délicatesse de l'autre, nous les voyions jusqu'alors grandir autour de nous, sans nom, sans place, sans avenir. » — Et, la caste se transmettant par le père, ils n'avaient non plus aucune place dans la hiérarchie de Brahma, pas de nom, même parmi les soudras, dernière caste de toutes.

Voilà que, dans le danger commun, les Européens viennent enfin de reconnaître le tort qu'ils ont eu de les exclure du service militaire au profit des cipayes, qui leur sont si inférieurs en courage et en intelligence. Un corps de troupes (deux bataillons seulement), entièrement composé d'Eurasiens, vient d'être levé au Bengale. On attend avec le plus vif intérêt le résultat de cette expérience, résultat qui ne peut manquer d'être satisfaisant. Déjà la parade des Eurasiens, à cinq heures du matin, est devenue le rendez-vous du beau monde. L'exercice se fait avec la plus grande exactitude; et, en trois mois, ils ont déjà acquis un tel aplomb, que le grand Frédéric lui-même, au dire des Anglais, ne trouverait rien à redire à leur tenue militaire.

Ce corps sera rapidement augmenté, et l'exemple du Bengale ne tardera pas à être suivi par les deux autres présidences. On aura ainsi une troupe d'élite d'une bravoure à toute épreuve[1], qui remplacera avantageusement, sous le soleil de l Inde, les troupes anglaises insuffisantes. Car on ne peut plus aujourd'hui se faire aucune illusion : tout le monde convient que le nombre des troupes européennes dans l'Inde a besoin d'être considérablement augmenté, peut-être même au delà des ressources de

[1] Le colonel Skinner au Bengale, les officiers du contingent du Nizam d'Hyderabad, en ont donné de magnifiques échantillons.

Digitized by Google

l'Angleterre, si on s'obstinait à ne vouloir que des Européens *pur sang*. — Le Royaume-Uni portera probablement son contingent normal à vingt mille hommes de plus que dans l'ancienne organisation. Au delà de ce chiffre, le complément de ce qui pourra être nécessaire sera fourni par les Eurasiens et par les troupes nègres des Indes occidentales, qui sont bien autrement redoutables que les Hindous, et qui leur inspireront autant de crainte que d'aversion.

Cette augmentation de troupes grèvera considérablement le budget de l'Inde ; mais ce n'est là qu'une question d'argent que les Anglais finiront par résoudre à leur avantage. L'Inde anglaise est bien loin de produire tout ce que l'on peut attendre de son sol fertile et de son magnifique climat : que les chemins de fer de Bombay à Madras et de Calcutta à Lahore soient une fois terminés ; que le canal de Suez, enfin ouvert à la navigation, permette d'accélérer les communications et laisse un champ libre au commerce, et avant tout qu'un esprit de justice et de clémence succède à la passion furieuse du moment, et toutes ces plaies seront bientôt guéries, et toutes ces catastrophes seront bientôt oubliées. Voilà le but auquel devrait tendre la presse anglaise, vers lequel elle devrait marcher la première; mais, comme à son ordinaire, au lieu de guider la nation, elle ne fera que la suivre.

Esclave du caprice populaire, qu'elle subit et courtise comme la girouette tourne au moindre vent, la presse anglaise, en dehors des intérêts matériels, des questions de finance et de commerce dont elle se préoccupe exclusivement, n'a ni lumières ni élévation, et, dans les questions politiques, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais loyale ou généreuse. Adoptant l'idée romaine, pour elle, les

Digitized by Google

étrangers (foreigners), qu'ils s'appellent Français, Russes ou Chinois, sont toujours des *barbares*, vis-à-vis desquels on n'est tenu à aucune bienveillance, à aucune justice, pas même à de la reconnaissance pour les services qui peuvent avoir été rendus. — Elle applaudira aux discours de lord Palmerston, quand, oublieux de la Crimée, il viendra dire à la face du monde que les Anglais sont le seul peuple grand et vaillant entre tous, et que les Français n'ont de militaire que *les éperons et la moustache*. — Elle applaudira aux *puritains* quand, avec leur tolérance et leur aménité ordinaires, ils appellent la religion catholique la *grande Babylone*, la *prostituée des sept montagnes*. C'est pourtant cette prostituée qui a envoyé ses filles, les *sœurs de charité*, soigner les blessés en Crimée, les pestiférés à Constantinople. Miss Nightingale et ses amies ont noblement soigné *leurs compatriotes;* nos *sœurs de charité* ne demandaient point aux moribonds quelle était leur religion ou leur patrie; amis ou ennemis, elles ne voyaient en eux que les membres souffrants du Sauveur des hommes. S'il fallait une dernière preuve que le catholicisme a gardé intacte la tradition de Jésus de Nazareth, c'est que, dans ces déplorables conflits entre l'Angleterre et ses sujets révoltés, la seule partie du clergé anglais qui ait fait entendre des paroles de charité et de pardon, c'est le clergé catholique, ayant à sa tête le cardinal Wiseman. — Mais gardons-nous des récriminations. Nous n'avons point écrit ce livre pour jeter l'outrage à nos amis d'hier, qui seront, nous l'espérons ardemment, nos amis de demain. Sur le théâtre des atrocités qui se sont commises dans l'Inde, en présence des restes mutilés de nos femmes et de nos enfants, nous sommes convaincu qu'officiers et soldats nous eussions

Digitized by Google

agi comme eux ; mais nous n'eussions trouvé ni une presse française pour nous applaudir, ni des ministres de nos autels pour prêcher la vengeance. — Voilà ce que nous tenions à constater [1].

[1] Constatons aussi l'impression produite en Europe par ces événements et par ces écarts de la presse anglaise, impression résumée avec la plus bienveillante modération par le *Journal des Débats*.

Le *Times*, dans un article qu'il a publié récemment, remarquait que les voisins de l'Angleterre assistaient à la lutte où elle est engagée *avec un intérêt qui n'est pas sans plaisir*, et il se plaignait en termes assez vifs de cette curiosité peu charitable. « Le sentiment exprimé par le journal anglais, dit M. Xavier Raymond, est, nous sommes forcé de le reconnaître, celui qui domine en Europe et particulièrement en France.—Pourquoi, c'est que la conscience publique a vu dans l'insurrection de l'Inde un juste retour de la fortune, une punition ou du moins une épreuve infligée par la Providence à l'orgueil et à l'égoïsme britanniques. Il faut également faire une part et une très-grande part aux animosités que la politique exclusive et passionnée de lord Palmerston a soulevées en France et sur le continent tout entier. Nous rendons justice à la nation anglaise : depuis trente ans elle est bien revenue des préventions et des sentiments haineux qui ont divisé la France et l'Angleterre à d'autres époques. Mais, si ces sentiments haineux, cet esprit de rancune et de rivalité misérable, ont cessé d'animer la nation britannique, ils vivent encore dans le gouvernement qui préside en ce moment à ses destinées. Ils ont éclaté récemment dans plusieurs occasions importantes, notamment dans la question des principautés, et surtout dans la question relative *au percement de l'isthme de Suez*. A tort ou à raison, on a cru voir dans le gouvernement anglais un parti pris de contrarier et de traverser les mesures les plus libérales et les plus conformes aux intérêts généraux de l'Europe. Cette politique d'un autre âge, ces passions surannées, ces rancunes puériles, dont lord Palmerston est regardé comme le représentant systématique et obstiné dans le cabinet anglais, ont exercé sur l'opinion publique, en France et ailleurs, une influence qu'il est impossible de méconnaître. » (*Journal des Débats*). Xavier Raymond.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — Tableau général de l'empire britannique dans l'Inde. — Constitution de cet empire. 1

CHAP. II. — Gouvernement local; organisation administrative, fiscale et judiciaire; système de police. 18

CHAP. III. — Des revenus. — Impôt territorial; tributs; monopoles, douanes. — Moyenne générale des revenus; moyenne générale des dépenses. — Statistique financière. 35

CHAP IV. — Relations de la Compagnie avec ses sujets indirects. — Système politique. — Y a-t-il des États indépendants dans les limites de la péninsule hindoustane? — Les Affghans et les Birmans. — Division des princes vassaux en quatre classes. — Première classe : le souverain du Cachemire; le rajah de Nepaul; chefs sikhs protégés; princes féodaux. 74

CHAP. V. — Deuxième classe : le Nizam d'Hyderabad; le rajah de Gwalior; le Nawab d'Aoude. 86

CHAP. VI. — Troisième classe. — Rajahs de Maïssore, de Satarah, de Cochin, de Travancore, de Joudhpour, de Sawuntvarie. — Le dernier Holcar. — Quatrième classe. — Les princes dépossédés. — Les Amîrs du Scinde. — Histoire des envahissements successifs de la Compagnie. — Les Anglais et les Amîrs. 98

CHAP. VII. — Statistique générale de l'Inde. — Étendue et population. 109

CHAP. VIII — Système militaire. 113

Digitized by Google

Chap. IX. — Organisation sociale de l'Inde anglaise. — Clergé et commerce. — Européens, indigènes; musulmans, Hindous. 134

Chap. X. — Quelle est la position de l'Inde sous le rapport de la prospérité matérielle et positive? A-t-elle ou non à regretter les gouvernements divers, affghans et mogols, qui ont précédé celui des Anglais? A-t-elle l'espoir d'une amélioration quelconque dans l'avenir? 150

Chap. XI. — Deuxième question : L'Angleterre a-t-elle bien mérité des peuples de l'Asie pour leur amélioration morale, pour les progrès de l'intelligence, des lumières, du christianisme? A-t-elle au moins répandu dans l'Hindoustan quelques-uns des avantages de la civilisation moderne? A-t-elle fait le premier pas dans cette voie? 167

Chap. XII. — État actuel des religions de l'Inde. 176

Chap. XIII. — Quatrième question : Sur quelle base l'empire britannique indien est-il établi? Qu'est-ce qu'il a à craindre des révolutions de l'intérieur? 189

TROISIÈME PARTIE.

Chapitre premier. — Insurrection de l'Inde. 203

Chap. II. — Marche de l'insurrection, progrès et échecs; siége de Delhi. 224

Chap. III. — Continuation de la lutte entre lord Canning et les saints. 292

Chap. IV. — Chances, durée, conclusion probable de l'insurrection. — Que deviendra la Compagnie des Indes? — Y aura-t-il encore une armée de cipayes? Comment sera-t-elle composée? . . . 317

FIN DE LA TABLE.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google